



JUDITH STACY

*Un bonheur
en péril*

Les Historiques
HARLEQUIN

Judith Stacy

Un bonheur en péril

*Cet ouvrage a été publié en langue anglaise
sous le titre :*

THE HEART OF A HERO

*Traduction française de
ENID BURNS*

HARLEQUIN
Les Historiques

À cette époque...

Sarah, l'héroïne de ce roman situé en 1886, est institutrice. Un difficile métier dans une Amérique en pleine urbanisation, où les immeubles côtoient encore les fermes familiales... Dans son livre "École et société", le philosophe et pédagogue John Dewey démontre que la rapide évolution de la société nécessite une véritable métamorphose de l'école. Partisan d'un enseignement "pragmatique", il ouvre à Chicago une école expérimentale où l'on insiste sur l'"activité" plutôt que sur la discipline, sur les travaux pratiques plutôt que sur l'étude. Au lieu de réciter leurs leçons, les enfants examinent des pierres et des insectes, fabriquent des objets, débattent entre eux. Selon Dewey, l'école doit être "une manière de vivre aujourd'hui, et non pas seulement une préparation à la vie de demain." Cette séduisante théorie, aujourd'hui contestée, fait de lui le grand apôtre de "la Nouvelle Éducation américaine". Ses principes sont largement diffusés, surtout à l'école secondaire dont le développement est fulgurant : en 1890, moins de 7% des enfants de 14 à 17 ans y sont inscrits ; en 1920, il y en aura un tiers ; en 1950, les trois quarts ; et en 1970, 90%.

1.

Dans le Wyoming, États-Unis d'Amérique, en 1886

— Bonjour, madame. Je viens chercher les enfants.

Jess Logan eut un regard déferent, humble même, pour la dame qui lui bloquait l'entrée de la maison. L'atmosphère du salon propre, derrière elle, était aussi chaleureuse et accueillante que son visage était rébarbatif. Mais Jess ne s'en étonna pas : il s'y attendait.

Les sourcils froncés, Alma Garrette dit froidement :

— Jamais je n'aurais cru que vous auriez le toupet de vous montrer de nouveau à Walker.

— Je viens chercher les enfants de ma sœur, madame. Le shérif m'a dit qu'ils étaient chez vous.

Mme Garrette ricana et dressa un réquisitoire en règle.

— Ben voyons ! Votre sœur a vécu ici plus de trois ans après la fuite de son mari. Où étiez-vous, pendant tout ce temps ? Vous pouviez venir la visiter, il y a un mois encore, quand elle était malade ; ou même voilà trois jours, pour l'assister sur son lit de mort : ou bien hier, pour être présent à ses funérailles !

Pour sa défense, Jess ne put que répondre, en passant une main fébrile dans sa barbe de huit jours :

— Je suis venu aussi vite que j'ai pu, madame.

La bouche de Mme Garrette s'incurva en un sourire crispé, avec commissures des lèvres abaissées. Elle ne croyait pas un mot de ce que lui disait Jess et se faisait un plaisir de le manifester. D'une voix sèche, elle ajouta :

— J'aime autant vous le dire franchement : je n'apprécie pas votre démarche ; mais alors là, pas du tout ! Je la trouve même scandaleuse et je n'ai pas hésité à le dire au shérif. Ces pauvres enfants ! Ils ne vous connaissent pas, ils ne vous ont même jamais vu. Et puis, que connaissez-vous à l'éducation ? Vous pouvez me le dire ? Quand on a votre passé...

Jess serra les poings. Il bouillait intérieurement, mais c'est avec calme qu'il répondit :

— Voudriez-vous avoir l'amabilité d'aller chercher les enfants ? Il fait presque nuit, et j'aimerais les ramener à la maison...

— Chez votre sœur, vous voulez dire ?

— Chez *eux*, madame, répliqua Jess, qui commençait à perdre patience.

Mme Garrette lui accorda un dernier regard chargé de mépris et de ressentiment, puis elle lui claqua la porte au nez.

Jess soupira. Il connaissait les raisons de cet accueil si peu amène. La boue qui maculait ses bottes, la pluie qui dégoulinait de son chapeau Stetson n'y étaient pour rien. La cause, c'était *lui*.

La porte se rouvrit. Apparut un homme voûté, aux épaules étroites. Lui aussi toisa le visiteur, mais de plus aimable façon, avant de murmurer :

— Jess Logan ? C'est bien toi, mon garçon ?

Comme Jess ne répondait pas, il s'avança un peu et questionna :

— Tu ne me reconnais pas ? Rory Garrette !

— Monsieur Garrette ! s'exclama alors Jess.

Il n'en croyait pas ses yeux : qu'était-il arrivé à ce pauvre homme, devenu si vieux, si chétif ? Rory voulut rire de sa surprise, mais ne réussit qu'à tousser. Appuyé sur sa canne, il reprit :

— Voilà un fameux bail qu'on ne t'a vu ici, mon garçon ! Combien de temps cela peut-il faire ? Quinze ans ?

— Quelque chose comme ça, dit Jess avec un haussement d'épaules.

Le poids des années lui paraissait très lourd depuis quelques semaines et c'était un sujet qu'il n'avait cessé de méditer tout le temps qu'avait duré son voyage. Dire qu'il avait trente-deux ans ; déjà ! Maintenant, en voyant Rory Garrette, il se sentait redevenir juvénile.

— Alors, comment allez-vous ? demanda-t-il.

— Je pourrais aller mieux, mais plus mal aussi. Je ne me plains donc pas. Ce que je dirai, c'est que je change. Mais tout ne change-t-il pas ?

Il montra, avec sa canne, les maisons qui semblaient faire le gros dos sous la pluie, et ajouta :

— Walker a beaucoup changé aussi. Ce n'est plus pareil. Je ne sais pas si tu t'y es déjà promené depuis ton retour, mais mon avis, c'est que tu ne reconnaîtras rien. Rien n'est plus comme avant.

Jess ne répondit pas. Le passé était le dernier sujet qu'il eût envie d'aborder.

— C'était le bon temps, tout de même, reprit le vieillard. Ah ! on peut dire que vous étiez une drôle de bande, toi et les Vernon en particulier. Les beuveries et les bagarres, ça vous connaissait ! Et les filles... il valait mieux les cacher parce qu'avec vous, elles risquaient gros !

Il partit d'un grand rire qui l'essouffla très vite. Toussant, éructant, il poursuivit à grand-peine :

— Vous aviez de drôles d'idées, aussi. Tiens, je me rappelle le jour où vous avez mis le feu aux toilettes de la vieille Mme Murray, alors qu'elle était dedans. On l'a vue sortir en beuglant et elle...

— C'était il y a bien longtemps.

— Tu peux le dire, déplora Rory Garrette, qui soudain n'avait plus envie de rire.

Maintenant, ce n'est plus vraiment pareil. Cette ville est devenue respectable, si tu vois ce que je veux dire. On nous fait des règlements pour tout, même pour traverser la rue ou attacher son cheval ; pas le droit de faire ceci, obligation de faire cela... Nous avons un pasteur à temps complet, un shérif avec un adjoint, une institutrice aussi... La nouvelle est arrivée, pas plus tard qu'hier ; une veuve qui nous vient de l'Est, à ce qu'on dit. Dès que ta sœur est tombée malade, les dames se sont mises en quête d'une remplaçante : c'est comme ça, de nos jours. Je suppose que tu as toi-même remarqué des changements dans cette ville, non ?

Jess hocha la tête. Il avait vu la tombe de sa sœur, et c'était suffisant, comme changement.

Alma Garrette réapparut. D'un regard, elle réexpédia Rory à l'intérieur de la maison, puis elle tendit à Jess un sac en grosse toile.

— Voici les affaires.

Derrière elle venaient deux enfants, les neveux de Jess. C'était la première fois qu'il les voyait. Mais il connaissait déjà leurs prénoms, le shérif les lui avait appris.

La petite Maggie dardait sur lui un regard grave, un regard de grande personne, alors qu'elle n'avait que huit ans. Jess s'agenouilla à sa hauteur et jugea qu'elle était le portrait craché de sa mère : mêmes grands yeux bruns, mêmes boucles blondes. Une boule dans la gorge, il resta muet.

— Mme Garrette dit que vous êtes le frère de maman, murmura enfin la petite fille.

— C'est exact, Maggie. Je suis ton oncle Jess.

— Maman est morte. Le cœur serré, Jess répondit :

— Je sais, ma chérie. Je sais...

Il se tourna vers le petit garçon accroché aux jupes de sa sœur et, pour mettre un peu de

gaieté dans cette scène douloureuse, il s'exclama avec entrain :

— Salut, cow-boy !

— Il s'appelle Jimmy, dit Maggie. Il a eu cinq ans la semaine dernière, mais nous n'avons pas fêté son anniversaire ; forcément, à cause de maman... Jess tendit la main.

— Approche, Jimmy. Veux-tu faire un tour à cheval, avec ta sœur et moi ? Jimmy recula, se cacha derrière Maggie, qui expliqua :

— Il ne parle pas.

Jess écarquilla les yeux et croisa le regard sévère d'Alma Garrette qui expliqua :

— Ce gamin ne parle plus depuis que sa mère est morte.

À la façon dont elle le disait, Jess comprit qu'elle le rendait responsable de tous les malheurs abattus sur ces pauvres enfants. Il se releva.

— Madame, je vous suis reconnaissant d'avoir bien voulu vous occuper des petits en attendant mon arrivée. Le menton haut, la bouche mauvaise, Alma s'insurgea :

— Vous avez vraiment l'intention de les prendre en charge ?

— Mais oui.

— Pas pour longtemps, je pense. Mais sachez que dans cette ville habitent beaucoup de familles chrétiennes qui seront ravies d'accueillir vos neveux, le jour où vous vous désintéresserez d'eux. Rappelez-vous ce que je vous dis.

Une fois encore, Jess préféra ne pas répondre. Il ramassa le sac et dit :

— Venez, les enfants. Nous partons.

Il tourna les talons. Maggie le retint par la manche.

— Vous ne voulez pas mettre son chapeau sur la tête de mon petit frère ?

— Pardon ?

— Vous ne voulez pas aider Jimmy ? Tout seul, il n'y arrive pas.

Alma Garrette n'avait pas encore fermé la porte. Elle observait, mais ne commentait pas ; pas encore.

— Bien sûr que je vais aider Jimmy, confirma Jess.

Dans la poche du petit garçon, il s'empara d'un chapeau tout cabossé auquel il donna une forme approximative, avant de le mettre en place.

— Il ne sait pas se boutonner non plus, lui apprit Maggie.

Jess ferma le manteau, avec difficulté car il avait les doigts trop gros pour de si petits boutons. Puis il se tourna vers Maggie.

— Encore autre chose ?

— Non.

Elle rabattit sur sa tête le capuchon de son manteau et prit la main de son petit frère.

— Cette fois, allons-y, dit Jess. U

ne petite main vint se glisser dans la sienne. Il frissonna d'émotion, regarda Maggie qui avait pour lui un regard timide, mais plein de confiance.

— Où allons-nous, oncle Jess ? lui demanda-t-elle.

Il pressa la petite main et répondit :

— Chez nous.

— Oncle Jess n'aime pas que les gens viennent rôder autour de la maison pour voir comment cela se passe chez nous, déclara Maggie. Il dit que ce sont de vilains curieux, qui feraient mieux de rester chez eux pour s'occuper de leurs propres enfants.

Sarah Wakefield répondit :

— Moi, ce n'est pas pareil. Je suis la maîtresse d'école.

La jeune femme et la petite fille se tenaient par la main. Elles marchaient vite, parce que la pluie menaçait de tomber, une fois de plus. Maggie secoua ses boucles blondes. Pas convaincue, elle murmura :

— Je crois que mon oncle Jess ne va pas aimer cela.

Elle n'avait cessé de délivrer toutes sortes d'avertissements de ce genre depuis qu'elles avaient quitté l'école. Mais Sarah Wakefield ne voulait pas les prendre en compte : elle

tenait à son idée, et comptait bien l'exprimer. Plus elle approchait du but, plus elle pressait le pas, relevant d'une main sa jupe noire pour ne pas la mouiller dans les flaques et tirant de l'autre main la petite Maggie qui peinait à la suivre.

Quand Sarah Wakefield avait quelque chose à dire, elle le disait ! Ce M. Logan ne l'impressionnait pas plus que n'importe quel autre père d'élève. Il entendrait ce qu'il devait savoir, et pas plus tard que tout à l'heure.

Maggie tendit le doigt en disant :

— Voilà, c'est ici que Jimmy et moi vivons avec mon oncle Jess. Nous habitons là avec maman. C'était... avant...

Sarah connut une bouffée d'envie. Pourquoi n'habitait-elle pas dans une maison aussi jolie que celle-là, toute blanche avec des contrevents verts et un toit aux pentes aiguës ? Il fallait voir aussi le jardin bien entretenu et entouré d'une barrière fraîchement repeinte, l'allée gravillonnée de part et d'autre de laquelle deux grands érables montaient la garde... Tout était admirable ici.

Et Sarah songea avec un indicible mépris à la mesure — il n'y avait pas d'autre mot — que la communauté de Walker mettait à sa disposition, près de l'école : la maison des courants d'air et des fuites d'eau ! Elle n'en était pas contente parce qu'elle y souffrait du froid en permanence. Elle n'y était pas heureuse, parce que trop éloignée de son Missouri natal.

Maggie pressa la main de l'institutrice en recommandant :

— Nous passons toujours par la porte de derrière. Maman disait qu'il fallait garder propre la belle entrée, pour les visiteurs.

Sarah la suivit. Elles contournèrent la maison, passèrent sous un fil à sécher le linge, longèrent un bûcher.

— Voilà oncle Jess, annonça la petite fille.

Un homme brandissait une hache qu'il abattit sur une bûche dont les deux moitiés égales s'envolèrent de part et d'autre du billot pour aller s'ajouter aux deux tas déjà constitués. Il avait le visage assombri par un chapeau à larges bords, et ses traits n'étaient pas très visibles, mais quand il leva la tête, Sarah se sentit comme transpercée par le regard qu'il dardait sur elle. Troublée, elle recula d'un pas.

— Bonsoir, oncle Jess ! dit Maggie en courant vers lui.

Jess Logan s'agenouilla pour l'accueillir, et il demanda :

— Comment était l'école aujourd'hui ? Bien ?

— Oh ! oui, oncle Jess, répondit Maggie en désignant Sarah. Voici...

— Veux-tu rentrer à la maison, Maggie ?

La petite fille hésita, se retourna pour jeter un regard interrogatif à Sarah, puis elle s'éloigna au pas de course après avoir salué de la main.

Sarah eut envie de la rappeler. Toute seule en face de Jess Logan, elle ne se sentait soudain pas tranquille. Elle avait entendu tant d'histoires au sujet de cet homme ! En général, elle dédaignait les ragots et se jugeait assez grande pour former elle-même son opinion sur les gens, mais là, elle se demandait si elle n'avait pas commis une erreur : cette démarche s'imposait-elle vraiment ?

Jess Logan fit un pas en avant. Son poncho le faisait paraître plus grand, plus large d'épaules. Sarah cessa de respirer.

— Que me voulez-vous, madame ?

Sarah se redressa et répondit d'une voix pas assez ferme, hélas ! :

— Je m'appelle...

— Il m'importe peu de savoir comment vous vous appelez. Que me voulez-vous ?

Pas aimable, le monsieur ; pas aimable du tout !

— Je voudrais m'entretenir avec vous de Maggie. Elle...

La hache de Jess Logan se planta dans le billot avec un bruit mat.

— Et voilà : ça recommence ! s'exclama-t-il. Combien de temps cela va-t-il durer encore ? Quand les bigotes cesseront-elles de me harceler ?

— Je vous demande pardon ?

— Écoutez, madame, n'essayez pas de faire l'innocente, ça ne prend pas. J'habite à Walker depuis moins d'une semaine, et à chaque coin de rue je rencontre une de ces vertueuses bonnes femmes qui veulent tout savoir ! Pour la dernière fois je le répète, et je vous charge de transmettre le message : je n'ai pas de comptes à vous rendre !

Maggie réapparut alors à la porte de derrière. Elle cria :

— Oncle Jess ! Oncle Jess ! Il y a quelque chose qui brûle !

Jess Logan lâcha une bordée d'injures colorées et courut à toutes jambes vers la maison dans laquelle il entra après avoir franchi d'un pas les quatre marches du perron, non sans recommander à Maggie :

— Reste dehors.

Instinctivement, Sarah suivit. À son tour elle entra dans la maison, Maggie sur ses talons, et se dirigea vers la cuisine, siège de l'incident.

Une épaisse fumée noire s'échappait du four de la cuisinière qu'avait déjà ouvert Jess Logan. Armé d'un torchon, il éparpilla les volutes malodorantes puis, ce torchon enroulé autour de la main, il plongea dans le four d'où il retira un plat rempli de débris carbonneux. Toussant et jurant comme un charretier, il ouvrit la fenêtre au-dessus de l'évier, posa le plat sur le rebord, referma la fenêtre d'un coup de pied, rabattit la porte du four.

— Ce n'est pas grave, oncle Jess, dit la petite Maggie.

— Mais nom de...

Il s'aperçut que Maggie était là. Les yeux agrandis par l'horreur, il referma la bouche avant d'avoir énoncé en entier le blasphème. Puis, pour se donner une contenance, il ôta son chapeau Stetson, fit passer son poncho par-dessus sa tête et le roula en boule pour le jeter dans un coin.

Sarah Wakefield quitta le seuil pour s'avancer dans la cuisine — et s'arrêta net en constatant que l'hôte de ces lieux portait un tablier, un tablier rose avec de la dentelle blanche tout autour, de petits cœurs cousus sur les deux poches, et des oiseaux brodés sur la pièce de poitrine. Ce grand gaillard avec un tablier de femme, c'était trop amusant ! Un rire convulsif monta de la gorge de Sarah. Les deux mains sur la bouche, elle le contint, mais trop tard.

Jess Logan lui jeta un regard furibond avant de baisser les yeux vers son tablier. Prenant alors conscience du spectacle qu'il donnait, il rougit ou plutôt devint aussi rose que le tissu noué autour de sa taille, mais sa honte ne s'exprima pas autrement. D'une toute petite voix, Sarah proposa :

— Peut-être pourrais-je vous aider à préparer autre chose pour votre dîner ?

En retour, Jess Logan répondit, ou plutôt il aboya :

— Je n'ai pas besoin de votre aide, madame. Je suis capable de me débrouiller tout seul !

Sarah en doutait. D'un regard circulaire elle parcourut toute la cuisine. Elle vit la vaisselle sale qui s'empilait dans l'évier, le linge sale en tas dans un coin, un peu de linge propre plié sur un coin de table, un sac de farine éventré sur le plancher, les ustensiles rangés de guingois sur les étagères... Elle hocha lentement la tête.

— Effectivement, dit-elle, pince-sans-rire, je constate que vous avez le contrôle de la situation.

La petite Maggie s'enquit :

— Est-ce que nous aurons encore des œufs pour le dîner, oncle Jess ?

L'homme s'empourpra de plus belle ; il parut sur le point d'exploser, mais il expira lentement, et c'est d'une voix presque neutre qu'il répondit :

— Je vais bien réussir à trouver quelque chose, ma chérie.

— Si tu veux, nous pouvons t'aider ; n'est-ce pas, Jimmy ?

Le petit garçon ne répondit pas, mais il sortit de dessous la table où il se dissimulait et vint se placer près de sa sœur en faisant «oui» de la tête.

Si Sarah éprouvait déjà une infinie compassion pour les deux enfants, elle en ressentait

en cet instant tout autant pour leur oncle : le malheureux était complètement dépassé par les événements ! Sous son coquet tablier rose, il portait une chemise en flanelle rouge qui dessinait la musculature puissante de ses bras et de ses épaules. Ses cheveux bruns, à peine trop longs dans le cou, lui donnaient un air d'aventurier. Son pantalon noir et ses bottes de cavalier le faisaient paraître plus grand. Que faisait-il dans cette cuisine au lieu de courir par monts et par vaux ?

Il plongea ses doigts dans ses cheveux et repoussa en arrière ceux qui lui tombaient dans les yeux. Puis, sur un regard peu amène à Sarah, il énonça :

— Écoutez, madame, j'ai du travail, alors, si vous voulez bien...

Le mufla la congédiait, ou Sarah n'y connaissait rien ! Elle choisit pourtant de ne pas comprendre et proposa :

— Je connais un petit restaurant très agréable, dans la grand-rue. Vous pourriez y dîner ce soir.

Suggestion repoussée aussitôt, et sans précautions oratoires !

— Madame, je n'ai pas besoin de votre aide, et de vos conseils encore moins. Comme je vous l'ai déjà dit, j'assume toutes mes responsabilités ; toutes !

— Oncle Jess ? Jimmy a mouillé son pantalon.

Jess Logan émit un gémissement étouffé. Ses épaules semblèrent s'affaisser. Sarah tenta de nouveau sa chance :

— Je pourrais...

— Vous pourriez filer d'ici, madame. Est-ce que c'est compris ? Allez, vite ! Je suis certain que vous avez hâte de raconter à vos copines tout ce que vous avez vu ici.

— Monsieur, je ne raconterai rien, à personne. Des copines, comme vous dites, je n'en ai pas. Je suis la maîtresse d'école.

Jess Logan sursauta et s'approcha. Il planta son regard dans celui de Sarah. D'une voix marquée par la surprise et l'incrédulité, il balbutia :

— Maîtresse d'école, vous ? Pas possible...

Sarah se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux, parce qu'après l'affront verbal, elle devait maintenant subir une inspection fort indiscreète. Tandis que le regard de Jess Logan la parcourait des pieds à la tête, elle se remémora tout ce dont elle n'avait pas à être fière : la boue qui maculait ses souliers et le bas de sa robe, le rapiécage de son manteau, son chapeau déformé par la pluie...

Puis elle se rebiffa. Pourquoi baisser les yeux devant cet insolent puisqu'elle n'avait, au fond, rien à se reprocher ? À vingt-cinq ans, et avec plusieurs années d'expérience à son actif, elle connaissait bien son métier. M. Jess Logan ne pouvait pas en dire autant !

Le menton haut levé, Sarah planta donc son regard dans celui de son interlocuteur.

— Oui monsieur, je suis la maîtresse d'école. Et je suis venue vous voir pour vous dire que, pour la troisième fois cette semaine, Maggie était venue à l'école sans son repas de midi.

Jess Logan haussa les sourcils, puis protesta :

— J'ai envoyé la boîte...

— Elle était vide, monsieur.

— Vous voulez dire que j'ai oublié de la remplir ?

C'était à lui, maintenant, de paraître penaud. Sarah enfonça le clou.

— Si vous n'êtes pas capable de fournir à votre nièce des repas convenables, je peux avertir le conseil d'école, qui prendra...

Jess Logan se redressa. Le regard de nouveau autoritaire, il lança :

— Eh ! pas si vite ! Vous n'allez tout de même pas parler à...

Sarah ne voulait plus rien entendre.

— C'est tout ce que je suis venue vous dire, monsieur. Je vous souhaite une bonne soirée. Et elle sortit de la cuisine, prit le couloir et quitta la maison par la porte de derrière, assez contente d'elle-même.

C'est en arrivant à la barrière qu'elle commença à se poser des questions. Quelle mouche

l'avait piquée ? Elle offrait d'abord son aide, puis menaçait de faire une déposition devant le conseil d'administration ? Elle avait gravement enfreint les règles de son éthique personnelle.

Ne pas se mêler de ce qui ne la regardait pas, voilà l'engagement qu'elle avait pris vis-à-vis d'elle-même en arrivant à Walker. C'était une telle chance d'avoir trouvé cette place si loin de tous ceux qui la connaissaient qu'elle ne voulait pas risquer de la perdre. Parce que, si on la chassait de Walker, où irait-elle, ensuite ?

La robe haut levée au-dessus des chevilles, Sarah courait sans trop se soucier des flaques de boue : l'important était de mettre, le plus rapidement possible, une grande distance entre elle et M. Jess Logan ; un homme au passé chargé. Voilà ce que disait la rumeur. Donc, prudence élémentaire : ne pas le provoquer, pour ne pas risquer un incident préjudiciable. Car elle, Sarah, avait également un passé chargé et avait davantage à perdre que Jess Logan, si les braves gens de Walker découvraient de quoi elle s'était rendue coupable.

Qui voudrait, en effet, pour éduquer les enfants, d'une femme coupable d'avoir tué son mari ?

2.

Quand un rayon de soleil lui tapa en plein dans l'œil, Jess grogna, se retourna et enfouit son nez dans l'oreiller qu'il bourra de coups de poing pour lui donner la forme appropriée. Prêt à se rendormir, il se détendit en souriant aux anges... mais se redressa d'un seul coup en s'écriant :

— Bon sang ! Quelle heure est-il ?

Il repoussa ses couvertures et s'assit sur le bord du lit, d'une main ramassa son pantalon abandonné par terre tandis que, de l'autre, il débusquait sa montre dissimulée parmi le fatras de la table de chevet. Il consulta le cadran : 9 heures ! Il cria :

— Maggie ! Maggie, lève-toi !

Il sauta dans son pantalon dont il boucla le ceinturon en sortant de sa chambre. Puis il parcourut tout le couloir en continuant de donner l'alerte :

— Maggie ! Maggie ! Il eut un choc en ouvrant la porte de la chambre que partageaient les enfants : tous deux avaient disparu. Accablé, il s'adossa au chambranle et murmura :

— Maggie... Jimmy...

— Nous sommes ici, oncle Jess.

Soulagé, il retourna dans sa chambre où il acheva de se vêtir : la chemise de flanelle d'abord, ensuite les bottes. Puis il descendit dans la cuisine où il trouva ses neveux attablés pour le petit déjeuner. Conscient de sa faute, il se laissa tomber sur un banc en face d'eux et soupira :

— J'ai dormi trop longtemps, Maggie. Il faut nous dépêcher maintenant, sinon tu seras très en retard à l'école. Alors, déjeunez vite, puis vous irez vous habiller.

— Nous avons déjà déjeuné, oncle Jess.

Vrai : il suffisait de voir les miettes de pain, le pot de confiture entamé... Accablé d'avoir à se montrer si mal réveillé, Jess marmonna :

— C'est bien ! Allez vite vous habiller, alors.

— Nous sommes habillés, oncle Jess ! Regarde ! Un peu étonnée, Maggie se leva pour se montrer.

Jess soupira :

— C'est parfait. Va chercher tes livres. Les pas de la petite fille résonnaient déjà dans le couloir.

Jess profita de ce moment pour améliorer sa présentation, notamment en glissant les pans de sa chemise dans son pantalon, puis en se peignant, c'est-à-dire qu'il se passa les deux mains dans les cheveux, pour les repousser en arrière. Au loin, sonnait déjà la cloche de l'école. Il étouffa un juron et dit à Jimmy :

— Allons-y, mon garçon.

L'enfant mordillait une tartine de confiture de framboises, dont une partie avait coulé sur sa chemise. Jess s'empara d'une serviette pour le nettoyer sommairement, tout en criant à l'adresse de Maggie encore invisible :

— Dépêche-toi, sinon tu vas être en retard.

Il avait fort à faire avec Jimmy, qui ne parlait toujours pas et ne tolérait pas souvent les soins dont il faisait l'objet. Là, il fulminait en tâchant de se soustraire à la serviette qui s'approchait de sa bouche et de son menton tout rouges et soudain, pour manifester son

mécontentement sans doute, il appliqua ses deux mains sur la chemise de Jess, la barbouillant de confiture.

— Jésus..., marmonna Jess en examinant le désastre. Il se passa la serviette sur le torse, mais ne réussit qu'à aggraver les choses. Là-bas, la cloche de l'école sonnait pour la deuxième fois. Il n'y avait plus de temps à perdre. Résolument, Jess attrapa le petit Jimmy et le souleva de sa chaise en disant :

— Viens vite, il faut y aller, maintenant.

Il le déposa sur le sol. L'enfant détala devant lui.

— Maggie ! cria Jess en rejetant sa serviette.

Surtout, ne pas arriver en retard à l'école, se disait-il. Parce qu'il ne voulait pas entendre, une fois encore, les remontrances de madame Je-Me-Mêle-De-Ce-Qui-Ne-Me-Regarde-Pas, l'institutrice dont il ignorait le nom, un nom qu'il ne voulait surtout pas connaître. Moins il la verrait, celle-là, moins il l'entendrait, mieux il se porterait !

Dans le corridor, il vit arriver Maggie, qui dégringolait l'escalier.

— Viens vite, lui dit-il. Plus une minute à perdre.

La petite fille avait ses livres dans une main, deux rubans rouges dans l'autre.

— Il faut que tu me fasses des nattes, dit-elle d'une voix plaintive.

Jess s'arrêta net. Effaré, il balbutia :

— Des nattes ?

Elle agita ses rubans, expliqua :

— Hier, Mary Beth Myers s'était fait deux nattes et elle a dit que ses cheveux étaient plus beaux que les miens. Alors moi, je veux lui montrer... Fais-moi des nattes, oncle Jess.

Jess serra les mâchoires et les poings. Il n'avait pas le temps de tresser les cheveux de sa nièce, d'autant qu'il ne connaissait rien à ce travail. Agacé, il prit les rubans, mais ce fut pour les jeter sur une desserte, en disant :

— On se moque de ce que Mary Beth Myers raconte. Viens, il va falloir courir tout le long du chemin pour ne pas arriver en retard à l'école.

Il poussa Maggie réticente vers la sortie, et lui prit la main pour s'élaner vers le portail, mais elle le retint de toutes ses forces et demanda :

— Où est Jimmy ?

Jess ferma les yeux. Il allait oublier Jimmy ! Il rouvrit la porte de derrière et hurla :

— Jimmy ! Arrive !

Quelques secondes s'écoulèrent, qui parurent des siècles à Jess. Puis Jimmy apparut enfin, tranquille, qui se léchait les doigts. Jess l'attrapa, l'entraîna sans ménagement, et s'engagea dans une course folle qui ne dura que jusqu'au portail, parce que les enfants ne suivaient pas. Il se retourna. Excédé, il leur dit :

— Dépêchez-vous ! Si vous êtes en retard, ce ne sera pas ma faute.

Dans la maison d'en face, de l'autre côté de la rue, un rideau se souleva imperceptiblement, assez, cependant, pour permettre à Jess de voir apparaître le visage de Mme McDougal. Il eut un mouvement de recul et connut l'envie de battre en retraite pour se dissimuler chez lui. Pas une seule fois cette femme n'était venue lui parler depuis qu'il s'était installé dans la maison de sa sœur, mais elle veillait, la vilaine curieuse ! Pas une action de Jess ne semblait pouvoir lui échapper. C'était comme si elle l'espionnait jour et nuit. Se retenant mal de lui adresser un geste obscène, il prit les deux enfants par la main et s'engagea dans la rue.

La cour d'école était vide quand le trio arriva devant le bâtiment aux murs de bois peints en rouge, qui paraissait tout petit entre les chênes centenaires et les ormes qui l'entouraient. Sur la pelouse étaient disséminés des tables et des bancs. Le cœur de Jess se serra à l'idée que sa sœur avait travaillé là.

— Mme Wakefield a déjà commencé la classe, murmura Maggie. C'est la première fois que je suis en retard. Crois-tu que j'aurai une punition, oncle Jess ?

— Non, ma chérie, tout ira bien, puisque je suis avec toi.

Jess pressa la petite main qui se recroquevillait dans la sienne. À cette Mme Wakefield,

il allait expliquer la situation, et elle avait intérêt à montrer de la compréhension !

Ce fut d'un pas décidé qu'il se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit d'un geste brutal. Il entra. Aussitôt il se trouva confronté aux regards étonnés et curieux des élèves retournés sur leurs bancs, tandis que là-bas, près du bureau sur l'estrade, l'institutrice aux bras croisés le considérait avec le mépris qu'elle devait réserver à ses plus mauvais sujets.

— Monsieur ? dit-elle en descendant de son piédestal.

Ce n'était pas une salutation, ni même une question, mais une réprimande ; la première. Jess ne savait plus que dire. Il avait l'impression d'avoir à réciter une leçon dont il ne connaissait pas le premier mot.

— Désolé, nous sommes en retard, réussit-il à marmonner après un moment de lutte contre lui-même.

Mme Wakefield ne s'adoucit pas, bien au contraire. D'une voix glaciale, elle dit à Maggie :

— Va t'asseoir à ta place.

Maggie sourit à Jess, qui lui répondit d'un clin d'œil discret, puis elle s'éloigna. Un gamin rompit le silence pesant qui s'était instauré dans la salle de classe. Il s'exclama :

— Hé ! on se croirait dans une attaque de banque ou quelque chose comme ça !

Tous les élèves se mirent à rire, mais la maîtresse tapa de la règle sur le bureau.

— Il suffit ! Luke, nous aurons à parler.

Le silence revint instantanément. Jess regarda le gamin fauteur de troubles sur qui se rivait le regard de la maîtresse. «Le pauvre ! songea-t-il, je n'aimerais pas être à sa place.»

Mais le petit insolent n'était pas embarrassé du tout, lui ! Il se mit à rire de plus belle et se leva pour proposer :

— Madame, vous ne voulez pas que j'aille chercher le shérif ?

— Luke, s'emporta la maîtresse, j'ai dit que cela suffisait !

Luke riait encore. La voix entrecoupée de hoquets, il reprit :

— Ou peut-être que... Jess, alors, crut devoir intervenir.

Saisissant le gamin par le plastron, il le souleva, l'approcha de son visage et gronda :

— Tu n'as pas entendu ? La dame te dit de te taire !

Luke roula des yeux affolés. Il ouvrit la bouche mais ne put rien dire. Jess insista :

— C'est compris ?

— Oui, oui, monsieur, murmura le garçon, effrayé.

— Bien ! dit Jess en le laissant retomber sur le banc.

Voilà bien longtemps qu'il ne s'était plus colleté avec quelqu'un. De cette brève altercation, il tirait un plaisir immense... Plaisir qui ne dura pas, car il prit conscience des regards apeurés que les élèves fixaient sur lui. Les plus petits semblaient prêts à pleurer. Alors, il comprit qu'il avait mal agi, qu'il ne devait pas être fier de son exploit, qu'il était une ignoble brute. Il fixa le bout de ses bottes, puis leva les yeux vers l'institutrice immobile comme une statue. Elle le foudroya du regard. Confus, il la salua d'un bref hochement de tête avant de sortir, très vite. En fait, il fuyait.

Dehors, il trouva utile de plaisanter pour masquer son trouble.

— Tu as senti comme il faisait froid, dans cette classe ? dit-il au petit Jimmy. Ma parole, cette femme serait capable de nous ramener l'hiver en plein été !

Il sursauta en entendant la porte se rouvrir derrière lui, et fit volte-face. Sur le seuil de la classe se tenait Mme Wakefield, bras toujours croisés, qui lui lança :

— Si vous avez l'occasion de pénétrer de nouveau dans ma salle de classe, je vous prierai de vous y tenir convenablement.

Était-ce là tout ce qu'elle avait à lui dire ? Jess ne s'attendait peut-être pas à des félicitations, mais à des remerciements, oui ! N'avait-il pas aidé, quand même, à rétablir l'ordre dans la classe ? Il avait été non pas brutal comme il l'avait cru à la fin de l'algarade, mais énergique.

— Vraiment ? dit-il, plus peiné que véritablement en colère.

— Je n'admets pas que vous veniez entraver mon autorité. Est-ce clair ?

Eh bien ! Cette Mme Wakefield était encore pire que Jess l'avait imaginé ; une mentalité de vieille fille, oui ! Ah ! elle allait bien avec les bonnes femmes de Walker ! Elle n'avait pas d'amies, disait-elle ? Allons donc ! Elle n'avait qu'à se faire connaître, on l'accueillerait à bras ouverts dans les séances de cancans, autour d'une tasse de thé ! Il suffisait de la regarder, sur son perron, raide comme si elle avait avalé un manche à balai...

Certes... l'intérieur n'était pas agréable — vinaigre et compagnie ! —, mais l'extérieur, tout de même, ne manquait pas de charme : ce visage aux traits figés devait être si joli quand il souriait, mais Mme Wakefield savait-elle sourire ? La poitrine avait les rondeurs qu'il fallait, comme aussi les hanches que ne parvenait pas à dissimuler la blouse informe. Et si on laissait le regard errer encore...

Jess tressaillit. À quoi pensait-il donc ? Il s'égarait. C'était la maîtresse d'école qu'il avait devant lui, une femme peut-être appétissante, mais si peu plaisante ; de la graine de vieille fille. Une femme, oui, mais une ennemie à coup sûr... Femme de mauvaise foi, qui ne voulait pas comprendre qu'il s'était dévoué pour elle...

— Ce gamin vous manquait de respect, rétorqua-t-il, vexé. J'ai cru bien agir. C'était pour vous rendre service.

— Je n'ai pas besoin de votre aide, monsieur. Je me tire très bien, toute seule, de ce genre de situation.

— Ce n'est pas l'impression que vous m'avez donnée, madame !

— Si vous ne vous étiez pas pressé d'intervenir, vous m'auriez vue à l'œuvre.

Jess ricana.

— Eh bien, je regrette d'avoir raté ça ! Le spectacle devait valoir la peine... Oh ! et puis, je me demande pourquoi je discute avec vous ! Vous ne comprenez rien à rien ! Vous êtes vraiment trop stupide !

Bravo ! De mieux en mieux ! Grossier personnage, il avait blessé l'institutrice qui rougit, mais ne répondit pas. Honteux, il s'approcha et, vraiment penaud, murmura :

— Écoutez, je... Je ne voulais pas... Enfin, je...

Digne et fière, elle lui tourna le dos pour rentrer dans la classe. Mais, au moment de fermer la porte, elle lui décocha un ultime regard et dit :

— Vous avez de la confiture sur la joue.

Ce fut à Jess de se sentir mortifié, maintenant, tandis qu'il se passait les deux mains sur les joues et rencontrait, en effet, une zone poisseuse. Il grimaça et se tourna vers Jimmy.

— Merci, partenaire !

Le garçon ne broncha pas. Alors, vaincu, Jess murmura :

— Allez, viens. Nous rentrons à la maison.

Après un petit déjeuner rapide, Jess nettoya sommairement la cuisine, puis il sortit faire quelques courses. C'était une corvée qu'il avait repoussée autant que possible, mais maintenant que ses placards étaient pratiquement vides, il ne pouvait plus différer davantage. En cette fin de matinée, le soleil déversait sa lumière sur les collines toutes vertes. L'herbe avait déjà bien repoussé, et ce n'était pas étonnant, avec tout ce qu'il avait plu ces derniers temps... Jess examina le ciel en se demandant s'il resterait bleu pendant quelques jours encore. Il l'espérait...

Incapable de soliloquer très longuement sur la pluie et le beau temps, il reporta son attention sur les maisons devant lesquelles il passait. Les souvenirs affluèrent. Le cœur soudain serré, il se demanda : « Depuis combien de temps n'ai-je pas marché dans cette rue ? »

Il songea à Cassie. Leur enfance, celle des premières années tout au moins, avait été véritablement heureuse. Combien de fois avaient-ils couru ici pour aller jouer ? Mais c'était aussi dans cette rue qu'ils avaient accompagné leurs parents vers leur dernière demeure. Bientôt, il n'avait plus eu que Cassie pour seule famille. Et voilà qu'elle était morte, elle aussi.

Les larmes aux yeux, Jess regarda le petit Jimmy qui trottait à côté de lui. Il n'était donc

pas seul au monde, puisqu'il avait ce garçon ; et Maggie aussi. Pour eux, il surmonterait sa peine et toutes les difficultés que la vie lui réservait ; parce qu'ils n'avaient que lui sur qui compter.

Ils passèrent devant l'école, au-delà de laquelle la rue s'incurvait vers l'ouest. Et un peu plus loin, Jess découvrit une maison en fort mauvais état, une misérable bicoque. Pourquoi personne n'avait-il songé à mettre par terre cet amas de planches mal jointes ? Quelqu'un y habitait-il seulement ? En face, de l'autre côté de la rue, il y avait l'église et une autre maison, pimpante celle-là, sans doute la demeure du pasteur dont avait parlé Rory Garrette.

— Toute cette partie de la ville est nouvelle, expliqua Jess. Au temps de mon enfance, nous avions ici des pâtures pour les vaches et les chevaux.

Jimmy regardait, écoutait. Il semblait intéressé, mais il restait silencieux, hélas !

— Tu penses bien que ces pâtures, reprit Jess, c'était il y a très longtemps ; bien avant ta naissance, en fait. Ta maman et moi, nous venions par ici, pour jouer.

Jimmy s'arrêta brusquement. Sa lèvre inférieure tremblait. Il semblait sur le point d'éclater en sanglots. Inquiet, Jess s'agenouilla devant lui et repoussa en arrière son chapeau Stetson.

— Je veux bien te parler d'elle, murmura-t-il. Je sais qu'elle te manque beaucoup.

Jimmy, alors, s'enfuit. Jess soupira et lentement se releva. Il comprenait le chagrin du garçonnet et regrettait de ne pas savoir comment l'atténuer. Il s'en voulait d'être aussi démuné, aussi maladroit. Rabattant son chapeau sur ses yeux, il entra dans la ville derrière Jimmy qui courait toujours.

L'agglomération s'était considérablement agrandie, modernisée aussi, nota Jess en montant sur un trottoir de bois qui n'existait pas de son temps : beaucoup plus de maisons, beaucoup de nouveaux commerces aussi. La circulation était devenue intense, les chariots et les chevaux se bousculaient. Et la foule qui encombrait les trottoirs paraissait prospère, heureuse.

Jess s'arrêta pour regarder autour de lui. La ville avait tellement changé qu'il ne s'y sentait plus chez lui. Il n'y reconnaissait plus rien... Si ! là-bas, c'était le Bazar Général !

Il y alla, poussa la porte. La même clochette émettait le même son aigret. À l'intérieur, dans la pénombre, le même bric-à-brac encombrait les rayonnages, les comptoirs, s'amoncelait sur le sol en tas entre lesquels il fallait zigzaguer pour parvenir au saint des saints, tout au fond du magasin, où se tenaient le tenancier et sa femme.

Jess resta près de l'entrée. Étonné et heureux, il observait ce lieu qui n'avait pas changé de puis son enfance.

Le commerçant discutait avec un client qui n'était autre que Rory Garrette. La chance souriait à Jess, qui retrouvait là un personnage amical, lequel se retourna pour voir qui arrivait.

— Bonjour, monsieur, dit-il en s'avançant.

Le vieil homme cligna des yeux avant de répondre joyeusement !

— Jess ! Où étais-tu passé, mon garçon ? Je te croyais reparti aussi vite que tu étais venu ! Avant que Jess pût répondre, le commerçant questionna :

— Jess Logan ?

Jess s'approcha. Il éprouvait quelques difficultés à reconnaître l'homme en tablier dont les traits s'étaient creusés avec les années, et aux cheveux blanchis. Mais la voix de basse était toujours la même.

— Monsieur Turner ! s'exclama-t-il, un peu timidement parce qu'il ne savait pas encore s'il serait bien accueilli.

C'était la question qu'il se posait à tout moment depuis son retour à Walker. Il tendit la main et ajouta :

— Heureux de vous revoir.

Soulagé, il vit s'avancer la main de Léo Turner.

— La dernière fois que j'ai entendu parler de toi, lui dit ce brave homme, tu étais mort

dans une prison au Mexique... Ravi de te revoir en bonne santé, et mes sincères condoléances pour ta pauvre sœur.

— Merci, monsieur.

— Jimmy ?

Léo Turner avait pris une sucette dans un grand bocal placé sur le comptoir. Il l'agita et demanda :

— Tu la veux ?

Jimmy tendit la main, mais il était trop petit. Jess le souleva pour lui permettre de saisir l'objet de sa convoitise, qu'il porta aussitôt à sa bouche, l'air ravi.

— Voilà un garçon qui aime les sucreries, ou je ne m'y connais pas ! dit Léo Turner, en riant.

— Qui ne les aime pas ? répondit Rory Garrette, en montrant un sourire ébréché.

— Cassie l'amenait ici tous les samedis, vous savez, reprit le commerçant. Elle lui achetait une sucette s'il promettait de rester bien sage pendant qu'elle faisait ses emplettes.

— Hélas ! il ne parle plus beaucoup, déplora Jess. Si votre sucette pouvait lui rappeler de bons souvenirs et l'aider à retrouver la parole...

De l'arrière-boutique, une voix de femme se fit entendre :

— Vous n'allez pas bourrer ce malheureux enfant de sucreries pour le forcer à parler !

Le rideau se souleva. Apparut une femme au regard très sévère, qui toisa les trois hommes avant de reprendre, pour Léo :

— Mon pauvre ami, je te croyais plus malin que ça.

— Emma, protesta Léo, il n'y a pas de mal à faire plaisir à ce gamin !

La femme déplaça quelques objets sur le comptoir et jeta un regard aigu à Jess.

— Jeune homme, il me semble que tu n'es pas sorti de l'auberge !

Jess se crut ramené plusieurs années en arrière : c'était toujours de cette façon qu'Emma Turner s'adressait à lui quand elle voulait lui prodiguer remontrances ou conseils. Pour elle, il restait évidemment un garnement, un bon à rien. Elle pensait qu'il ne saurait pas s'occuper convenablement de Jimmy.

— Je ferai de mon mieux, murmura-t-il.

— Ta sœur était une fille bien, reprit-elle. Tout le monde l'aimait, dans cette ville. Elle nous manque beaucoup.

D'un geste brusque, elle passa un coup de chiffon sur le comptoir. Rory toussota, tapota de sa canne sur le plancher, avant de proposer :

— Alors, mon garçon, qu'est-ce que tu attends pour nous rendre visite ? Tu pourrais dîner avec nous, un de ces soirs !

Jess faillit sourire en imaginant le visage d'Alma Garrette s'il se présentait chez elle pour dîner. Il répondit :

— En ce moment, ce n'est guère possible ; mais plus tard, pourquoi pas ? Ce sera avec plaisir.

— Voilà des paroles que je ne manquerai pas de te rappeler !

La clochette tinta. Léo salua le nouvel arrivant :

— Bonjour, shérif.

Rory esquissa une grimace et, tout bas, il murmura :

— Sale type !

La démarche avantageuse, le shérif s'avança jusqu'au comptoir auquel il s'adossa. Puis, les pouces passés dans sa ceinture à cartouchière, il dit à Jess :

— Alors, Logan, encore parmi nous ? L'aventurier n'est pas encore reparti ?

— Aventurier, moi ?

— Allons, ne faites pas le modeste. J'en connais un brin sur vous.

Jess serra les poings derrière son dos. Le shérif Buck Neville lui avait déplu, quand il était allé le voir, dès son arrivée à Walker, pour lui demander où étaient les enfants de sa sœur. Maintenant, à revoir ce gros bonhomme très satisfait de lui, il l'aimait encore moins.

— Que savez-vous sur moi ? demanda-t-il.

L'homme s'approcha, tout près. Nez contre nez, il murmura avec un air gourmand :

— Je sais ce que vous avez fait à Kingston, par exemple.

Jess sentit se poser sur lui des regards, non pas curieux, mais gênés : apparemment, tout le monde connaissait l'histoire de Kingston. Il sentit ses entrailles se nouer, mais il ne broncha pas.

— Je dirige la police de cette ville, reprit le shérif, et je n'aime pas voir rôder des gens comme vous. Alors, je vous ai à l'œil. Essayez seulement de cracher dans la rue, et je vous jette en prison, si vite que vous n'aurez même pas le temps de vous rendre compte de ce qu'il vous arrive !

Puis il planta son index dans le sternum de Jess et conclut !

— N'oubliez jamais cela : je vous surveille !

Il sortit du magasin dont il claqua la porte. Ce fut Léo Turner qui rompit le silence :

— Des paroles... Il vaut mieux ne pas y faire attention.

Rory envoya un jet de salive dans le crachoir avant d'enchaîner :

— Ce shérif en fait vraiment trop. On se demande pourquoi on le garde.

Emma le rabroua vertement.

— Moi, je pense qu'il fait du bon travail, et je ne suis pas la seule. On ne pourrait pas trouver mieux. C'est utile, un shérif. Osez prétendre le contraire !

Rory balaya l'argument d'un revers de main.

— L'ennui, avec celui-là, c'est qu'il se prend pour un shérif des temps héroïques, comme s'il avait à arrêter quotidiennement des pilleurs de banques ou de trains. À mon avis, il imagine qu'il est le héros de ces petits romans... Ah ! comment s'appelle-t-il, déjà ? Léo, tu dois le savoir, puisque tu en vends.

— Tu veux parler de Leyton Lawrence, le Justicier légendaire.

— Voilà, c'est ça ! s'exclama Rory. Tu devrais en montrer un à Jess, afin qu'il sache de quoi il retourne.

Il montrait les petits journaux aux couvertures illustrées de couleurs criardes. Léo n'avait plus qu'à s'exécuter. Il alla chercher une de ces publications, qu'il posa sur le comptoir en expliquant :

— Justement, j'ai reçu la nouvelle livraison hier. Voyez vous-mêmes.

Il déclama :

— Leyton Lawrence, le Justicier légendaire !

— C'est bien lui, s'exclama Rory. On dirait notre shérif, en plus mince, bien sûr.

Il partit d'un rire de crécelle qui s'acheva promptement, en une quinte de toux. Les trois hommes s'amusaient, mais Emma n'avait pas la même opinion sur la question, et elle ne l'envoya pas dire.

— Vous pouvez vous moquer, mais vous ne feriez pas tant les malins si la bande à Toliver arrivait par ici. Alors, vous seriez bien contents d'avoir le shérif Neville pour faire respecter la loi, et vous protéger.

— Emma ! protesta Léo. Voilà des mois qu'on n'entend plus parler de cette bande.

— Je suis certain, reprit Rory, que Neville serait ravi de voir ces forbans à Walker. Il rêve de les affronter. Qui sait ? On pourrait peut-être raconter ses exploits, et les publier dans un journal tel que celui-ci ?

— Ne dites pas n'importe quoi, conseilla Emma. Votre Leyton Lawrence n'existe pas, alors que la bande à Toliver n'est que trop réelle, hélas !

— En tout cas, ces journaux se vendent comme des petits pains, répliqua Léo. Les gens d'ici se les arrachent, comme s'ils avaient besoin de se faire peur. Tout le monde veut connaître les aventures du Justicier légendaire... Mais toi, Jess, tu en as déjà lu ?

— Ma foi, non...

— Le shérif Neville n'en manque pas un numéro, révéla Léo Turner.

— Preuve qu'il rêve d'être un héros, affirma Rory.

Jess s'adressa au commerçant.

— J'aurais besoin de quelques articles, Léo.

— Bien sûr. Ta sœur avait un compte chez moi. Nous n’aurons qu’à le mettre à ton nom.

Jess vit le regard désapprobateur d’Emma. Il secoua la tête et répondit :

— Non, je paierai comptant. Est-ce que Cassie vous devait encore quelque chose ?

— Rien qui vaille la peine d’être mentionné, dit Léo en évacuant cette question d’un geste de la main.

— Je veux solder cette affaire, insista Jess. Vous me direz à combien se monte la dette de ma sœur.

Puis il donna la liste des fournitures dont il avait besoin, paya pour tout et solda le compte de Cassie. Comme il avait encore quelques courses à faire en ville, il dit qu’il repasserait plus tard, pour prendre le tout. Et il sortit.

— À tout à l’heure ! lui cria Rory. Si tu vois le Justicier légendaire, tu le salueras de ma part !

Tenant le petit Jimmy par la main, Jess arrivait au coin du bâtiment quand il croisa Alma Garrette qui venait rejoindre son mari au Bazar Général. Il porta deux doigts à son chapeau en disant :

— Bonjour, madame.

Elle lui répondit fraîchement :

— Bonjour... On ne vous a pas vu à l’office, dimanche dernier. Tout le monde voulait connaître les raisons de votre absence. Votre sœur, vous savez, ne manquait jamais d’y amener ses enfants.

Jess n’avait plus trop l’habitude de prier depuis quelque temps... depuis plusieurs années, en fait. Et puis, il n’avait pas envie de fréquenter cette église parce qu’il savait bien que les vertueux paroissiens passeraient à côté de lui comme s’il était invisible. Alma se penchait sur Jimmy.

— Voyons, laisse-moi t’examiner un peu...

Elle tira sur les vêtements, regarda derrière les oreilles. Elle commenta :

— Un peu juste, tout ça. Et cet enfant aurait besoin d’un sérieux dégrassage. Il ne prend pas son bain tout seul, au moins ?

Jess fronça les sourcils. Était-il censé assister le garçonnet dans sa toilette ? Il lui chauffait de l’eau sur le fourneau de la cuisine et lui fournissait le savon. N’était-ce pas suffisant ?

— C’est bien ce que je craignais ! dit Alma dont les lèvres formaient une moue de dégoût. Autant vous prévenir tout de suite, Jess Logan : les citoyens vertueux de Walker réagiront s’ils constatent que les enfants de votre sœur sont mal entretenus et mal soignés. Soyez-en persuadé.

Elle passa devant Jess et entra dans le Bazar Général. Par la fenêtre, Jess la vit qui embrassait Emma Turner, et il sut qu’elles parlaient de lui. Il haussa les épaules et poursuivit son chemin... mais il avait l’estomac noué.

— Ces deux pipelettes peuvent bien raconter tout ce qu’elles veulent, dit-il à Jimmy. Je m’en moque ! Il y a belle lurette qu’elles se sont fait une opinion sur moi, et quoi que je fasse maintenant, elles n’en changeront pas. Alors, à quoi bon se tracasser ?

Comme ils passaient devant le saloon à l’enseigne de la Jarretière Verte, Jess se sentit agrippé et tiré en arrière. Aussitôt il saisit son revolver et fit volte-face. Il se trouva nez à nez avec un gros homme qui levait les mains en l’air et lui disait, d’une voix rieuse mais un peu inquiète tout de même :

— Arrête ! Tu ne vas pas tuer un vieil ami... Lentement, Jess remit son arme dans l’étui, pendant que l’homme reprenait :

— Tu dégaines vite, mon gars. Si je comprends bien, tout ce qu’on raconte sur toi est vrai : un as de la gâchette, et tout ça...

Il était corpulent, plus encore que le shérif. Une grosse moustache dissimulait presque toute la moitié inférieure de son visage. Voyant le regard interloqué de Jess, il s’exclama :

— Ne me dis pas que tu ne me reconnais pas ! Après tout ce que tu as bu chez moi, avec ton ami Nate.

— Saül ? questionna Jess encore incertain.

L'homme éclata d'un rire satisfait et lui tapa sur l'épaule.

— Gagné ! Tu as le droit de venir boire un verre. Allez, entre !

— Je ne peux pas, dit Jess. J'ai mon neveu avec moi.

— Il peut t'attendre deux minutes, non ?

À Jimmy, il montra le banc disposé le long de l'établissement et lui commanda :

— Assieds-toi là, mon garçon. Ton oncle revient tout de suite.

Puis il dirigea Jess vers l'intérieur. Celui-ci se retourna, inquiet, vers Jimmy qui mordillait sa sucette et ne semblait pas souffrir de l'abandon momentané qu'il subissait. Puis Jess céda à la forte poussée de Saül.

Deux hommes se tenaient à une table près de l'entrée. Jess ne les reconnut pas. Rien d'étonnant, car la ville s'étant agrandie, il y avait forcément beaucoup de nouveaux habitants... de nouveaux consommateurs de bière et de whisky.

Il se dirigea vers le bar où Saül lui servait déjà une bière en lui disant :

— Alors, ça ne te rappelle pas de bons souvenirs ?

Jess regarda autour de lui. Il reconnut la grande peinture au fond de la salle, les étagères chargées de bouteilles et de verres, le bar en acajou avec un plateau de cuivre... Il dit :

— Rien n'a changé, à ce que je vois. Le tenancier s'enquit :

— Est-ce que tu as revu les frères Vernon, depuis ton retour ?

— Non, pourquoi ? Ils sont toujours par ici ?

— Un peu, mon neveu ! Et tu seras sans doute heureux d'apprendre qu'ils n'ont pas changé !

Saül posa ses deux coudes sur le bar et se pencha en avant. Prenant le ton de la confiance, il poursuivit :

— Tu te rappelles les cuites que tu as prises avec Tompkins ? Quelles cuites, Seigneur ! D'ailleurs, vous étiez toujours plus ou moins ivres, à cette époque, toujours entre deux bières ou deux whiskys, n'est-ce pas ? Et les bêtises que vous faisiez quand vous étiez en train ! C'est bien simple, ça n'arrêtait pas, avec vous. Je me rappelle quand vous avez essayé d'éteindre les réverbères, à coup de revolver... Là, vous deveniez franchement dangereux. Oh ! et puis le jour où vous avez voulu enlever Mme Murray, qui passait dans la rue, vous deux sur vos chevaux et la prenant chacun par un bras... Elle hurlait ! J'ai cru mourir de rire, ce jour-là.

Jess voulut bien sourire à l'évocation de ces souvenirs anciens. Il demanda :

— Mme Murray... ça lui fait quel âge, maintenant ?

Saül redevint sérieux un moment.

— La pauvre... Elle est morte, voici un an ou deux.

Jess baissa la tête et goûta sa bière.

— Nous avons tous été affligés par la mort de ta sœur, reprit Saül lancé dans le catalogue des condoléances. C'était une femme bien, et une bonne maîtresse d'école. Courageuse, avec ça. Tout le monde, en ville, avait beaucoup d'estime pour elle.

Puis il se remit à rire et donna une bourrade à Jess en poursuivant :

— En fait, personne n'a jamais compris comment une telle femme pouvait avoir un frère comme toi !

C'était bien le genre de question que Jess n'aimait pas s'entendre poser. Il toussota et termina sa bière, reposa sa chope sur le comptoir, s'essuya les lèvres d'un revers de main et annonça :

— Il faut que je m'en aille, Saül. Combien te dois-je, pour la bière ?

Il aligna quelques pièces d'argent, que le tenancier repoussa en disant :

— Tu plaisantes ? Garde ton argent, veux-tu ? La première tournée est pour moi. Je peux bien te l'offrir, en guise de bienvenue, car maintenant que tu es de retour en ville, je suis certain de faire fortune.

Jess sortit. Le chapeau rabattu sur les yeux, il poussa la porte et inspira une grande goulée d'air pur. L'atmosphère de la Jarretièrre Verte lui avait semblé confinée,

malodorante et pour tout dire, malsaine ; en tout cas, non conforme au souvenir qu'il avait gardé de cet établissement.

Comme il avait faim, il consulta sa montre : presque midi. Pas étonnant que son estomac gargouillât, avec l'insignifiant petit déjeuner qu'il avait pris. Il appela Jimmy toujours sagement assis sur le banc.

— Viens, nous allons manger un morceau. Il n'avait pas envie de rencontrer d'autres vieilles connaissances qui lui rappelleraient les exploits de sa jeunesse. Aussi jeta-t-il son dévolu sur un établissement convenable, le Geai Bleu. Un regard au travers de la vitrine le renseigna : il y avait à l'intérieur une foule tranquille de consommateurs tranquilles, et c'était ce qu'il lui fallait.

Il entra, trouva une table libre dans un coin. Il s'y installa.

— On est bien ici, tu ne trouves pas ? dit-il à Jimmy qu'il avait installé en face de lui. Et tu as vu ? Il y a même une nappe sur la table. Je ne me rappelle pas la dernière fois que j'ai pris un repas sur une nappe.

Jimmy se tortilla, regarda à droite et à gauche. Il ne répondit pas. Jess posa son chapeau sur une chaise à côté de lui. Une serveuse s'approchait : jolie femme, jugea-t-il, bien qu'il ne fût pas grand amateur de blondes. Il préférait les brunes, surtout celles qui avaient les yeux noirs... un peu dans le genre de Sarah Wakefield, par exemple. En voilà une qui...

Jess plongea ses deux mains dans sa chevelure et se demanda d'où lui venaient ces idées étranges. Une maîtresse d'école ! Il perdait la raison ! Ce n'était pas d'une femme comme elle qu'il avait besoin.

Il se demanda, alors, si Mme Flora tenait toujours son établissement de plaisir, en bordure de la ville. Il faudrait lui rendre une petite visite ; bientôt ; le plus vite possible.

— Bonjour, que désirez-vous prendre, messieurs ?

Arraché à ses rêveries, Jess sursauta et dévisagea la jeune femme blonde qui se penchait sur lui, en se demandant s'il ne serait pas opportun d'en tenter la conquête ; blonde, oui, mais tellement appétissante. Quel âge pouvait-elle avoir ? Vingt-deux, vingt-trois ans au grand maximum. Blonde, mais d'un physique avenant, et souriante surtout. Une femme agréable, quoi ! Pas comme l'autre...

— Jimmy aime le poulet, dit-elle.

Elle caressa la joue du garçon et se tourna vers Jess.

— Vous êtes le frère de Cassie, n'est-ce pas ? Moi, c'est Kirby Sullivan. Bienvenue à Walker.

Jess voulut voir, dans ces paroles aimables, un heureux présage quant à leurs relations futures. Kirby Sullivan lui présenta ensuite ses condoléances, et ajouta :

— Cassie nous confiait souvent Jimmy, quand elle était en classe. J'habite avec mes parents, non loin de l'école. Si vous avez besoin de nous... N'hésitez pas, car Jimmy nous manque, nous serons heureux de l'accueillir de nouveau.

Elle ébouriffa les cheveux du garçon et dit encore :

— Nate m'a dit que vous étiez de bons amis, autrefois.

— Nate Tompkins ? Vous le connaissez ?

— Oui... Vous devriez aller lui rendre visite. Il est à la prison.

Jess s'esclaffa :

— En prison ! Il n'a pas changé, à ce que je vois ! Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

Kirby sourit avec indulgence et corrigea :

— Je n'ai pas dit qu'il était en prison, mais à la prison. En fait, il est l'adjoint du shérif.

— Nate ? L'adjoint du... Eh bien, si je m'attendais...

Jess secoua la tête et soupira :

— Walker a vraiment changé.

— Tout a changé, confirma Kirby ; et mon Nate plus que quiconque. Bon, qu'est-ce que vous me dites ? Assiette de poulet pour tous les deux ?

— D'accord pour le poulet. Jess s'adossa confortablement à sa chaise et admira la démarche de Kirby qui s'éloignait. Il se demanda, non sans une pointe de jalousie,

comment ce vaurien de Nate Tompkins avait réussi à mettre le grappin sur une belle fille comme celle-là... Le désir le prit. Il songea à Mme Flora. Pour se changer les idées, il se pencha vers Jimmy.

— Alors, comme ça, tu aimes le poulet, hein ?

Jimmy ne sembla même pas l'entendre. Il jouait avec sa fourchette.

— Je suis certain que ta maman cuisinait le meilleur poulet de tout le Wyoming, reprit Jess. Déjà, quand nous étions petits, elle aimait faire la cuisine.

Jimmy cessa de jouer. Il croisa les bras et baissa la tête. Jess l'encouragea avec douceur.

— Allez, parle-moi. Dis-moi quelque chose.

Jimmy leva la tête et tira la langue. Jess se mit à rire.

— C'est un début !

Quelques minutes plus tard, leurs assiettes arrivaient. Jess se mit incontinent à dévorer, car il mourait de faim. En plus, c'était délicieux, bien meilleur que tout ce qu'il préparait lui-même. Quand il eut terminé, il s'empara des restes de Jimmy. Puis, pour terminer agréablement le repas, il commanda deux parts de tarte. En apportant le café, Kirby lui dit :

— Vous devriez amener les enfants à l'église. Je ne sais pas si vous le savez, mais c'est mon père qui officie.

— Vous êtes la fille du...

— La fille du pasteur Sullivan, oui. Donc, je disais que le catéchisme pour les enfants a lieu tous les jeudis soir. Maggie y était assidue, et bonne élève.

Jess se leva d'un bond et heurta Kirby qui faillit laisser échapper les assiettes qu'elle emportait. Maggie ! Il avait oublié de lui donner son déjeuner ! Une fois de plus ! Cette fois, il n'y couperait pas, Sarah Wakefield allait le dénoncer au conseil d'école.

— Que se passe-t-il ? demanda Kirby qui le voyait troublé et indécis.

— Rien... Rien... C'est seulement que je viens de penser... Dites, vous pourriez me préparer un repas à emporter ? Du poulet et un peu de pain, par exemple ?

— Rien de plus facile. Autre chose ?

— Non... Si !

Oui, il avait besoin d'autre chose, pour calmer l'ire de la maîtresse d'école. Et il savait exactement ce qu'il lui fallait.

3.

Malheur ! Il arrivait en retard !

Quelques enfants étaient encore assis sur les bancs et terminaient leur déjeuner, mais la plupart jouaient déjà, les filles à la corde à sauter, les garçons aux billes. D'autres faisaient une partie de cache-cache, et quelques-uns dansaient autour d'un arbre.

Sa gamelle en fer blanc serrée contre sa poitrine, Jess cherchait Maggie. Finalement, il la découvrit, près de Mme Wakefield ; évidemment ! Il s'approcha à grands pas, le chapeau rabattu sur les yeux.

— Coucou, ma chérie. Je t'apporte ton repas. Tu verras, c'est bon.

— Oncle Jess !

Il se laissa embrasser puis tendit la gamelle prêtée par Kirby Sullivan.

— Je voulais te faire une surprise, et malheureusement, je suis un peu en retard. Je ne pensais pas que votre maîtresse vous obligeait à manger si tôt.

Il crut sentir le regard agacé de Mme Wakefield, mais refusa de lui accorder considération. Pour le moment, cela se passait entre Maggie et lui.

— Merci, oncle Jess, dit la petite fille.

— Ah ! j'ai apporté aussi quelque chose pour ta maîtresse !

De sa poche, Jess sortit une belle grosse pomme rouge qu'il offrit à Mme Wakefield. Elle la prit, sans un mot, tandis que Maggie s'adressait à Jimmy.

— Tu viens avec moi ? Je partagerai mon repas avec toi, si tu veux.

— Il a déjà mangé, dit Jess, mais il y a des biscuits dans la gamelle. S'il en veut quelques-uns...

Les deux enfants allèrent s'installer à une des tables. Jess les regarda fixement parce qu'il ne voulait pas croiser le regard de Sarah Wakefield ; pas encore... Le moment des explications viendrait bien assez vite. La brise lui apportait les effluves d'un parfum qui ne pouvait venir que de la maîtresse ; excellent parfum, très distingué, discret... pas du tout comme les produits à bon marché dont s'inondaient les filles de chez Mme Flora. Jess s'en dilatait les narines. Mme Wakefield avait donc de ces coquetteries ? Elle n'était pas une femme sévère et rigide, uniquement préoccupée d'éducation ?

Erreur ! Car sévère et rigide, elle le restait. Le parfum ne prouvait rien. Et la pomme offerte un instant plus tôt ne l'avait en rien amadouée. La preuve, elle énonça d'un ton glacial :

— Maggie était très ennuyée de n'avoir pas de repas.

— Je sais, je sais...

— Il est très important qu'elle ait une vie stable et régulière. Surtout avec les changements qui sont intervenus depuis quelque temps. Vous me comprenez ?

— Je comprends.

— C'est une enfant vulnérable. Il faudrait...

— Madame, puis-je vous poser une question ?

— Certainement.

— J'ai commis une grave faute, je m'en rends compte. Alors, aimeriez-vous me donner quelques bons coups de règle sur les doigts, devant tous vos élèves, pour me punir comme je le mérite ?

Sarah Wakefield tressaillit, mais elle sembla étudier la possibilité. Posément, elle répliqua ensuite :

— C'est une perspective alléchante que vous me proposez là. Mais je doute que cette punition soit efficace.

— Vraiment ? dit Jess sarcastique.

— Vraiment, répondit la maîtresse dont la voix s'adoucit un peu. Mais je souhaite que vous ne preniez pas offense de ce que je vous ai dit. Je ne pense qu'au bonheur de Maggie.

Jess n'aimait pas se sentir en tort. Il jugea donc que le moment était venu de dévier la conversation vers d'autres sujets. D'un geste, il désigna le garçon qu'il avait sermonné le matin même et qui, pour lors, ne participait pas aux jeux : adossé à un chêne, il semblait méditer. Jess demanda :

— Est-ce qu'il s'est calmé, celui-là ?

— Luke Trenton ? Ce n'est pas un mauvais garçon. Mais il ne sait pas se discipliner. Il faut vous dire qu'il est le cadet de douze enfants, et si j'ai bien compris, les parents ont renoncé depuis longtemps à éduquer leur nombreuse progéniture.

Jess émit un petit sifflement : douze enfants ? Il avait déjà du mal avec deux... Il reprit :

— Votre Luke Trenton a une visite, on dirait ; sa bonne amie, peut-être ?

— C'est Megan Neville, la fille du shérif. Vous le connaissez sans doute ?

— Oui, nous nous sommes rencontrés, admit Jess, qui frémit à ce souvenir peu agréable.

— Megan et Luke sont inséparables.

— Les grandes amours, déjà ?

Sarah Wakefield secoua la tête.

— N'oubliez pas... Je pense qu'ils sont de très bons amis. À leur âge... En tout cas, ils ne montrent aucun des signes habituels qui...

— Quels signes ?

La maîtresse d'école rougit, se troubla, se reprit.

— Eh bien, oui, des signes, comme par exemple s'entraider pour les devoirs, se tenir la main sur le chemin de l'école quand on pense que personne ne regarde, porter les livres de l'autre, ne pas se quitter du regard...

— Vous prêtez attention à cela ? questionna Jess, étonné.

— Je mets un point d'honneur à tout savoir en ce qui concerne mes élèves, oui.

Il regarda mieux Mme Wakefield. Il la trouvait plus humaine, tout à coup. Quand il était enfant, ses maîtres d'école ne lui accordaient aucune attention, sauf quand il s'agissait de l'engager dans l'équipe de base-ball contre un établissement concurrent, bien sûr.

— Megan a de la chance de fréquenter l'école, à son âge, reprenait la maîtresse. Certaines filles sont déjà mariées, à quinze ans, et elles ont des enfants.

— Était-ce votre cas ? demanda Jess, qui se mordit aussitôt la langue en maudissant son indiscretion.

Pourtant, il voulait savoir. Il avait besoin de savoir.

Et voilà, cela y était : première question sur son passé ! Surtout, se dit Sarah, ne pas céder à la panique, et tout irait bien...

D'une voix tranquille, mais un peu faible, elle répondit :

— Non. Hélas !

Jess Logan insistait :

— Non, quoi ? Non, pas mariée ; ou non, pas d'enfants ?

Sarah toussota et se força à regarder bien en face son interlocuteur. Elle avait envie de fuir. Elle récita :

— Non, je ne me suis pas mariée jeune, et non, je n'ai pas d'enfants. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, cher monsieur, j'ai encore une leçon à préparer.

Elle s'éloigna, pas trop vite. Ses jambes tremblaient, elle avait envie de pleurer.

*

**

Jess la regarda partir, monter les trois marches du perron. Il trouva qu'elle avait la démarche raide et saccadée, la tête rentrée dans les épaules. À cause de leur conversation ? Pas impossible, car elle était soudainement devenue bien blanche, quand il lui avait posé ses indiscretes questions...

Jess rassembla ses souvenirs. Il avait ouï dire que la maîtresse d'école était veuve ; donc sans enfants... Était-ce ce détail qui la tracassait ? Peut-être... Toutes les femmes mariées voulaient des enfants, c'est bien connu. Mais si elle ne s'était pas mariée jeune, il fallait comprendre qu'elle avait convolé dans une période récente, très récente même. Puis tout aussitôt, elle s'était retrouvée veuve... Peu de temps après son mariage... quelle tristesse ! Voilà qui expliquait peut-être son étrange réaction.

Seulement, elle ne portait pas le deuil, d'où l'on pouvait déduire que la mort du conjoint remontait à plus d'un an. Mais le temps adoucissait-il la douleur quand on a perdu un être cher ? Certainement pas, et c'était une leçon que Jess avait apprise à l'âge de douze ans.

Il eut envie de poursuivre Mme Wakefield à l'intérieur de l'école pour lui poser d'autres questions. Mais, sagement, il s'abstint. Plus loin il se tiendrait des autorités de Walker, mieux il se porterait. Pour lui, la maîtresse d'école était une autorité, à l'instar du shérif et du pasteur.

— Révérend, je vous remercie de m'avoir invitée.

Sarah était flattée, et heureuse d'avoir été priée à dîner chez le pasteur, dans la jolie maison que celui-ci occupait, juste à côté de l'église. Elle sourit au maître de maison qui l'aidait à retirer son manteau, en songeant qu'il serait délicieux de ne pas avoir à prendre son repas toute seule, dans sa triste demeure ouverte à tous les vents.

Emory Sullivan, pasteur de Walker, s'inclina devant elle pour l'inviter à passer dans le salon. Son crâne complètement chauve et brillant refléta vivement les lumières. Il lui dit :

— Nous sommes très heureux de vous avoir en ville, chère madame ; vraiment heureux. Nous remercions Dieu de vous avoir envoyée à nous. N'est-ce pas, Fiona ?

Mme Sullivan joignit les mains pour répondre, d'un air extatique :

— Nous avons hâte d'avoir quelqu'un pour tenir l'école. Vous n'imaginez pas toutes les annonces que nous avons passées dans les journaux. Personne ne semblait vouloir remplacer la pauvre Cassie. Il faut reconnaître que Walker n'est pas Saint-Louis.

Heureusement ! songea Sarah, juste au moment où entraient Kirby et Nate Tompkins.

C'était à l'office du dimanche qu'elle avait rencontré la fille du pasteur et le shérif adjoint, et elle les avait vus échanger ces signes dont elle avait parlé avec Jess Logan. Elle ne s'étonna donc pas de voir Nate convié aussi au dîner.

Grand, large d'épaules, nanti d'une ample chevelure très noire, Nate Tompkins semblait aussi à l'aise que s'il eût été le propre fils du couple Sullivan. Peut-être, d'ailleurs, avait-il pris l'habitude de partager leurs repas ? Il se conduisait pratiquement comme chez lui.

Dans le salon se trouvait un autre invité, que Sarah ne connaissait absolument pas. Il se leva pour la saluer. Fiona Sullivan procéda aux présentations.

— Sarah, permettez-moi de vous présenter Dwight Rutledge, un de nos plus brillants entrepreneurs. C'est lui qui possède les magasins de grains et de fourrages, de l'autre côté de la ville.

C'était un homme entre deux âges, assez corpulent, aux cheveux qui se raréfiaient. D'une politesse appuyée, il se pencha sur la main que lui tendait Sarah, et murmura :

— Je suis enchanté de faire votre connaissance.

Il avait l'œil brillant d'un genre de lueur que Sarah n'avait jamais remarqué chez aucun homme : étrange et assez dérangeant. En plus, il retint sa main plus longtemps que nécessaire, il la palpa avec insistance, puis s'enquit :

— Pouvons-nous aller dîner, maintenant que tout le monde est là ?

D'autorité, il prit le bras de Sarah pour la conduire vers la salle à manger, derrière Fiona qui montrait le chemin. Puis il lui indiqua la chaise qui lui était réservée juste à côté de lui. Elle se demanda qui avait décidé qu'elle serait installée là, et pourquoi. L'homme lui

déplaisait déjà.

— Comment cela se passe-t-il à l'école ? demanda Kirby qui prenait place en face d'elle, à côté de Nate Tompkins.

La salle à manger était vaste, confortablement meublée. C'était une pièce agréable, comme tout le reste de la maison. Et sur la nappe de dentelle blanche, la vaisselle était luxueuse. Sarah en déduisit que les paroissiens de Walker se montraient généreux.

— Je ne suis pas mécontente, répondit-elle. Mes écoliers et moi apprenons à nous connaître. Nous nous entendons plutôt bien.

— Vous n'avez aucun des fils Gibb, reprit Fiona, et vous devez vous en féliciter. Personnellement, je n'ai jamais connu de famille aussi peu recommandable.

— Dites-moi, Dwight, demanda Nate, vous n'avez pas employé Zack Gibb, récemment ?

— Si, répondit Dwight Rutledge. Mais je n'avais pas envie de le prendre à mon service. Cette famille... tous des vicieux ! Il ne faut pas s'en étonner d'ailleurs, car ils se marient entre cousins. Le mauvais sang se concentre davantage à chaque génération, avec toutes les conséquences que vous pouvez imaginer.

Il s'emportait et évoquait des sujets choquants. Sarah rougit. Fiona intervint :

— Je vous en prie...

Mais l'homme était lancé, il ne voulut rien entendre. Véhément, il reprit :

— C'est la vérité, et tout le monde le sait. Cela dit, Zack n'est pas le plus mauvais de tous. Quel âge peut-il avoir ? Vingt ans, à peu près. C'est en tout cas le plus jeune de la famille, et je dois reconnaître qu'il me semble avoir la tête bien arrimée sur les épaules, malgré l'éducation déplorable qu'il a reçue de ses parents. Évidemment, on n'est jamais sûr de rien, et de mauvaises surprises sont toujours à redouter.

Nate Tompkins raconta :

— Il nous est revenu aux oreilles que Gil Gibb avait pris part à une fusillade, il y a quelque temps, à Laramie. À ce qu'on dit, celui-là a la gâchette facile, il dégaine au premier prétexte. Personnellement, je ne serais pas étonné de voir apparaître son portrait surmonté du mot *Wanted*.

Sarah écoutait avec un peu d'angoisse. Elle était venue à Walker avec la certitude que cette petite ville serait différente de Saint-Louis. Mais différente à ce point-là ?

Dwight Rutledge prit conscience de son émoi. Il crut utile de poser sa grosse main sur la sienne, tout en lui disant d'un ton protecteur :

— Allons, allons ! Il ne faut pas vous effrayer pour si peu.

Kirby couvrait son Nate d'un regard admiratif. Elle s'exclama :

— Heureusement que nous avons des hommes capables de faire respecter la loi !

Dwight Rutledge éclata de rire.

— Si Leyton Lawrence s'en mêle, nous n'avons rien à craindre.

Tous les convives rirent aussi ; tous, sauf Sarah qui ne comprenait pas. Dwight Rutledge lui expliqua :

— Leyton Lawrence ! Le Justicier légendaire !

— Qui donc ?

— Les petits romans... Vous n'en lisez donc pas ?

— Oh ! oui, j'en ai entendu parler ! On dit que ces publications connaissent une grande faveur auprès du public. Il me semble même avoir lu dans un journal que les tirages sont les plus importants qu'on ait jamais vus.

— Vous avez dû lire cela avant de venir à Walker, dit Kirby, car notre petit journal local rapporte rarement les nouvelles venues de l'Est.

Fiona sourit et enchaîna :

— C'est pour cela qu'il est toujours bon de voir arriver de nouveaux habitants : ils nous apportent l'air du large.

— Permettez ! dit Dwight Rutledge en levant sa fourchette. Les nouveaux arrivants ne sont pas forcément une chance pour nous. Voyez Jess Logan, par exemple. Celui-là, il irait se faire voir ailleurs, que personne ne s'en plaindrait.

Sarah écouta plus attentivement. Ce n'était pas la première fois qu'elle entendait des commentaires désobligeants sur Jess Logan.

— À ce qu'on raconte, dit Fiona, cet homme perturbe la vie des honnêtes citoyens. Faut-il en avoir peur ?

Emory, son mari, la rabroua gentiment.

— Ces rumeurs sont anciennes, elles datent du temps où nous n'étions pas encore à Walker. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à nous de colporter de mauvais bruits sur Jess Logan, que nous ne connaissons pas.

Dwight Rutledge était d'un avis contraire. Il affirma :

— Ce ne sont pas des rumeurs que j'ai entendues, mais de vraies histoires, assez inquiétantes, je dois dire.

Kirby se tourna vers Nate.

— Toi, tu sais ce qu'il s'est réellement passé, puisque tu as grandi dans cette ville. Jess Logan était ton ami, n'est-ce pas ?

Sarah n'en perdait plus une miette. Elle en oubliait de picorer dans son assiette. Nate Tompkins posa fourchette et couteau, en riant. À son air réjoui, il n'était pas difficile de comprendre qu'il se préparait à amuser l'auditoire.

— Je ne peux pas dire que tous les troubles dont vous avez entendu parler sont imputables à Jess. J'en suis responsable pour une bonne part ; eh oui ! Jess et moi nous entendions à merveille pour faire les quatre cents coups, au temps de notre belle jeunesse déjà lointaine.

— C'est donc vrai ? murmura Sarah, incapable de résister plus longtemps à sa curiosité. Toutes ces histoires... d'ivresse... de coups de feu tirés à tort et à travers...

— Tout est vrai ! admit Nate en riant aux éclats.

Il semblait attendre des réactions amusées, mais Fiona répliqua d'un ton aigre :

— Il n'y a pas de quoi être fier !

Dwight Rutledge donna du poing sur la table et déclara fermement :

— Tout le monde se moque de Buck Neville. C'est de bon ton en ce moment, et j'admets qu'il en fait un peu trop. Mais reconnaissez que la ville est tranquille maintenant, et que c'est à lui que nous le devons. Nos femmes peuvent se promener dans les rues sans risquer d'être importunées.

Puis, se tournant vers Sarah sur qui il attachait son regard, il ajouta :

— Bien sûr, un homme digne de ce nom défend lui-même son épouse.

Gênée par cette déclaration où elle craignait de déceler un sous-entendu, gênée plus encore par le regard qu'elle trouvait indiscret, Sarah baissa les paupières puis regarda ailleurs. Fiona reprit, avec une moue :

— Si l'on en croit Alma Garrette, Jess Logan était un très mauvais sujet. Quand on pense que c'est lui qui élève aujourd'hui les enfants de Cassie Hayden... Quelle pitié !

Emory Sullivan la rappela à l'ordre, une fois de plus, toujours avec modération.

— Fiona, c'est au Seigneur qu'il appartient de juger, pas à nous.

— Bien sûr, répondit-elle, à regret. Mais considérez la mère admirable que fut Cassie, après le départ de son époux. Maîtresse d'école, elle tenait sa maison avec soin, élevait ses enfants avec une grande conscience et beaucoup d'amour. En plus, elle était toujours prête à rendre service à ceux de ses voisins qui demandaient son aide. À force d'économies, elle a même réussi à acheter une jolie maison. Admirable, vous dis-je ! Mais ne croyez-vous pas que la vie eût été un peu plus facile, pour elle, si Jess Logan s'était trouvé là pour l'épauler ? Où se trouvait-il, que faisait-il quand elle avait besoin de lui ?

Dwight Rutledge approuva cette diatribe avec force hochements de tête et ajouta :

— Ne vous posez pas trop de questions au sujet d'un homme qui prétend élever seul les enfants de sa sœur... un homme affligé d'un tel passé... Il suffit de savoir ce que nous savons, et ne pas chercher à approfondir.

Ignorant le regard de son mari, Fiona enchaîna :

— J'ai appris qu'il avait quitté Walker, voici plusieurs années déjà. Sans regret, il a

tourné le dos à tous ses amis et connaissances, à sa famille même. Il a disparu du jour au lendemain, et on n'a plus jamais entendu parler de lui. Et il revient, aussi brusquement qu'il était parti, simplement parce que sa sœur est décédée, croit-on savoir. Je vous le demande : est-ce le comportement d'un homme civilisé ?

Nate Tompkins, qui avait suivi cet échange en silence, mais non sans intérêt, se tamponna les lèvres et posa sa serviette à côté de son assiette. Puis il prit la parole.

— Il y a certains faits que vous devriez connaître. Quand il était enfant, Jess Logan a perdu presque toute sa famille dans un incendie : son père, sa mère, deux sœurs et son petit frère. Il avait alors douze ans. Seuls sa sœur Cassie et lui réussirent à sortir indemnes de la maison en flammes : leur père les avait jetés par la fenêtre dès le début du drame, et la seule blessure que reçut Jess, ce fut une profonde entaille au bras. Maintenant, imaginez quels souvenirs doivent le hanter quotidiennement : le ronflement du feu, les cris des siens pris au piège...

Tous écoutaient en silence le terrible récit, les yeux baissés comme s'ils avaient honte des propos peu charitables tenus peu auparavant. Le cœur de Sarah battait à tout rompre.

— Cassie trouva asile chez les sœurs Newton, reprit Nate ; mais celles-ci ne voulurent pas accueillir Jess. Il commença alors à passer d'une famille à l'autre. Personne ne voulait de lui, on le rejetait très vite sous prétexte qu'il était insupportable. Peu à peu sa conduite s'en est ressentie, elle devenait de plus en plus mauvaise. Conséquence, on le traitait de mauvais sujet et on se débarrassait de lui de plus en plus vite. On lui interdisait même de voir Cassie sous prétexte qu'il pouvait lui donner de mauvais exemples. Il n'avait plus rien, plus de famille.

Sarah souffrait pour cet enfant qu'elle eût voulu prendre dans ses bras pour le consoler. Que ne s'était-elle trouvée là ! La pitié la submergeait, elle avait les larmes aux yeux.

— Voilà pourquoi Jess est revenu, dit Kirby. Il ne veut pas que Maggie et Jimmy connaissent les mêmes déboires que lui.

Dwight Rutledge était-il convaincu ? Pas du tout ! D'une voix sèche, il argua :

— Les bonnes intentions ne font pas les bonnes actions. Que faut-il pour ces malheureux enfants ? C'est la question que nous devons nous poser. Un tuteur comme Jess Logan ?

Sarah prit le parti de celui qui n'était pas là pour se défendre.

— Les faits qui lui sont reprochés sont anciens. Il peut s'être amendé, avoir complètement changé.

Sa sortie suscita des réactions étonnées. Un murmure courut autour de la table. Fiona objecta :

— Ne parlez pas ainsi en public, Sarah, car cela pourrait vous être compté à débit. N'oubliez jamais que vous avez une position à maintenir, dans cette ville. Vous ne voudriez pas que nos concitoyens se forment une mauvaise opinion de vous ?

— Non, certainement non, murmura Sarah, les joues en feu.

Elle savait très bien que son emploi de maîtresse d'école était subordonné à l'appréciation que formulaient, sur elle, la population de Walker, et surtout le conseil d'administration, son employeur direct. À la moindre incartade, au plus mince soupçon, même pas d'immoralité mais de légèreté, c'en serait fait de sa réputation, donc de sa position. Elle devait par conséquent faire preuve, en permanence, de la plus extrême prudence, tant dans ses propos que dans sa conduite ; donc ne pas prendre parti trop ouvertement pour Jess Logan vilipendé et rejeté par tous.

Dwight Rutledge revenait à la charge.

— Ce Jess Logan a peut-être de bonnes intentions, pour le moment, mais je doute qu'elles durent bien longtemps. Vous verrez qu'il prendra la fuite, comme il l'a déjà fait une fois.

Sarah s'agita sur sa chaise. Cette conversation la mettait de plus en plus mal à l'aise. Pour en changer, elle déclara :

— J'espère vous voir tous, à l'école, samedi prochain, l'après-midi. J'organise une fête des tartes, et tous les habitants de Walker sont cordialement invités à y participer, qu'ils

aient ou non des enfants. Moi-même je ferai des tartes aux pommes.

— Des tartes aux pommes ? s'exclama Nate, l'air gourmand. Vous pouvez compter sur moi pour venir les goûter.

— Bien ! répondit Sarah en souriant. Mais n'oubliez pas qu'il faut participer, pas seulement déguster. Je vous inscris sur ma liste. Que comptez-vous nous préparer ?

Tout le monde se mit à rire. Nate se troubla, protesta :

— Je ne suis bon à rien, question cuisine. Mais je connais certain restaurant qui me fournira certainement de quoi ne pas venir à votre fête les mains vides.

La main sur le bras de son fiancé, Kirby lui dit :

— Vous me semblez bien sûr de vous, Nate Tompkins.

— Je sais ce qu'est une bonne tarte aux pommes, et je sais où en trouver. Alors...

— Mais qui vous dit que je consentirai à vous décharger de ce devoir ?

Le sourire de Kirby démentait ses propos. Les deux jeunes gens échangèrent un regard qui troubla Sarah. Elle s'émut, et conçut aussi une certaine forme de jalousie. Pourquoi était-elle condamnée à rester seule ?

À la fin de la soirée, Dwight Rutledge l'aida à passer son manteau puis, d'autorité, il lui prit le bras en disant :

— Je vous raccompagne.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit-elle. Le chemin n'est pas si long.

— J'insiste, fit-il en lui serrant le bras.

Derrière, Fiona souriait d'un air indulgent. Elle semblait approuver, se réjouir même de l'audace montrée par Dwight Rutledge. Ne voulant donc pas causer un incident inapproprié, Sarah se résigna.

— Comme vous voulez, concéda-t-elle. Merci de votre obligeance.

Ravi, Dwight Rutledge lui caressa la main et annonça ses intentions de manière plus précise.

— Je vais vous montrer toutes les beautés de Walker. Et demain, nous dînerons ensemble.

— Monsieur, je ne crois pas que...

— Appelez-moi Dwight.

— Je vous disais...

— J'insiste.

Il insistait beaucoup. Autoritaire, il entraîna Sarah dehors. Au début, la conversation roula sur le commerce des grains et des fourrages. Mais Sarah écoutait à peine. Elle réfléchissait. Ne s'était-elle pas alarmée un peu trop vite ? Ce monsieur Rutledge était un homme gentil, et très respectable... Certes, mais elle ne voulait s'engager à rien avec lui. Fiona le lui avait opportunément rappelé au cours de la soirée : sa réputation était son seul capital. Que penserait-on d'elle, si le bruit se répandait qu'elle entretenait des rapports privilégiés avec cet homme, si peu de temps après son arrivée à Walker ? On la taxerait de légèreté.

Il y avait de la lumière à une fenêtre de la maison habitée par Jess Logan. Fascinée, Sarah ne vit bientôt plus que cette lumière. Elle en oublia complètement Dwight Rutledge, les grains et les fourrages.

Une silhouette passa soudain devant la fenêtre. Sarah reconnut celle de Jess et son cœur se mit à battre plus fort, tandis que ses entrailles se nouaient. Comme elle eût aimé vivre dans cette maison, avec deux enfants aimables, et un homme qui n'était certainement pas le vaurien que tout le monde décrivait...

Arrivée devant chez elle, elle remercia M. Rutledge mais celui-ci, avec aplomb, lui murmura à l'oreille :

— J'entre avec vous un moment.

Elle le repoussa.

— Vous n'y pensez pas ! Ce ne serait pas convenable.

Il rit et prétendit la convaincre avec ces arguments :

— Vous n'êtes plus à Saint-Louis. Tout est très différent, ici. Les gens de Walker ne prêtent pas attention à toutes ces conventions... des simagrées.

Tout le contraire des règles que lui avait rappelées Fiona. Pas du tout convaincue, elle répliqua :

— Les gens, peut-être pas, mais moi, si ! Je vous souhaite une bonne nuit.

Repoussant le séducteur expéditif, Sarah prit son élan. À toute vitesse, elle gravit les quelques marches de son perron branlant. Le cœur battant, le souffle court, elle referma la porte derrière elle. Il lui semblait entendre encore le rire gras de M. Dwight Rutledge.

Jamais Sarah n'avait vu de repas aussi peu appétissant. Elle dut se faire violence pour ne pas proposer à la pauvre Maggie une partie des mets qu'elle avait préparés pour elle-même.

Le soleil de midi avait dispersé les nuages du matin. Il faisait chaud. Pressés de jouer, les enfants s'étaient restaurés en peu de temps afin de pouvoir courir autour de l'école. Bientôt ne resta plus assise, Sarah à côté d'elle, que Maggie qui picorait sans entrain dans sa gamelle en fer blanc.

Du poulet ? Difficile à dire : c'était tout brûlé. Et ce petit morceau de charbon posé sur la table ? Du biscuit, probablement.

— Je constate que ton oncle n'a pas oublié ton repas, aujourd'hui, déclara Sarah pour dire quelque chose.

Maggie opina et soupira :

— Oncle Jess passe beaucoup de temps à cuisiner. Il veut bien que je l'aide. Je lui lis les recettes de maman et il essaie de les appliquer, mais ce n'est pas la même chose.

— C'est dommage, dit Sarah, le cœur serré.

— C'est parce que je ne sais pas lire tous les mots, expliqua Sarah. Alors, forcément, le résultat n'est pas parfait.

— Ton oncle devrait lire lui-même, quand tu éprouves des difficultés.

— Mais il veut que je sache lire parfaitement. C'est pour cela qu'il m'oblige à lui lire les recettes de maman. Il dit qu'on est souvent en difficulté, quand on ne sait pas lire.

Un peu étonnée, Sarah demanda :

— Ton oncle te fait-il la lecture, parfois, pour te montrer ?

— Non, madame.

— Est-ce qu'il te lit des histoires ?

— Non plus ; pourtant, maman avait beaucoup de livres, et chaque soir elle nous en lisait quelques pages. Mais oncle Jess ne lit pas. Il préfère inventer des histoires. Il dit que c'est mieux que de les lire.

— Que penses-tu de ces histoires ?

Maggie, qui mordait dans un morceau de poulet calciné, se mit à rire.

— Ce sont des histoires très amusantes. Oncle Jess a beaucoup d'imagination. Chaque soir, il en invente une nouvelle.

Sarah sourit mais, intriguée, elle insista. Elle voulait en savoir plus.

— Pourtant, tu ne crois pas que ce serait mieux si ton oncle te lisait une histoire pendant que Jimmy et toi regarderiez les images ?

— Oncle Jess dit qu'il nous fait des dessins dans la tête, avec ses mots. Il dit aussi qu'il n'est pas nécessaire de savoir lire pour inventer de belles histoires.

Le cœur de Sarah se serra. Jess Logan était-il incapable d'appliquer des recettes de cuisine simplement parce qu'il ne pouvait pas les lire ? Voilà qui expliquerait ces mets si peu appétissants, toujours les mêmes de surcroît...

— Puis-je aller jouer, maintenant ? demanda Maggie en se léchant les doigts.

— Certainement, ma petite, murmura Sarah, qui avait l'esprit ailleurs.

Elle pensait à Jess Logan, à l'enfance de celui-ci, à la mort horrible des parents, pratiquement sous ses yeux. Ensuite, il avait été ballotté d'une maison à l'autre, sans

amour, sans éducation non plus. Évidemment, on avait un peu trop vite jugé qu'il était un enfant difficile, mais comment s'en étonner ? Quelqu'un avait-il seulement pris le temps de l'écouter, de le comprendre, de l'aimer ? tout simplement de l'aider ? On voyait le résultat : parvenu à l'âge adulte, il ne savait même pas lire.

Brusquement, Sarah se mit debout et traversa la cour. Non, non, elle ne voulait pas se laisser embarquer dans cette histoire. Elle ne pouvait pas. Ce ne serait pas prudent. Elle ne devait songer qu'à elle-même, se rappeler sans cesse qu'elle avait besoin de conserver son emploi, dans cette ville qui lui fournissait un logis. Elle voulait devenir une citoyenne de Walker, un peu distante peut-être, un peu à part, mais une citoyenne respectée tout de même. Voilà pourquoi elle ne devait surtout pas s'occuper de Jess Logan, qui passait pour un mauvais sujet, et dont l'opprobre rejaillirait sur elle.

En soupirant, elle gravit les marches du perron et entra dans la salle de classe. Sa décision était prise. Elle s'y tiendrait. Elle aurait, avec Jess Logan, des relations normales de maîtresse d'école à parent d'élève ; pas plus, peut-être un peu moins. Avec cet homme, elle garderait soigneusement ses distances.

— C'est un simple ragoût, vous savez. Mais j'ai pensé que cela plairait aux enfants.

À deux mains, Sarah élevait sa marmite, sous le regard méfiant de Jess Logan. Elle précisa :

— J'en avais trop fait pour moi, alors, j'ai pensé que...

Jess Logan ne répondait pas. Il n'avait même pas la délicatesse de la décharger de sa marmite, trop lourde pour elle, cela se voyait. Fatiguée, Sarah abaissa un peu ses bras et reprit !

— C'est du bœuf avec des légumes, rien de plus.

Sourcils froncés, la bouche réduite à une simple ligne, Jess Logan observait.

— C'est très bon, ajouta encore Sarah qui s'impatientait et s'offusquait d'un accueil aussi peu aimable, d'un manque évident de savoir-vivre à son encontre, alors qu'elle était venue pleine de bonne volonté, avec le désir de rendre service.

N'y tenant plus, elle soupira :

— C'est très lourd. Si vous vouliez bien...

Enfin Jess Logan se décida à lui prêter son concours. Il descendit deux marches pour prendre l'anse du récipient en fonte — mais sans le moindre mot de remerciement.

— Je vous devais bien cela, dit Sarah.

— Tiens donc ! Et pourquoi cela ?

— Luke Trenton... Vous devriez mettre ce ragoût sur le feu, avant qu'il ne refroidisse trop.

Jess Logan regarda la marmite qui semblait brusquement l'encombrer, et il tourna le dos pour rentrer chez lui. Mais, pris d'un remords, il pivota sur le seuil, pour demander :

— Vous ne voudriez pas dîner avec nous, des fois ?

Une proposition à laquelle Sarah ne s'attendait pas, et qui lui donna à regretter sa bonne action. Déjà qu'elle ne devrait pas être là, à cette porte. Alors, entrer dans la maison... D'un autre côté, l'avait-on vue ? non. Le saurait-on ? non. La seule voisine était Mme McDougal, de l'autre côté de la route et, ce soir, elle n'était pas à la maison : Sarah savait qu'elle était retenue à dîner chez le révérend Sullivan.

Elle regarda autour d'elle avant de répondre :

— Eh bien, pourquoi pas ?

Jess Logan lui tint la porte ouverte. Elle entra, un peu intimidée. L'hôte lui paraissait plus grand, plus fort chaque fois qu'elle le voyait. Partant, elle se trouvait, chaque fois aussi, plus petite, plus frêle, plus faible en face de lui. Voilà sans doute pourquoi ses genoux tremblaient, pourquoi elle respirait avec difficulté.

Maggie et Jimmy se trouvaient dans la cuisine. Insensibles au désordre ambiant, ils avaient débarrassé un coin de la table encombrée et, sagement, ils dessinaient sur de grandes feuilles de papier.

— Bonjour, madame, dit Maggie en souriant.

Le petit Jimmy accorda à la maîtresse d'école un bref regard, puis il se pencha sur son travail. Indécise, un peu gênée par cet accueil dont elle savait pourtant qu'il n'était pas chargé d'hostilité à son égard, Sarah demanda :

— J'ai apporté du ragoût pour le dîner. Est-ce que vous avez faim ?

— Oncle Jess a dit que nous pouvions préparer des biscuits avec des flocons d'avoine, lui dit Maggie.

Sévère, le regard de Sarah se porta sur Jess Logan.

— Ces enfants n'ont que des biscuits pour dîner ? demanda-t-elle.

— Non, uniquement pour le dessert, répondit le coupable, avant de déplacer, au hasard, une poêle et quelques casseroles qui encombraient le fourneau, afin de pouvoir y déposer la marmite.

— Laissez-moi vous aider, proposa Sarah.

— Je peux très bien me débrouiller tout seul ! rétorqua Jess Logan, en la fusillant du regard.

— Hé ! ne vous fâchez pas ! Je ne vous propose pas de vous faire un enfant ! Qu'est-ce que vous croyez ?

La marmite tomba sur le fourneau, et de là glissa sur le sol où elle atterrit dans un fracas épouvantable.

Sarah détourna les yeux. Elle avait les joues en flammes. Qu'avait-elle dit là ? Pourquoi cette remarque incongrue, déplacée, indécente pour tout dire ?

— Vous voulez voir mon dessin, madame ?

Elle éprouva une immense gratitude pour Maggie qui lui proposait une diversion bienvenue. Elle se pencha sur elle pour regarder, par-dessus son épaule, une maison entourée d'arbres et de fleurs presque aussi grandes que les arbres.

— C'est très joli, assura-t-elle. Et maintenant, voyons ce qu'a fait ton frère.

Elle cilla. Jimmy n'avait dessiné que des visages grimaçants et difformes, borgnes le plus souvent, avec des bouches sans dents. Muette de stupeur, elle retourna près du fourneau où Jess Logan avait fait un peu d'ordre et placé la marmite qui heureusement ne s'était pas renversée dans l'accident.

— J'ai pensé que dessiner lui ferait du bien, murmura-t-il en remuant le ragoût avec une grande cuiller de bois. Puisqu'il ne veut pas parler, peut-être qu'il peut exprimer, avec un crayon, tout ce qu'il a en tête.

Sarah jeta un coup d'œil vers le garçonnet toujours penché sur la table. Elle dit :

— Il est très troublé, c'est sûr.

— Pas étonnant après ce qui lui est arrivé...

— Que dit le docteur ?

— Je n'emmène Jimmy chez aucun médecin. C'est inutile.

— À ce qu'on dit, le docteur Burns est très capable.

— Non.

Il n'était pas difficile de comprendre comment raisonnait Jess Logan. Sarah se mit en devoir de le convaincre.

— Que vous ayez peur du docteur est bien compréhensible, mais cela ne signifie pas que...

— Peur, moi ? s'exclama Jess Logan, le regard dur comme l'acier. Qui vous a dit que j'avais peur ?

Sarah l'enveloppa d'un regard indulgent. Il se troubla, dansa d'un pied sur l'autre, et bredouilla :

— Je n'emmènerai pas Jimmy chez le docteur parce que je pense que ce n'est pas nécessaire.

— Vous le pensez, mais vous ne pensez qu'à vous, en cette affaire. On dirait que le bien de Jimmy vous importe peu.

Jess Logan parut sur le point de répondre avec véhémence, mais il ferma la bouche,

croisa les bras et se tint coi.

— Promettez-moi de reconsidérer la question, dit Sarah avec douceur.

— C'est cela : j'essaierai !

Maussade, il toisa Sarah. Elle lui arrivait tout juste à l'épaule... Mon Dieu, qu'il était imposant ! Non sans humour, il ajouta :

— Puisque j'ai deux enfants à charge et que je n'ai pas l'intention d'en concevoir un troisième ce soir, voulez-vous m'aider à mettre la table ?

Sarah se sentit rougir une fois encore, mais elle éclata de rire et, à sa grande surprise, Jess Logan partagea son hilarité. C'était la première fois qu'elle le voyait rire.

Ensemble, ils préparèrent la table sur laquelle Jess Logan posa la marmite de ragoût, puis un récipient contenant du café trop fort, un autre avec le lait pour les enfants, ainsi que, sur une assiette, de petits amas de pâte blanchâtre et molle qui pouvaient fort bien être les biscuits évoqués un peu plus tôt. Sarah pensa que, la prochaine fois, elle apporterait du pain. Puis elle se reprit : pourquoi la prochaine fois ? Il n'y aurait pas de prochaine fois. Il ne devait pas y en avoir.

Les enfants dévorèrent deux assiettées de ragoût, et Jess Logan, qui en reprit trois fois, s'employa à racler le fond de la marmite où il ne laissa absolument rien. Puis il lécha la cuiller, avec gourmandise, avec regret aussi puisqu'il n'y avait plus rien.

Maggie se leva pour emporter les assiettes. Elle demanda :

— Oncle Jess, est-ce que Madame pourrait rester encore un peu pour nous aider à préparer d'autres biscuits ?

Le regard de Sarah croisa celui de Jess Logan. Elle ignorait ce qu'il voulait, mais savait très bien, en revanche, qu'elle ne devait pas s'attarder davantage. Franchement, ce ne serait pas raisonnable.

— J'ai des leçons à préparer pour demain, dit-elle.

— Je vous en prie, restez ! implora Maggie d'une voix pressante, en lui prenant la main. Elle se tourna vers Jess Logan.

— Oncle Jess, dis-lui de rester, je t'en prie.

Il faisait un peu de place dans l'évier bien encombré. Il se retourna pour déclarer :

— Au fait... puisqu'il paraît que je dois ce dîner à Luke Trenton, j'aimerais bien savoir pourquoi je l'ai mérité. Vous ne me l'avez pas encore dit.

— Oh ! oui, Luke, dit Sarah qui transportait les gobelets. Depuis votre... conversation, avec lui, l'autre jour, il se conduit beaucoup mieux en classe. À mon avis, ce n'est pas chez lui qu'il apprend la discipline. Voilà pourquoi je tenais à vous remercier.

Jess Logan tenait à la main la cuiller qui lui avait servi à racler la marmite. Il la considéra longuement et, bien qu'il n'y eût absolument plus rien, dessus, pour satisfaire sa gourmandise, il lui donna un petit coup de langue, avant de répondre :

— Pour des dîners de cette qualité, je veux bien passer tous les jours dans votre école pour corriger les mauvais sujets. Vous n'avez qu'à demander.

Ses yeux brillants paraissaient plus clairs. Mais un coup retentit à la porte.

— Veux-tu aller ouvrir ? demanda l'oncle à sa nièce.

Il sembla à Sarah que son cœur s'arrêtait de battre quand elle vit qui entra : Nate Tompkins, qui lui décocha un regard étonné mais n'émit aucun commentaire. Les deux hommes se serrèrent la main et Jess Logan proposa :

— Café ? Assieds-toi.

— Je ne peux pas, dit le shérif adjoint, qui semblait gêné.

— Tiens donc ! Et pourquoi cela ?

— Je suis en service. C'est le chef qui m'envoie ici, Jess.

— Et alors ?

— Il y a demain une audience au tribunal, Jess. Tu dois comparaître.

Nate Tompkins se tourna vers Sarah.

— Vous aussi ; comme témoin.

— Moi ? dit Sarah, la gorge serrée. Pourquoi ?

— Oui, insista Jess Logan, de quoi s'agit-il ? Une audience, mais pour quoi faire ?

— C'est le juge itinérant qui veut te voir... Je suis désolé de te l'apprendre, Jess, mais il est question de te retirer la garde des enfants.

4.

Jess arpentait nerveusement le trottoir en face du tribunal où la population de Walker entraînait en foule. Il décocha à tous ces gens un regard chargé de mépris, puis frappa, de son poing droit, la paume de sa main droite. Il les maudissait tous ! Que ne se mêlaient-ils de leurs propres affaires, au lieu de fourrer leurs grands nez dans les siennes ?

Il grimaça de fureur, mais son cœur se serrait d'angoisse. S'il osait, il entrerait dans la salle du tribunal pour dire sa façon de penser. Quelle satisfaction ce serait... oui, mais quel scandale aussi... un scandale aux conséquences néfastes.

— Jess ?

Nate Tompkins, qui venait de paraître au coin de la rue, s'arrêta. D'une voix sourde, il lui dit :

— Je tiens à ce que tu le saches : je rien à voir avec tout ça.

Du menton, Jess désigna le tribunal déjà archicomble et soupira :

— Je sais bien qui a fomenté cette audition : les gens qui me détestent, et ça fait un bon paquet. Je les connais...

— Pourtant, l'initiative vient du shérif, cette fois.

— Le shérif ? dit Jess dont les sourcils se rapprochèrent. En quoi les enfants de Cassie le concernent-ils ?

— Ce n'est pas tout à fait cela, Jess...

Nate prit une grande goulée d'air avant de demander :

— Qu'est-ce que tu as fait, exactement, à Kingston ? Le shérif de là-bas est le cousin de Neville et...

Jess blêmit et chancela. Il recula d'un pas et, incapable de dire un mot, écouta Nate dont la voix lui paraissait lointaine :

— Les habitants de cette ville se soucient réellement du sort des enfants. Je le crois. Tout le monde aimait ta sœur. On veut que Maggie et Jimmy reçoivent une bonne éducation.

— Je n'en crois pas un mot, dit Jess en secouant la tête.

— À dire vrai, deux familles en particulier sont impliquées dans l'action d'aujourd'hui : elles ont demandé la garde des enfants.

Il sembla à Jess qu'un précipice s'ouvrait devant lui. Des étrangers prétendaient élever les enfants ? Jamais il ne le permettrait, jamais !

— Prends bien garde à tout ce que tu diras devant la cour, conseilla encore Nate. Le juge Flinn guettera le premier prétexte qui lui permettra de te jeter en prison. Rien ne lui ferait plus plaisir. Quant au shérif Neville, il rêve d'être celui qui refermera les grilles sur toi.

Jess hocha la tête puis, lentement, prit la direction du tribunal. Il était temps de comparaître.

— Je déclare l'audience ouverte !

Avec son maillet, le juge Percy Flinn frappa énergiquement la chaire d'où il dominait l'assistance houleuse. Pendant que le silence se faisait progressivement, il chercha dans ses papiers, ajusta ses bésicles et, relevant la tête, il demanda :

— Affaire Jess Logan... Jess Logan, êtes-vous présent ?

Bien sûr, qu'il était là ! Et toute la ville était là avec lui. Il avait même eu beaucoup de

mal à se frayer un passage dans la foule compacte qui obstruait l'allée conduisant au prétoire. Il sentait tous les regards dardés sur lui, et cela l'énervait. Damnés curieux ! songeait-il en serrant les poings qu'il eût volontiers projetés sur quelques visages en passant. Est-ce qu'ils se croyaient au cirque ?

Le juge Flinn termina tranquillement la lecture de son dossier. Puis il retira ses bésicles et déclara :

— Jess Logan, votre passé ne plaide pas en votre faveur, et la question se pose de savoir si vous êtes digne d'élever les enfants de votre sœur. Il faut dire...

Il souleva ses papiers, les agita.

— ... que la liste de vos exploits — si on peut dire... — est longue. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Jess rentra la tête dans ses épaules et essaya de ne pas penser aux dizaines de regards hostiles qui lui chauffaient la nuque. Ils étaient tous là : Alma Garrette, le pasteur Sullivan, Emma Turner, du Bazar Général, et, bien sûr, la mère McDougal qui, arrivée trop tard, devait se contenter d'une place dehors et collait le nez à la fenêtre. Tous attendaient, avec impatience, avec gourmandise, la condamnation de Jess Logan.

— Cassie était la seule sœur qui me restât, énonça Jess. Quand j'appris qu'elle était décédée, je sus aussitôt que c'était à moi qu'il incombait d'élever ses enfants. Je refuse qu'ils soient confiés à des étrangers.

Le juge remit ses bésicles, mais c'est par-dessus qu'il dirigea son regard vers Jess. D'un ton acerbe, il observa :

— Mais ces enfants, vous ne les aviez jamais vus auparavant. Pour eux, vous êtes donc un étranger, vous aussi.

— Je suis leur oncle, dit Jess, buté.

Le juge ne releva pas et revint au sujet qui lui tenait le plus à cœur.

— Je n'aime pas votre passé, Jess Logan. Je n'aime pas du tout ce qui s'est passé à Kingston.

Il désigna une chaise déposée devant le prétoire et ordonna rudement :

— Asseyez-vous.

Jess obéit et le shérif Neville se leva. Les pouces dans les poches de son gilet, il déclara :

— Votre Honneur, je voudrais vous faire entendre le témoignage de plusieurs habitants de cette ville.

— Accordé, dit le juge. Produisez vos témoins.

Jess ne retint pas un soupir exaspéré quand il vit qui était la première personne appelée à parler : Alma Garrette, qui lui décochait un regard sournois avant de prendre place sur le siège placé à la droite de la chaire. Sans attendre les questions, elle expliqua :

— Votre Honneur, nous avons tous été très choqués de voir que Jess Logan osait revenir en ville, après tous les troubles qu'il y avait causés. Et quand, en plus, nous avons appris qu'il avait la prétention d'élever les enfants de sa sœur, l'émotion se trouva portée à son comble. Songez qu'il n'avait jamais daigné lever le petit doigt pour aider la pauvre Cassie. Quant aux enfants, il est vrai qu'il ne les avait jamais vus, auparavant.

La grosse dame s'agita sur sa chaise, sa voix monta d'un cran, et elle poursuivit :

— J'ai vu Jess Logan en ville, avec le petit Jimmy, et il m'a bien semblé que celui-ci n'avait pas fait de toilette depuis au moins une semaine. Et ses vêtements ! Si vous aviez vu ses vêtements sales, froissés, déchirés... Quant à Jess Logan, il arborait son revolver, comme tout bon hors-la-loi qui se respecte. À ce qu'on sait, c'est ce qu'il a été : un hors-la-loi.

Un murmure parcourut la salle. La mine dégoûtée, Alma Garrette poursuivit !

— J'ai entendu dire qu'il avait été payé pour assassiner le gouverneur du Texas, voici quelques années.

Le murmure s'enflait, devenait rumeur. Le juge frappa de son maillet et cria :

— Silence, ou je fais évacuer la salle ! À Alma, il demanda :

— Avez-vous encore quelque chose à déclarer pour l'édification du tribunal ?

— Le même jour, j'ai observé que Jess Logan entrait à la Jarretière Verte, un des saloons les plus mal famés de cette ville, une véritable honte. Il ne s'est pas gêné pour abandonner le petit Jimmy à la porte, pendant qu'il allait s'adonner à la boisson.

Jess frémit : cela était vrai, hélas ! mais sur le moment, il n'avait pas pensé que ce fait pourrait lui être reproché. Très contente d'elle-même, Alma Garrette retournait à sa place, pendant que le shérif appelait Emma Turner. Celle-ci déposa en ces termes :

— De Jess Logan, je ne sais que ce que l'on m'a raconté. L'histoire qui m'a le plus choquée concerne une jeune femme de Galveston, déshonorée par Jess Logan, lequel a ensuite obstinément refusé de l'épouser. Buck Neville lui ordonna :

— Dites au juge ce que vous savez à propos de Jimmy. Vous savez, dans votre magasin...

— Oh ! oui, ça..., murmura Emma troublée. Votre Honneur, le petit Jimmy est muet depuis la mort de sa mère. Jess Logan l'amène dans mon magasin et il lui donne des sucettes parce qu'il pense ainsi pouvoir le faire parler. Moi, je ne pense pas que ce soit une bonne méthode.

Le juge griffonna quelques mots sur une feuille de papier, puis il s'enquit :

— D'autres témoins ?

Lottie Myers prit la place d'Emma Turner. Elle déclara :

— Maggie est l'amie de ma fille Mary Beth. Elle lui dit que Jess Logan laisse ses neveux manger tout ce qu'ils veulent à chaque repas, c'est-à-dire n'importe quoi. Il ne s'occupe de rien. Un soir, par exemple, ils n'auront que des biscuits. Et si vous voyiez les cheveux de cette pauvre enfant ! On dirait qu'elle n'utilise plus jamais de brosse. Quand on se rappelle comme elle était coquette, du temps de sa pauvre mère... Quelle pitié !

Mâchoires serrées, Jess regarda Lottie Myers qui regagnait sa place avec un air satisfait ; le sentiment du devoir accompli, en quelque sorte... Une maudite fouineuse, comme toutes les autres ! Elle croyait avoir bien agi, mais elle ne savait pas de quoi elle parlait. Le révérend Sullivan fut invité ensuite à prendre la parole. Mais avant de commencer, il eut la décence d'adresser à Jess un regard de commisération.

— Non, dit-il pour répondre à une question du shérif, M. Logan n'a pas encore conduit les enfants à l'église, au catéchisme non plus. Mais je suppose qu'il faut lui donner le temps de s'installer.

— Merci, révérend, dit le shérif. Madame Wakefield ?

Sarah ne voyait plus rien, et elle n'entendait que son cœur qui battait à ses tempes, tandis qu'elle marchait lentement vers le siège réservé aux témoins. En y prenant place, elle jeta un regard à la dérobée vers Jess. D'abord il lui parut calme, et même à l'aise. Puis elle prit conscience qu'il avait les mâchoires excessivement serrées, le regard trop fixe.

Ayant de nouveau consulté ses papiers, le juge Flinn demanda :

— Est-il exact que vous êtes la maîtresse d'école de Walker ?

— Oui, Votre Honneur, répondit Sarah, dans un souffle presque inaudible.

— Parlez plus fort, madame, dit le juge en ôtant ses bésicles. Et dites-nous ce que vous avez observé, quant à Maggie. Que pouvez-vous nous apprendre de ses conditions de vie ?

Un dernier regard à Jess Logan, puis Sarah toussota.

— Je dois admettre que M. Logan n'est pas le meilleur maître de maison que je connaisse. Bien souvent, il m'a semblé que les repas apportés par Maggie à l'école n'étaient pas d'une excellente qualité. Cela dit, Maggie est une enfant heureuse. Elle parle toujours de son oncle avec beaucoup d'affection. Chaque soir, à l'heure d'aller au lit, il raconte une histoire. C'est, je crois, un homme plein de tendresse pour les enfants qu'il a pris en charge.

— Vraiment ? dit le juge. C'est bien ce que vous pensez ?

— Oui, Votre Honneur. Franchement, je me demande pourquoi il serait venu s'installer à Walker si le bonheur de ses neveux ne le concernait pas. Il s'occupe d'eux de son mieux. Il les aime, c'est évident. Et eux l'aiment en retour. L'amour n'est-il pas aussi important que des repas bien préparés et de beaux vêtements ?

L'auditoire avait écouté en silence. Pas un bruit ne se fit entendre quand Sarah retourna

à sa place, mais elle savait que tous les regards étaient braqués sur elle, tous chargés d'étonnement, la plupart d'hostilité.

Le cœur battant, Jess vit que le juge remettait ses béquilles avant de se tourner vers lui. Il comprit que le moment crucial était arrivé, et sans attendre il se mit debout.

— Considérant que vous êtes la seule parentèle de ces enfants, déclara le juge Flinn, la cour veut bien vous donner le temps de faire vos preuves. À vous de démontrer que vous êtes capable de les élever convenablement. Mais voyez-vous, Jess Logan, je ne vous aime pas. Je tiens pour graves les événements survenus à Kingston. Néanmoins, vous avez un mois. Dans un mois, je reviendrai ici, et si j'ai à entendre le moindre grief vous concernant, je vous retirerai la garde des enfants, pour la confier à une famille plus digne que vous. Est-ce clair ?

— Oui, Votre Honneur.

Le juge donna un coup de son maillet sur la chaire et ordonna :

— Affaire suivante !

Parmi la foule qui s'écoulait avec lenteur vers la sortie, Sarah pressait le pas. Elle avait hâte d'en finir, d'échapper aux commentaires peu discrets qu'elle percevait sur sa déposition. Mais sur le trottoir, elle se sentit retenue. Elle se retourna. Alma Garrette lui serrait le bras et, les dents serrées, elle siffla :

— Vous êtes contente de vous, je suppose ? Sans votre intervention, le juge aurait confié les enfants à une famille honnête.

— J'ai dit la vérité, c'est tout, murmura Sarah.

— La vérité ? s'exclama Alma Garrette. Que savez-vous de la vérité ? La vérité, c'est que Jess Logan a assassiné le shérif de Kingston. De sang-froid, il l'a abattu ! Et pour ce crime, il est allé en prison. À mon avis, c'est la pendaison, qu'il méritait. Alors, maintenant, dites-moi : pensez-vous qu'un tel homme est celui dont ont besoin deux petits enfants privés de leur mère ?

Sarah retenait sa respiration. Ses oreilles bourdonnaient. Les gens qui passaient près d'elle lui décochaient des regards insistants. Elle entendit quelqu'un prononcer son nom assorti de commentaires peu flatteurs. Véhémente, Alma Garrette reprenait :

— Le juge sera de retour dans un mois. Vous feriez bien de réfléchir à la déposition que vous ferez alors.

Sarah s'éloigna. La tête lui tournait, un mot avait pris possession de son esprit embrouillé : prison. Jess Logan avait séjourné en prison ? Il avait tué un homme de sang-froid...

C'est en se tordant les mains qu'elle s'éloigna de la foule. Dans quelle histoire s'était-elle impliquée ? Pourquoi ? Elle eût dû refuser de témoigner. Elle n'avait d'obligation qu'envers elle-même, c'était à son bien qu'elle devait penser avant tout, pas à celui de Jess Logan. Elle avait rompu le serment qu'elle avait prononcé en quittant Saint-Louis, et voilà que le résultat ne se faisait pas attendre : déjà les ennuis. Toute la ville se liguaient contre elle. Elle pouvait perdre son emploi. Tout cela à cause de Jess Logan.

Pourquoi ne lui avait-il pas parlé de son lourd passé, avant de la laisser témoigner ? Il n'avait pas daigné ouvrir la bouche, il l'avait laissée se compromettre, pour son bien à lui, sans se soucier des conséquences pour elle.

Animée par le ressentiment, Sarah allongea le pas, en serrant les poings.

Au coin de la rue, elle aperçut Jess Logan.

Il était, à peu de chose près, dans le même état d'esprit que Sarah.

— Sales gens ! répétait-il, en jetant des regards furieux à la foule qui s'égaillait. Hypocrites ! Méchants curieux ! S'ils croient que je vais m'efforcer de leur ressembler, de vivre comme eux, ils se trompent. Et s'ils pensent que je vais m'humilier devant eux pour conserver la garde des enfants, ils se trompent encore plus.

Emporté par sa fureur, il bouscula une passante qu'il n'avait pas vue et qui se révéla être Sarah Wakefield. Elle aussi s'agitait, et c'est d'une voix pleine d'aigreur qu'elle lui jeta :

— Je vous ai entendu. Vous parliez tout seul. Permettez-moi de vous dire que si vous continuez sur votre lancée, vous perdrez les enfants, pour de bon. Les citoyens de Walker attendent avec impatience de vous infliger cette humiliation. Alors, je vous donne un bon conseil : si, vraiment, vous chérissez le souvenir de votre sœur ; si, vraiment, vous avez à cœur de conserver la garde de vos neveux, montrez-vous moins arrogant. Pliez l'échine, ou du moins, faites semblant. Sinon, vous perdrez tout.

Sans attendre de réponse, elle s'éloigna à grands pas.

Elle eût, de beaucoup, préféré s'enfermer chez elle et ne plus se montrer en ville — enfin, le moins possible. En tout cas, ne plus fréquenter les habitants dont elle avait suscité l'hostilité. Mais elle se vit obligée, pourtant, de rencontrer Dwight Rutledge au café du Geai Bleu, pour dîner avec lui, puisqu'elle avait promis. Mais au moins avait-elle là une compagnie respectable. Elle pouvait s'afficher avec cet homme sans craindre pour sa réputation.

— Vous avez fait une forte impression au tribunal, dit celui-ci en lui avançant une chaise.

— Où étiez-vous ? demanda-t-elle. Je ne vous ai pas vu.

Elle songea alors que, peut-être, Dwight Rutledge lui reprochait sa déposition, qu'il avait pour elle le même ressentiment que le reste de la population de Walker. Ce dîner était peut-être devenu une corvée pour lui maintenant, une corvée dont il se vengerait en la sermonnant, en la tourmentant tout au long du repas, qui deviendrait pour elle une véritable épreuve ; une de plus. L'estomac noué, elle attendit la suite, qui ne correspondit pas du tout à ses pessimistes prévisions.

— Je pense que vous avez fort bien agi, déclara, en effet, Dwight Rutledge, emphatique. Je n'avais pas compris à quel point vous chérissiez les enfants... et l'amour.

Il la regardait d'un drôle d'air, les yeux mi-clos, en souriant. Gênée, Sarah détourna le regard.

— Je n'ai dit que la vérité, murmura-t-elle. C'est tout. Bien sûr, je ne suis pas certaine que la ville m'approuve, comme vous.

La grosse main de Dwight Rutledge traversa la table et tomba lourdement sur la sienne.

— Je vous le répète : vous avez bien agi. Vous avez montré, en cette occurrence, beaucoup de grandeur d'âme. J'aime reconnaître de hautes qualités morales chez une femme.

— Merci, dit Sarah.

Elle libéra sa main, en se demandant si, tout compte fait, d'autres citoyens de Walker ne l'approuveraient pas avec autant d'enthousiasme. Brusquement, elle retrouvait un peu de confiance en l'avenir. Kirby Sullivan s'approcha pour prendre la commande. Après les salutations, elle déclara :

— On m'a raconté ce qu'il s'était passé au tribunal, cet après-midi. Je suis heureuse que Jess ait l'occasion de faire ses preuves.

Ravie de se découvrir une deuxième alliée, Sarah soupira :

— J'espère qu'il réussira.

Honnêtement, elle ne croyait pas à la réussite de Jess Logan : toute la ville liguée contre lui chercherait à le faire tomber et lui, buté et énervé comme il l'était, tomberait dans tous les pièges qu'on lui tendrait.

Dwight Rutledge passa la commande. Jusqu'au dessert, il ne parla plus que de ses affaires florissantes, dont il était très fier. Sarah écoutait distraitement, et accordait plus d'attention au coucher de soleil qui peignait en rouge, puis en mauve, la vitrine du restaurant.

Le crépuscule enveloppait la ville quand ils sortirent.

— Venez voir mon établissement, proposa Dwight Rutledge en bombant la poitrine.

C'est une belle entreprise, vous verrez.

Visiter un entrepôt de grains et de fourrages... perspective aussi peu alléchante que de passer une soirée seule à la maison, mais un tout petit peu plus, tout de même. Sarah accepta donc.

Ils marchèrent en ville, Dwight Rutledge montrant les bâtiments qu'il estimait intéressants, et dont il retraçait l'histoire. À cette heure déjà tardive, tous les magasins avaient fermé, les rues étaient presque vides. La nuit tombait.

Lorsqu'elle aperçut Megan Neville qui venait à elle, Sarah s'étonna.

— Oh ! bonsoir, madame ! balbutia la fille, gênée d'être surprise à errer et ne sachant plus quelle contenance adopter.

— Bonsoir, Megan, répondit Sarah, sur le ton sévère qu'il convenait d'adopter.

Dwight Rutledge ne voulut pas être en reste : il y alla d'une remontrance. — Que faites-vous dehors à cette heure, mademoiselle ? Il est bien tard pour se promener. Votre papa sait-il que vous êtes là ?

Megan cilla, eut pour lui un regard craintif. Mais c'est à Sarah qu'elle répondit :

— Mon papa, je le cherche. Vous ne l'auriez pas vu, par hasard ?

— Des ennuis ? demanda Sarah.

— Non... non, rien du tout, vraiment rien. Je crois que je ferais mieux d'y aller.

Et Megan partit en courant. Quand il l'eut perdue de vue, Dwight Rutledge déclara :

— Délicieuse enfant, vraiment. Et bien élevée aussi. Quand on pense que sa mère est morte, voici plusieurs années déjà... Ah ! on peut dire que Buck Neville n'a pas la vie facile : s'occuper d'une enfant, quand on a un emploi aussi exigeant que celui de shérif, ce n'est pas simple. Moi, je dis que chaque homme a besoin d'une épouse pour tenir sa maison. Qu'en pensez-vous ?

Ils arrivaient devant le magasin de grains et de fourrages. Préférant ne pas répondre, Sarah désigna le bâtiment et interrogea :

— N'est-ce pas une lumière que nous apercevons à l'intérieur ? Je croyais que vous aviez fermé boutique.

— J'ai fermé, répondit Dwight Rutledge. Et je m'étonne...

De sa poche, il tira une grosse clé en laiton, ouvrit la porte et demanda d'une voix forte :

— Qui est là ?

— C'est moi, monsieur : Zack. Sarah vit apparaître un grand jeune homme qui sortait de l'arrière-boutique. Quel âge ? Vingt ans tout au plus. Il avait un beau visage aux traits réguliers, une épaisse chevelure noire et bouclée.

— Je préparais le travail pour demain, expliqua-t-il en renfonçant, dans son pantalon, un pan de sa chemise.

— C'est bien, répondit Dwight Rutledge. N'oublie pas de fermer à clé quand tu partiras.

Il tira la porte et prit le bras de Sarah, qui se demanda pourquoi il n'avait plus envie de la promener dans le magasin ; parce qu'il y avait déjà quelqu'un à l'intérieur ?

— C'est Zack Gibb, lui dit-il en l'entraînant dans la rue. Vous vous souvenez ? Je vous ai déjà parlé de lui.

Cette famille qui avait pour méthode de marier les cousins entre eux, et dont le mauvais sang se concentrait davantage à chaque génération : comment eût-elle pu oublier le portrait si peu flatteur tracé par Dwight Rutledge ?

— Il travaille tard sans que je le lui demande, poursuivait celui-ci, d'un ton où perçait l'agacement. C'est bien, dans un sens... quand on sait la tribu d'où il sort. Je vous ai dit que son frère était un homme violent, toujours prompt à dégainer son revolver, n'est-ce pas ? Enfin, je crois que j'ai tiré le bon numéro... le moins mauvais, du moins. Zack, je dois le reconnaître, est un travailleur efficace.

— C'est une chance, murmura Sarah qui observait Megan Neville.

La jeune fille ne rentrait pas chez elle aussi vite qu'elle en avait donné l'impression. Elle continuait de courir par la ville, apparut à un carrefour pour prendre une rue transversale où elle disparut pour de bon.

Il faisait nuit noire quand les promeneurs arrivèrent devant la maison de la maîtresse d'école. Sarah se sentait en confiance : Dwight Rutledge avait parlé continûment de son commerce : c'était un sujet fastidieux mais reposant, qui ne devait pas incliner à de mauvaises pensées.

La jeune femme eut un choc en découvrant Jess Logan qui l'attendait, assis sur les marches du perron. Tandis que Dwight Rutledge soufflait son mécontentement, elle aperçut Maggie et Jimmy qui jouaient un peu plus loin. Le cœur battant, elle ne trouva rien à dire.

Jess Logan se leva lentement et rangea dans sa poche le couteau au moyen duquel il taillait un morceau de bois. L'échange des salutations avec Dwight Rutledge fut bref et froid, chargé d'hostilité.

— Logan...

— Rutledge...

Sarah se tourna vers ce dernier.

— Je vous remercie de ce dîner, ainsi que de cette charmante soirée.

Rutledge ne parvenait pas à décrocher son regard de Jess Logan qui attendait placidement et semblait rien moins que disposé à déguerpir. Les dents serrées, il répondit donc :

— Je passerai vous voir dimanche après-midi.

— Je crains que cela ne soit pas possible. Je suis déjà retenue chez le révérend Sullivan.

— Une autre fois, alors...

Et il s'éloigna à regret après un dernier regard, terrible, en direction de Jess Logan qui, nonchalamment adossé au pilier du porche, toucha son chapeau et lança d'une voix grinçante :

— Au revoir.

Sarah suivit du regard Dwight Rutledge qui s'éloignait et ne tarda pas à se fondre dans la nuit. Alors, elle se tourna vers Jess Logan qui, maintenant, semblait moins sûr de lui.

— Je... je vous ai rapporté votre marmite, dit-il en désignant l'objet posé devant la porte.

— Je vous remercie, mais vous n'aviez pas besoin de m'attendre.

— Je n'attendais pas vraiment. En fait, je venais juste d'arriver.

Le tas de copeaux, sur les marches de l'escalier, contredisait cette explication ! Jess Logan descendit les marches. Il se retourna pour désigner la maison et demanda :

— Vous vous y plaisez ?

— Ma foi...

— Vous n'avez pas peur ?

— Peur de quoi ?

— On dirait qu'elle va s'écrouler.

— Il est vrai qu'elle aurait besoin de quelques réparations.

— En avez-vous parlé au conseil d'administration ?

— Oui. À ce qu'on m'a répondu, c'est l'argent qui manque... À ce propos, je voudrais bien savoir comment votre sœur s'y est prise pour acheter la jolie maison que vous occupez aujourd'hui. J'arrive tout juste à vivre avec mes vingt dollars de traitement mensuel.

Jess Logan esquissa une grimace ainsi qu'un haussement d'épaules qui traduisaient son incapacité à répondre à la question.

La tête pleine de pensées troublantes, Sarah l'observait. Ainsi, voilà donc à quoi ressemblait un criminel : il avait tué un homme de loi de sang-froid, et pour ce forfait il était allé en prison.

Puis elle jeta un coup d'œil en direction des enfants qui couraient un peu plus loin, l'un poursuivant l'autre. Ils riaient, semblaient heureux, et pourtant ils étaient les neveux d'un criminel...

— Eh bien, je vous remercie de m'avoir rapporté la marmite, dit-elle en gravissant les marches du perron.

Jess Logan la regardait intensément, en tirant sur le col de sa chemise. Il finit par balbutier :

— Je vou... Je voudrais...

— Oui, quoi ? dit Sarah en redescendant une marche.

— Non, rien...

Il recula et regarda la rue, comme s'il méditait de fuir. Mais Sarah se rapprocha de lui. Elle connaissait ce visage : c'était celui que lui montraient ses élèves lorsqu'ils rôdaient autour de son bureau sans parvenir à poser certaine question qui les tarabustait. Dans ces cas-là, c'était à elle de dénouer la crise.

— Voulez-vous quelque chose ?

— Non.

— Alors, je vous souhaite une bonne nuit.

Sarah remonta sur le perron.

— Attendez, dit Jess Logan.

— Oui ?

Il semblait suffoquer. Les deux mains sur la poitrine, il lâcha :

— Vous avez raison.

— À quel propos ?

— De tout.

Ses épaules s'affaissèrent, il sembla s'effondrer, et d'ailleurs il se laissa tomber assis sur l'escalier. Le visage dans les mains, il poursuivit :

— Ils m'enlèveront Maggie et Jimmy, c'est sûr. Et dans le fond, peut-être que c'est mieux ainsi. Vous savez bien que je ne suis bon à rien. Je ne suis même pas capable de tenir la maison propre. J'essaie, pourtant, mais à peine ai-je récuré un plancher que les enfants ou moi-même le souillons de nouveau. Je termine la vaisselle, et c'est déjà l'heure de préparer un autre repas. Je brûle presque tout ce que je mets au four, ou bien c'est à peine cuit quand je pose le plat sur la table. Chaque fois que j'entreprends une tâche, une autre se présente à moi, plus urgente. Jimmy mouille plus de pantalons que je ne suis capable d'en laver. La chevelure de Maggie est un véritable désastre, mais elle ne veut plus que m'en occupe. Dès qu'elle me voit approcher avec la brosse, elle s'enfuit en hurlant. Je la comprends, remarquez. Je ne suis pas doué, c'est sûr.

Les yeux mi-clos, il réfléchit à son triste sort puis, se relevant à demi, implora :

— J'ai besoin d'aide. Je veux que les enfants disposent d'une maison où il ferait bon vivre, mais je ne sais pas par quel bout commencer pour la remettre en état. En ville, tout le monde attend, espère mon échec. Vous êtes la seule qui ait déposé en ma faveur aujourd'hui. Voulez-vous m'aider ? Je vous en supplie.

Le cœur battant à tout rompre, Sarah se cramponna au pilier du porche pour ne pas courir vers Jess Logan. Oui, elle avait envie de l'aider, pour les enfants, pour lui aussi. Déjà elle avait en bouche les mots de son acceptation. Mais elle refusait de les prononcer, ces mots. Elle n'osait pas.

— Non, je ne peux pas vous aider, s'entendit-elle dire. C'est impossible.

Elle pivota, ouvrit la porte et s'enferma dans sa maison.

5.

Les enfants la saluaient au passage, mais distraitement, rapidement. C'était comme si, déjà, ils ne la voyaient plus. Serrant leurs livres et leur gamelle, ils avaient hâte de rentrer chez eux, ils étaient heureux que cette journée d'école — une de plus — eût pris fin.

Megan sortait plus lentement, en compagnie de Luke Trenton, évidemment. Et Maggie lui adressa, au passage, un grand sourire qui donna à Sarah plus de chagrin que de joie.

Elle n'avait presque pas dormi, la nuit précédente. Dès qu'elle fermait les yeux, elle revoyait Jess Logan, elle réentendait l'émouvante supplication qu'il lui avait adressée. Puis elle voyait Maggie et Jimmy qu'on arrachait à leur oncle pour les placer, séparément, dans des familles où ils seraient très malheureux. Ce serait sa faute, se disait-elle. Pourtant, elle persistait à penser qu'elle avait agi sagement en refusant. Jess Logan suscitait en elle tant de sentiments contradictoires, ressentiment et attirance mêlés, celle-ci prenant de plus en plus d'importance par rapport à celui-là. Si elle se mettait à le fréquenter assidûment, elle risquait de s'embarquer dans une relation qui n'aurait plus rien à voir avec les rapports normaux d'une maîtresse d'école avec les parents d'élèves. Et cela, elle ne pouvait se le permettre.

— Avez-vous besoin d'aide pour les tartes ?

La voix de Kirby Sullivan arracha Sarah à ses pensées. Peignant un sourire sur son visage, elle descendit les marches à la rencontre de la visiteuse.

— Oui, acquiesça-t-elle. Je pensais que l'église pourrait me prêter des tables et des bancs.

— Certainement, répondit Kirby en arrangeant une de ses mèches blondes. Je demanderai à Nate de vous apporter tout cela, samedi matin. Dwight Rutledge vous proposera aussi son aide, j'en suis certaine.

— Ce ne sera pas nécessaire.

— Il n'a d'yeux que pour vous, dit Kirby en riant.

— C'est bien ce qui m'inquiète.

— Ma mère doit en être tenue pour responsable. Elle avait une idée derrière la tête, quand elle vous a invités à dîner, tous les deux. C'est la plus effrénée marieuse du Wyoming ! Un ou une célibataire lui semble une aberration, elle veut que tout le monde s'épouse.

— Y compris vous et Nate ?

— Surtout Nate et moi ! Remarquez, je ne serais pas contre l'idée. C'est Nate qui traîne un peu les pieds.

— Alors, c'est qu'il n'a pas la tête bien ajustée sur les épaules. Il ne peut rêver meilleur parti que vous. Ne craint-il pas qu'un autre homme, mieux avisé, ne vous enlève à lui ?

— Non ; je suis prête à l'attendre aussi longtemps qu'il sera nécessaire, soupira Kirby. Quand elle a trouvé l'homme qu'il lui faut, une femme le sait. Vous, bien sûr, vous comprenez ce que je veux dire, puisque vous avez été mariée.

— Oui, murmura Sarah.

— Donc, vous connaissez ce sentiment.

Sarah hocha la tête mais ne répondit pas. Son mariage était le dernier sujet qu'elle eût envie d'aborder. Lottie Myers vint rejoindre les deux jeunes femmes. Elle portait les livres

et la gamelle de sa fille.

— J'ai décidé de préparer une tarte aux pêches, annonça-t-elle. C'est ma spécialité.

— Voilà des années que nous n'avons plus eu ce genre de fête, dit Kirby. Cassie ne pouvait pas en organiser, car avec deux enfants à la maison, elle n'avait pas assez de temps pour elle.

Avec une petite grimace, Lottie expliqua :

— Son mari — si toutefois on peut appeler ça un mari ! — a pris la tangente alors que Jimmy avait à peine quelques mois. Personne n'a jamais su pourquoi ; même Cassie. Ou du moins, si elle savait, elle n'en a jamais rien dit.

— Certains hommes sont difficiles à comprendre, déplora Kirby.

— Tenez, voici justement un beau spécimen ! s'exclama Lottie, en désignant Jess Logan qui venait à la rencontre de Maggie.

Tandis que tous les regards se tournaient vers lui, elle ajouta :

— À priori, je dirais que c'est un homme gentil. Il est venu pour élever les enfants de sa sœur ; ne l'oublions pas. L'ennui, ce sont toutes ces histoires qu'on colporte sur lui. J'ai entendu dire qu'il avait été une sorte de tueur à gages, qu'il avait été payé pour éliminer des gens importants.

— Moi, j'ai de la peine à croire tout cela, dit Kirby. Les gens exagèrent tellement...

— Il n'y a pas de fumée sans feu, rétorqua Lottie.

Elle se rapprocha pour chuchoter :

— Rien que ce matin, Jess Logan est allé au bureau de poste pour retirer un mystérieux paquet qui lui avait été envoyé de New York.

— New York ? s'exclamèrent en même temps Sarah et Kirby.

— C'est comme je vous le dis. Depuis que mon mari est postier — et ça commence à faire un bail, — c'est la première fois qu'il voit arriver un paquet venant de New York.

— Est-ce qu'il a pu estimer ce qu'il y avait à l'intérieur ? interrogea Sarah, consciente de l'incongruité de sa demande, mais incapable de résister à sa curiosité.

— Non, admit Lottie, à regret. Mais Sherman, le receveur, a dit que Jess Logan avait un drôle d'air en prenant possession de son paquet, et qu'il est parti très vite, sans rien dire à personne, comme s'il était pressé de l'ouvrir. D'après Sherman, il pourrait s'agir d'instructions secrètes sur une prochaine victime de Logan.

Les trois femmes jetèrent un nouveau regard, craintif, en direction du tueur présumé qui, tranquille, tirait un seau d'eau du puits public, y plongeait un gobelet pour Jimmy avant de boire lui-même. Il semblait avoir travaillé dur : la sueur ruisselait sur son front et trempait sa chemise, dont il retroussa les manches afin de pouvoir tremper ses bras dans le seau. Puis il s'aspergea le visage.

— Je me demande, murmura Lottie, s'il est en train de penser à la façon dont il organisera son crime.

Maggie arrivait à lui en courant. Il s'agenouilla pour la prendre dans ses bras. C'est alors que Sarah aperçut la cicatrice qui courait du poignet au coude, une cicatrice droite et fine comme un coup de rasoir. C'était le souvenir de la nuit terrible au cours de laquelle il avait perdu ses parents, son frère et ses sœurs ; nuit terrible, qui avait modifié le cours de sa vie.

Le cœur battant, Sarah eût voulu détourner le regard, mais elle ne le pouvait. Elle était fascinée par cette blessure qu'elle venait de découvrir, blessure physique qui en symbolisait une autre, morale celle-là. Soudain les commérages lui parurent intolérables, et elle reprit la parole pour changer de conversation.

— J'apprécierai toute l'aide que vous pourrez m'apporter dans l'organisation de la fête, dit-elle. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, il faut que je prépare mes leçons de demain.

Elle rentra en hâte dans l'école. Vite, elle jeta quelques livres dans un sac et ferma les contrevents de la salle de classe. Mais au lieu de retourner chez elle, elle prit la direction de chez Jess Logan. Elle pénétra dans la cour, contourna la maison et frappa à la porte de derrière.

Jess Logan vint ouvrir. Il lui jeta un regard peu amène et bloqua le passage.

— Vinaigre ! dit-elle. C'est la solution.

Il fronça les sourcils.

— Je vous demande pardon ?

— Du vinaigre, vous dis-je ! Vous n'avez qu'à laver les cheveux de Maggie au vinaigre, et vous les démêlerez facilement.

Il la regardait comme s'il avait affaire à une folle.

— Vous voulez que je verse une pleine jarre de vinaigre sur la tête de cette enfant ? demanda-t-il.

— Mais non ! Il suffit de... Ne vous inquiétez pas, je vais m'en occuper moi-même. Où est Maggie ?

Bousculant Jess Logan, Sarah entra dans la maison en appelant :

— Maggie ! Maggie !

— Que faites-vous ? demanda Jess Logan derrière elle.

Elle se retourna.

— Vous n'oubliez pas, j'espère, que vous avez une tarte à cuire ?

— Cuire une quoi ?

— Ce que vous voulez. Au fond, cela n'a pas d'importance. Mais vous devez apporter votre contribution à ma petite fête.

— Je ne sais même pas comment...

— Eh bien, vous apprendrez !

Sarah prit la main de Maggie venue aux nouvelles et l'entraîna dehors. Sur le seuil, elle s'arrêta pour ordonner :

— Et n'oubliez pas de préparer des vêtements propres pour dimanche.

— En quel honneur ?

— Parce que vous allez tous à l'église.

Jess Logan agita les bras avec frénésie.

— C'est impossible ! Vous vous rendez compte de tout ce que vous me demandez ?

— Vous avez voulu vous occuper de ces enfants ? Fort bien ! Mais vous devez assumer toutes les responsabilités que cela implique. C'est à ce prix que vous contrecarrerez les projets de tous ceux qui ne rêvent que de vous humilier et de vous chasser de cette ville.

Sarah s'éloigna. Jess Logan l'interpella :

— Où allez-vous, comme ça ?

— Chez moi, pardi ! Vous viendrez chercher Maggie un peu plus tard.

— Mais...

— Si j'étais vous, je me mettrais à la tâche sans perdre une minute de plus. C'est à ce prix que vous gagnerez la partie que vous avez engagée contre les habitants de Walker.

— Ce n'est pas normal. Sarah Wakefield est aussi têtue qu'une mule. Elle devrait m'énerver. Mais je n'arrive pas à lui en vouloir. Et comme elle sent aussi bon qu'un bouquet de fleurs...

Jess tourna son regard vers le petit Jimmy qui trotta à côté de lui. Il ajouta :

— Tu comprends ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

L'enfant le regarda sans rien dire.

— Tu vérifieras tout cela par toi-même, quand tu connaîtras les femmes, soupira Jess.

La petite maison de Sarah Wakefield lui paraissait plus délabrée chaque fois qu'il la voyait, et le soleil couchant, qui la peignait en rouge, ne lui donnait pas meilleure mine. Le porche penchait dangereusement, plusieurs contrevents aussi, l'escalier du perron était pourri. Une bonne couche de peinture était le moindre des travaux à entreprendre. Le mieux était de tout flanquer par terre pour reconstruire.

Inexplicablement, Jess se sentit coupable. Il habitait une jolie maison, lui. Il ne la méritait pas.

— Sais-tu combien de temps il faut aux femmes pour se laver les cheveux ? demanda-t-il

à Jimmy qui courait devant lui... Moi non plus, ajouta-t-il à mi-voix.

D'un bond, il franchit les marches vermoulues. Il frappa à la porte, mais n'obtint pas de réponse. Il songea à donner du poing, puis préféra contourner la maison afin de guetter par l'une ou l'autre des fenêtres. C'est qu'il avait cru entendre le rire de Maggie, et il ne voulait pas l'interrompre.

Quelle douce musique... Il aimait le rire de Maggie, il ne l'entendait pas assez souvent à son goût. Ce rire le réjouissait et l'émouvait à la fois. Il avait envie de rire aussi, mais les larmes lui montaient aux yeux.

C'est par la fenêtre de la cuisine qu'il les aperçut, toutes les deux. En chemise, Maggie se tenait debout sur une chaise. Et derrière elle Sarah Wakefield, en chemise aussi, avait défait ses cheveux qui descendaient jusqu'au creux de ses reins.

La bouche sèche, Jess n'osait plus avancer ni reculer. Il était comme pétrifié.

Ravi, fasciné, il détaillait avec une concupiscence coupable les formes que Sarah Wakefield lui révélait au moindre de ses mouvements, quand sa chemise lui collait aux hanches ou aux seins. Elle n'était que courbes et rondeurs. Mais sa beauté n'expliquait pas seule l'admiration émue que Jess lui portait : elle était intelligente aussi, et bonne. C'était une femme parfaite, femme selon les rêves de Jess, lui indigne de l'approcher et même de rêver d'elle.

Il savait qu'il eût dû s'éloigner, mais ses pieds avaient pris racine dans le sol. Il était devenu lourd et lent, incapable de se mouvoir. Son cœur cognait à tout rompre et sonnait le tocsin à ses oreilles. Maggie tourna les yeux vers la fenêtre. Elle s'écria :

— Regardez, madame : oncle Jess et Jimmy sont là !

Il ne fallut qu'une fraction de seconde à Sarah Wakefield pour disparaître dans les profondeurs obscures de la maison. Voyant arriver Jimmy près de lui, Jess se sentit plus coupable que jamais. Il lui tint ce discours étrange :

— Ce n'est pas ce que tu crois. Je ne guettais pas... Oui, bon ! J'ai regardé, mais je n'ai rien vu du tout... Enfin, j'ai vu, mais un tout petit peu... et j'ai remarqué... Dis donc ! Sais-tu que cette Mme Wakefield ne ressemble pas du tout à une maîtresse d'école ? Une maîtresse d'école est maigre et sèche, toute décharnée, avec la peau jaune et ridée ; sévère aussi, avec une bouche pincée qui ne rit jamais. Or, celle-ci est jeune et fraîche, elle sait rire. Veux-tu mon avis ? Ce n'est pas une vraie maîtresse d'école. Si j'avais pu me douter...

Jimmy haussa les épaules et reprit sa course autour de la maison.

— Oncle Jess ! Oncle Jess ! Regarde !

Maggie accourait. Elle se hissa sur la pointe des pieds.

— Regarde ! Mme Wakefield a très bien arrangé mes cheveux. Ils ne sont plus emmêlés du tout. Et elle m'a dit qu'elle me ferait des nattes comme celles de Mary Beth.

Jess la prit dans ses bras et la fit tourner en observant avec plaisir ses cheveux fins comme fils de soie qui volaient au vent.

— Tu es la plus jolie des petites filles, décida-t-il en la reposant sur le sol où elle tituba. En riant, elle se cramponna à lui pour ne pas tomber.

— Mme Wakefield dit qu'elle t'apprendra.

— Qu'elle m'apprendra quoi ?

— Eh bien, à me faire des nattes comme celles de Mary Beth. Tu ne crois tout de même pas qu'elle me peignera tous les jours ?

— Il est exact que vous avez besoin d'apprendre.

Jess sursauta et se retourna : Sarah Wakefield venait d'apparaître sur le seuil. Naturellement, elle s'était donné une apparence décente. Ses cheveux encore humides avaient été noués en une grosse natte. Bien sûr, elle portait une robe boutonnée jusqu'au cou... mais Jess savait ce qu'elle portait dessous, il était heureux d'avoir dérobé ce troublant secret. Il n'avait même plus de remords.

— N'est-ce pas que vous voulez bien ? lui demanda Sarah Wakefield.

— Certainement, s'entendit-il répondre, sans savoir à quoi il s'engageait.

— Alors, entrez.

— Hourra ! cria Maggie, ravie. Oncle Jess va apprendre à me faire des nattes ! Oncle Jess va apprendre à me faire des nattes !

— Hein ? fit-il en se demandant s'il n'était pas en train de rêver.

Il ne s'agissait donc que de cela : de nattes ? Voilà qui était plutôt décevant... Sarah appela Jimmy qui courait toujours dans la cour.

— Jimmy ? Veux-tu venir ? J'ai des gâteaux pour toi.

Tous quatre entrèrent dans la minuscule cuisine de la maîtresse d'école. Sur la table, elle posa des verres et une cruche de lait, ainsi qu'une assiette de gâteaux. Jess voulut en prendre un aussitôt, mais Sarah Wakefield lui tapota le poignet.

— Pas maintenant.

— Quand ?

— Après votre leçon... si vous travaillez bien.

— Hé ! protesta-t-il en se frottant le poignet.

La maîtresse lui sourit.

— Soyez heureux que je n'aie pas usé de ma règle... Allons, commençons. Maggie, viens t'asseoir sur cette chaise.

Obéissant, Jess se plaça derrière Sarah Wakefield qui lui montra comment il fallait partager la chevelure en deux masses égales de part et d'autre d'une raie bien droite traversant le crâne d'avant en arrière, puis comment chacune de ces deux parts devait à son tour être répartie en trois tiers aussi égaux que possible.

Elle se retourna pour vérifier que son élève suivait attentivement, puis elle recommanda :

— Faites bien attention, parce qu'ensuite, ce sera à vous d'opérer.

— Oui, madame.

— En fait, ce n'est pas aussi difficile que cela en a l'air. Il suffit d'entrelacer les trois javelles, celle de droite et celle de gauche étant alternativement ramenées sur celle du milieu.

Jess regardait mais il avait l'esprit ailleurs. Cette femme le fascinait. Il était submergé par le désir de s'approcher pour la prendre dans ses bras et la serrer contre lui, en enfouissant son visage dans ces magnifiques cheveux qu'il avait vus déployés, quelques instants plus tôt...

Il recula d'un pas et fourra ses mains dans ses poches, pour les empêcher de s'égarer.

— Voilà, lui dit Sarah Wakefield. Vous avez bien compris ? À vous de faire la seconde natte.

Intimidé, il soupira.

— Très bien... Allons-y.

Les doigts de la maîtresse lui avaient paru longs et élégants dans les cheveux de Maggie. Les siens étaient gros et gourds. Jamais il ne s'était senti aussi maladroit. La tâche lui parut longue et difficile, mais finalement il en vint à bout et jugea qu'il ne s'en était pas si mal tiré. Il recula pour admirer son œuvre, la comparer avec celle de Sarah Wakefield, et cette fois le résultat lui parut beaucoup moins probant.

— C'est complètement raté, constata-t-il, consterné.

— Allons, ce n'est pas si mal que cela ! Vous verrez qu'avec un peu de pratique, vous vous améliorerez. Pour aujourd'hui, je vous décerne un bon point.

— Puis-je avoir un gâteau, aussi ?

Sarah Wakefield sourit.

— Je dirais que vous l'avez bien mérité.

Maggie descendit de la chaise en tirant sur ses nattes.

— J'ai hâte que Mary Beth me voie !

— Va donc te rhabiller, conseilla Sarah, qui remplissait les verres de lait.

Ils partagèrent leur goûter dans la bonne humeur, puis les enfants, affublés de grosses moustaches blanches, ressortirent pour aller jouer.

Assis de part et d'autre de la table, la maîtresse et Jess se regardèrent longuement, dans

un silence plein de timidité. Ne trouvant rien de plus intelligent à déclarer, Jess montra l'assiette vide en disant :

— Ces gâteaux étaient excellents.

— Je vous donnerai ma recette, promet Sarah.

Puis elle toussota et se pencha en avant. Elle murmura :

— Je vous rappelle que nous donnons une fête, samedi prochain, à l'école, et que pour cette occasion, j'attends votre contribution.

— Je ne sais rien faire ! s'exclama Jess. Alors, la pâtisserie...

— Il faudra pourtant vous y mettre, si vous voulez que vos concitoyens aient meilleure opinion de vous. Ah ! à ce propos, vous devrez aussi conduire les enfants à l'église, le dimanche, ainsi qu'au catéchisme. C'est très important. Quant aux saloons, inutile de vous dire que c'est hors de question. Il faut les oublier.

Là, Jess se hérissa. Il voulait bien consentir à quelques efforts, mais brusquement il trouvait que Sarah se mêlait de ce qui ne la regardait pas.

— Écoutez ! dit-il. Je n'ai pas l'habitude de...

Mais elle ne se laissa pas intimider.

— Songez que toute la ville vous épie. Vous aviez raison quand vous disiez que la population attend votre chute. Vous voulez conserver la garde des enfants, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mais...

— Alors, vous allez devoir changer du tout au tout, et faire savoir que vous avez changé, bien changé.

Mâchoires encore serrées, Jess grommela :

— Dans cette ville, personne ne s'est jamais soucié de moi. Je n'étais qu'un bon à rien, que tout le monde montrait du doigt. Aucun de ces soi-disant chrétiens n'a cherché à m'aider quand j'étais dans la peine.

— J'ai appris ce qui était arrivé à votre famille, murmura Sarah Wakefield.

Jess sursauta. Touché au vif, il lança avec véhémence :

— Vous savez ? Si je comprends bien, je continue de faire les frais des conversations !

Sarah posa sa main sur la sienne et dit avec douceur :

— Je ne vous blâme pas car je sais quelles épreuves vous avez traversées. Vous vous êtes révolté, c'est normal. Et croyez-moi, je sais tout le mal que les ragots peuvent causer. Mais vous devez oublier vos ressentiments, pour le bien de Maggie et de Jimmy.

Elle avait la main douce et chaude. Jess frissonna : ce contact tendre lui rappelait trop qu'il était condamné à vivre seul sur cette terre.

— Oui, vous avez sans doute raison, soupira-t-il en retirant sa main. D'accord, je vous cuirai une tarte, j'irai à l'église, je ne fréquenterai plus les saloons. Encore autre chose ?

— Oui : puisque vous voulez affronter tous vos ennemis dans cette ville, vous feriez bien de commencer par vaincre le plus terrible d'entre eux.

Jess gloussa : un nom s'était immédiatement présenté à son esprit.

— Alma Garrette ?

— Tout juste. Et voici le conseil que je vous donne : les femmes adorent parler de leurs enfants. Questionnez donc Alma, si vous ne savez plus comment agir avec Jimmy quand il...

— Je n'ai que faire des conseils de cette femme ! Elle...

— Je sais, dit Sarah Wakefield en levant la main pour arrêter le torrent haineux que Jess s'apprêtait à déverser. Croyez-moi : vous devrez vous accommoder d'elle, ainsi que de bien d'autres femmes de son acabit. Il faudra bien provoquer entre vous une sorte de réconciliation, ne fût-ce que de façade. Maintenant, je n'ai jamais dit que vous deviez suivre à la lettre les conseils que vous donnera Alma Garrette. Je ne vous demande pas, non plus, de vous humilier devant elle. Soyez aimable avec elle, c'est tout. Parlez-lui sans agressivité.

— Mais si je vais quémander certains conseils, toutes les bonnes femmes de Walker se croiront autorisées à fourrer leur nez dans mes affaires, encore plus qu'elles n'ont déjà

tendance à le faire. Voyez la mère McDougal, par exemple, qui habite de l'autre côté de la rue. Je ne peux pas esquisser un mouvement sans voir un rideau se soulever chez elle ! C'est à croire qu'elle m'espionne jour et nuit. Je me demande parfois si elle dort.

Obstinée, Sarah Wakefield répondit :

— Vos griefs sont sans doute justifiés. Il n'empêche que vous devez montrer, à Mme McDougal comme à toutes les autres, quel père admirable vous êtes pour les enfants de votre sœur. Il faudra vous faire apprécier, aimer si possible.

— Quel programme ! soupira Jess effrayé par l'ampleur de la tâche.

Il ajouta aussitôt :

— Mais c'est d'accord : tarte, église, pas de saloon, des courbettes devant toutes ces dames... Puisqu'il le faut. Quoi d'autre ?

— Vous devrez avoir les enfants avec vous sans trêve ni repos. Ne les confiez à la garde de personne, même pour une courte période. Ne donnez pas l'impression de vous débarrasser d'eux.

Jess crut devoir se justifier.

— J'avais demandé à Fiona Sullivan de les garder, l'autre jour, mais c'était parce que je ne voulais pas les amener au tribunal avec moi. Ils ont assez de soucis comme ça, ce n'est pas la peine d'en rajouter avec ces histoires sordides.

Il fut heureux de voir Sarah l'approuver.

— Vous avez eu raison, dit-elle. Mais il ne faudra plus recommencer, sauf dans les circonstances graves, bien sûr.

— C'est compris.

— Ah ! encore une chose ! Il faut cesser d'arborer ce revolver. Rangez-le donc dans un tiroir.

De nouveau, Jess eut un mouvement de révolte.

— Ranger mon revolver ? Certainement pas ! Pardonnez-moi, mais je pourrais devenir grossier.

— Deux choses, en fait : votre revolver — je maintiens que vous devez l'abandonner — et votre langage. Surveillez votre langage : plus de jurons, plus de blasphèmes.

— Quoi, qu'est-ce qu'il a, mon bon Dieu de langage ? Il...

Jess ferma la bouche. Il venait de comprendre, de lui-même, ce qu'il avait, son... langage tout court. Assez penaud, il s'agita, se gratta les cheveux avant de concéder :

— Je surveillerai mon langage.

— Bien. Maintenant, revenons à votre revolver, dit Sarah Wakefield en croisant les mains sur la table. Une vilaine rumeur court en ville, et je crois que vous lui tordriez le cou si vous vouliez bien...

— Quelle rumeur ?

Sarah Wakefield se mordit la lèvre. Regrettait-elle d'avoir parlé trop vite ? Probable... Comme à contrecœur, elle murmura :

— On parle beaucoup de certain colis que vous avez reçu de New York.

— Vous en avez entendu parler ?

— Toute la ville est au courant. Et tout le monde pense que vous êtes une sorte de tueur à gages.

Jess émit un grognement excédé, mais ne répondit pas.

— N'est-ce pas complètement idiot ? reprit la jeune femme avec une gaieté forcée. Le bruit qui court en ville est celui-ci : dans ce paquet se trouvent vos instructions quant au prochain assassinat que vous devez commettre.

Lentement, Jess releva la tête. Il avait les traits figés et, voyant le visage de Sarah Wakefield, il comprit qu'il l'effrayait. D'ailleurs, elle se leva et s'éloigna, comme si elle avait besoin de prendre du champ. Elle alluma une lampe qu'elle revint poser au centre de la table — la nuit tombait — mais elle ne se rassit pas. Les mains jointes, elle restait craintive, indécise.

— Une fois que vous ne porterez plus votre revolver en permanence, dit-elle, la fable du

tueur à gages perdra de sa consistance et on finira par l'oublier... Et puis-je vous rappeler que le revolver n'est plus d'un usage courant, dans ces contrées ? Bien des hommes n'en portent plus. Walker est devenue ville très sûre.

— Cela ne signifie pas qu'elle le restera. La bande de Toliver hante les alentours, et personne ne sait quand le frère de Zack Gibb décidera de nous rendre une petite visite.

— C'est à vous de décider quelle attitude vous voulez adopter. Mais j'ai assez entendu de bavardages pour savoir ce que je ferais, si j'étais vous. Je crois, franchement, que vous devriez remiser votre arme dans un tiroir, ou mieux, l'oublier définitivement. C'est à ce prix que les habitants de Walker oublieront votre passé vrai ou supposé.

Jess regarda longuement la jeune femme qui n'osait plus se rapprocher de lui. Puis il murmura :

— Je vais y réfléchir.

— Bien, dit-elle sur le ton qu'elle devait employer pour ses élèves peu doués, mais méritants.

Elle ajouta :

— Les autres points évoqués ne sont pas des options, mais des obligations.

Elle traversa la cuisine pour aller regarder par la fenêtre. Jess se leva et la suivit. Il demanda :

— À laquelle de ces dames dois-je demander une recette de tarte, selon vous ?

— Elles sont toutes aussi compétentes les unes que les autres. Mais ne demandez que des indications, des points de détail. Jamais elles ne vous donneront leurs recettes, qui sont des secrets de famille, et si vous insistez, elles vous prendront pour un fâcheux.

Sarah Wakefield s'arrêta, réfléchit avant de se retourner pour ajouter :

— Je me disais que je pourrais venir vous voir, de temps en temps, pour vous aider à cuisiner, à faire le ménage ; si cela vous agréait, naturellement.

Jess se rapprocha davantage, beaucoup plus qu'il n'était nécessaire ou convenable. Mais il en avait envie, besoin même.

— Cela me plairait beaucoup, dit-il d'une voix un peu rauque.

— Alors, je viendrai le soir, après l'école, et vous aiderai à préparer le dîner.

— Enfin je vais voir sortir de ma cuisine quelque chose de mangeable, s'exclama Jess en souriant.

Sarah Wakefield partit d'un joli rire cristallin, mais elle s'éloigna, prit la direction de la porte et sortit sur le perron. Les derniers rayons du soleil couchant éclairaient les enfants qui jouaient dans la cour.

— On dirait que Jimmy a encore mouillé son pantalon, dit-elle.

— Alors, je ferais mieux de rentrer avec lui, murmura Jess découragé.

Maggie s'était arrêtée. Du doigt, elle montrait la route, et elle s'écria :

— Oncle Jess, on dirait qu'il y a quelqu'un là-bas, derrière l'église.

— C'est probablement le révérend Sullivan.

Mais la petite fille secoua énergiquement la tête, ses nattes dansant autour d'elle.

— Non, affirma-t-elle. Le révérend et sa famille ne sont pas là pour le moment. Regarde : toutes les fenêtres sont noires.

Jess s'avança jusqu'au bord de la route et, du regard, il embrassa les alentours. Comme Maggie l'avait dit, la maison du pasteur et l'église étaient vides.

— Je vais voir, annonça-t-il.

À ce moment retentit un bruit de verre brisé. Il tira son revolver, résista au plaisir de faire savoir que cet instrument restait parfois utile, et ordonna à Sarah Wakefield :

— Rentrez avec les enfants. C'est plus sûr.

6.

Marchant en silence dans l'herbe grasse, Jess longea l'église, son regard scrutant attentivement les buissons et les arbres d'où l'ennemi pouvait surgir à tout moment. Les sens aux aguets, les muscles tendus, il était prêt à réagir avec force et détermination, en cas de danger.

Arrivé à l'arrière du bâtiment, il resserra davantage sa paume sur la crosse de son revolver, tandis que son index caressait la détente. Et au moment où il passait encore un coin pour revenir vers l'avant, il entendit un bruit sec, assez fort, tout près de lui. Il se colla à la paroi.

Il aperçut une silhouette qui s'agitait entre deux pommiers... un jeune homme... un garçon plutôt. Malgré l'obscurité, Jess le reconnut : Luke Trenton.

Il remit alors son arme dans l'étui et, prêt à rentrer chez lui, tourna les talons. Mais il entendit un bruit sec et reporta son regard sur la scène : le garçon venait de lancer une pomme dans une fenêtre de l'église, l'avait manquée et frappé la paroi.

— Hé ! cria-t-il. À quoi joues-tu ?

Surpris, Luke Trenton sursauta et tourna la tête. Il s'aperçut qu'il n'était plus seul et, aussitôt, il prit ses jambes à son cou. Jess s'élança derrière lui.

Le gamin était rapide, mais il n'avait aucune chance dans une compétition avec Jess, qui le rejoignit au niveau du hangar construit à l'entrée du verger, l'attrapa par un pan de chemise et le poussa contre la paroi de l'église où il se cogna la tête. À demi étourdi, il se débattit pourtant, essaya de repousser Jess en même temps qu'il tentait de reprendre la fuite. Mais ceinturé, solidement maintenu, il comprit enfin qu'il ne servirait à rien de s'agiter davantage. Il parut s'affaisser entre les bras de Jess.

Mais c'était une ruse. Brusquement il pivota, planta son poing dans le foie de Jess en hurlant :

— Laissez-moi partir !

Furieux, Jess le précipita sur le sol et s'abattit sur lui, l'écrasant de tout son poids, jusqu'à ce qu'il crie grâce. Alors il se redressa et le plaqua contre le mur de l'église, en le tenant toutefois par les épaules, pour plus de sûreté.

Luke Trenton n'avait pas épuisé toute sa combativité. Le regard brillant de haine, il demanda :

— À quoi est-ce que vous jouez ? Au shérif ?

Jess le secoua et lui montra la paume de sa main. Avec rudesse, il demanda :

— Tu veux une claque ?

— Non, cria le garçon apeuré, en protégeant son visage de ses deux bras croisés.

Les adversaires se défièrent du regard pendant un long moment, puis Luke reprit, d'un ton hargneux encore :

— Eh bien, allez-y ! Dénoncez-moi à mes parents ! Je m'en moque complètement.

— Vraiment ?

— Oui. Vous n'avez qu'à tout leur dire. De toute façon, ils ne feront rien.

Jess se redressa, se remit debout. De toute sa hauteur, il domina le garçon resté assis, et il lui dit :

— À l'évidence, tes parents ne s'occupent pas de toi comme ils devraient. Sinon, tu ne

serais pas ici, à cette heure tardive, pour commettre des sottises.

Les pouces dans son ceinturon, il réfléchit dix secondes avant de poursuivre :

— Te reconduire chez toi n'est donc pas une bonne solution. Je vais donc plutôt t'emmener chez le shérif, à grands coups de pied dans les fesses ! Il te jettera dans une cellule où tu auras le temps de réfléchir à ta conduite.

Luke se recroquevilla contre la paroi de bois. D'une voix affaiblie par la crainte — enfin ! — il chevrota :

— Le shérif Neville... Vous n'avez pas le droit de faire cela !

Jess se pencha sur lui. Il tonna :

— Pas le droit ? Je vais me gêner, tiens !

Luke s'agita avec frénésie.

— Non, non ! Je vous en supplie. S'il pense que je suis un mauvais sujet, il m'interdira de voir Megan et...

Conscient d'avoir parlé trop vite, d'en avoir trop dit, il se ferma la bouche des deux mains. Jess sourit. Ainsi, c'était donc vrai : Luke avait un petit faible pour la fille du shérif... Moins sévère, il demanda :

— Pourquoi jettes-tu des pommes dans la fenêtre de l'église ?

Luke haussa les épaules.

— Je ne sais pas quoi faire...

C'était une situation que Jess connaissait. Combien de fois, dans sa jeunesse, n'avait-il pas commis toutes sortes de sottises, simplement pour sortir de l'ennui où il se morfondait à longueur de journée ? Tout comme Luke... Comme lui, il n'avait jamais eu personne pour se soucier de lui et le retenir sur le chemin du mal.

— Tu ne peux pas errer ainsi en détruisant le bien d'autrui, fit-il observer.

— Je n'ai rien détruit, répondit Luke en montrant la fenêtre. Elle était déjà à moitié cassée.

— Ce n'est pas une raison.

— Oui... Je ne recommencerai plus. Alors, vous oubliez, pour ce soir ? D'accord ?

Jess secoua la tête. Mieux que personne, il savait à quels déboires pouvait conduire ce genre de comportement.

— Il faudra payer pour remplacer cette fenêtre.

— Mon père ne voudra pas me donner de l'argent.

— Ce n'est pas à ce genre de paiement que je pensais.

— Qu'est-ce que vous proposez ? demanda Luke soudain plus attentif, moins agressif.

— Une journée de dur labeur t'aidera à réfléchir aux inconvénients qu'il y a à détruire ce qui ne t'appartient pas.

Jess vit le garçon ouvrir la bouche, prêt à protester. Il ne lui en laissa pas le temps.

— À moins, bien sûr, que tu ne préfères t'expliquer avec le shérif.

Le regard de Luke redevint mauvais. Il serra les mâchoires et grinça des dents. Mais il n'avait pas le choix.

— Bon, grommela-t-il. C'est comme vous voulez.

— Tu viendras chez moi, samedi prochain, à la première heure.

Luke marmonna encore quelques mots indistincts, sans aucun doute peu amènes. Agacé, Jess le prit par le plastron et le souleva. Il l'amena à la hauteur de son visage, pour demander !

— Quelque chose à ajouter ? Des commentaires ?

— Non, balbutia Luke, effrayé.

— Parfait, fit Jess en le reposant sur le sol. Maintenant, rentre chez toi et n'en ressors pas avant demain matin.

Le gamin ne se le fit pas répéter. Il détala. Satisfait de son action, Jess le regarda s'éloigner. Mais très vite, il perdit son sourire. De quoi se mêlait-il ? Qu'avait-il là s'occuper de ce petit vaurien ? Ses deux neveux ne lui suffisaient donc pas ?

Pourtant, Luke lui rappelait sa propre enfance. À cet âge, il était comme lui, désœuvré et

hargneux. Il le comprenait donc parfaitement, il savait de quoi il avait besoin. Et il savait comment le lui donner.

À pas lents, il se dirigea vers la maison de Sarah Wakefield, cette bâtisse qui semblait si accueillante malgré son état de délabrement avancé. Les fenêtres brillèrent, et il s'en échappa des fumets très appétissants, que la brise nocturne dispersait.

Soudain, un rideau s'ouvrit et deux petits visages réjouis apparurent à la fenêtre. Le cœur de Jess se gonfla d'une joie émue. Que Dieu les bénisse, songea-t-il. Les sourires de Maggie et de Jimmy avaient le don de lui faire oublier tout ce que la vie pouvait avoir d'âpre pour lui.

À la porte de derrière, les deux enfants l'attendaient, curieux.

— Que s'est-il passé, oncle Jess ? demanda Maggie en levant les bras vers lui. Qui était-ce ? Tu en as mis, du temps !

Il s'agenouilla pour répondre :

— Juste quelqu'un qui maraudait les pommes du révérend.

Puis il serra contre lui Jimmy, raide et distant, qui lui échappa bientôt pour aller courir aux alentours.

— Nous commençons à nous inquiéter, dit Sarah Wakefield, apparue sur le seuil.

Jess se releva lentement. Il caressa les cheveux de Maggie et lui proposa :

— Veux-tu aller jouer avec ton frère ? Je reviens tout de suite.

Il entra. La maîtresse ferma la porte derrière lui.

— Les enfants s'inquiétaient aussi, lui annonça-t-elle. J'avais beau leur répéter que vous étiez un homme grand et fort et que personne ne pouvait vous faire de mal, ils...

Elle était bien jolie, dans la lumière dorée de la lampe ; jolie et émouvante. Jess s'approcha davantage et respira à pleins poumons le délicat parfum qui l'enivrait.

— Pourquoi faites-vous tout cela ? demanda-t-il d'une voix sourde.

Elle recula de deux pas. Elle avait donc peur de lui, encore ? Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle buta contre la table, et murmura :

— Je voulais rassurer les enfants, vous comprenez...

Jess secoua la tête.

— Ce n'est pas de cela dont je veux parler.

— Alors, de quoi ?

— Pourquoi m'aidez-vous ? Pourquoi êtes-vous, de toute la ville, la seule qui tienne à ce que je conserve la garde des enfants ?

— Parce que...

— Parce que...

Parce qu'il avait les épaules les plus larges qu'elle eût jamais vues ? Parce qu'il avait les yeux d'un bleu inimaginable ? Parce qu'il voulait se donner l'air d'une brute alors qu'il ne réussissait qu'à l'émouvoir ?

Sarah avait du mal à respirer, et même, elle ne respirait plus. Oui, elle était émue, touchée... Mais elle devait raison garder, et c'était une situation qu'elle ne pouvait laisser perdurer. Jess Logan avait su toucher en elle certaines fibres qu'elle croyait endormies depuis longtemps, mais la sagesse lui conseillait de ne s'en pas laisser conter. Par avance elle savait quelles conséquences elle aurait à endurer si elle se laissait emporter par des sentiments qu'elle avait décidé de bannir à tout jamais.

Elle glissa donc le long de la table et s'éloigna davantage. Voilà, elle respirait mieux. Elle tourna le dos à Jess Logan et, à pas lents, alors qu'elle avait envie de courir, elle marcha vers la fenêtre sous le prétexte de surveiller les enfants.

— C'est parce que Maggie est mon élève, dit-elle, répondant enfin à la question posée par Jess Logan.

— Et c'est tout ? demanda-t-il avec insolence.

Piquée au vif, Sarah tressaillit, mais elle ne se retourna pas pour répondre, et elle garda un ton neutre alors qu'elle avait envie de lancer une réplique cinglante.

— Oui, c'est tout. Comme j'ai déjà eu l'occasion de vous le dire, je m'intéresse au sort de mes élèves.

— Ah...

Il paraissait déçu, Jess Logan... Après un moment de silence, il reprit :

— Merci pour avoir démêlé les cheveux de Maggie.

Puis il prit la direction de la porte : c'était lui qui fuyait !

— Bonne nuit, dit Sarah.

— Bonne nuit.

Sur le seuil il se retourna, esquissa un signe de la main. Sarah l'entendit qui hélait les enfants et leur disait qu'il était temps de rentrer à la maison.

Nu. C'était ainsi qu'il se sentait : tout nu. Il marchait vite sur le trottoir de bois, et les doigts de sa main droite ne cessaient de tambouriner sur sa cuisse, à l'endroit exact où son revolver, un Colt Peace-maker, ne se trouvait plus suspendu.

Voilà ce que c'était que d'obéir à Mme Sarah Wakefield, maîtresse d'école : au lieu de se sentir sûr de lui, Jess se sentait tout nu.

Il frissonna, tandis qu'une boule de chaleur, née dans son ventre, embrasait tout son corps : associer Sarah Wakefield et le concept de nudité n'était pas une bonne idée ; à éviter, donc. Mais qu'est-ce qu'il lui arrivait ? Il se conduisait depuis quelque temps — il l'avait bien remarqué — comme un tout jeune homme sensible à la moindre émotion. Pourtant, il avait vécu, et bien vécu.

Il vit s'ouvrir les portes du Geai Bleu : c'était Nate Tompkins qui sortait et jetait un coup d'œil à droite et à gauche, comme s'il se demandait où aller. Il aperçut Jess et vint à lui, la main tendue.

— Comment vont les affaires ? demanda celui-ci, heureux de pouvoir oublier Sarah Wakefield, pour un moment.

— Bien... Je dois aller à la prison, là. Tu m'accompagnes ?

Jess n'était pas enthousiaste. La prison était le dernier lieu qu'il eût envie de visiter. D'une voix hésitante, il dit :

— Je suis venu pour quelques courses, et je ne sais pas si...

— Allons ! Tu ne vas pas refuser de me faire un brin de conduite ?

— Mais c'est aussi que j'ai Jimmy avec moi et...

— Raison de plus : je suis certain que la visite lui plaira.

Nate se pencha sur le garçonnet.

— Tu as envie de voir comment c'est, à l'intérieur d'une prison, n'est-ce pas ?

Jimmy darda sur lui ses yeux grands ouverts, puis il jeta un coup d'œil interrogatif en direction de Jess, avant d'esquisser un battement de cils qui pouvait passer pour un acquiescement.

— Parfait ! s'exclama Nate ravi. Alors, allons-y !

À contrecœur, Jess suivit donc son ami. Arrivé devant l'entrée de la prison, il demanda :

— Où est le shérif Neville ?

Avant de répondre, Nate le poussa à l'intérieur, il accrocha son chapeau à la patère fixée à la porte, puis se laissa tomber dans le fauteuil placé derrière un bureau fort encombré.

— Il est en tournée d'inspection au ranch du Ciel Bleu, si tu veux tout savoir. Il s'y passe des choses pas claires, à ce qu'on dit... Mais assieds-toi, ne reste pas debout.

Jess prit la chaise placée de l'autre côté du bureau. Il se faisait l'effet d'un prévenu prêt à subir un interrogatoire : impression fort désagréable... Il jeta un coup d'œil au râtelier d'armes, aux quelques affiches où s'épanouissaient les trognes de bandits recherchés, puis avoua sa gêne.

— J'aime autant te le dire : les prisons, ça ne me va pas trop.

— Je m'en doute, fit Nate qui prenait ses aises dans son fauteuil dont il faisait craquer le bois.

Jess jeta un coup d'œil au petit Jimmy qui allait de ci, de là... Il se dit qu'il n'avait à rien

à craindre, et que ses pudeurs étaient plutôt ridicules : il était ici comme invité, non comme prisonnier. Il avait payé sa dette à la société, et désormais, il avait la conscience tranquille. Tout de même, les souvenirs l'obsédaient.

— L'audition devant le tribunal aurait pu se passer mieux, dit Nate. J'ai été désolé d'apprendre qu'on ne t'avait pas ménagé.

— Je ne m'attendais à rien d'autre, grommela Jess.

— Tout est de la faute du shérif, en fait. C'est lui qui a appelé le juge à la rescousse. J'ai bien essayé de le raisonner, mais il n'a rien voulu entendre.

— Il ne m'aime pas, que veux-tu que j'y fasse ?

Nate croisa les bras et se pencha sur le bureau.

— Cela dit, le shérif pourrait ne pas être ton souci le plus crucial. À ce qu'on dit, Jed Hayden pourrait se ramener d'ici peu.

Jess sursauta et se redressa.

— Le mari de Cassie ?

— C'est bien lui.

— Mais je croyais qu'il voulait se faire oublier.

— C'est ce que toute la ville a pensé. Mais je sais que Jed Hayden fricote dans les parages, parce que ta sœur est venue un jour m'en parler, pour me demander conseil. Ton cher beau-frère réapparaît de temps en temps, quand il a besoin d'argent frais.

— Sale type...

Nate approuva.

— Il n'y a pas d'autre mot. Cassie avait peur de lui, Jess ; peur pour elle et surtout pour les enfants. Elle payait pour se débarrasser de lui.

Jess s'affaissa sur sa chaise. Ainsi, sa sœur avait été tourmentée par Jed Hayden, au cours des dernières années, et il n'en avait rien su.

— Pourquoi ne m'a-t-elle jamais rien dit ? Nous restions en contact ! Elle savait où me trouver, après ma sortie de prison... Je serais revenu à la maison, si j'avais eu connaissance de ces faits. J'aurais tué ce bandit !

— C'est exactement pourquoi Cassie ne t'a jamais averti.

— Mais enfin...

— De toute façon, ne sois pas surpris si Hayden montre le bout de son nez, un de ces prochains jours.

Jess se redressa, son regard se fit dur.

— Il ne portera pas la main sur les enfants de Cassie. Je ne le permettrai pas.

— Ne t'inquiète pas. Leur père se moque bien d'eux, il ne demandera même pas à les voir. Chaque fois qu'il venait chez Cassie, elle les cachait chez les uns ou chez les autres, et il ne s'en formalisait pas du tout. Tout ce qu'il voulait, c'était de l'argent...

Le regard de Nate se vrilla dans celui de Jess, quand il ajouta :

— Promets-moi une chose : c'est que tu ne commettras pas de folie, si Hayden vient te provoquer.

Face à l'homme qui avait tourmenté sa sœur, Jess se savait capable de commettre toutes les folies, justement. Mais c'était exactement ce qu'attendait le shérif Neville. En outre, Jed Hayden était le père de Maggie et de Jimmy...

— Tu feras comme tu voudras, reprit Nate ; mais je tenais à te prévenir.

— Je te remercie. Et ne t'en fais pas : je saurai me tenir. Pas si fou !

Nate soupira. Il semblait soulagé d'un grand poids. Poussant ses jambes loin sous le bureau, il demanda d'un ton plus léger :

— Alors, comment comptes-tu t'y prendre, pour conserver la garde de ces enfants ?

L'air avantageux, Jess sourit.

— J'ai un plan.

Nate éclata de rire.

— Un plan ? Je me rappelle que dans le temps, tu avais toujours toutes sortes de plans plus brillants les uns que les autres. Et si je me souviens bien, ils m'ont valu bien des

ennuis, tes fameux plans.

Jess voulut bien rire, lui aussi. Nate et lui avaient été les meilleurs amis du monde quand ils étaient jeunes. Inséparables, ils avaient commis ensemble bien des sottises. La seule différence était que le père de Nate veillait sur son rejeton et n'hésitait pas à le punir, alors que lui, Jess, n'avait personne pour l'empêcher d'aller trop loin.

— Alors, quel est ton plan ? fit Nate, curieux.

— C'est d'empêcher les braves gens de Walker, trop bien intentionnés à mon goût, d'accaparer les enfants. C'est pourquoi je me réforme, j'ai l'intention de devenir un citoyen modèle. Donc, à partir de maintenant, je vais à l'église le dimanche, j'accepte les invitations qu'on me lancera et je les rendrai, je châtie mon langage, je m'incline avec respect devant toutes les vieilles chouettes que compte la ville...

Nate émit un long sifflement.

— Vaste programme... Mais ça pourrait marcher.

— Regarde ! s'exclama Jess en se frappant la cuisse. J'ai même cessé de porter mon revolver.

— J'ai entendu une rumeur selon laquelle tu aurais été un tueur à gages.

Jess toussota, détourna le regard, changea de position avant de répondre :

— J'ai entendu, moi aussi.

— Quoi qu'il en soit, reprit Nate, ton plan a toutes les chances de réussir. Tu as trouvé ça tout seul ?

— Non, j'ai eu de l'aide : la maîtresse d'école.

— Sarah Wakefield ? C'est une belle femme...

— Oui, mais une maîtresse d'école, tout de même.

— Comment se fait-il que les maîtresses d'école n'avaient pas cette allure-là, de notre temps ? Alors, toi et elle...

— Hé ! ne va pas te faire des idées ! lança Jess, très vite.

Trop vite, peut-être : il songea que sa précipitation pouvait paraître suspecte.

— Dwight Rutledge la courtise, lui apprit Nate.

— Le marchand de grains et de fourrages ? Ce vieux...

Gravement, Nate opina du menton et ajouta :

— Figure-toi que je m'étais demandé si je lui ferais pas un brin de cour, moi aussi.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Et pourquoi, je te prie ?

Jess ne savait pas. Simplement, cette perspective ne lui plaisait pas. Imaginer qu'un autre homme que lui, même Nate, pût passer un peu de temps avec Sarah Wakefield, le contrariait. Il répondit donc :

— D'abord, tu as déjà une fiancée.

— Kirby ? répondit Nate en souriant d'un air indulgent. Bon, d'accord, elle est gentille et je l'aime bien. Mais nos relations n'ont rien de sérieux. Nous ne nous sommes engagés à rien de précis. Nous nous voyons, c'est tout.

— Ouais..., fit Jess en se grattant les cheveux. Moi, je trouve que c'est une gentille fille, et jolie en plus, ce qui ne gêne rien. À mon avis, tu devrais t'occuper d'elle un peu plus sérieusement.

— Tu parles comme sa mère : elle ne pense qu'au mariage. Quand elle nous regarde, elle entend déjà sonner les cloches.

— À ce point-là ? dit Jess en prenant un air effaré.

Mais à bien y réfléchir, l'idée de mariage n'avait rien de si effrayant... à condition d'avoir un bon parti.

— Qu'est-ce qui te chagrine ? demanda-t-il. Tu ne peux pas trouver mieux que Kirby.

— Je ne suis pas intéressé, dit Nate.

Il se leva brusquement et ajouta :

— Il faut que j'aille faire une ronde. Tu viens avec moi ?

— Non, répondit Jess en se levant aussi. Je dois vraiment aller faire quelques courses. Il

faut aussi que je trouve une ou deux vieilles pies à caresser dans le sens du poil et que je me dépêche de rentrer pour être à la maison avant le retour de Maggie.

Nate gloussa puis, redevenu sérieux, il dit :

— C'est bien, ce que tu fais, Jess... je veux dire : t'occuper des enfants de Cassie, et tout ça... Si tu as besoin d'aide, n'hésite pas à m'appeler.

— Merci, fit Jess ému de constater que leur amitié restait intacte, malgré les aléas de la vie.

La main sur son épaule, Nate lui dit encore :

— Prends garde au shérif, car il t'a à l'œil. Et avertis-moi si tu vois arriver Jed Hayden.

Jess hocha la tête et sortit de la prison, Jimmy à côté de lui. Lorsqu'ils eurent atteint le coin de la rue, Jess prit la main de l'enfant et le regarda en souriant, mais son sourire se transforma en une grimace tandis qu'il avisait la grande tache humide qui ornait le petit pantalon de coutil marron.

— Alors, cow-boy, demanda-t-il à voix basse ; pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais envie ?

Jimmy lui accorda un regard indifférent puis tourna la tête.

— Si tu ne veux pas me parler, reprit Jess avec patience, tu n'as qu'à me prendre par la main ou me tirer par le pantalon. Tu comprends ?

Il prit le menton du garçonnet pour le forcer à le regarder. Et les yeux dans les yeux, il expliqua :

— Tu ne me rendras pas dingue. Si c'est cela que tu cherches, autant le savoir tout de suite : tu n'y arriveras pas. Jamais je n'ai dit un mot de travers contre toi, et je n'ai pas l'intention de commencer. Mais comme je sais que ce n'est pas agréable de se promener avec un pantalon tout mouillé, tu ferais mieux de me dire quand tu as envie. D'accord ?

Il se releva, toujours tenant la main de Jimmy, et à ce moment il aperçut Lottie Myers qui venait vers lui. Parfait ! songea-t-il. Il était venu charmer les dames bien pensantes et, pour commencer, celle-ci n'était pas pire qu'une autre.

— Bonjour, madame, dit-il en touchant son chapeau, quand elle arriva à sa hauteur.

Le regard fixé sur le pantalon mouillé de Jimmy, elle passait et n'avait certainement pas l'intention de s'arrêter pour bavarder. Elle consentit néanmoins à articuler un « Bonjour, monsieur » assez sec.

Jess sourit. Il venait d'avoir une idée. Peut-être qu'en plus de se rendre aimable, il pourrait recueillir certains conseils utiles...

— Madame, s'il vous plaît... Pourriez-vous m'accorder une minute, je vous prie ?

Entonnée, Lottie Myers se retourna et le toisa d'un regard étonné.

— Oui, certainement... De quoi s'agit-il ?

— Il se passe que j'ai beaucoup de mal avec Jimmy qui ne cesse de mouiller ses pantalons, et je ne sais comment m'y prendre pour qu'il arrête.

— C'est un souci, je le comprends, dit Lottie déjà très radoucie.

— Je sais que vous avez eu des enfants vous-même, et tout le monde affirme que vous êtes une excellente mère de famille. C'est pourquoi je me permets de vous le demander : que dois-je faire ?

Jess, ravi, la vit abandonner d'un seul coup toutes les préventions qu'elle avait contre lui. D'un ton fort aimable, elle lui répondit :

— Je connais ce problème, mon pauvre monsieur.

— Je vous en prie : appelez-moi Jess.

Elle sourit.

— Si vous voulez, Jess. Figurez-vous que mon fils Derrick était un peu comme votre Jimmy, très difficile à éduquer. Mais c'est le cas de beaucoup de garçons, savez-vous ?

— Voulez-vous dire que je n'ai pas à m'inquiéter outre mesure ?

— À votre place, je ne me tracasserais pas, en effet. Jimmy surmontera cette difficulté, croyez-moi. Donnez à son esprit le temps de s'éveiller.

— Eh bien, madame, je vous remercie. C'est un grand poids que vous venez de

m'enlever.

— N'hésitez pas à me demander conseil chaque fois que vous en éprouverez le besoin, dit Lottie en ébouriffant les cheveux de Jimmy.

Les deux doigts de nouveau au bord de son chapeau, Jess s'éloigna. Il avait du mal à ne pas rire aux éclats. Quand il fut certain que Lottie ne pouvait plus l'entendre, il dit à Jimmy :

— Elle te prend pour un demeuré, mais elle se fourre le doigt dans l'œil. Donc, au lieu d'attendre bêtement comme elle le propose, nous commencerons dès aujourd'hui. Chaque fois que tu auras envie de faire pipi, tu m'avertiras. D'accord ?

— Vous allez dîner avec nous ? Vraiment, madame ? Vous allez dîner chez nous ?

— Non, pas exactement, Maggie. Je viens pour vous aider à préparer le repas, c'est tout.

Sarah tenait la main de la petite fille sur le chemin qui conduisait de l'école à la maison de Jess Logan. Tout ce qu'elle avait accompli, jusque-là, pouvait être compris comme un effort pour venir en aide à son élève, et c'était ainsi qu'elle comptait plaider sa cause si on lui cherchait noise. Elle devait s'en tenir à ce principe, et c'est pourquoi elle n'avait pas l'intention de dîner chez le père de Maggie.

Celle-ci lui souriait avec admiration.

— Oncle Jess voudra que vous restiez pour dîner avec nous, annonça-t-elle. Il vous aime bien.

— C'est vrai ? fit Sarah d'une toute petite voix. Pourquoi penses-tu cela ? Qu'a dit ton oncle ?

— Il ne dit rien, mais pourquoi ne vous aimerait-il pas ? Dans tout le monde, on ne trouverait pas de maîtresse plus gentille que vous.

— Merci, Maggie, murmura Sarah, émue.

Elles arrivaient. Elles contournèrent la maison et trouvèrent, à l'arrière, Jimmy qui escaladait un tas de bûches pendant que Jess Logan pendait du linge. Deux pinces de bois entre les lèvres, il adressa aux arrivantes un signe de la main et arrima une chemise avant de se pencher pour prendre dans ses bras Maggie qui courait à lui.

— Madame pourra-t-elle dîner avec nous ce soir ? demanda-t-elle. Est-ce que tu es d'accord, oncle Jess ?

Il la reposa sur le sol et répondit, le regard droit fixé dans celui de Sarah :

— Bien sûr... si vous voulez.

Folle de joie, Maggie se mit à sauter et à danser.

— Vous pouvez dîner chez nous ! Vous pouvez dîner chez nous !

Jess eut un sourire timide.

— Vous changerez peut-être d'avis quand vous verrez ce que j'aurai préparé.

— Je suis venue pour vous aider, dit Sarah, pas pour tout faire à votre place !

Il eût été si facile de se laisser charmer par le sourire de Jess Logan, et d'oublier ce pour quoi elle était venue : donner des conseils à cet homme qui en avait bien besoin. L'index tendu, le visage sérieux, elle expliqua donc :

— Si vous accrochiez cette chemise par le bas plutôt que par les épaules, vous auriez plus de facilité pour la repasser.

— Oh ! vous savez, j'ai beaucoup de progrès à accomplir en ce domaine ! Regardez...

Jess Logan tira sa chemise de son pantalon et montra la brûlure qu'il y avait imprimée avec un fer trop chaud. Puis il tourna son coude, et désigna une autre marque du même type.

Sarah ne regardait pas vraiment là. Elle venait d'apercevoir le haut du caleçon qui dépassait du pantalon, et cela lui donnait des idées troublantes. Les oreilles bourdonnantes, elle se força à redonner toute son attention à Jess Logan qui poursuivait :

— Et ce n'est pas tout...

Enfin il renfila sa chemise dans le pantalon. Il soupira :

— Cela vous donne une idée, je suppose...

— Oui, dit-elle d'une voix tremblante. Cela me donne une idée, en effet !

Mais voilà qu'il la regardait d'un air soupçonneux. Avait-il l'intuition de son trouble ? Heureusement, Maggie intervint en criant :

— Oncle Jess ! Jimmy a encore fait pipi dans son pantalon !

Jess Logan plongeait les deux mains dans ses cheveux. Allait-il se les arracher ? Allait-il hurler ? Il se contenta de conseiller : Emmène-le à l'intérieur, Maggie, pendant que je finis ici. Tu trouveras un pantalon propre dans la commode.

— Oui, oncle Jess.

La petite fille prit la main de son frère, mais il résista et, comme elle essayait de l'entraîner, il se mit à glapir en lui donnant des coups de pied dans les mollets. Elle cria de douleur. Jess Logan intervint, avec le plus grand calme.

— Jimmy, je t'interdis de frapper ta sœur.

Il éloigna le garçon qui continuait à se débattre et à trépigner. Il le ceintura, sans parvenir à le calmer. Sarah proposa ses services.

— Pourquoi ne l'emmenez-vous pas vous-même à l'intérieur ? Maggie et moi, nous nous occuperons du linge.

Jess Logan jeta un regard désolé à Jimmy qui semblait sur le point d'entrer dans une colère plus violente encore. Il hésita mais finit par accepter.

— Vous avez raison, c'est ce que j'ai de mieux à faire. Allons, viens, cow-boy.

Il prit Jimmy dans ses bras et l'emporta vers la maison, en prenant bien garde de le tenir éloigné de lui.

— Veux-tu m'aider à pendre le linge ? demanda Sarah à Maggie.

— Bien sûr, répondit la fillette en souriant. Je sais faire cela. J'aidais tout le temps maman.

Le cœur de Sarah se serra et elle regretta d'avoir causé, même involontairement, le rappel de certains souvenirs qui pouvaient être douloureux.

— Maman est au ciel, reprit Maggie. Elle est un ange, maintenant. C'est le révérend Sullivan qui me l'a dit. De là-haut, elle nous regarde tout le temps.

Et elle tourna son visage vers le ciel, agita les deux mains en criant :

— Hou-hou ! Maman !

Sarah crut qu'elle allait éclater en sanglots, tandis que Maggie sautait et appelait :

— Maman ? Est-ce que tu me vois ? Regarde, je pends le linge, comme tu m'as appris !

Les larmes aux yeux, Sarah se pencha et prit la petite fille dans ses bras. D'une voix cassée par l'émotion, elle murmura :

— Ta maman serait très fière de toi.

— C'est ce que mon oncle Jess dit toujours.

Sarah serrait Maggie contre sa poitrine et recevait d'elle plus de réconfort qu'elle ne lui en donnait. Elle se disait que les enfants supportaient le malheur mieux que les adultes, ce dont Maggie lui donnait une nouvelle et magistrale démonstration. Aurait-elle le cœur de prendre ses distances, désormais ? Certainement pas. Pourrait-elle, par crainte du qu'en-dira-t-on, ne pas apporter l'aide qu'elle s'était, un temps, reproché d'avoir promise ? Non, car elle se mépriseraient trop.

La vision brouillée par les larmes, elle se redressa en reniflant.

— Alors, si nous pendions ce linge ? proposa-t-elle.

Elles travaillèrent en silence, et quand tous les vêtements flottèrent au vent, elles prirent chacune une poignée de la corbeille pour la rapporter à la maison. Elles y trouvèrent Jess qui finissait d'habiller Jimmy.

— J'ai fait un peu de nettoyage aujourd'hui, dit Jess en montrant la cuisine.

Vrai : on pouvait constater qu'un effort avait été accompli, mais le résultat n'était pas extraordinaire. Retenant une remarque qui eût pu paraître désobligeante — Jess Logan paraissait si fier de lui — Sarah demanda :

— Pourquoi ne pas commencer dès maintenant la préparation du repas ? Ensuite, nous pourrions exécuter quelques petites tâches ménagères.

— Tout à fait d'accord, dit Jess Logan.

Il ouvrit un tiroir, y prit un tablier blanc qu'il tendit à Sarah, en choisit un autre pour lui-même.

— Vous ne pourriez pas m'en donner un autre ? fit Sarah en souriant. J'aimais bien celui que vous aviez l'autre jour, le rose avec les cœurs et les oiseaux. Jolie couleur... Elle vous allait bien.

— Il est parti, répondit Jess Logan d'un ton brusque, tandis qu'il se ceignait de son tablier.

Il n'avait pas l'intention d'en dire plus, mais c'est Maggie qui vendit la mèche.

— Il a pris feu.

— Eh bien ! s'exclama Sarah. J'espère que vous ne l'aviez pas sur vous, à ce moment-là.

— Si, mais je ne l'ai pas gardé longtemps...

Jess Logan prit un livre de recettes sur l'étagère et le tendit à Maggie.

— Tu nous feras la lecture.

À l'autre bout de la cuisine, Jimmy, qui jouait avec des cubes de bois, en projeta deux avec violence, manquant de peu la fenêtre.

— Non, dit Jess Logan. On ne lance pas d'objets à l'intérieur de la maison. Jimmy avait déjà un autre cube, qu'il s'appêtait à jeter de la même manière.

— Jimmy, je viens de te dire...

Sarah crut avoir un moyen de terminer l'incident.

— Jimmy, j'ai besoin d'aide, et c'est toi qui vas m'aider.

D'autorité, elle plaça un épi de maïs dans la main du garçonnet, en même temps qu'elle lui retirait le cube.

— Viens t'asseoir près de moi, ordonna-t-elle avec douceur, mais fermeté.

— Oui, viens, Jimmy, ajouta Maggie.

Subjugué, Jimmy vint prendre place. Il écouta avec attention les explications que lui donna Sarah, puis entreprit d'égrener l'épi de maïs qu'il avait en main.

La préparation du repas se déroula sans autres anicroches, Sarah donnant à Jess Logan maintes indications utiles qu'il écouta avec une attention touchante.

Au moment de se mettre à table, Sarah se demanda ce que penseraient les gens de la ville en la voyant là, puis elle évacua cette idée gênante et tâcha de susciter une conversation agréable pour tous.

— C'était très bon, vraiment ! décréta Jess Logan à la fin du dîner, en se tamponnant les lèvres d'un air gourmand.

— C'est que vous devenez un fin cuisinier, répondit Sarah, souriante.

— Je vous remercie.

Debout pour rassembler les assiettes, Jess dit aux enfants :

— Allez donc jouer un peu dehors, avant qu'il fasse tout à fait nuit.

Ils ne se le firent pas répéter deux fois.

— Merci, oncle Jess ! s'écria Maggie en entraînant son petit frère par la main.

En silence, Sarah et Jess Logan les écoutaient. Soudain, certains cris les avertirent qu'un incident venait de se produire.

— Je crains que Jimmy n'ait de nouveau mouillé son pantalon, soupira Sarah.

— C'est bien possible, répondit, sur le même ton désolé, Jess Logan qui avait les mains dans la bassine où il lavait la vaisselle. Si je savais comment faire cesser ce désastre...

— Jimmy ne demande pas ?

— Il ne dit pas un mot. Alors, comment voulez-vous...

— Eh bien, vous n'avez qu'à l'emmener au petit coin sans qu'il vous le demande.

— Comment saurais-je qu'il a envie, puisqu'il ne parle pas ?

— Fiez-vous à votre jugement. Emmenez-le chaque fois que vous y allez vous-même.

Jess Logan s'empourpra et, baissant la tête, frotta avec énergie l'assiette qu'il avait en main.

— Je crois savoir, reprit Sarah, pourquoi il se conduit ainsi.

— Ah oui ? Je serais curieux de l'apprendre.

— En fait, il vous dit qu'il a besoin de vous.

— Au cas où vous n'auriez pas compris, je vous le répète : ce garçon n'a pas articulé un seul mot depuis la mort de sa mère. Je n'ai pas encore entendu le son de sa voix.

— Il vous parle, mais c'est vous qui ne savez pas écouter.

Sourcils froncés, Jess Logan répondit :

— Mais il n'y a rien à écouter !

— Les enfants, mais aussi les gens en général, ne parlent pas toujours avec des mots. Cela ne signifie pas qu'ils n'ont rien à dire.

— C'est une énigme que vous me posez ? Une sorte de jeu ?

— Non.

— Alors, vous pourriez être un peu plus claire, s'il vous plaît ?

Sarah posa sur la pile la dernière des assiettes qu'elle venait d'essuyer, puis demanda :

— Avez-vous remarqué que Jimmy mouille son pantalon chaque fois qu'il y a quelqu'un avec vous ? Cela signifie, à mon avis, qu'il essaie d'attirer votre attention sur lui.

— Je lui prête pourtant toute l'attention possible...

— Peut-être pourriez-vous vous montrer plus attentif encore.

Jess Logan poussa un long soupir.

— Vous savez, c'est encore plus difficile que tout ce que j'avais pu imaginer : les enfants, la cuisine, le ménage, les lessives, le repassage... Il faut tout faire en même temps, je n'y arrive pas.

Par la fenêtre entrouverte on entendait le rire de Maggie et de Jimmy. Jess Logan écouta un moment, puis conclut :

— Et pourtant, je ne regrette pas d'être venu.

Sarah sourit. Elle non plus, ne regrettait plus d'être venue. Elle dit :

— Les enfants sont heureux avec vous. Je n'ai pas connu votre sœur, mais je pense qu'elle serait satisfaite, si elle pouvait vous voir tous les trois.

— Je l'espère, dit Jess Logan.

Quand ils eurent terminé la vaisselle, nettoyé la table et donné un coup de balai sur le plancher, Sarah dispensa une petite leçon d'économie ménagère, qu'elle termina par ces mots :

— Et rappelez-vous ceci, qui est très important : de l'eau froide dans la pâte à biscuits, mais toujours enfourner dans un four très chaud.

— Eau froide, four chaud, eau froide, four chaud, récita Jess Logan. Jamais je ne parviendrai à me fourrer tout cela dans le crâne ! Allez, sortons un moment pour prendre l'air, cela me fera le plus grand bien.

Ils s'assirent sur les marches de l'escalier. La nuit tombait cette fois. Sarah se serra contre un pilier du porche, elle ne voulait pas se trouver trop près de Jess Logan.

— Oh ! encore une chose que j'oubliais ! déclara-t-elle. Je mettrai sur papier ma recette de tarte aux pommes et demain, je la donnerai à Maggie, pour vous. Comme cela, vous aurez le temps de rassembler les ingrédients dont vous aurez besoin. Vous n'aurez qu'à donner la liste à Emma Turner...

Depuis qu'elle avait vu Jess Logan demander à Maggie de lire pour lui dans le livre de cuisine, elle avait acquis la conviction qu'il ne savait réellement pas lire. La tête dans les mains, il fourragea dans ses cheveux et dit d'un ton las :

— Il faut vraiment que je vous prépare une tarte ?

— Certainement ; toute la ville jase sur vous. Donnez à tous ces bavards l'occasion de parler de vous en bien. Étonnez-les.

Il se laissa aller en arrière et, les deux coudes sur le perron, il répondit :

— On ne parle pas que de moi, vous savez.

Sarah tressaillit. Inquiète, elle tourna son regard vers Jess Logan et murmura :

— Vous voulez dire, je suppose... de moi ?

— Oui ; je regrette d'avoir à vous le révéler, mais on sait tout de vous, en ville ; et on jase.

7.

— Que dit-on de moi ? murmura Sarah, la gorge serrée par l'angoisse.

— On se demande surtout pourquoi vous êtes venue ici ; pourquoi une jolie dame comme vous quitterait une grande ville pour venir s'établir à Walker, un trou perdu. Surtout, les gens glosent sur les raisons qui vous ont poussée à quitter Saint-Louis.

Sarah avait l'estomac noué. Non, bien sûr, ils ne pouvaient pas savoir... Ils ne pouvaient avoir deviné... À Saint-Louis, elle n'avait révélé à personne la destination qu'elle avait choisie. Seule, sans l'aide de personne, elle avait entrepris les démarches qui lui avaient permis de trouver son emploi de maîtresse d'école.

Tout de même, son émotion était forte, et elle pouvait à peine respirer quand elle demanda :

— Qu'est-ce que vous avez entendu, exactement ?

— D'abord, on se pose beaucoup de questions sur vous et Dwight Rutledge.

— Est-ce tout ?

Sarah n'en croyait pas ses oreilles. Elle s'était donc inquiétée pour rien ?

Hélas ! Jess Logan en avait encore à dire :

— Moi, vous comprenez, je ne suis pas du genre à colporter les ragots, mais quelqu'un a rapporté qu'à Saint-Louis vous aviez eu un enfant illégitime, et que le père était une grosse légume du gouvernement.

— C'est un mensonge ! s'écria Sarah véhémement.

Jess Logan souleva les épaules et, prudent, il répondit :

— Je ne fais que vous répéter ce que j'ai entendu. Et ce n'est pas tout... Quelqu'un d'autre m'a dit que vous aviez dû fuir la ville parce que vous aviez séduit plusieurs hommes mariés.

Sarah craignit de défaillir. Atterrée, elle attendit la suite.

— J'ai entendu aussi — comment exprimer cela ? — que vous étiez la femme d'un soir ; que vous passiez d'un homme à un autre.

— Mensonges ! Mensonges infâmes ! cria Sarah.

D'un bond, elle se leva et courut dans la cour, pour ne pas en entendre davantage. Elle entendit Jess Logan qui arrivait derrière elle et lui disait :

— Calmez-vous, je vous en prie.

Elle se retourna et lui jeta au visage :

— Me calmer ? Après avoir dû écouter ce ramassis d'insanités ?

Elle avait besoin de marcher encore, pour évacuer sa fureur. Jess Logan la doubla et se plaça devant elle pour l'obliger à s'arrêter. Il répéta :

— Calmez-vous...

Elle cria :

— Je ne peux pas ! Jamais je n'ai été aussi...

Mais elle vit alors qu'il avait un curieux sourire en coin, qu'il semblait très content de soi et brûlait d'envie de lui dire quelque chose ; comme un enfant ravi d'avoir mijoté une bonne farce...

Le jour se fit dans son esprit. Elle demanda :

— Ce n'est pas vous qui avez tout inventé, au moins ?

Effectivement, Jess Logan donna libre cours à son sourire qui lui fendit le visage d'une oreille à l'autre, en même temps qu'il tâchait de paraître penaud, ce qu'il n'était pas du tout.

Sarah insista :

— Il n'y a rien de vrai dans tout ce que vous m'avez raconté, n'est-ce pas ? Allez, dites-le-moi.

Tête baissée, il avoua :

— Oui, j'ai tout inventé... sauf l'histoire avec Dwight Rutledge.

— Oh ! s'écria Sarah, les deux poings serrés.

Jamais elle ne s'était sentie aussi furieuse ; aussi soulagée, aussi. Mais bientôt, elle se mit à rire et elle dit :

— Maggie avait raison : vous êtes doué pour inventer des histoires. Vous m'avez bien eue !

— Donc, tout ce que j'ai inventé était faux ?

— Bien sûr !

— Mais à propos de Dwight Rutledge ?

Là, il ne plaisantait plus, Jess Logan ! Il voulait savoir, et même il semblait un peu anxieux. Sarah expliqua :

— M. Rutledge et moi avons dîné ensemble une fois ou deux. C'est tout.

Un moment se passa en silence. Sarah contemplait la lumière qui dansait à la fenêtre de la cuisine. Puis Jess Logan s'enquit :

— Alors, pourquoi avez-vous quitté Saint-Louis ?

La question que Sarah redoutait ! Elle savait que tôt ou tard on la lui poserait et, en prévision, elle avait mis au point plusieurs réponses possibles. Elle s'était préparée à ce moment, qu'elle trouva pourtant très pénible.

— Mon mari... est mort.

— Que lui est-il arrivé ?

Là, c'est la panique que Sarah connut. Elle croyait avoir tout prévu, mais pas qu'un curieux poserait des questions plus précises. Elle toussota, puis souffla :

— En fait, je ne sais pas exactement.

— Vous ne savez pas comment est mort votre mari ? s'étonna Jess Logan. A-t-il attrapé une méchante maladie ? A-t-il été écrasé par un chariot ? Est-il tombé du toit ?

— Howard est tombé malade. Ce fut très soudain.

Soudain, oui... On ne pouvait pas mieux dire !

— Avez-vous été mariés longtemps ?

Cette brève union pouvait-elle être considérée comme un mariage ? Ma foi...

— Non, pas très longtemps.

— Donc, vous n'avez pas vraiment connu votre mari.

Tirant sur le col de son chemisier, Sarah expliqua :

— Il était un ami de ma famille, donc je le connaissais depuis plusieurs années.

— Cela a dû être dur pour vous, murmura Jess Logan.

Il fallait terminer cette conversation embarrassante. Sarah précipita la conclusion :

— Cela fait un certain temps déjà, et j'aime mieux ne pas trop évoquer ces souvenirs.

Bon, il est l'heure de rentrer chez moi. Comme elle se mettait en mouvement, Jess Logan écarta les deux bras pour lui barrer le chemin.

— Pas encore, lui dit-il d'un ton ferme. Il y a encore quelque chose que j'aimerais vous montrer.

Il était trop près ! Sarah recula d'un pas et demanda d'une voix mal assurée de nouveau :

— Quoi ? Que voulez-vous me montrer ? D'un pas, il combla l'espace qu'elle avait ouvert entre eux, et la mine gourmande, exposa :

— Je fais tout ce que vous m'avez dit : ménage, cuisine, tout... Je suis aimable avec ces dames et même, aujourd'hui, j'ai adressé un signe amical à la mère McDougal qui m'épiait derrière ses rideaux.

— Mme McDougal.

— Si vous voulez : Mme McDougal.

— Vous a-t-elle répondu ?

— Hélas ! non.

— Votre initiative n'a pas été récompensée, mais il faut persévérer, murmura Sarah, qui avait la gorge très sèche.

Adossée à la maison, elle ne pouvait plus reculer. Et Jess Logan, les deux mains posées sur la paroi, l'emprisonnait complètement.

— Il faut que je m'entraîne encore, ainsi que vous me l'avez conseillé, reprit-il en souriant bizarrement.

— À quoi ? questionna Sarah, d'une toute petite voix.

— Au baiser.

— Oh, non ! s'exclama-t-elle.

Elle crut défaillir quand les lèvres de Jess Logan se posèrent sur sa bouche, avec légèreté d'abord, puis avec beaucoup plus d'insistance. Elle lui résista. Elle n'avait pas l'intention de lui céder. Puis elle se laissa emporter par le baiser et bientôt elle passa les deux bras autour du cou de Jess Logan.

D'un seul coup il mit fin au baiser et écarta de lui Sarah avec brusquerie, comme s'il lui reprochait ce qui venait d'arriver. Il avait la respiration courte, l'œil hagard. Et il demanda d'un ton rogue, presque méchant :

— Alors, est-ce que j'ai encore besoin d'entraînement, selon vous ?

Sarah chancelait. Elle ne savait que répondre. D'une voix inaudible, elle dit :

— Je ferais mieux de m'en aller.

Elle prit son élan et courut, sans s'arrêter, jusqu'à sa maison.

Que faisait-il dans la cour de l'école, si tôt le matin ? Sarah détourna la tête et accéléra le pas. Elle s'était, à dessein, levée à l'aurore pour aller dans sa salle de classe bien avant l'arrivée de ses élèves et ainsi ne pas avoir à rencontrer Jess Logan lorsqu'il viendrait avec Maggie. Mais il était déjà là !

Quelques enfants, venus en avance, jouaient dans la cour. Ils couraient et criaient comme à l'accoutumée, mais Sarah ne les entendait pas. C'est à peine si elle les voyait. Ses oreilles bourdonnaient et sa vision était brouillée. Elle avançait avec peine, ses jambes tremblaient et elle craignait de s'écrouler avant de toucher à la porte de sa classe qui lui semblait loin, si loin... Elle avait conscience, aussi, d'avoir mauvaise mine et l'œil battu. Mais à qui la faute ? à Jess Logan qui ne la quittait pas du regard. S'il ne lui avait pas imposé ce baiser hier soir, s'il ne lui avait pas joué ce vilain tour qui l'avait tenue éveillée toute une partie de la nuit, elle n'aurait pas ces poches sous les yeux.

— Sarah ?

Il l'appelait par son prénom, maintenant. Incroyable ! Il fallait faire semblant de n'avoir pas entendu ; mais comment était-ce possible, alors qu'il se trouvait à trois pas de là ? Sarah prit son courage à deux mains. Elle murmura : « Bonjour », puis s'arrêta pour faire face à Jess Logan.

C'est alors, alors seulement, qu'elle s'aperçut qu'il tenait par les rênes un cheval équipé pour un long voyage : couverture roulée, sacs rebondis, rien ne manquait. Mais le plus grand changement résidait dans le visage de Jess Logan, qui n'avait plus l'air primesautier de la veille. Au contraire, il semblait grave, presque sombre.

— Que se passe-t-il ? demanda Sarah. Vous partez ? Vous quittez la ville ?

Au lieu de lui répondre, il s'agenouilla devant Maggie à qui il déclara :

— Tu te rappelles bien tout ce que je t'ai dit, n'est-ce pas ? Je reviendrai aussi vite que possible.

La petite fille lui planta un baiser sur chaque joue et répondit :

— Au revoir, oncle Jess. Puis elle s'éloigna en courant, pour aller rejoindre un groupe d'enfants qui jouaient devant le perron.

Jess Logan la regarda un moment, puis il se releva avec lenteur.

— Jimmy est chez les Sullivan, déclara-t-il. Fiona veut bien le garder pendant la journée. Je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien aller le chercher ce soir, après la classe, et garder mes deux petits jusqu'à mon retour.

— Je ne comprends pas.

Mettant le pied à l'étrier, Jess Logan répondit :

— Je dois aller à Fairmont, et je ne crois pas pouvoir être de retour avant la sortie de l'école.

— À mon avis, ce n'est pas une bonne idée d'abandonner ainsi les enfants. Nous étions convenus...

— Excusez-moi, mais j'ai à faire.

Sarah insista.

— Il y a une diligence pour Fairmont. Vous pourriez la prendre et emmener Jimmy.

— Non, fit Jess Logan en s'installant sur la selle. Voulez-vous prendre soin des enfants en attendant mon retour ?

D'une main ferme il retenait son étalon qui piaffait d'impatience, et sous son chapeau aux larges bords, ses yeux brillaient étrangement.

— Bien sûr, murmura Sarah. Je m'occuperai des enfants en votre absence.

Jess Logan remercia d'une brève inclinaison de la tête et sortit de la cour. Le cœur battant d'inquiétude, Sarah le regarda s'éloigner, le regard fixé sur le revolver qu'il avait remis à sa ceinture.

Elle allumait la lampe dans la cuisine quand elle entendit le martèlement des sabots sur le chemin. Elle alla regarder par la fenêtre et déclara :

— Les enfants, votre oncle est de retour.

Ils sortirent précipitamment et en poussant des cris de joie. Elle les suivit.

Jess Logan avait déjà mis pied à terre. Il tendit les bras en s'écriant :

— Venez ici, vous deux !

Il les serra contre lui. Sarah nota que Jimmy, pour une fois, n'essayait pas d'échapper à l'étreinte.

— Tu nous as manqué, oncle Jess, disait Maggie.

Il distribua les baisers, demanda :

— Vous n'avez pas fait enrager Mme Wakefield ?

— Bien sûr que non, oncle Jess !

— Si c'est vrai, j'ai quelque chose pour vous.

Il plongea la main dans la poche de sa chemise et en retira deux petits sacs de bonbons dont les enfants s'emparèrent, avec des cris de joie pour Maggie, et un regard extasié pour Jimmy. Puis il se releva et les couva d'un long regard ému.

— Et votre voyage ? demanda Sarah.

Il semblait heureux de la revoir, heureux et soulagé.

— Plus long que je ne l'avais estimé, déclara-t-il. Désolé d'être si en retard.

Il retira son chapeau et s'épongea le front avec son bras.

— Les enfants ne vous ont pas donné trop de soucis ?

— Bien sûr que non.

Elle ne mentionna pas le regard interrogateur que lui avait décoché Fiona lorsqu'elle était allée chercher Jimmy, après l'école.

— Avez-vous faim ? demanda-t-elle.

Jess Logan hésitait. Il semblait avoir grande envie d'accepter l'invitation tacitement proposée, mais il soupira :

— Il se fait tard, déjà. Je ferais mieux de rentrer avec les enfants. Je vous ai assez donné de travail pour aujourd'hui.

Du pouce, Sarah désigna la cuisine qui se trouvait dans son dos. Elle insista :

— Je vous avais gardé une portion de notre souper ; du rôti avec des pommes de terre.

— Eh bien, j'accepte votre invitation, finit-il par déclarer. Mais donnez-moi le temps d'aller faire un brin de toilette.

Rentrée dans sa cuisine, Sarah sortit du four l'assiette qu'elle y avait laissée et la posa sur la petite table branlante. Elle prépara de même une tasse de café. Puis elle sortit pour dire que tout était prêt, mais alors elle s'arrêta net sur le seuil, les sens en émoi.

Penché au-dessus du tonneau qui recueillait les eaux de pluie, Jess Logan s'aspergeait le visage et le cou. Pour ce faire il avait retiré sa chemise, dévoilant ainsi la magnifique musculature qui troublait Sarah. Quand il se retourna pour attraper sa serviette, elle put détailler la toison noire et bouclée qui s'épanouissait sur la poitrine et descendait en une fine ligne sur le ventre pour disparaître... dans le pantalon... dans le caleçon dont elle apercevait une nouvelle fois le haut qui dépassait.

Elle ferma les yeux et poussa un long soupir qui ressemblait à une plainte puis, pivotant brusquement, elle courut à l'intérieur de la cuisine. Elle s'assit, les coudes sur la table, le visage dans les mains. Elle avait envie de pleurer, elle se sentait très malheureuse.

Quand Jess Logan entra, quelques minutes plus tard, elle s'affairait devant son fourneau, ou plutôt elle faisait n'importe quoi, pour s'occuper l'esprit et les mains, pour ne pas laisser soupçonner le trouble qui l'avait envahie. Elle avait encore le visage très rouge, mais ce détail pouvait être mis sur le compte de la chaleur qui s'échappait du foyer.

— Hé ! mais c'est que ça sent très bon ! déclara Jess Logan.

Sarah, qui avait fait semblant de ne pas l'entendre, se retourna pour l'accueillir. Elle nota, avec une légère déception, qu'il s'était rhabillé... Quelle folie ! Jamais son mari ne l'avait troublée à ce point, ne lui avait donné d'idées aussi... orientées.

Elle s'accorda une dose de café et nota que sa main tremblait. Elle en répandit une partie à côté de la tasse.

— Comment est Fairmont ? demanda-t-elle pour meubler la conversation.

— Assez tranquille, répondit Jess Logan installé à table. Désignant, de sa fourchette, le contenu de son assiette, il ajouta avec une gourmandise non dissimulée :

— C'est appétissant !

— Mangez pendant que c'est chaud.

Inutile de le lui répéter : il semblait ne pas avoir pris de nourriture de toute la journée. L'assiette se trouva bientôt vide et il conclut avec un soupir de satisfaction et ce jugement :

— Vraiment bon.

— Vous aviez quelque chose de spécial à faire là-bas ? demanda Sarah.

L'air épanoui de Jess Logan le quitta. Soudain il parut soucieux, il regarda à droite et à gauche, et sans conviction il répondit :

— Comme je vous l'ai dit, c'est assez tranquille.

— Fairmont, ce n'est pas la porte à côté. Vous devez être exténué, après un si long voyage. Moi, à votre place, j'aurais hâte de me mettre au lit.

À ce moment leurs regards se croisèrent et tous les deux rougirent jusqu'aux oreilles. Avec un bel ensemble, ils s'emparèrent de leur tasse de café, derrière laquelle ils se cachèrent tant bien que mal. Comme ils ne pouvaient faire semblant de boire très longtemps, ils reposèrent leur tasse, mais sans se regarder, et sans savoir que dire. Sarah trouva interminable ce moment.

Il y avait une question qui la turlupinait, cette question n'avait pas obtenu de réponse satisfaisante. Alors, elle la posa de nouveau.

— Qu'est-ce qui vous a obligé à entreprendre ce voyage à Fairmont ?

Elle avait passé une bonne partie de la journée à échafauder toutes les hypothèses possibles ou probables, et toujours elle en était revenue à la plus terrible, celle que rendait plausible la rumeur circulant en ville : tueur à gages, Jess Logan s'en était allé exécuter une de ses victimes.

Il la regarda droit dans les yeux et répondit :

— Les affaires...

— Quelle sorte d'affaires ?

— Vous, vous avez une idée derrière la tête.

Mal à l'aise, Sarah s'agita sur sa chaise et ne donna pas tout à fait le fond de sa pensée.

— Je sais que vous multipliez les efforts pour améliorer votre réputation. Or, c'est assez maladroit de disparaître pendant toute une journée, car les gens se demandent ce que vous manigancez, surtout après que vous avez reçu ce paquet mystérieux venant de New York.

Jess Logan émit un vague grognement, mais ne trouva rien à redire.

— Et puis, bien sûr, poursuivit Sarah, il y a l'incident de Kingston.

Il repoussa son assiette et, les bras croisés, demanda :

— Vous voulez savoir ce qu'il s'est passé, à Kingston ?

— Eh bien, murmura la jeune femme prise de court, en fait, je sais. J'ai entendu...

— Qu'avez-vous entendu ? Les racontars, ou la vérité ?

Courageusement, elle dit ce qu'elle savait... ou croyait savoir.

— On m'a dit que vous aviez tué un homme et que pour ce crime, vous étiez allé en prison.

— Exact, fit Jess Logan, fort tranquillement appuyé au dossier de sa chaise, les bras croisés. Et si c'était à refaire, je le referais.

La brutalité de sa voix, la dureté de son regard alarmèrent Sarah. Elle croyait connaître cet homme, mais ç'en était un autre, qu'elle découvrait là.

— Je suis tombé sur le shérif de Kingston, expliqua-t-il, alors qu'il essayait de violer une jeune fille. Je dis bien : violer. Vous savez ce que cela signifie ?

— Oui, murmura Sarah, pâle et tremblante.

— Je lui ai dit de cesser. Il n'a pas voulu. J'ai insisté. Il a tiré son revolver. J'ai visé le premier. Voilà, c'est aussi simple que cela.

— Mais... il était dans son tort. Et vous étiez en état de légitime défense...

Sarah n'avait presque plus de voix. Elle souffla :

— Y avait-il des témoins ?

— Oui, le shérif adjoint. L'ennui, c'est qu'il attendait son tour, si vous voyez ce que je veux dire.

— Et la jeune fille ? A-t-elle témoigné en votre faveur ?

— Je ne la connaissais pas, dit Jess Logan en haussant les épaules, l'air fataliste. Elle n'est pas venue à mon procès, mais qui pourrait l'en blâmer ? Ce genre d'incident n'est pas de ceux qu'une femme aime à se rappeler, encore moins à raconter.

— Alors, vous avez défendu une personne que vous ne connaissiez même pas ?

Le regard fixe, les dents serrées, le visage immobile comme celui d'une statue, Jess Logan répondit :

— À ce moment, j'ai pensé à ma mère, à mes trois sœurs, et il m'a paru impossible, impensable de passer mon chemin sans réagir, sans essayer de tirer la malheureuse jeune fille des griffes de ce sale type, et qu'il fût shérif ne changeait rien à l'affaire. Tout ce que je peux dire, c'est que je ne souhaitais pas sa mort.

Après un long moment de silence, Sarah soupira :

— Eh bien, le shérif de Kingston n'était certainement pas Leyton Lawrence.

Jess Logan sursauta.

— Vous savez, expliqua Sarah, le héros de ces petits romans pas chers, le redresseur de torts.

— Oui, je le connais très bien... Mais là n'est pas le problème. Mon problème, c'est que l'homme que j'ai descendu à Kingston était apparenté au shérif Neville.

— Je comprends mieux pourquoi il vous poursuit de sa vindicte.

— Eh oui, c'est comme ça...

Jess Logan se leva.

— Il faut que je rentre avec les enfants.

Sarah se leva aussi et lui prit le bras. Admirative, elle affirma :

— C'est bien d'avoir aidé cette jeune fille. Je crois que vous êtes un homme bon.

Ce compliment eut l'heur de gêner Jess Logan, qui rougit, détourna le regard, et, l'air

égaré, bredouilla :

— Vous voulez que je vous aide à ranger ?

En silence ils s'absorbèrent dans la routine du ménage, et quand ils sortirent, la cuisine était impeccable.

De la cour, Jess jeta un coup d'œil à l'intérieur et il se rappela comment il avait aperçu, dans la cuisine, Sarah Wakefield en chemise. Ce souvenir suscita en lui une vague de désir qui s'ajouta aux tendres sentiments qu'il nourrissait depuis un certain temps déjà, sentiments qu'il avait tenté de subjuguier pendant la journée, mais il n'avait pu appliquer son programme et ses deux épuisantes chevauchées ne lui avaient servi de rien pour cela. Il pensait donc qu'il était bel et bien pris, qu'il n'avait plus d'autre choix que d'accepter et de se rendre. Tout cela à cause d'un simple baiser ! Jamais un baiser ne l'avait autant affecté. La veille, les lèvres de Sarah Wakefield avaient tracé, dans son cœur et dans son esprit, une marque indélébile qui jamais ne disparaîtrait. Il n'avait même pas pu entrer dans la maison de plaisir de Fairmont, but de son voyage. C'était grave.

— Eh bien, dit-il, encore merci pour avoir gardé les enfants.

— Je vous en prie... C'est bien normal.

Sarah Wakefield restait sur l'escalier du perron, dans la lumière qui émanait de la cuisine ; pour ne pas s'aventurer dans l'ombre comme hier soir. Elle se méfiait, évidemment.

Jess se rapprocha d'elle. Il demanda :

— Jimmy a-t-il mouillé son pantalon ?

— Non, pas une seule fois.

Sarah Wakefield remonta en reculant, prête à rentrer en cas d'alerte.

— Je crois que vous avez raison, reprit Jess. Jimmy ne cherche qu'à attirer mon attention en se souillant continuellement. Il faut reconnaître que vous en connaissez un rayon sur les enfants, bien que vous n'en ayez pas eu vous-même.

Il s'appuya négligemment contre la rambarde du porche. Il était tout près de Sarah Wakefield, dont il entendait la respiration oppressée. D'une voix saccadée, elle murmura :

— Mes enfants... Je veux dire, mes élèves...

D'un baiser, Jess lui ferma la bouche. Il ne saurait donc jamais ce qu'elle voulait dire à propos de ses élèves, et cela lui importait peu. Contrairement à la veille, elle ne s'abandonna pas. Tout de suite elle recula sa tête pour lui soustraire sa bouche, mais il la poursuivit et, comme déjà il l'avait enlacée, elle ne pouvait lui échapper. Elle tenta bien de le repousser, des deux mains, mais c'était peine perdue. Il en éprouva une sorte de satisfaction qui augmenta le plaisir qu'il avait de lui donner ce baiser. Il se serra contre elle et s'émerveilla de sentir, au travers du rude tissu de sa chemise, les pointes des seins qu'il agaçait ainsi.

D'un geste brusque, Sarah Wakefield réussit toutefois à l'écartier d'elle. Elle gémit :

— Non, vous ne devez pas...

Elle lui apparut alors, non comme une femme émue qui fait quelques manières, mais comme une proie effrayée ; réellement effrayée. Que s'était-il donc passé ? À quoi avait-elle pensé ? Était-ce à cause de lui, de ses manières trop brutales peut-être ? Embarrassé, il balbutia :

— Sarah, je...

— Je vous en prie, allez-vous-en.

Elle pivota pour rentrer dans la maison.

— Si je vous ai heurtée, choquée...

— Non, ce n'est pas cela.

Alors, qu'avait-elle ? Ou qu'avait-il, lui ? Elle n'avait qu'à parler ! Elle reprit :

— Vous devriez partir, maintenant. Je vous en prie.

— Puisque vous me le demandez.

Jess espérait une explication, mais la porte se ferma avec un claquement sec. Le cœur

lourd, l'esprit troublé, il appela Jimmy et Maggie.

8.

Pourquoi tant de bruit ?

Sarah rejeta ses couvertures et s'assit dans le lit, cligna des yeux dans les rayons du soleil qui traversaient sa chambre. Elle se laissa retomber sur son oreiller et murmura :
« Pourquoi tant de bruit ? »

Pour savoir, elle se leva, se drapa dans sa robe de chambre et se rendit dans le salon. Elle colla son front contre la fenêtre puis jeta un coup d'œil entre les volets disjoints : Maggie et Jimmy jouaient dans la cour. Et comme, à ce moment, elle entendit un choc qui ébranlait toute la maison, elle sortit dans le vestibule pour aller ouvrir la porte.

— Jess ?

Il était là, sur le perron, au milieu d'un assortiment de marteaux, de scies, de boîtes pleines de clous, et de toutes sortes d'autres outils dont Sarah ne connaissait même pas les noms. Mais le plus étonnant, c'était le chariot chargé de planches que deux ouvriers déchargeaient à grand bruit : la pile, dans la cour, en était déjà haute.

— Bonjour ! dit Jess Logan en touchant la bordure de son chapeau.

L'air du matin était encore très frais malgré le soleil. Sarah croisa les bras sur sa poitrine et frissonna. Mais elle s'avança un peu plus, pour demander :

— Que se passe-t-il ici ?

Jess Logan désigna, du marteau qu'il tenait, la pile de planche qui montait derrière lui.

— Votre maison a besoin de quelques réparations.

— Le conseil d'administration s'est décidé ?

— Non, j'ai tout pris sous mon bonnet.

— Vous ?

Oubliant qu'elle n'était vêtue que de sa chemise de nuit et de sa robe de chambre, Sarah sortit pour de bon.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Je veux dire : je ne comprends pas.

Avant de lui répondre, Jess Logan attarda son regard sur elle et ce n'était pas dans les yeux qu'il la regardait ! Puis, s'arrachant à sa contemplation, il expliqua :

— Ce travail avait besoin d'être fait, alors je le fais.

— Mais tout cela a un prix, fit Sarah. C'est beaucoup d'argent. Je ne puis accepter.

— Vous me donnez toute l'aide que vous pouvez pour que je conserve la garde des enfants, rétorqua Jess Logan. Combien vous dois-je pour cela, à votre avis ?

En même temps, il la dévorait littéralement du regard. Soucieuse de mettre un terme au spectacle qu'elle donnait, Sarah recula dans l'ombre du vestibule et dit :

— Je ne sais trop que répondre à cela, sinon que je peux vous offrir du café.

— Excellente idée ! s'exclama Jess Logan.

Elle referma la porte et courut dans la cuisine où elle mit les préparatifs en marche. Puis elle fila dans sa chambre pour les soins de sa toilette. Elle revint enfin dans la cuisine pour préparer un plateau sur lequel elle disposa une assiette pleine de muffins, du beurre et un pot de miel, un pichet de lait, le pot de café fumant, les tasses et les cuillers.

Satisfaite, elle jeta un coup d'œil d'ensemble sur la table prête, puis s'assombrit. Que diraient les gens de la ville quand ils apprendraient que Jess Logan réparait sa maison ? Elle serait le sujet principal de conversation au cours des prochains jours ; c'était sûr. Elle

pensa donc aller dehors pour dire qu'elle renonçait à cette aide, puis elle songea que sa maison avait un grand besoin de réparations. Jess Logan lui offrait son aide, quand le conseil d'administration répétait qu'il n'avait pas les moyens d'entreprendre les travaux ? Quel mal à cela ? Qui pouvait trouver à y redire ?

Le chariot s'en était allé, les enfants jouaient sur le tas de planches et Jess Logan conversait avec Luke Trenton. Sarah cligna des yeux et s'approcha de la fenêtre pour s'assurer qu'elle avait bien vu. Que faisait Luke Trenton ici ?

Son plateau en main, elle sortit pour le déposer sur la petite table qui se trouvait à l'abri du porche, et elle cria :

— Ceux qui ont faim peuvent s'approcher.

Les enfants accoururent aussitôt, suivis de Jess Logan qui retirait ses gants. Seul Luke Trenton restait planté près du tas de planches.

— Bonjour, Luke, lui dit Sarah. Viens prendre quelque chose aussi.

Il ne bougea pas.

— Allez, arrive ici, cria Jess Logan. Tête basse, le gamin approcha. Sarah versait le lait dans les tasses pour les enfants ; elle les distribua puis présenta son assiette de muffins en disant à Luke :

— Quelle surprise ! Je ne m'y attendais pas du tout.

Il ne répondit pas et jeta un regard assez aigre sur Jess Logan qui lui asséna une claque amicale dans le dos — peut-être un peu plus brutale qu'il n'était nécessaire — et expliqua pour lui.

— Luke a soudain éprouvé le besoin de se rendre utile à la communauté. N'est-ce pas, Luke ?

Luke accusa le coup, se redressa et répondit d'une voix sourde :

— Oui, monsieur.

— Je te remercie du fond du cœur, dit Sarah en lui donnant un verre de lait.

Jess Logan se servit du café, le goûta, esquissa une moue appréciative puis prit la parole.

— Nous allons commencer par réparer ce porche branlant, puis nous nous attaquerons au toit. Je suppose que vous avez une fuite ou deux ?

— En fait, une ou deux fuites par pièce, répondit Sarah en lui proposant ses muffins. Je ne savais pas que vous vous y connaissiez en travaux du bâtiment.

— La rumeur ne vous a donc pas renseignée à ce sujet ? C'est pourtant moi qui ai construit le Capitole du Texas, et d'une seule main, encore !

Sarah éclata de rire et répondit :

— Ma foi, cette partie de vos exploits ne m'a pas été rapportée, ou je n'y ai pas prêté attention.

Jess Logan reposa sa tasse presque vide et avertit :

— Que notre présence ne vous empêche pas de vaquer à vos occupations habituelles du samedi. Faites tout simplement comme si nous n'étions pas là.

Or, le samedi était toujours, pour Sarah, le jour le plus long de la semaine, le plus ennuyeux aussi. Elle n'avait personne à qui parler, et dans sa petite maison elle tournait à l'infini en s'occupant à de menues corvées pour tuer le temps. Elle se trouvait donc enchantée d'avoir de la compagnie, et elle le dit.

— Votre présence ne m'importune pas, bien au contraire. Avez-vous l'intention de rester jusqu'à ce soir ?

Elle l'espérait ! Jess Logan examina le porche, recula pour jeter un coup d'œil sur le toit et répondit :

— À mon avis, il nous faudra au moins deux jours pour mettre tout en ordre comme j'en ai l'intention.

Luke Trenton soupira lourdement, mais ne dit rien.

— Je surveillerai les enfants pendant votre travail, proposa Sarah.

— Parfait ! Allons-y, donc ! dit Jess Logan après avoir terminé son café.

Luke s'essuya la bouche avec sa manche et le suivit, mais en traînant les pieds.

Reprenant son plateau, Sarah s'adressa à Maggie et à Jimmy.

— Venez avec moi, les enfants. Laissons les hommes travailler.

Jimmy croisa les bras très haut sur sa poitrine et gonfla les joues à l'excès. Il avait l'air très mécontent. Jess Logan le regarda, et en souriant dit à Sarah :

— Je crois comprendre ce que vous voulez dire quand vous prétendez que ce garçon peut parler sans utiliser de mots.

— À mon avis, il préfère rester ici plutôt que de venir avec moi.

— Cela me paraît tout à fait probant. Je le prendrai donc avec moi. Allez, viens, Jimmy. J'ai du travail à te donner.

Jess Logan se pencha sur sa boîte à outils et en tira un petit marteau qu'il tendit au garçon, avec une planchette et une poignée de clous. Puis il le laissa partir. Quand il se retourna, Sarah et Maggie avaient disparu à l'intérieur de la maison.

Adossé au tas de planches, les mains dans les poches, Luke Trenton considérait la maison d'un œil torve.

— Une véritable ruine, décréta-t-il. Vous feriez mieux de la mettre par terre, au lieu de perdre votre temps.

— Est-ce ainsi que ton père a l'habitude de travailler ? demanda Jess en remettant tranquillement ses gants.

— Je n'en sais rien, répondit Luke en haussant les épaules. Le travail, c'est en général mes frères qui s'en chargent.

— Tes frères, mais pas toi, évidemment. Remarque, c'est normal, puisque c'est toi le plus jeune de la famille ; le bébé, en quelque sorte.

Vexé, Luke se rebiffa.

— Attention, hein ? Je peux travailler aussi bien que mes frères !

— C'est vrai ? dit Jess en souriant. Montre-moi.

Il lança un marteau au garçon.

Ils se mirent à l'ouvrage. Tout d'abord il s'agissait de déclouer les planches pourries du porche. Luke montrait peu de dons et encore moins d'enthousiasme. Et quand il se donna un coup, il poussa un cri strident, jeta son marteau et introduisit dans sa bouche son pouce endolori.

— Qu'est-ce que ça fait mal ! répétait-il. Il était au bord des larmes alors que Jess se retenait difficilement de rire.

— Ce n'est pas drôle ! lui cria Luke. Regardez : ça saigne !

Jess consentit à s'approcher pour jeter un coup d'œil. Il assura placidement :

— À mon avis, tu survivras.

Luke donna un coup de pied dans son marteau qu'il envoya voltiger contre la paroi et s'exclama :

— J'en ai marre, de ce travail !

— Veux-tu rentrer avec Mme Wakefield et Maggie et me laisser finir le travail avec Jimmy ? proposa Jess.

Sans mot dire, Luke lui adressa un regard haineux et ramassa son marteau pour se remettre à l'ouvrage. L'ayant bien observé pendant une minute ou deux, Jess déclara :

— Je sais ce qui ne va pas. Tu devrais plutôt t'y prendre comme ceci.

Il lui prit le marteau et montra comment il fallait s'y prendre pour retirer un clou.

— Vu ? demanda-t-il. Luke émit une sorte de grognement qui pouvait passer pour un assentiment. Puis il se remit au travail. Plus jamais il ne tapa sur ses doigts.

*

* *

Aidée de Maggie, Sarah mettait la cuisine en ordre. La conversation allait bon train, l'enfant ayant une foule d'idées à proposer et de questions à poser. Elle avait l'esprit vif, et c'était un plaisir que de travailler en sa compagnie.

— Veux-tu me donner un coup de main pour la lessive ? demanda Sarah en posant son

balai dans un coin.

— Certainement, madame. Chez nous, c'est oncle Jess qui fait la lessive ; comme maman. La différence, c'est qu'il met de l'eau partout.

Maggie aidant, le travail prit ce jour-là deux fois plus de temps qu'il n'en fallait d'ordinaire. Mais ce détail importait peu pour Sarah dont la patience était sans limites. C'était une des raisons pour lesquelles elle aimait son métier : jamais elle ne s'énervait.

Les mains sur les hanches, elle contempla d'un air satisfait son linge qui venait d'être pendu et dit à Maggie :

— Nos hommes doivent avoir soif. Allons leur porter un peu d'eau. Du puits, elle tira un seau d'eau fraîche et le porta vers l'avant de la maison où l'attendait une incroyable surprise. Laisant tomber son seau dont l'eau l'éclaboussa, elle regarda, sans voix.

Les marches du perron et le plancher du porche avaient disparu, ainsi que les deux montants, mais l'un était déjà remplacé par une belle pièce de bois flambant neuve.

À genoux, Luke clouait les planches toutes blanches que Jess Logan s'occupait à scier pour leur donner la longueur adéquate.

Il connaissait son emploi ! Sérieux, concentré, il travaillait vite et bien, il était beau à voir ; si beau que Sarah s'imagina pressée dans ces bras musclés, qu'elle regretta d'avoir trop vite mis fin au baiser de la veille et se demanda si d'autres occasions se présenteraient. Après la scène qu'elle avait faite, il n'y fallait pas trop compter.

— Nous vous apportons de l'eau ! annonça Maggie.

Aussitôt, Jess Logan et Luke posèrent leurs outils pour approcher.

— Qu'est-ce que vous avancez vite ! dit Sarah en tendant à Jess la louche pleine d'eau.

Le chapeau repoussé à l'arrière du crâne, il but d'un trait et répondit :

— Je dois admettre que nous abattons plus de travail que je ne l'aurais espéré. Sarah passa ensuite la louche à Luke et, ayant jeté un coup d'œil machinal en direction de la route, elle lui dit :

— Tu vas être content : voici Megan qui arrive.

Il tourna la tête, si précipitamment qu'il renversa la moitié de la louche sur sa chemise.

— Bonjour madame, bonjour monsieur, dit la fillette qui s'arrêta à la barrière.

— Comment te sens-tu ? demanda Sarah. Mieux, j'espère.

— Oui, madame, beaucoup mieux. Je vous remercie. Puis-je dire quelques mots à Luke, s'il vous plaît ?

Celui-ci n'attendit pas d'avoir reçu la permission. D'un trait il ingurgita l'eau qui restait, jeta la louche dans le seau et courut vers la route.

— Megan a manqué l'école hier et avant-hier, expliqua Sarah à mi-voix, et trois jours encore, la semaine dernière. Il faut qu'elle ait été très malade, car elle n'est pas du genre à s'absenter pour un oui ou pour un non. D'ailleurs, elle a reçu un certificat d'assiduité, à la fin des deux trimestres précédents.

— Luke était-il absent les mêmes jours ? demanda Jess Logan.

— Non, pourquoi ?

Il reprit la louche, en versa le contenu sur son mouchoir pour s'asperger le front et expliqua :

— Parce que ces deux-là s'adorent. Ils pourraient avoir fait l'école buissonnière.

— S'adorer ? Je ne le pense pas ! s'exclama Sarah. Mais le comportement de Megan et de Luke infirmait son jugement : très proches l'un de l'autre, ils marchaient lentement et Luke penchait la tête sur l'épaule de Megan pour mieux entendre ce qu'elle avait à lui dire. Elle parlait vite et semblait troublée.

— Il faudra peut-être que j'aie un entretien avec eux, murmura Sarah.

Jess Logan reprit la louche, pour boire de nouveau.

— Le seul problème de cette gamine, dit-il, c'est qu'elle a le shérif Neville pour père. Et à cela, vous ne pouvez rien.

— Vous avez probablement raison. C'est un homme très protecteur ; trop, peut-être.

— Il fait bien !

Étonnée, Sarah demanda :

— Vous approuvez la conduite du shérif ?

Avec la louche vide, Jess Logan désigna Luke et répondit :

— J'ai été un gamin comme lui, et je sais exactement ce qu'il a en tête.

— Oh... ! dit Sarah.

Elle rougit, se mordilla les lèvres et reprit :

— Je persiste à penser que vous vous trompez. Luke et Megan sont bons amis, c'est tout.

Elle prit le seau qu'elle rangea dans l'ombre de la maison et demanda :

— Est-ce que vous avez faim ? J'ai du poulet au menu.

— J'en ai déjà l'eau à la bouche.

— Alors, je vous en réserve une part.

Sarah Wakefield rentra dans la maison. Sur la route, Luke était toujours en grande conversation avec Megan.

En attendant le garçon, Jess se rendit derrière la maison pour voir quelles réparations urgentes étaient à envisager de ce côté, mais il oublia très vite ses louables intentions. Son regard était, en effet, invinciblement attiré par le linge qui pendait sur le fil. Il éprouva le besoin de s'en approcher, non sans se le reprocher, mais sans pouvoir résister. Il songea qu'il n'avait rien à faire là, que surpris il pourrait être taxé d'indiscrétion grave, et néanmoins il y alla pour examiner tout cela de près, de très près.

Il prit entre ses doigts un pantalon de toile blanche que la brise gonflait et poussait vers lui : de la toile blanche ornée de broderies roses. Il caressa une chemise agrémentée de motifs jaune paille et se demanda si c'était bien celle-ci qu'il avait vue sur Sarah Wakefield, lorsqu'il l'avait surprise, l'autre soir, dans la cuisine ; bien possible...

Son cœur cognait à tout rompre dans sa poitrine et son émoi se manifestait d'une manière qui eût été très gênante si Sarah Wakefield se fût présentée à ce moment. Tout cela rien qu'en palpant un peu de lingerie !

Au coucher du soleil, Jess rassembla ses outils. Il avait bien travaillé tout l'après-midi, et Luke aussi, ce dernier parlant peu, seulement quand il était interpellé et répondant alors par monosyllabes. Jess se demanda si le travail continuait à l'ennuyer, ou si ce mutisme devait être expliqué autrement, par exemple par le long entretien que le garçon avait eu avec Megan.

— Allez, tu peux rentrer chez toi, maintenant, dit Jess quand le chantier fut en ordre.

Au lieu de filer comme c'était à prévoir, Luke s'attarda. Indécis il tourna autour de Jess et, le regard fixé sur la maison en travaux, il finit par déclarer :

— Il y a encore beaucoup à faire. Je suppose que vous aurez besoin de moi lundi.

— Non, je te rends ta liberté. Tu as fait ton temps, répondit Jess en jetant ses gants sur la caisse à outils. Sais-tu que tu m'as étonné, Luke ? Tu es un bon travailleur, et tu apprends vite. Ce fut un plaisir que de t'avoir comme assistant.

— Ah, oui ?

— Oui. Passe me voir quand tu veux, tu seras toujours le bienvenu. Comme tu l'as toi-même fait remarquer, il y a encore du travail pour plusieurs jours.

— Eh bien, bonne nuit, monsieur...

Luke s'en alla lentement, en traînant les pieds. Jess savait déjà que celui-ci reviendrait dès le surlendemain, à la première heure.

Sur le seuil, Jess eut un moment d'hésitation. Il faillit renoncer, et s'en retourner sans pénétrer à l'intérieur. Tous ces visages tournés vers lui, avec ces yeux exorbités, ces mâchoires pendantes... et déjà les murmures désapprobateurs. Il avait beau ne pas être émotif, il était ému ; assez agacé, aussi.

Mais il n'était pas venu jusque-là pour fuir. Prenant une longue inspiration, tenant fermement la main de Maggie et de Jimmy, il s'engagea dans l'allée centrale. Trouverait-il

un banc libre ? possible ; un visage ami ? moins sûr. Ces pieux paroissiens avaient-ils lu la Bible ? Était-ce ainsi qu'on accueillait le fils prodigue ?

Nate Tompkins assistait à l'office, mais il s'était placé dans le premier banc, avec Kirby Sullivan : un peu trop près du pasteur, au goût de Jess. Rory Garrette lui adressa un clin d'œil pour l'inviter à venir près de lui, mais Alma lui jeta un regard tellement glacial qu'il préféra chercher ailleurs. Mme McDougal observait, le visage fermé.

— Nous pourrions nous asseoir près de Mme Wakefield, chuchota Maggie. Elle est toute seule à son banc.

— Pourquoi pas ?

Le trio s'enfila dans le banc sur lequel la maîtresse glissait pour céder la place.

— Juste à temps, murmura-t-elle. Je commençais à m'inquiéter.

— Nous avons eu un petit problème, souffla Jess.

— Rien de grave, j'espère ?

— Non...

e révérend Sullivan prenait place au pupitre. Jess le désigna du menton et ajouta :

— Il ne va pas m'incendier, au moins ?

— Ce n'est pas un mauvais homme. Mais chut ! l'office va commencer.

Jess sentait, presque physiquement, les regards fixés sur lui. Il envisagea un moment de se lever pour crier : «Eh bien, regardez-moi une bonne fois pour toutes, et ensuite fichez-moi la paix ! Mais il savait que ce ne serait pas de bonne politique. Il était entré dans cette église pour être accepté par la communauté, pas pour causer un scandale qui le mettrait au ban de la société pour longtemps encore ; sans compter les conséquences terribles pour Maggie et Jimmy. Il prit donc une attitude convenable, tête basse et paupières mi-closes... pas trop cependant car il risquait de s'endormir. Il était fatigué, ayant passé une grande partie de la nuit à préparer les vêtements de sa petite famille : lavage et repassage l'avaient tenu éveillé jusqu'aux petites heures du jour. Et à peine s'était-il endormi qu'il fallait se lever pour habiller les enfants et leur rappeler quelques règles élémentaires de savoir-vivre. Vraiment, il avait fait de son mieux.

Le sermon était un peu long, mais le révérend Sullivan ne sermonnait personne en particulier. Jess en était heureux, presque béat. Jimmy, en revanche, lui donnait du souci : il ne cessait de se tortiller en soupirant lourdement. Pour le calmer, Jess sortit de sa poche une feuille de papier et un crayon qu'il avait préparés à cette intention.

Quand le diacre Foley lui présenta le panier de la quête, il y laissa tomber, d'assez haut, une belle pièce de vingt dollars — aumône considérable ! — en espérant qu'elle serait aperçue par les curieux et les bavards ; que son tintement, pour ainsi dire, serait entendu par toute la ville.

Au moment de se séparer, l'assemblée chantait avec entrain «En avant, soldats du Christ !», Mlle Marshall tapait comme une sourde sur le clavier de l'harmonium. Elle avait déjà cent ans bien sonnés quand Jess avait quitté Walker et elle était toujours là, fidèle au poste. En outre, si elle jouait sans finesse, ses notes étaient justes.

Jess éprouvait un sentiment étrange à se retrouver dans cette église, après si longtemps. Il pensait à Cassie qui aimait bien bavarder avec lui pendant les offices, et leur conversation en catimini durait tant que l'une ou l'autre des terribles sœurs Newton ne s'apercevait de rien, car alors une claque sèche sur l'arrière du crâne les réduisait vite au silence... pour quelque temps.

À la porte de l'église, le révérend Sullivan saluait ses paroissiens qui sortaient, il avait un mot aimable pour chacun d'eux.

— Ravi que vous ayez pu vous joindre à nous, déclara-t-il à Jess en lui serrant la main.

Celui-ci répondit :

— J'avais l'intention d'amener les enfants au catéchisme. Est-ce possible ?

Fiona se tenait à côté de son mari. Ses yeux brillèrent de joie et ce fut elle qui répondit :

— Mais comment donc ! Venez jeudi soir, après le dîner.

— Grand merci, madame.

Devant l'église, les paroissiens s'étaient rassemblés en petits groupes qui discutaient ferme avant de regagner leurs maisons. Les hommes parlaient affaires, du temps et des récoltes, pendant que ces dames échangeaient des recettes de cuisine ou des systèmes pour l'éducation des enfants.

Jimmy et Maggie l'ayant abandonné pour courir jouer quelques instants avec des amis, Jess se trouva soudain seul au milieu de la population qui ne lui avait pas encore marqué qu'elle l'acceptait. Gêné aux entournures, il examinait la pointe de ses bottes et jetait des coups d'œil furtifs à droite et à gauche. Où était Sarah Wakefield ? C'était à cause d'elle qu'il était là. Pourquoi ne venait-elle pas lui tenir compagnie ?

Ce fut Nate Tompkins qu'il vit venir à lui.

— Salut, Jess ! Content de te voir. Comment ça va ?

Soulagé d'avoir enfin quelqu'un à qui parler, Jess répondit avec bonne humeur :

— Tout va bien.

Puis il y eut Rory Garrette, qui arrivait lentement, en s'appuyant sur sa canne, et qui déclara d'emblée :

— Vous connaissez la nouvelle ? Il paraît que la banque de Fairmont a été cambriolée, voilà de ça deux ou trois jours.

— Je le savais, dit Nate. Et j'ai été étonné, parce que Fairmont est une ville plutôt tranquille.

— Pensez-vous que ce soit un coup de la bande à Toliver ?

— Non, affirma Nate, catégoriquement.

— Et le fils Gibb ? Vous savez, le frère de Zack.

— Pas lui non plus.

Rory Garrette frappa le sol de sa canne et demanda :

— Qui, alors ?

— Le shérif de Fairmont n'en sait rien du tout. Personne n'a pu mettre un nom sur le visage du bandit.

— Parce qu'il s'agit d'un homme seul ?

— C'est ce que disent tous les témoins.

— Il y en a qui ont vraiment toutes les audaces... Vous croyez qu'on pourrait le voir par ici ?

— Ce n'est pas impossible. C'est pourquoi le shérif Neville et moi-même nous ouvrons l'œil, et le bon ! affirma Nate en bombant le torse.

— Un homme solitaire, murmura Rory. Eh bien, je vais vous dire une bonne chose, moi : le shérif Neville aurait tout intérêt à relire les aventures de Leyton Lawrence, car en voilà un qui s'y connaît pour mettre les bandits en prison !

Dwight Rutledge arriva sur ces entrefaites. En redingote noire, gilet brodé et cravate à rayures, il était sans conteste possible l'homme le plus élégant de la paroisse. Sans façons, il s'introduisit dans le petit cercle.

— Bonjour, monsieur le shérif adjoint, dit-il en touchant son chapeau à large bord. Je n'ai pas pu ne pas entendre ce que vous disiez à l'instant, et je voudrais simplement vous faire savoir que si vous avez besoin d'aide pour lutter contre la délinquance, je suis votre homme !

— Faux jeton ! murmura Rory, pour l'oreille de Jess seulement.

— Je transmettrai le message au shérif, répondit Nate Tompkins.

Puis il désigna un groupe de jeunes gens qui discutaient un peu plus loin et demanda :

— Votre Zack Gibb vous a-t-il appris quelque chose sur son frère ? Des fois que celui-ci aurait l'intention de se montrer en ville...

— Non, pas un mot, dit Dwight Rutledge, les pouces passés dans les poches de son gilet. Mais vous savez que ce garçon est un excellent employé, pas du tout de la graine de bandit comme son frère. C'est bien simple, il travaille comme un bœuf ! Depuis un an qu'il est employé chez moi, il n'a été absent qu'une seule journée, et c'était la semaine dernière. Je peux dire qu'il n'y a qu'un bon Gibb, et c'est moi qui en ai hérité !

— Bon ou pas, murmura Nate, dites-lui de se méfier du shérif Neville, car celui-ci n'aime pas la famille et la tient tout entière pour du gibier de potence. Il y a beau temps qu'il aurait envoyé votre Zack se faire voir ailleurs, s'il ne travaillait pas pour vous.

— Zack connaît les sentiments de Neville, affirma Dwight Rutledge. Et ce n'est pas plus mal. Ce qu'il y a de bien avec notre shérif, c'est qu'il n'est pas un hypocrite. Avec lui, on sait toujours à quoi s'en tenir. N'est-ce pas, Logan ?

Jess esquissa un sourire mécanique assez peu crédible. Il avait plutôt envie de mettre son poing dans la figure de Dwight Rutledge, un homme qui l'agaçait au plus haut point.

— Ce que je sais de Neville, fit-il froidement, c'est qu'il ne supporte pas les hommes qui ont assez de caractère pour lui tenir tête. Il n'apprécie que les carpettes.

— Dois-je prendre cette allusion pour moi ? demanda Dwight Rutledge, sans desserrer les mâchoires.

— C'est à vous de voir.

— Ah oui ?

— Oui.

La discussion pouvait dégénérer en pugilat. Déjà Dwight Rutledge, les poings serrés, s'approchait de Jess qui ne recula point. Mais Nate s'interposa entre les deux hommes et pria :

— Jess, veux-tu venir avec moi un moment, s'il te plaît ?

— Dommage..., murmura Rory déçu.

À l'écart, Nate apostropha Jess.

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu as perdu la raison, ou quoi ?

— Mais cet individu...

— Casse-lui la figure devant l'église et tu es sûr de conserver la garde des enfants.

Penaud, Jess baissa la tête et bredouilla :

— Tu as raison.

— Bien sûr que j'ai raison ! fit Nate en lui claquant l'épaule. Il faut t'en tenir au plan que Sarah Wakefield et toi avez mis au point. Pense que le shérif Neville te surveille jour et nuit. Même quand tu ne le vois pas, il est là.

Jess hocha longuement la tête.

— J'y penserai... Et merci.

Sarah n'avait rien perdu de la scène. Certes, elle ne pouvait savoir quelles paroles avaient été prononcées par Dwight Rutledge, mais les effets sur Jess en étaient patents, même de loin. Affreusement inquiète, elle avait retenu sa respiration et ne l'avait relâchée que lorsqu'elle avait vu Nate Tompkins s'interposer, puis emmener Jess à l'écart. Mais voilà qu'Alma Garrette arrivait et lui disait, d'une voix coupante comme l'acier :

— On ne peut pas dire que vous choisissiez bien les gens avec qui vous vous asseyez à l'église !

L'estomac noué, Sarah répondit comme si elle avait besoin de se justifier.

— Maggie est une de mes élèves, c'est tout.

Alma haussa les sourcils d'un air ironique et c'est avec un sourire mauvais qu'elle lança :

— C'est cela ! On y croit tous.

Invinciblement, le regard de Sarah était attiré par Jess qui se tenait non loin d'elle. Elle savait quelle épreuve difficile il venait de s'imposer en venant à l'église, et elle avait envie d'aller lui tenir compagnie pour le reconforter. Mais Alma Garrette l'entretenait, elle ne pouvait se permettre de la planter là, car cet affront lui serait compté à débit, ainsi qu'à celui de Jess lors de la prochaine audience du tribunal.

C'est avec joie qu'elle vit arriver Lottie Myers, laquelle claironna :

— J'ai changé d'avis. Je vous ferai plutôt une tarte aux cerises.

Un peu radoucie, Alma prit un ton protecteur pour dire à Sarah :

— C'est bien que vous ayez organisé cette fête. L'école en avait tant besoin, et toute la ville aussi. Cassie Hayden ne se donnait pas tant de peine. Évidemment, elle n'avait pas le

temps ; sans mari, vous pensez, la pauvre !

Lottie se rapprocha pour confier :

— Pour vous dire la vérité, je n'ai jamais aimé cet homme.

— Un type louche, ajouta Alma. Il ne pouvait pas garder un emploi ! Moi, je vous le dis : s'il n'avait pas obligé Cassie à vendre le bien de ses parents, je me demande comment ils auraient réussi à joindre les deux bouts. Elle, elle ne voulait pas vendre, et pourtant, il n'était pas question pour elle de tenir la ferme. Remarquez, après l'incendie et tout ça, on la comprend un peu.

— L'argent produit par cette vente n'a pas duré longtemps, renchérit Lottie. Et quand il n'y a plus rien eu à croquer, Jed Hayden a disparu.

Alma Garrette reprit, pour Sarah, le fil de l'histoire.

— Voilà comment Cassie s'est retrouvée avec deux enfants dans une misérable bicoque, et sans argent. Au moins était-elle débarrassée de son bon à rien, et il faut reconnaître qu'elle s'en est bien sortie... Ce qui me chagrine, c'est que son frère arrive maintenant pour mettre la main sur la maison qu'elle s'est donné tant de peine à acquérir. Si vous me le demandez, je vous dirai que je trouve le procédé scandaleux. Quoi ! voilà un homme qui ne met plus les pieds à Walker pendant des années, et qui réapparaît soudain parce que la jolie maison de sa sœur est à prendre ?

— On peut se demander où il trouve ses moyens de subsistance, dit Lottie, lèvres pincées. Il n'a pas d'emploi, et pas assez de terre pour en vivre. Alors, la question se pose : comment fait-il ?

Dwight Rutledge arrivait. Il salua ces dames et tout de suite s'intégra à la conversation.

— Avez-vous entendu parler de l'attaque de banque qui a eu lieu à Fairmont ?

— À Fairmont ? s'étonna Lottie Myers ; une ville si tranquille ! Cassie y allait de temps en temps. Elle n'y a jamais eu le moindre ennui.

Dwight Rutledge approuva de maints hochements de tête puis énonça d'une voix douce :

— J'ai entendu dire que Jess Logan était allé à Fairmont, ces derniers jours. Je ne sais plus exactement quand, mais il me semble bien que c'était le jour de cet incident. Drôle de coïncidence, vous ne trouvez pas ?

Sarah réagit vivement.

— Est-ce une accusation que vous lancez, monsieur ?

Bombant la poitrine, Dwight Rutledge répondit avec superbe :

— Chère petite madame, je me tiens au courant pour savoir ce qu'il se passe. C'est le devoir de tout homme qui tient à se protéger... et à protéger aussi ceux auxquels il tient... une femme, par exemple.

Sarah se troubla et ne sut que répondre à cette allusion à peine voilée aux visées que cet homme avait sur elle. Fort heureusement, Fiona Sullivan arrivait, souriante comme toujours.

— Sarah ! s'exclama-t-elle. Que je suis aise de vous retrouver enfin ! Je vous cherchais depuis un moment, pour vous dire de venir déjeuner et passer la journée avec nous. Vous n'allez pas rester toute seule, par ce beau temps !

La solitude, Sarah la redoutait en effet, mais ce n'était pas de la famille du pasteur qu'elle rêvait... Rêve impossible, hélas ! Elle avait tant aimé la journée de la veille, avec Maggie et Jimmy, avec Luke aussi, Megan encore venant passer un moment... et avec Jess, bien sûr. Il n'était venu que pour travailler, et payer la dette qu'il imaginait avoir parce qu'elle l'aidait. Cela dit, elle ne pouvait espérer le voir réapparaître aujourd'hui pour une visite de courtoisie, et même si cela se produisait, elle devrait lui fermer sa porte. Tout cela n'était pas convenable, pas convenable du tout !

— Merci, Fiona, cela me fait vraiment plaisir.

— Parfait ! M. Rutledge se joindra à nous.

Radieux, Dwight Rutledge s'avança.

— Mesdames, si vous le permettez, je vous accompagnerai. Sans attendre de permission, il glissa son bras sous celui de Sarah, dont il tapota la main pour lui murmurer à l'oreille :

— Avec moi, vous ne craignez rien.

Grinçant des dents, Sarah se représenta le scandale affreux qu'elle causerait si elle giflait l'importun. Avec regret elle tourna la tête pour apercevoir Jess, et Maggie, et le petit Jimmy qui s'en allaient chez eux. Soudain, la perspective d'avoir à passer tout le reste de la journée chez le pasteur Sullivan lui parut très, très pénible.

9.

D'un seul coup de marteau, d'un seul, Jess enfonça un clou dans la planche ; puis le suivant ; puis encore un autre. Il avait commencé depuis un bon moment déjà et il ne s'arrêtait pas. Obstiné, il alignait les planches et les fixait.

— Quelque chose qui ne va pas, monsieur ?

Jess s'arrêta et, le marteau en l'air, il se tourna vers Luke Trenton. Oui, il y avait quelque chose qui n'allait pas. Seulement, il ne savait pas exactement quoi.

— Vous tapez comme un fou, dit le gamin en s'approchant. D'un geste il désigna l'école de l'autre côté de la route et ajouta :

— Je suis venu aussi vite que j'ai pu. Je ne m'arrête qu'une minute.

Accroupi, Jess essuya avec sa manche la sueur qui dégoulinait de son front et lui brûlait les yeux. L'école s'était terminée quelques minutes auparavant, et si Sarah Wakefield s'en était venue aussitôt à la maison, elle ne s'était arrêtée que le temps de dire bonsoir, puis elle était rentrée très vite avec Maggie et Jimmy en refermant la porte derrière elle. Alors, oui, il y avait quelque chose qui n'allait pas. Mais Jess ne savait pas exactement quoi.

— Non, rien, tout va bien, dit-il à Luke.

— Donc, vous voulez bien que je vous aide ?

— L'aide est toujours la bienvenue. Attrape un marteau et mets-toi au travail.

Aussitôt Luke posa ses livres et plongea sa main dans le seau d'où il retira une pleine poignée de clous. Mais avant de commencer il demanda encore :

— Vraiment, ça ne vous dérange pas ?

— Si ça me dérangeait, je te le dirais.

Et Jess se pencha en avant pour taper sur le clou suivant. Du coin de l'œil, il vit que Luke ne bougeait pas, qu'il semblait inquiet. Il se redressa et l'apostropha :

— Alors, qu'est-ce qui t'embête ?

— Mais rien, monsieur, répondit Luke, très vite.

Trop vite, peut-être. Il jeta un nouveau regard en direction de la route et ajouta, indécis :

— C'est seulement que... non, rien.

Jess n'avait pas besoin de scruter les environs pour savoir qui suscitait l'intérêt embarrassé du garçon : Megan Neville, bien sûr. Il lui dit :

— Dépêche-toi si tu veux m'aider, parce que nous n'aurons plus de bonne lumière très longtemps.

Luke prit place sous le porche. À genoux, il mit une planche en place, mais au lieu de planter ses clous, il se redressa pour déplorer :

— Mon père ne veut pas que j'aide à la maison, parce que j'ai beaucoup de frères plus grands que moi.

— S'il savait comme tu travailles bien, il t'embaucherait plus souvent, répondit Jess, entre deux coups de marteau.

Luke commença sa besogne. Il planta quelques clous mais éprouva bientôt le besoin de s'arrêter.

— Je pourrais vous demander quelque chose ?

Jess avait mal aux genoux. Il s'arrêta donc volontiers. Assis sur les marches du perron, il acquiesça :

— Vas-y.

— C'est à propos...

Luke s'arrêta là, vint s'asseoir à côté de Jess et reprit, tout bas :

— C'est à propos... des dames.

«Aïe !» pensa Jess. Son premier mouvement fut de se lever pour répondre sèchement qu'il n'avait pas à répondre à ce genre de questions, et que si Luke avait des soucis avec les dames, il devait s'en ouvrir à son père plutôt qu'à lui. Mais il se ravisa, d'une part parce qu'il savait que ce père-là avait peu de temps à consacrer à son fils ; d'autre part parce qu'il était plutôt flatté de la confiance que lui témoignait Luke.

— Continue, murmura-t-il.

— Voici... Comment savent-elles... quand elles ont un bébé... en elles ?

Jess croisa les bras et leva les yeux au ciel. Il était plutôt soulagé que la question n'eût pas été de savoir comment on fabriquait le bébé.

— Tu as des sœurs, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Donc, tu sais que chaque mois, elles...

— Évidemment !

— Eh bien, c'est un cycle, qui s'arrête quand elles ont un bébé.

Sourcils froncés, Luke hocha longuement la tête, à petits coups saccadés. Puis il se tourna vers Jess.

— Est-ce qu'elles ont un bébé chaque fois que... chaque fois qu'elles... Enfin, vous voyez ce que je veux dire ?

— Je vois. La réponse est : non, pas chaque fois.

— Alors, quand ?

Jess souleva les épaules, gonfla les joues et expira lentement.

— Cela a un rapport avec le cycle dont je te parlais. Mais je ne saurais t'en dire plus.

Luke se mordilla les lèvres, en silence, puis reprit :

— Est-ce qu'on peut l'arrêter ?

— Quoi ? Le cycle ?

— Non, le bébé, murmura Luke.

Abasourdi, Jess jeta un coup d'œil de côté sur le garçon qui, les coudes sur les genoux, regardait fixement le sol entre ses pieds. Il répondit, tout bas :

— Il y a un moyen, oui. Les femmes savent lequel, mais moi, je l'ignore. C'est une grave décision, tu sais.

Il attendit d'autres questions, des confidences peut-être, mais après un long moment de silence, Luke se redressa et le regarda pour dire simplement :

— Merci.

— Est-ce qu'il y a encore autre chose dont tu voudrais parler ? Le garçon sembla hésiter, il parut prêt à poser une nouvelle question, mais il secoua la tête et affirma :

— Non, plus rien.

Pourtant, Jess savait que le sujet était loin d'être épuisé. Luke paraissait inquiet, très inquiet même. Il lui posa donc la main sur l'épaule en déclarant :

— Tout le monde a des soucis, mais certains sont plus lourds que les autres et il est difficile de les porter seul. Dans ce cas, il vaut mieux trouver quelqu'un avec qui les partager : cela fait moins lourd sur les épaules.

Luke baissait la tête. Plusieurs fois il la releva pour jeter un bref coup d'œil à Jess qui, chaque fois, crut qu'il allait recueillir d'autres confidences. Mais le garçon resta muet. Jess souffrait de le voir ainsi, et il comprenait d'autant mieux ce qu'il éprouvait qu'il était passé lui aussi par les mêmes épreuves. Mais alors que lui-même n'avait personne à qui se confier, Luke trouvait en lui un interlocuteur favorable. Pour l'encourager à parler, il lui posa cette question, sans brutalité :

— Tu es sûr que tu n'as plus rien à me dire ?

Une longue minute passa. Puis le garçon secoua de nouveau la tête.

— Non, monsieur, plus rien. Vous ne croyez pas que nous ferions mieux de terminer ce porche ?

Inutile de le forcer : il ne parlerait pas s'il n'en avait pas envie. Jess opina donc du chef, mais en reprenant son marteau, il ajouta tout de même :

— Si tu changes d'avis, n'hésite pas à me le faire savoir.

À l'intérieur, Sarah s'efforçait de ne pas regarder devant la fenêtre, elle se retenait d'aller sur le seuil pour constater l'état d'avancement des travaux. Pour tromper sa fébrilité, elle s'activait aux travaux du ménage — balayage, récurage, époussetage... et à la préparation des cours de la semaine. Quand elle n'eut plus rien à faire, elle lut une histoire à Maggie et à Jimmy. Bref, elle fit de son mieux pour rester enfermée.

Elle savait pourtant que son combat était perdu d'avance, que tôt ou tard elle finirait par céder. À plusieurs reprises elle alla dans le salon, sans aucun prétexte, simplement pour le plaisir d'entendre le bruit des coups de marteau sur les clous, la voix de Jess donnant des conseils à Luke. C'était plus fort qu'elle et elle ne pouvait que le constater, non sans émettre force soupirs.

Sentant tout proche le moment de sa reddition, elle s'enferma dans la cuisine pour préparer le repas, et il est vrai qu'avec les enfants qui s'agitaient autour d'elle et touchaient à tout, elle eut pendant un long moment l'esprit bien accaparé. Mais si elle n'alla pas à Jess, ce fut Jess qui vint à elle, en surgissant soudain sur le seuil. Elle voulut jouer celle qui n'avait rien entendu, ou qui, trop occupée, ne pouvait se retourner, mais cette coquetterie lui parut bientôt aussi vaine que sotte.

— Luke restera-t-il pour le dîner ? demanda-t-elle.

— Non ; d'ailleurs, il est déjà parti, dit Jess Logan en accrochant son chapeau à la patère... Maggie et Jimmy, vous ne voudriez pas aller jouer dehors, un moment ?

Les enfants ne se firent pas prier. Abandonnant les ustensiles de cuisine avec lesquels ils s'occupaient, ils sortirent en courant, Maggie tirant Jimmy par la main.

Jess Logan ferma alors la porte de la cuisine et s'approcha de Sarah, qui trouva soudain la pièce très étroite, et étonnamment chaude : mais le fourneau, où pourtant ronflait un bon feu, n'était pour rien dans cette constatation, c'était elle qui ardaït soudain comme si elle eût été prise de fièvre.

— Il faut que je vous parle de quelque chose, lui dit-il.

Elle préleva des pommes de terre qui cuisaient dans une marmite et se mit à les peler : c'était une bonne occupation qui l'obligeait à garder les yeux baissés. Elle s'enquit :

— Des ennuis ?

Il se rapprocha.

— Je pense que vous avez tort d'imaginer que Luke et Megan sont simplement de bons amis.

— Pourquoi ?

— Il vient de me poser beaucoup de questions sur les bébés... comment une femme sait qu'elle en attend un, des choses de cet ordre-là, vous voyez ? Et puis, il m'a paru agité.

— Il est normal que les garçons de cet âge aient ce genre de curiosité.

— Je pense qu'il ne s'agit pas seulement de curiosité.

— Je ne peux pas croire que je me sois trompée à leur sujet. J'aurais vu... Vous croyez vraiment qu'ils ont une relation... sérieuse ?

— Sarah ! Il m'a parlé de bébés.

— Oh ! mon Dieu !

Les mains subitement toutes tremblantes, Sarah faillit se couper. Elle abandonna ses pommes de terre, essuya ses mains dans son tablier et dit :

— Il faudrait peut-être que je parle à Megan.

— Faites ce qui vous semblera le mieux. C'est vous qui savez. Par chance, j'ai encore beaucoup d'années devant moi avant d'être confronté à ce genre de situation.

Jess Logan reprit son chapeau et conclut :

— Encore quelques petits travaux avant la nuit, et ce sera bon !

Sarah le regarda sortir, et lutta contre la très forte tentation qu'elle éprouvait de le suivre dehors. C'était lui qui, maintenant, se tenait à l'écart. Il ne s'approchait plus et quand il avait à parler, comme à l'instant, il allait droit au but, s'en tenait à l'essentiel et s'éloignait aussitôt. Belle discrétion, dont elle eût dû lui être reconnaissante ; un tact admirable... Et pourtant, elle en était insatisfaite, c'était tout juste s'il ne l'agaçait pas, avec sa réserve.

Elle retourna à ses pommes de terre et chercha de quoi occuper son esprit chagrin — avec de saines réflexions, comme par exemple celle-ci : à trop s'afficher avec Jess Logan, elle aurait des ennuis avec le conseil d'école, parce que Logan était mal vu en ville... Allons bon, c'était encore à lui qu'elle pensait !

— Maintenant, vous allez vous calmer, tous les deux, hein ? Et tout de suite !

Tirant Jimmy et Maggie par la main, Jess sortit avec eux du Bazar Général. Il était à bout, il avait du mal à contenir sa colère.

Jimmy avait été insupportable depuis le matin. D'abord il avait renversé, dans la cuisine, un paquet de farine qu'il avait répandue dans toute la maison à la semelle de ses chaussures. À midi, il avait refusé de manger, sans rien dire bien sûr, mais en montrant, par sa mine dégoûtée, qu'il n'aimait pas les plats préparés par Jess.

Quant à Maggie... c'était tout juste mieux. Dès qu'elle était rentrée de l'école, elle avait multiplié les caprices, demandé plusieurs fois pourquoi on n'allait pas chez Mme Wakefield, fait la grimace en voyant le dîner que Jess préparait, multiplié les questions à propos de tout et de rien...

Jess n'avait pas laissé exploser sa colère, pas encore. Il se trouvait héroïque. Et dans l'espoir de calmer son petit monde, pour se changer les idées aussi, il avait décrété une expédition en ville : les visites au Bazar Général, en général, s'avéraient bénéfiques. Hélas ! c'était tout le contraire, pour cette fois. Se sentant prêt à donner une correction générale, devant les Turner et quelques clients, Jess avait préféré sortir très vite, prendre la fuite plutôt.

Maintenant ils marchaient tous les trois dans la ville, Jimmy et Maggie ayant chacun une main dans le sac où se trouvait leur sucette, parce que Jess leur avait, tout de même, acheté une sucette ; pour se faire pardonner, peut-être ? Bien que très en rogne, il s'était plusieurs fois demandé si les enfants ne réagissaient pas, tout simplement, à son humeur, qu'il n'avait pas spécialement bonne depuis quelque temps.

De son courroux, toutefois, il connaissait la raison : Sarah. Elle l'obsédait littéralement. Il pensait à elle le jour, en rêvait la nuit... quand il réussissait à dormir. Mais la jeune femme était inaccessible, à l'évidence elle se méfiait, peut-être même avait-elle peur de lui.

Pourquoi, peur ? se demandait-il. Il n'avait rien tenté de plus grave que de lui donner un baiser — non deux. Rien de bien méchant tout de même. Elle avait été mariée, et savait donc sur quoi se fondaient les relations entre les êtres humains. Si l'homme ne faisait pas le premier pas, il n'y avait plus d'amour possible, n'est-ce pas ?

Mais elle lui avait signifié que de son baiser elle ne voulait pas, alors il n'avait pas insisté. Il n'était pas du genre à forcer une femme qui se refusait à lui. Donc il s'était promis que plus jamais il n'essaierait de l'embrasser. Il en souffrait, ô combien ! Il en souffrirait longtemps, mais il était décidé à tenir bon, à ne même pas tirer une mine de cent pieds de long. En cela aussi, il se trouvait héroïque.

Au moment de traverser la rue, il retint avec fermeté les enfants, pour laisser passer un énorme chariot tiré par quatre chevaux lancés au galop ; on n'avait pas idée d'aller si vite, dans une ville ! Sévère, il suivit du regard l'attelage fou, et quand celui-ci eut disparu dans un nuage de poussière, il aperçut, devant l'entrepôt de grains et de fourrages, Dwight Rutledge qui discutait avec Zack Gibb.

Soudain lui vint une idée gênante qui lui tordit l'estomac et lui donna la nausée : peut-être que Dwight Rutledge avait, lui aussi, essayé d'embrasser Sarah. Intolérable ! Assurément, son humeur s'améliorerait beaucoup s'il pouvait lancer son poing dans la

figure de cet individu.

— Oncle Jess, j'ai faim, dit Maggie en le tirant par la manche. Pourquoi est-ce que nous n'allons pas dîner chez Mme Wakefield, ce soir ? Hein ? Tu peux me le dire ?

— Ce soir, nous irons dîner au Geai Bleu.

— Avec Mme Wakefield ? Est-ce qu'elle vient avec nous ?

— Non, elle...

Jimmy laissa tomber sa sucette qui roula sur le trottoir. Il la ramassa et incontinent se la fourra dans la bouche.

— Ah, non ! s'écria Jess en s'agenouillant devant lui. Je t'ai déjà dit cent fois qu'on ne ramassait pas des choses par terre pour les manger. C'est sale ! Allez, donne-moi ça ! Il extirpa la sucette et l'envoya au loin. Jimmy se mit à pleurer.

— Ne te fâche pas, murmura Jess décontenancé.

Jimmy hurlait de plus belle. Et Maggie de demander :

— Oncle Jess, je veux dîner chez Mme Wakefield.

— Je t'ai déjà dit que ce n'était pas possible ce soir !

Se détournant de la fillette qui boudait, Jess s'adressa à Jimmy.

— Ce n'est pas pour t'embêter que j'ai jeté la sucette. Tu sais, quand ça a traîné par terre, c'est sale. On peut attraper des maladies.

Jimmy pleurait toujours, avec bruit. Maggie cria pour couvrir les sanglots de son frère :

— Pourquoi est-ce que nous ne pouvons pas dîner chez Mme Wakefield, ce soir ? C'est pas juste !

Et voilà qu'elle se mit à pleurer, elle aussi.

Affolé, Jess se releva. Déjà les passants ralentissaient leur marche pour contempler la scène. Il se trouverait bien parmi eux une âme charitable prête à colporter qu'il martyrisait les enfants ! Il se pencha et murmura :

— Allez, arrêtez. Vous ne voyez pas que vous nous faites remarquer ?

Mais derrière lui retentit un grand rire et il s'entendit interpeller :

— Jess Logan ! Vieille canaille !

Avant de se retourner, il avait déjà reconnu la voix. Pourtant, ce n'est pas Waylon Vernon qu'il vit comme il s'y attendait, mais les trois frères Vernon, la famille au grand complet. Waylon lui asséna sur l'épaule une claque à assommer un bœuf et demanda :

— Où diable te cachais-tu, mon grand ?

Deke et Billy Lee se tenaient les côtes, ils riaient à gorge déployée. Et Deke ajouta :

— C'est vrai ! On t'a cherché partout et ça fait belle lurette qu'on avait perdu espoir de te retrouver.

Avant de répondre, Jess se pencha sur les enfants et les apostropha assez vivement :

— Vous ne pourriez pas faire un peu moins de bruit ? On n'entend que vous, ici.

Jimmy renifla, Maggie esquissa une moue de chagrin et de défi, mais au moins se calmèrent-ils un peu. Ravi, Jess put reprendre la conversation avec ses amis d'enfance. Les souvenirs affluaient : qu'est-ce qu'ils avaient pu faire comme bêtises, ensemble, et jusqu'à un âge assez avancé !

— Et vous, les gars, que devenez-vous ?

Hélas ! Maggie tira sur sa manche et déclara :

— Oncle Jess, je veux dîner chez Mme Wakefield.

Jess émit un long soupir plaintif, et pour les frères Vernon seulement murmura, les dents serrées :

— Enfer et damnation ! Ces deux-là commencent à me...

Puis, pour sa nièce, il reprit un ton plus policé pour énoncer fermement :

— Écoute, Maggie : nous irons dîner chez Mme Wakefield demain soir.

— Promis ?

— Promis.

Il était prêt à toutes les promesses pour avoir la paix ! Il prit le petit sac en papier de Maggie.

— Je t'en achèterai une autre, assura-t-il.

Encore une promesse. Il prit la sucette qu'il donna à Jimmy.

— Voilà, celle-là est propre.

Aussitôt les larmes du gamin cessèrent de couler. La sucette en bouche, il s'était instantanément calmé.

Les frères Vernon pouffaient sans se gêner. Billy Lee observa finement :

— C'est étonnant de te voir dans ce rôle de père de famille. On ne s'y attendait pas. Mais à part ça, tu n'as pas changé.

— Vous non plus, vous ne changez pas.

— Si Waylon ne change pas, c'est parce qu'il porte toujours la même chemise ! s'exclama Deke en plantant son coude dans le ventre dudit Waylon.

Et tous les trois de rire de plus belle. Pour ne pas être en reste, Waylon ajouta :

— Deke s'est fait mettre la corde au cou, récemment. Tu te rappelles Mabel Ann ?

— Oui.

— C'est elle. Sacrée bonne femme... Demande à Deke !

Deke ne se fit pas prier pour raconter :

— Samedi soir, on est tous allés à la Jarretièrte Verte, et je dois reconnaître que j'ai pris une cuite du tonnerre. Mabel Ann était comme folle quand je suis rentré. Elle m'a fait une scène !

Billy Lee ajouta une précision :

— Elle l'a poursuivi dans toute la ville, la poêle à la main. C'est devant chez notre mère qu'elle l'a rattrapé.

— C'est une femme qui sait courir, convint Waylon.

Ce détail donna le signal d'un nouvel accès d'hilarité, fort contagieuse puisque Jess se mit à rire à l'unisson.

— À propos, demanda-t-il, comment va votre mère ?

— Bien... répondit Billy Lee. Waylon et moi habitons toujours chez elle. Elle souffre un peu en hiver, mais à part ça, tout va bien.

De cette femme, Jess avait un bon souvenir. Plus d'une fois elle l'avait autorisé à dormir dans sa grange, au terme de soirées très prolongées — et très imbibées ! Waylon lui planta un index dans les côtes et reprit :

— Deke est le seul qui se soit fait agripper par une femme. Tu te rappelles ce qu'il disait tout le temps ? Que le mariage et lui, cela faisait deux, que jamais il ne se laisserait prendre. Et voilà le résultat !

Billy Lee, qui faisait des grimaces à Jimmy et à Maggie, demanda :

— Ce sont les enfants de Cassie, n'est-ce pas ? On avait entendu dire que tu les avais pris avec toi.

— Oui, répondit Jess avec conviction. C'était la moindre ds choses. Les laisser prendre par des étrangers ? Plutôt mourir !

Deke, qui tirait sur ses bretelles, ajouta à mi-voix :

— Moi, je regrette leur père. Ah, ça ! on peut dire que Jed Hayden était un buveur de première. En voilà un qui tenait la bouteille.

— On parle, on parle, reprit Waylon, et on a la gorge sèche. Nous allions faire un petit tour à la Jarretièrte Verte. Tu viens avec nous, Jess, n'est-ce pas ?

— Bonne idée ! s'exclama Billy Lee qui prenait déjà le bras de Jess pour l'entraîner. Ensuite, nous irons rendre visite à Mlle Flora. Tu te rappelles Mlle Flora ?

Le cœur de Jess accéléra le rythme et le sang lui monta au visage. Comment ne se souviendrait-il pas de Mlle Flora, de son salon si accueillant, et de ses filles...

— Il y en a une nouvelle qui vient de San Francisco, précisa Billy Lee. Je crois qu'elle a le béguin pour Waylon.

Pendant que les trois frères s'esclaffaient bruyamment, Jess avait le vertige. Dieu qu'il avait envie d'aller voir Mlle Flora ! Mais il avait charge d'âmes et c'est avec un regret non dissimulé qu'il fit valoir :

— J'ai les enfants.

— Aucune importance ! trancha Billy Lee. On va les confier à notre mère.

— Mais oui ! renchérit Waylon. Ils seront bien, chez elle.

— Je ne sais pas..., murmura Jess en se grattant le menton.

Billy Lee s'offusqua :

— Dis, tu ne vas pas nous fausser compagnie, tout de même ? Allez, viens, ce serai comme au bon vieux temps ! Indécis, Jess avait le regard fixé sur l'enseigne qui se balançait de l'autre côté de la rue. Il était tenté, prêt à céder.

— Ma foi..., murmura-t-il.

Mais une petite main le tira par la manche.

— Oncle Jess ? Jimmy a mouillé son pantalon.

Jess s'arracha à la contemplation de la Jarretièrre Verte et reporta son regard sur son neveu qui avait les doigts poisseux, un grand cercle rouge autour des lèvres, et qui ouvrait sur lui de grands yeux pleins de confiance. Il soupira :

— Non, franchement, je ne peux pas.

Les frères Vernon le regardèrent avec un drôle d'air, mais n'insistèrent pas.

— Bon ! dit simplement Waylon ! À une autre fois, peut-être.

Ils firent un signe amical de la main et filèrent vers la Jarretièrre Verte. Jess les regarda entrer et demeura encore un long moment sur le trottoir, immobile, à supputer...

— Qu'est-ce que c'était, ce cauchemar de Jimmy ?

— Je ne sais pas, madame. Mais oncle Jess est venu tout de suite, et il a rassuré Jimmy. Ensuite, Jimmy a mouillé son lit.

— Ton oncle s'est fâché ?

— Non, dit Maggie en secouant ses nattes. Oncle Jess ne se fâche jamais.

En effet, Jess Logan ne s'énervait pas avec les enfants. Jamais Sarah ne l'avait vu perdre son sang-froid. Elles entrèrent par la porte de derrière. Un délicieux arôme de café parfumait l'atmosphère, mais la maison était vide, étrangement calme.

— Je me demande si ton oncle n'aurait pas oublié que je devais venir cet après-midi, dit Sarah en pénétrant dans la cuisine.

— C'est bien possible, madame. Il a dit que nous pourrions dîner avec vous, avant notre première leçon de catéchisme... Ah ! mais, il est là, oncle Jess !

Maggie chuchotait et, du doigt, montrait Jess Logan assoupi dans un fauteuil, un livre ouvert posé à l'envers sur sa cuisse gauche. Dans ses bras il tenait le petit Jimmy qui dormait à poings fermés.

La tête rejetée en arrière, les traits détendus, la poitrine se soulevant et s'abaissant à un rythme lent, Jess Logan arborait une paire de lunettes cerclées d'or, un accessoire que Sarah ne l'avait jamais vu porter.

Elle éprouva, à contempler cette scène paisible, un plaisir qui n'était pas exempt d'arrière-pensées, car elle s'imagina très vite à la place de Jimmy, dans les bras de Jess Logan. Puis, son esprit divaguant pour de bon lui fit composer une image d'un tout autre genre, une image si spéciale qu'elle porta ses mains à ses joues pour cacher à Maggie la rougeur qui envahissait son visage : cette image n'était rien de moins que Jess Logan toujours assoupi dans ce fauteuil, mais seul, et ne portant plus rien sur lui que ses fines lunettes cerclées d'or.

C'est parce qu'elle se sentait coupable que Sarah éveilla Jess Logan, qu'elle l'éveilla avec rudesse, d'une tape sur l'épaule. Il sursauta, ouvrit les yeux d'un seul coup, se redressa, voulut rattraper le livre qui tombait et le laissa choir parce qu'il devait retenir Jimmy. L'air égaré, il regarda Sarah comme s'il se demandait pourquoi elle était là, comme s'il ne la reconnaissait pas.

— Bonsoir, oncle Jess ! dit Maggie en se penchant pour lui donner un baiser.

Elle ramassa le livre et s'enquit :

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

Jess Logan ne répondit pas, faute d'être encore assez bien réveillé. Il se leva lentement, serrant contre sa poitrine Jimmy toujours endormi. Sur Sarah il dardait un regard étrangement fixe.

La jeune femme éperdue se demanda s'il n'avait pas une vague idée de ce à quoi elle avait pensé avant de l'éveiller. De nouveau elle rougissait. Pour masquer son trouble, elle bredouilla :

— Je n'avais pas l'intention de vous importuner. C'est juste que je...

— Tout va bien, lui répondit-il d'une voix pâteuse.

— Maggie m'a dit que Jimmy vous avait tenu éveillé une partie de la nuit.

Jimmy commençait justement à s'agiter dans les bras de Jess Logan, qui se pencha pour le déposer sur le sol, puis se redressa afin de s'étirer longuement. Enfin il passa ses mains sur son visage et répondit :

— Oui. Enfin, il...

À ce moment, ses doigts effleurèrent ses lunettes. Embarrassé, il les arracha et les déposa, ou plutôt les jeta sur une table, comme un objet déshonorant. Et il crut devoir expliquer :

— C'est que j'en ai besoin pour lire ; seulement pour lire.

Sarah pouffa d'un rire qu'elle étouffa aussitôt en voyant le visage à la fois étonné et sévère de Jess, et elle expliqua :

— Ce n'est pas de vous que je ris, mais de moi. Vraiment ! Je pensais que vous ne saviez pas lire.

— Vous plaisantez ? s'écria-t-il, les sourcils haut levés.

— Mais non !

— Vous pensiez que je ne savais pas lire ? Est-ce qu'on vous a raconté cela en ville, aussi ?

— Non, mais vous demandez à Maggie de vous lire les recettes de cuisine, et je sais que votre enfance n'a pas été des plus studieuses. Alors, je...

Ne voyant pas ce qu'elle pouvait ajouter, Sarah sourit avec humilité. Étonnée elle aussi par ce qu'elle venait d'entendre, Maggie apporta sa caution.

— Oncle Jess lit très bien. Et il écrit tout le temps. Il peut écrire des milliers, des millions de pages, s'il veut. Il...

Sèchement, Jess Logan coupa la parole à sa nièce.

— Maggie, cela suffit !

— Et il les envoie...

— Maggie, arrête de dire n'importe quoi ! Ramasse tes livres et débarrasse la table ! Il est l'heure de dîner.

Sarah jeta un coup d'œil autour d'elle et demanda :

— Avez-vous toutes les fournitures dont nous avons besoin ?

— Oui, j'ai tout, grommela Jess Logan.

— Inutile de renâcler, dit Sarah en souriant, mais cette tarte, il faudra bien que vous la prépariez. Et soyez raisonnable, faites que je n'aie pas à user de ma règle sur vous !

Déridé, Jess Logan se mit à rire. C'est donc dans la bonne humeur qu'ils purent se mettre à la préparation du dîner. La poule qui séjournait dans le four depuis quelque temps déjà était rôtie à point. Sarah mit des pommes de terre à bouillir pendant que Jess supervisait le travail des enfants qui préparaient la table.

Anxieux à l'idée d'arriver en retard au catéchisme, ceux-ci eurent bientôt terminé leur repas, mais Jess Logan les obligea à rester à table jusqu'à ce que tout le monde eût terminé, en leur représentant qu'il était trop tôt pour partir. Ils bouillaient d'impatience et ne tenaient plus en place. Aussi Sarah eut-elle pitié d'eux. Elle déclara :

— Emmenez-les. Pendant ce temps, je m'occuperai de la vaisselle.

Elle se leva et commença à rassembler les assiettes. Jess Logan ne voulut pas partir sans l'aider à débarrasser la table, puis, cela accompli, il dit aux enfants :

— Allez, préparez-vous, les enfants. Nous y allons.

Pour Sarah il ajouta, pendant que Maggie et Jimmy se ruaient dehors :

— Ne vous pressez pas trop. Je reviens tout de suite pour vous aider.

Seule dans la cuisine, elle se rappela le premier jour où elle était entrée ici et l'élan de jalousie qui lui avait pincé le cœur. Elle avait envié Jess Logan d'être si bien logé. Maintenant, elle savait que ce n'était pas seulement une belle maison aux pièces confortables et au toit solide, mais un foyer chaleureux parce que vivaient là deux enfants merveilleux. Et son cœur se serra de nouveau, non plus d'envie matérielle, mais du désir d'enfant.

Ce qui la ramena à Jess Logan ; un homme solide, tellement différent de Howard. Est-ce qu'un mariage — simple supposition — avec Jess Logan serait très différent de sa première union ? Sarah soupira, secoua la tête et se pencha au-dessus de l'évier pour frotter énergiquement la marmite qu'elle avait en main depuis un moment. Qu'est-ce qu'elle allait encore imaginer ? Ne pouvait-elle se satisfaire, une bonne fois pour toutes, de ce qu'un destin assez cruel au départ lui avait donné en consolation : un bon travail dans une petite ville tranquille où elle était — jusque-là... — bien acceptée ? Mais cela pouvait changer, car elle avait beau être discrète quand elle rendait visite à Jess Logan, elle risquait toujours d'être surprise et alors, gare aux conséquences ! Pourtant, elle le savait, jamais elle ne pourrait se résoudre à abandonner Jess Logan et les enfants.

Quelques minutes plus tard, Jess Logan faisait irruption dans la cuisine. Il se frottait les mains et en souriant, il lui dit :

— Eh bien, madame la maîtresse d'école, montrez-moi comment on prépare une bonne tarte.

Dès qu'elle le vit, elle oublia ce que la ville pourrait penser, et même s'en moqua complètement.

— Où se trouve la recette que je vous ai donnée ?

— Je l'ai rangée... ici. Jess Logan ouvrit un livre de cuisine aux pages cornées, puis se lava les mains et se ceignit d'un tablier.

— Laquelle avons-nous choisie ?

— La tarte aux pommes, répondit Sarah, penchée sur la recette.

Elle ne savait plus lire ! D'une voix mal assurée, elle précisa :

— C'est ce que nous appelons un chausson.

— J'adore ça ! Par quoi commençons-nous ?

— Sortez votre planche à pain.

— Ma quoi ?

— Votre planche à pain. Vous devez bien en avoir une quelque part.

— Vous croyez ?

— Toutes les bonnes cuisinières ont une planche à pain.

— Je suis une bonne cuisinière ! proclama Jess Logan en riant. Donc, j'ai une planche à pain. Il me reste à la trouver. Je suppose que cela ressemble à une planche, n'est-ce pas ?

— Tenez, la voici ! Sarah l'avait dénichée dans le premier placard ouvert. Elle la posa sur la table et indiqua :

— Il ne faut jamais gratter une planche à pain pour la nettoyer. Essayez-la simplement avec un chiffon humide quand vous avez terminé. Ainsi elle restera toujours lisse.

— Bien, c'est noté.

— Maintenant, allons-y. Pour commencer, nous allons fabriquer la pâte.

Jess se plaça derrière elle tandis qu'elle mélangeait la farine, le sel et l'eau, qu'elle y ajoutait le beurre. Ce travail lui paraissait assez facile, plaisant même. Il aurait plaisir à s'y mettre. Toutefois, il avait les idées ailleurs et ce n'était pas la farine qu'il avait envie de toucher !

Il se rapprocha de Sarah Wakefield dont les mains le fascinaient. Il en observait le travail, écoutait les explications qui lui étaient dispensées en même temps, mais elles constituaient pour lui une musique agréable dont il ne saisissait pas vraiment le sens.

Affolé de désir, il se sentait prêt à perdre la tête et à commettre d'impardonnables folies.

Sarah Wakefield recula sans prévenir et elle le heurta de la hanche, pas très fort. Ce fut un effleurement plutôt qu'un choc, aux effets prodigieux. Il songea qu'il devait s'écarter, mais s'aperçut qu'il ne pouvait plus bouger. Heureux d'avoir un tablier pour cacher ses émois, il planta un doigt dans la pâte, comme pour en vérifier la consistance, comme si ce sujet l'intéressait !

— À vous de finir, lui dit Sarah Wakefield.

Pétrir cette pâte ? C'était elle qu'il désirait pétrir. Mais comment le lui dire ?

Brusquement, ce travail perdit tout intérêt pour lui, et il demanda :

— Nous ne pourrions, pas préparer un gâteau, à la place ?

— Un gâteau ? C'est plutôt difficile, vous savez.

Comme un enfant capricieux, Jess reprit :

— Une tarte, c'est beaucoup de travail. J'aimerais mieux préparer un gâteau.

— Vous croyez que vous arriveriez à le faire lever ?

— Je vous demande pardon ? fit Jess, la respiration coupée.

— Eh bien, oui : quand on veut préparer un gâteau, il faut mettre de la levure pour faire lever la pâte.

Ah ! c'était donc cela qu'elle avait en tête ; uniquement la pâte... Il avait cru... Il divaguait ! Les genoux en coton, il se passa la main sur le front et dit d'une voix qu'il eût voulu plus assurée :

— Pas de problème !

Il ne pensait pas à la pâte.

— Vous en êtes sûr ?

— Complètement !

— Vous savez aussi qu'il faut un four très chaud ?

— Je suis renommé pour la chaleur que je suis capable de dégager.

Sarah Wakefield écarquilla ses grands yeux innocents qu'elle fixa sur lui en murmurant :

— Vraiment ?

— Vraiment.

Il eût voulu le lui démontrer sur-le-champ. Si seulement elle le lui permettait !

Elle esquissait une moue — pas convaincue ? Eh bien non, pas convaincue, parce qu'elle finit par déclarer :

— Non, il vaut mieux nous en tenir à notre chausson aux pommes. Jess concéda :

— Vous avez sans doute raison.

— Voulez-vous que je continue ?

— Je préférerais.

— Mais vous regardez, hein ?

Avait-il besoin de ce genre de recommandation ?

Peu après, Sarah Wakefield lui demanda de préparer les pommes qu'il pela et coupa en fines tranches et qu'il lui apporta comme une offrande. Elle les mit en place puis referma le chausson.

— Maintenant, la cuisson ! annonça-t-elle.

Il était derrière elle quand elle enfourna ; et trop près, de nouveau, si bien qu'en reculant, elle heurta encore Jess, juste où il ne fallait pas ! Elle s'en rendit compte car, pendant un court instant, elle s'immobilisa. Puis elle se redressa et très vite s'éloigna, sans le regarder. Mais il vit bien qu'elle avait le rouge aux joues.

— Surveillez bien la cuisson, lui recommanda-t-elle d'une voix mal assurée. Et sortez le chausson quand il sera bien doré.

Au moment de sortir, elle se retourna pour ajouter :

— Il faudra laisser refroidir tout ça.

Laisser refroidir, elle avait trouvé le mot juste ! Immobile devant le four, Jess esquissa un petit geste de la main et murmura :

— Merci...

— Bonne nuit.

Elle ouvrit la porte, la referma.

Déjà, elle n'était plus là.

Jess alla vers la fenêtre pour la regarder encore, qui se fondait doucement dans la nuit. Pour l'oublier, il chercha un divertissement et n'en trouva pas de meilleur que de venir s'agenouiller devant le four afin de surveiller la cuisson... Mais chercher à oublier Sarah Wakefield, c'était encore penser à elle et donc parvenir au résultat contraire de celui qu'il cherchait. Quand il alla chercher les enfants au catéchisme, il se trouvait toujours aussi... frustré.

En revenant de l'église, il s'exaspéra. Il décida qu'il avait bien tort de se gêner, que le temps des scrupules était terminé. Puisqu'il avait besoin d'une femme, il n'avait qu'à en prendre une, la première qui se présenterait. Et des femmes disponibles, il savait où en trouver !

— Qu'est-ce que tu as, oncle Jess ? lui demanda Maggie. Tu parles tout seul ! Tu ne deviens pas fou, au moins ?

Si, il devenait fou, mais pas de quoi s'inquiéter, car il savait comment guérir ce genre de folie.

— Non, ma chérie, tout va bien, rassure-toi. Mais écoute-moi bien : il va falloir que je retourne en ville.

— Est-ce que Jimmy et moi, nous pourrions aller avec toi ?

— Non, ce n'est malheureusement pas possible. Il faudra que vous restiez avec...

Avec qui ? Il ne pouvait confier les enfants à Fiona Sullivan s'il ne voulait pas mettre toute la ville au courant de ses expéditions nocturnes. Il y avait aussi la mère de ses amis Vernon, mais l'idée ne lui parut pas excellente non plus.

C'est alors que son regard se posa sur la maison, de l'autre côté de la rue, cette petite maison tellement plus agréable depuis qu'elle était agrémentée d'un nouveau porche et d'un toit tout neuf ; grâce à qui ? À lui ! Que d'heures il avait passées là, à travailler de la scie et du marteau, pour les beaux yeux de Sarah Wakefield ! Donc, elle pouvait bien garder les enfants pendant qu'il visiterait quelque établissement de complaisance afin d'épancher le désir qu'elle avait suscité.

Les fenêtres donnant sur la rue étaient noires, seule celle de la cuisine était éclairée. C'est ce que Jess découvrit lorsqu'il eut contourné la maison pour se présenter à l'entrée. Satisfait — il avait craint que Sarah Wakefield ne fût déjà au lit, — il frappa et aussitôt la porte s'ouvrit.

Sarah Wakefield avait les cheveux défaits. En les tordant pour reconstituer une grosse natte, elle demanda avec inquiétude :

— Que se passe-t-il ? Des ennuis ?

— Non, dit Jess qui serrait très fort les mains de Maggie et de Jimmy.

Il n'osait plus présenter sa requête. Mais ayant pris une longue inspiration pour se donner du courage, il lança d'une traite :

— Je me demandais si vous pourriez garder les enfants, pendant un petit moment.

Sarah Wakefield le regarda fixement. Il crut qu'elle lisait en lui, qu'elle avait compris à quoi il comptait employer le « petit moment » dont il avait besoin. Mais elle dit simplement :

— Bien sûr, je peux les garder.

Ouf ! pensa-t-il, ne sachant comment prendre congé.

— J'ai mes leçons de demain à préparer, ajouta Sarah Wakefield. Dans combien de temps pensez-vous être de retour ?

Un rapide calcul s'imposait : quinze minutes pour se rendre chez Mlle Flora, quinze autres pour revenir...

— Dans trente-deux minutes !

— C'est parfait. Allez, entrez, les enfants.

Jess ne voulut pas partir sans les embrasser tous les deux en leur faisant les

recommandations d'usage :

— Soyez sages. Je reviens dans pas longtemps.

— Au fait, où allez-vous ?

Il se redressa lentement, avec peine, comme si un poids immense pesait sur ses épaules. Les bras croisés, Sarah Wakefield attendait une réponse.

— Vous dites ?

— En cas d'urgence, où pourrai-je vous envoyer chercher ?

Que répondre à cela ? Dire la vérité ? impossible. Comment, en effet, Jess pouvait-il apprendre à Mme Sarah Wakefield, maîtresse d'école, et devant ses neveux de surcroît, qu'il courait de ce pas chez Mlle Flora, tenancière de maison close, pour se vautrer avec une fille dont il ne regarderait même pas le visage ?

Effaré, il chercha désespérément une issue à son dilemme. Tout dire, après tout ? Sarah Wakefield avait été mariée, elle savait ce qu'étaient les hommes, leurs besoins, et tout cela...

Mais elle avait l'air si pure, avec ses grands yeux qu'elle fixait sur lui. Le cœur de Jess se brisa.

— Finalement..., murmura-t-il.

Il prit les enfants par la main et se disposa à rentrer chez lui.

— Attendez ! Jess...

Il avait tellement honte de lui qu'il ne se retourna même pas.

10.

En soupirant, Jess posa son chausson aux pommes sur la table, parmi les autres tartes, déjà nombreuses, déposées par les parents d'élèves. À ses neveux il donna la permission d'aller jouer avec leurs camarades, mais d'une voix enrouée. Il avait mal à la gorge. S'il continuait à se tremper nuitamment dans la rivière pour calmer ses ardeurs, il attraperait une pneumonie, sûr et certain !

Maggie et Jimmy avaient disparu. Jess se tenait seul au milieu de la foule. Beaucoup de monde se trouvait déjà dans la cour, et l'on se frayait difficilement un passage entre les différents groupes. C'était à croire que toute la ville s'était donné rendez-vous à l'école.

Jess avait voulu arriver parmi les premiers pour ne pas subir trop de regards curieux ou mal intentionnés, mais la préparation de Maggie et de Jimmy lui avait pris beaucoup trop de temps. Il décida que la prochaine fois, il prévoirait trente minutes supplémentaires de préparatifs, quinze par enfant.

Personne ne l'abordait. Il était comme invisible. Sottement, il tournait sur lui-même. Mais il s'arrêta quand il vit Sarah Wakefield qui sortait de la salle de classe, une cafetière à la main. Elle était encore plus jolie que d'ordinaire, parce qu'elle avait troqué ses jupes sombres et ses chemisiers blancs tout simples contre une pimpante robe rose qui brillait dans le chaud soleil de l'après-midi.

Subjugué, et ravi de trouver enfin quelqu'un à qui parler, Jess s'avança vers la maîtresse d'école, mais il s'arrêta net en voyant que, derrière elle, Dwight Rutledge sortait de la salle de classe, en portant d'un air avantageux un plateau chargé de tasses à café.

Sarah Wakefield vit Jess. Comme il ne voulait plus aller à elle, ce fut elle qui vint à lui.

— Bonjour, monsieur, lui dit-elle en souriant.

Il toucha le bord de son chapeau, mais le cœur n'y était pas. Il n'avait pas envie de sourire. Elle plaça sa cafetière sur la table et reprit :

— Que de monde, n'est-ce pas ? Nous aurons la foule des grands jours.

En effet, la cour était de plus en plus pleine, d'autres visiteurs arrivaient encore et l'on en voyait qui se hâtaient dans les rues menant à l'école. Jess se rapprocha de Sarah Wakefield pour murmurer, d'un air gourmand :

— Il y a beaucoup de femmes. Je vais pouvoir leur faire mon numéro de charme... Elles vont voir, si je ne suis pas un tonton méritant.

— Séduisez-les toutes ! répondit aimablement Sarah Wakefield, qui changeait l'alignement des tartes sur la table. Mais je vois bien que vous êtes nerveux. Essayez de vous détendre un peu et de prendre du bon temps !

— Vous voulez dire : que je sois moi-même ?

— Je ne pense pas que la ville soit prête, déjà, à ce genre de révélation, dit-elle, souriant d'un air entendu.

Jess éclata de rire. Il demanda :

— Est-ce que vous me donnerez un bon point ?

— Si vous vous conduisez bien, oui.

À coups de coude, Dwight Rutledge se frayait un passage pour venir vers eux. Il posa, sur la table, son plateau de tasses, décocha à Jess un regard en coin et effleura le bras de Sarah Wakefield pour lui dire :

- Je vais vous aider à tout mettre en place.
- Merci, dit la maîtresse d'école, en se soustrayant à l'attouchement.

Le visage bouffi d'orgueil et de contentement, le gros homme la suivit à l'intérieur de l'école.

Les poings serrés, Jess songea sérieusement à lui faire rentrer son sourire dans la gorge. L'après-midi pouvait se terminer là : un bon coup sur le nez de Dwight Rutledge, et ensuite il n'avait plus qu'à prendre les enfants par la main pour aller se faire voir ailleurs. La tentation était forte... Mais il ne donnerait pas cette satisfaction à ses détracteurs.

Fiona Sullivan arrivait, avec une belle et grande tarte qu'elle déposa sur la table. Elle le vit, et tout sourire lui dit :

- Je suis ravie de vous voir ici.
- Bonjour, madame, répondit-il. Fiona montra les pâtisseries et reprit :
- Tout cela a l'air très appétissant. Vous auriez eu tort de ne pas venir.

L'air modeste, Jess répondit :

- Moi, j'ai préparé un chausson aux pommes. J'espère qu'on le jugera bon.

Fiona écarquilla les yeux, et son étonnement paraissait sincère. Elle dit :

- Vous avez pâtissé ? C'est admirable !
- Vous savez, j'ai eu de l'aide.

Jess avait envie de rendre justice à Sarah Wakefield. Mais il ne lui parut pas habile de la nommer, et il en resta là. Fiona s'extasiait.

— C'est merveilleux, vraiment, que vous ayez pu participer à la fête de l'école. Maggie doit être très contente... Lottie ? Lottie, venez ici, je vous prie.

Lottie Myers accourut aux nouvelles.

- M. Logan a préparé un chausson aux pommes, lui apprit Fiona. 195
- Vraiment ? dit Lottie en cherchant à deviner, sur la table, celui dont il était question.

Jess trouva que l'occasion était trop bonne. Il se lança dans un long discours :

— Pour vous dire la vérité, mesdames, je n'arrive toujours pas à comprendre comment vous réussissez à accomplir les travaux du ménage et de la cuisine. J'ai pu m'en rendre compte : préparer une tarte, ce n'est pas une mince affaire, et ensuite, il faut nettoyer toute la cuisine ! Je ne ferais pas cela tous les jours. Il faut un sens de l'organisation que je n'ai pas, et si vous pouviez me donner quelques conseils, je vous en serais extrêmement reconnaissant.

— Certainement, dit Fiona Sullivan, visiblement ravie. Voulez-vous que nous allions nous asseoir ?

Jess et ses deux mentors en jupons s'installèrent à une table libre, un peu à l'écart, sous les arbres. D'autres femmes poussées par la curiosité les rejoignirent bientôt, et toutes, ayant compris sur quoi portait la conversation, prodiguèrent leurs conseils de ménagères avisées. Jess écoutait et hochait la tête.

— Mesdames, déclara-t-il, je n'aurais jamais imaginé quelle quantité de travail vous abattez quotidiennement. Pourtant, tout cela a l'air si facile, pour vous.

Aux anges, elles souriaient et échangeaient des regards amusés. Mais survint Maggie, affolée, avec une natte défaite. Elle agitait un ruban et criait :

- Oncle Jess ! mes cheveux !

Alma Garrette se précipita.

- Viens ici, ma chère petite, je vais t'arranger cela.

Mais l'enfant la repoussa sans ménagement.

— Non, je veux que ce soit mon oncle Jess ! Celui-ci se leva, la prit dans ses bras et la déposa sur un banc. Il n'oublia pas de remercier chaleureusement Alma Garrette déconfite, puis, d'une main experte, il tressa la natte, noua le ruban.

- C'est très joliment fait, jugea Fiona aussitôt approuvée par les autres dames.

Parfait dans son rôle d'humble apprenti, Jess répondit :

- Pas aussi bien que si c'était vous qui l'aviez fait, mesdames.

Sur le sol il reposa Maggie, qui détala en disant :

— Merci, oncle Jess !

Sarah observait, de loin, Jess Logan que les femmes assiégeaient littéralement. Elle était heureuse de les voir si amicales : c'était bon signe pour lui.

De tout l'après-midi, Dwight Rutledge ne l'avait pas quittée d'une semelle : c'était mauvais signe pour elle, *très* mauvais signe !

Elle contourna brusquement la table et s'élança dans la cour, sous un prétexte qu'elle n'avait pas encore trouvé. Dwight Rutledge la suivit aussitôt et ne se laissa pas distancer. Elle se retourna.

— Cher monsieur, seriez-vous assez aimable pour aller chercher les assiettes qui se trouvent encore dans la salle de classe ?

Il montra la table.

— Elles sont déjà toutes là, chère madame.

— Non, je suis certaine d'en avoir oublié une pile dans le petit réduit. Voudriez-vous y aller voir, je vous prie ?

— J'y vais, mais je reviens vite.

Dwight Rutledge courut pour accomplir sa mission.

— On dirait que vous êtes énervée.

Sarah sursauta et sourit à Kirby Sullivan qui venait de l'apostropher en arrivant.

— Cela se voit donc tant ? demanda-t-elle.

— Non, pas trop... Mais je pense que maman sera déçue. Cela dit, ne vous tracassez pas. Elle aura tôt fait de vous dénicher un nouveau prétendant, quand elle aura compris que celui-ci ne vous convient pas.

Sarah réussit à sourire.

— Je suis certaine qu'elle ne veut que mon bien.

Changeant de sujet, Kirby reprit :

— Lundi, mon père s'en va visiter les communautés avoisinantes. Il sera absent toute la semaine. Ma mère l'accompagnera, bien sûr, non pour répandre la parole de Dieu — ça, c'est le travail du pasteur — mais pour trouver des maris convenables. Qui sait ? Elle trouvera peut-être la perle dont vous rêvez ? Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que le moment est venu de goûter nos tartes.

Dès que l'annonce eut été lancée, la foule s'agglutina autour de la grande table pour tendre les assiettes, que Kirby et Sarah garnirent pendant que Fiona servait le café. Puis les convives s'égaillèrent de nouveau pour reformer les petits groupes d'affinités, plus silencieux maintenant puisqu'il s'agissait de jouer de la fourchette, en échangeant, toutefois, des regards extasiés pour dire combien ces pâtisseries étaient bonnes.

Comme une bonne mère, Jess Logan avait pourvu Maggie et Jimmy d'une assiette généreusement remplie, ainsi que d'un verre de lait, puis il leur avait trouvé une place confortable, près des autres enfants, avant de retourner à la table pour y être servi.

— Laquelle désirez-vous ? demanda Sarah, tandis qu'il laissait courir son regard sur l'assortiment encore vaste.

Il hésitait, et comment ne pas le comprendre. Ces dames l'entouraient et attendaient son jugement : elles s'offusqueraient, toutes celles dont la pâtisserie n'aurait pas été élue ! Il finit par déclarer :

— Tout cela m'a l'air fort bon... Et je suis gourmand... Donnez-moi donc une petite part de chacune.

Les dames pouffèrent de rire. Sarah prépara les parts, et quand elle les chargea sur l'assiette que lui tendait Jess Logan, il lui décocha, en remerciement, un petit clin d'œil discret qui lui ensoleilla le cœur.

Mais Jimmy arrivait, les yeux pleins de larmes, et la chemise souillée d'une longue traînée de jus de cerise. Il tira sur le pantalon de Jess, qui se pencha sur lui et constata les dégâts.

— Oh ! la la ! C'est qu'il s'est tout mis sur le plastron, ce garçon ! Mais ce n'est pas grave,

nous allons arranger cela... Il le prit par la main et, au moment de s'éloigner, demanda :

— Mesdames, laquelle d'entre vous saura me dire comment on fait disparaître les taches de jus de cerise ?

D'un seul mouvement, toutes les dames levèrent le doigt. Tous les convives ayant été servis, Sarah rejoignit Kirby qui se trouvait assise à une table en compagnie de ses parents, ainsi que de Nate Tompkins, d'Alma et de Rory Garrette. Évidemment, Dwight Rutledge la suivit et imposa sa présence. Il fallut se pousser pour lui céder un peu de place sur un banc.

Fiona Sullivan lança la conversation.

— Savez-vous que je commence à changer complètement d'opinion sur M. Logan ?

Le révérend hocha la tête mais, gravement, il recommanda :

— Ne nous hâtons pas de juger en bien aussi vite que nous avons jugé en mal.

Ce que Dwight Rutledge s'empessa d'approuver.

— Exactement ! On ne peut accorder le moindre crédit à un homme chargé d'un passé aussi lourd.

— Amen ! renchérit Alma Garrette.

— Les gens peuvent changer, vous savez ! s'écria Sarah.

Trop vite, avec trop de véhémence. Elle regretta ces paroles imprudentes, mais il était trop tard. Les conséquences ne se firent pas attendre : Alma Garrette lui décocha un regard venimeux et siffla :

— Cela reste à démontrer.

Le pasteur reprit la parole pour quelques remontrances.

— Cet homme a payé pour ses crimes. Ne pourrions-nous pas ouvrir nos cœurs et avoir pour lui un peu de charité chrétienne ?

En même temps, il jeta son regard sur chacun des convives et Dwight Rutledge, qui s'apprêtait à contester, préféra baisser la tête pour s'occuper de sa tarte.

— Votre maison a meilleure mine, dit Nate Tompkins.

— Certes, répondit Sarah. Je vais vous dire : j'attends la pluie avec impatience, afin de vérifier l'étanchéité de mon toit.

— Jamais je n'aurais cru que le conseil d'administration eût tant d'argent à dépenser, murmura Alma Garrette pensive.

Nate Tompkins se fit un plaisir de la renseigner.

— Ces améliorations ne sont pas dues au conseil d'administration, mais à Jess Logan.

Alma sursauta comme si une guêpe venait de piquer son imposant arrière-train.

— Comment ? dit-elle, fixant ses yeux exorbités sur Sarah. C'est Jess Logan qui répare votre maison ? Mais le... le...

— Et c'est Jess Logan qui a acheté tous les matériaux nécessaires, précisa Nate.

— Vraiment ! s'exclama Fiona Sullivan. Si j'avais pu me douter...

— C'est tout Jess, assura Nate. Tout enfant, il était déjà comme cela. S'il n'avait qu'une piécette en poche, il pouvait la donner à quelqu'un qui en avait plus besoin que lui.

La bouche pleine, l'air mécontent, Dwight Rutledge grommela pour Sarah :

— On dira ce qu'on voudra, mais moi, je pense qu'il n'est pas convenable qu'un homme passe autant de temps chez vous.

Il s'attira cette répartie de Nate :

— Laissez-moi vous dire, cher monsieur : si le cœur vous en dit, vous pouvez venir donner un coup de main à Jess. Il vous en sera reconnaissant. Et si vous voulez participer aux frais, ne vous gênez pas.

Dwight Rutledge devint tout rouge, toussa. La tarte passa de travers.

— Cette maison appartient à la ville, rappela le révérend. Et moi, je dis que M. Logan fait faire de sérieuses économies aux contribuables que nous sommes tous.

— C'est un homme charitable, ajouta Fiona Sullivan.

Tout le monde n'était pas encore convaincu : Alma Garrette par exemple qui, la bouche pincée, énonça sa désapprobation.

— J'aurais tendance à m'accorder avec M. Rutledge. Il n'est pas convenable que

M. Logan séjourne si longuement chez notre maîtresse d'école, quelque louables que soient ses motifs. Il...

Pour couper court à ce vertueux discours, Sarah déclara :

— Vous êtes tous cordialement invités à venir constater les améliorations que M. Logan a apportées à ma maison. Je ne voudrais pas laisser passer l'occasion sans signaler que Luke Trenton participe assidûment aux travaux. Dois-je préciser, enfin, que Maggie et Jimmy accompagnent toujours leur oncle quand il vient chez moi ?

— Oh... ! fit Alma visiblement déçue, en plantant nerveusement sa fourchette dans sa part de tarte.

Remis de son étouffement, Dwight Rutledge frappa du poing sur la table et revint à la charge.

— Si vous me demandez mon avis, je vous dirai...

Sarah se leva.

— Si vous voulez bien m'excuser, j'ai du travail.

Elle quitta la table et s'en alla vers le présentoir où elle ramassa les plats déjà vides, en fulminant in petto contre la méchanceté de ses concitoyens. Consentiraient-ils jamais à oublier le passé de Jess Logan ? Celui-ci avait beau multiplier les preuves de sa bonne volonté, ils continuaient à s'acharner contre lui, et tous les prétextes leur étaient bons pour l'accabler indéfiniment.

La séance de dégustation terminée, les convives se levaient pour marcher, changer de groupe, aller à la rencontre les uns des autres. Jess Logan réussit à s'arracher à un essaim d'admiratrices pour venir vers Sarah qui vit, du coin de l'œil, qu'Alma Garrette les observait d'un air sévère. «Pense ce que tu veux, songea-t-elle avec mauvaise humeur, peu me chaut !»

— Ils ne vous ont pas trop agacée ? demanda-t-il. Que vous ont-ils raconté ?

Sarah empilait ses assiettes vides, à grands gestes saccadés, et avec bruit, tête baissée pour ne pas affronter le regard de Jess Logan. Il déployait tant d'efforts pour paraître convenable ! Elle n'avait pas le cœur de lui répéter les mesquineries qu'elle avait entendues.

— Rien qui vaille la peine d'être retenu, murmura-t-elle.

Mais il insista.

— Sarah, est-ce qu'ils...

— Encore un peu de tarte ? Les deux mains en avant, il arrêta la pelle à tarte lourdement chargée qu'elle lui présentait et énonça d'une voix mourante :

— Je crois que je pourrai plus jamais ingurgiter le moindre morceau de pâtisserie. Dites, votre prochaine fête d'école, vous ne pourriez pas l'organiser sur le thème des légumes ou des fruits ?

— Oncle Jess ! Oncle Jess ! Maggie accourait en pleurant à chaudes larmes.

Jess Logan l'enleva dans ses bras et demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Que s'est-il passé ? Elle lui passa ses bras autour du cou et, en sanglotant, elle déchargea ce qu'elle avait sur le cœur.

— C'est Mary Beth. Elle dit que tu ne seras plus notre oncle pour très longtemps, que tu vas nous abandonner et que nous serons obligés d'aller vivre dans une autre famille.

Jess eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac. La méchanceté des gens n'avait donc pas de limites ? Il serra Maggie contre lui et lui caressa la tête en murmurant :

— N'aie pas peur, ma chérie.

La petite fille se redressa et le regarda dans les yeux quand elle demanda :

— Mais c'est vrai, que tu vas partir ?

La gorge serrée, les larmes aux yeux, Jess jeta un regard désespéré à Sarah. Autour de lui, il vit plusieurs personnes qui observaient la scène sans discrétion, et parmi elles se trouvaient assurément certaines qui ambitionnaient de lui arracher les enfants.

— Non, dit-il, assez fort pour être entendu de tous. Je ne partirai pas. Je ne vous

quitterai jamais.

Ravie, Maggie sourit alors qu'elle n'avait pas encore tari ses larmes et, les deux mains serrées sur sa poitrine, elle s'écria :

— Tu ne peux pas partir, oncle Jess. Tu es la moitié de mon cœur !

C'était trop d'émotion pour Jess, qui se trouva incapable de répondre. Heureusement, Sarah Wakefield approchait pour l'assister.

— Ton oncle Jess t'aime beaucoup, dit-elle à Maggie. Il veut rester avec vous pour toujours. Moi, je le sais.

À demi rassurée déjà, Maggie planta son regard dans celui de Jess.

— Promis ?

— Ma chérie ! s'écria-t-il. C'est mon plus cher désir.

Elle le serra alors à l'étouffer. Sarah Wakefield intervint de nouveau.

— Maggie, pourquoi ne montres-tu pas à ton oncle comme tu sais bien faire de la balançoire ?

Elle expliqua à Jess :

— C'est son jeu préféré. Aux récréations, elle monopolise la balançoire.

Maggie demanda :

— Tu veux voir comme je me balance bien, oncle Jess ?

— Bien sûr ! s'exclama-t-il.

Il la déposa sur le sol, la prit par la main pour se laisser entraîner vers l'autre bout de la cour, où se trouvaient les balançoires.

Fiona Sullivan s'approcha de Sarah.

— Ces enfants me paraissent très attachés à M. Logan. Je ne l'aurais pas cru.

Les yeux fixés sur Jess Logan qui installait Maggie sur la balançoire, Sarah, rêveuse, répondit :

— Il ne ménage pas sa peine pour leur procurer un foyer agréable.

— Certainement, murmura Fiona ; certainement. Mais il a besoin d'aide, c'est évident ; d'une aide constante, je dirais. Ce qu'il lui faut, en fait, c'est une épouse.

Quel choc pour Sarah, qui voulut émettre des objections — mais lesquelles ? Sans arguments, elle vit Fiona Sullivan qui se retournait pour appeler ses amies à la rescousse.

— Lottie ! Emma !

Celles-ci s'empressèrent d'arriver, et elle leur demanda :

— Comment s'appelle la jeune nièce de Virginia Conroy ?

— Joanna ! répondit Lottie, une jeune fille délicieuse.

— Oui, Joanna..., murmura Fiona, les yeux mi-clos, en se pinçant le menton. Une jeune personne tout à fait charmante, vous avez raison. N'est-elle pas actuellement à Laramie, auprès de sa grand-mère malade ?

— C'est exactement cela, dit Lottie. Elle a du cœur, vous savez.

— Eh bien, reprit Fiona, il faut que nous la fassions revenir à Walker aussi vite que possible.

Prise d'une réelle panique, Sarah protesta faiblement :

— Fiona, je ne pense pas que la précipitation soit de mise.

L'index majestueusement levé, Fiona répondit :

— Joanna sera une épouse parfaite pour M. Logan. Il faut que je lui écrive, et dès maintenant, car Emory et moi quittons la ville demain matin, pour une tournée qui nous tiendra éloignés toute la semaine. C'est pourquoi je vous quitte, mesdames !

— Alors, est-ce que j'ai mérité mon bon point ?

Jess Logan, qui venait d'entrer à l'improviste dans la salle de classe, surprit Sarah assise au bureau, sur lequel il posa les deux coudes en poursuivant :

— J'ai été bon, samedi dernier, n'est-ce pas ?

Oubliant un moment la correction des cahiers, Sarah pensive croisa le regard de cet

homme que Fiona Sullivan voulait marier avec Joanna Conroy. Elle n'avait cessé d'y penser depuis l'autre jour.

— À mon avis, dit-elle, vous méritez plus qu'un bon point.

— Ah oui ? fit-il en écarquillant les yeux, comme un enfant à qui l'on vient de faire miroiter la promesse d'une récompense inattendue.

Apercevant alors Luke Trenton, qui se tenait dans un coin, il lui demanda :

— Qu'est-ce que tu fais encore là ? Il est tard.

Le gamin décocha un regard timide à la maîtresse d'école et murmura :

— Je n'ai pas mérité de bon point, moi.

Cette réponse rappela à Jess Logan l'objet de sa visite, et il s'enquit :

— Alors, qu'est-ce que j'ai mérité, comme récompense ?

— C'est une surprise, et si je vous le dis, ce n'en sera plus une.

— S'il vous plaît...

À ce moment, retentirent à l'extérieur des cris de fureur poussés par un homme ainsi que les sanglots d'une adolescente. Poussée avec brutalité, la porte s'ouvrit, claqua bruyamment contre la paroi, et sur le seuil parut le shérif Neville, qui d'une main tirait sa fille Megan en pleurs et de l'autre tenait un fusil. Il hurla :

— Où est-il ?

— Je t'en prie, papa ! s'écria Megan, le visage ravagé par les larmes. Il agita son fusil et éructa :

— Je vais tuer ce petit morveux !

Jess Logan s'avança au-devant de Neville. Il demanda :

— Eh bien, shérif, que se passe-t-il ?

— Ah ! vous, Logan, ôtez-vous de mon chemin !

Bousculant l'obstacle, le shérif s'approcha du bureau, pour diriger sa fureur sur Sarah.

— Tout ça, c'est votre faute ! Quel genre de leçons donnez-vous à vos élèves ? Hein, je vous le demande ?

Apeurée, Sarah ne put que balbutier :

— Je ne comprends pas...

L'homme enragé aperçut alors Luke Trenton. C'est sur lui qu'il dirigea la haine qui déformait ses traits.

— Ah ! tu es donc là, scélérat ! Tu te cachais, n'est-ce pas ?

— Papa, je t'en supplie ! cria Megan.

Le shérif la repoussa sans ménagement pour se diriger à grands pas vers le coin où Luke Trenton se recroquevillait. Il l'attrapa par les cheveux et le tira au milieu de la classe en hurlant comme un forcené :

— Viens ici, toi, qu'on s'explique !

— Papa ! criait Megan hystérique.

Elle courut vers son père qu'elle agrippa en sanglotant.

— Papa, je t'en prie. Ne lui fais pas de mal !

Jess Logan s'interposa. Il réussit à libérer le garçon et, avec flegme, apostropha le shérif tout rouge et gesticulant.

— Allons, shérif, calmons-nous...

Il reçut cette réponse furibonde :

— Toi, pousse-toi, ou je te tue aussi !

Loin de s'effacer, Jess Logan montra qu'il n'avait pas l'intention de céder à l'intimidation. Les deux hommes étaient prêts à en venir aux mains, pire peut-être car Neville tenait toujours son fusil.

Sarah réussit enfin à surmonter sa frayeur. Elle se leva et, du ton impérieux dont elle usait pour ramener le silence dans sa classe, elle s'écria :

— Je vous ordonne de vous calmer !

Les acteurs du mélodrame se figèrent, le regard tourné vers elle, Luke Trenton tout petit derrière Jess Logan. Sarah fixa son regard ulcéré sur le shérif.

— Que se passe-t-il ? Pourriez-vous me l'expliquer ?

Les yeux brillant d'une violence qu'il était loin d'avoir épuisée, il pointa son fusil sur Luke et rugit :

— Je suis venu pour abattre ce petit putois !

— Que lui reprochez-vous ? demanda Jess Logan.

Le visage déjà cramoisi de Neville prit une teinte violacée. Les yeux parurent lui sortir de la tête, tandis qu'il criait, sur un ton où le désespoir transparaisait sous la haine :

— Il a déshonoré ma fille !

Abasourdie, Sarah se laissa lentement retomber sur sa chaise, alors qu'elle avait envie de courir vers Megan pour la prendre dans ses bras et la réconforter. Mais les jambes lui manquaient.

Jess Logan reprit la parole.

— Calmez-vous, dit-il au shérif. Tuer ce garçon n'est pas la bonne solution. Vous ne croyez pas ?

Neville ouvrit puis referma la bouche. Il semblait sur le point de perdre la raison. Mais après quelques mouvements convulsifs, il s'apaisa et, les bras ballants, baissa la tête.

— Posez votre fusil, ordonna doucement Jess Logan, et parlons un peu de tout cela.

Le fusil tomba sur le sol. Mais Neville s'aperçut que Luke tenait un conciliabule avec Megan, et, tout près d'éclater de nouveau, il lui jeta :

— Toi, ne t'approche plus jamais de ma fille. Tu m'entends ? Plus jamais !

Tout pâle, Luke s'éloigna de quelques pas, tandis que Megan se remettait à pleurer. Jess Logan reprit :

— Je comprends votre émotion, shérif. À votre place, je serais dans le même état. Mais êtes-vous certain que Luke est bien celui qui mérite d'endurer votre juste courroux ?

— Megan me l'a dit, dit Neville, d'une voix sourde.

— Il faut cependant que Luke nous le confirme lui-même...

Jess Logan se tourna vers le garçon et l'interrogea.

— Alors, qu'as-tu à nous dire ?

Penaud, le garçon fixait obstinément la pointe de ses souliers. Dans la salle de classe, le silence n'était troublé que par les pleurs retenus de Megan.

— Oui, c'est moi, répondit enfin Luke, en redressant la tête pour fixer son regard, non sur Jess Logan, mais sur Neville.

Celui-ci s'ébranla, les poings en avant. Il gronda :

— Petit vaurien ! Attends un peu !

— Shérif, je vous en prie ! s'écria Sarah.

Elle se leva et descendit de l'estrade.

— Ne pensez-vous pas qu'il y a mieux à faire que de rudoyer ce garçon ?

D'un ton las, Neville répondit :

— Vous avez sans doute raison. Le révérend Sullivan sera de retour à la fin de la semaine. Cela nous laisse le temps de tout mettre au point.

— Le révérend Sullivan ? dit Luke ébahi. Je... je ne comprends pas.

Ce fut Jess Logan qui lui expliqua :

— Tu n'as plus qu'à épouser Megan, maintenant.

Le garçon chancela. D'une voix blanche il murmura :

— Épouser... Megan ?

— Bien sûr, et le plus tôt possible sera le mieux.

— Mais...

Megan fondit en larmes. Elle se remit à pleurer, bruyamment. Et le shérif, de nouveau vindicatif, lança :

— En attendant, j'exige que cette affaire reste entre nous. Est-ce que vous avez bien compris, tous ?

Puis il pointa son doigt vers Sarah, et, le regard mauvais, ajouta pour elle :

— Tout cela est votre faute. Vous êtes censée instruire les enfants, et les surveiller

pendant les récréations, non les laisser s'isoler dans les buissons.

— Mais je n'ai jamais ..., s'écria Sarah, les joues en feu.

— Gardez vos explications pour le conseil d'administration. Vous aurez de mes nouvelles !

Le regard de haine absolue et la menace d'une plainte déposée contre elle devant le conseil d'administration eussent dû la rendre prudente voire circonspecte, mais il semblait à Sarah que son sort personnel devait passer en seconde position désormais et que son devoir lui commandait d'intervenir sans craindre les conséquences pour elle. Voilà pourquoi, en dépit du serment qu'elle s'était fait en arrivant à Walker, elle alla frapper à la porte du shérif Neville, lequel venait de quitter sa maison pour se rendre à la prison. Elle espérait avoir le temps d'accomplir la mission qu'elle s'était fixée. Quand Megan ouvrit la porte, elle était pâle, et ses yeux cernés montraient qu'elle avait encore beaucoup pleuré.

— Il ne fallait pas venir, madame, lui dit-elle d'une voix apeurée.

— Tu n'es pas venue à l'école aujourd'hui, Megan, et je me suis inquiétée pour toi.

— Mon père... s'il vous voit, il va encore se mettre en colère.

Doucement, Sarah poussa la porte que Megan tenait et d'autorité s'introduisit dans le vestibule. D'une voix ferme malgré son émoi — elle aussi redoutait la réaction du shérif s'il la surprenait ici — elle répondit :

— Ne nous occupons pas de ton père pour le moment. Je veux savoir comment tu te portes, c'est tout.

Megan referma la porte, s'y adossa comme pour interdire l'intrusion redoutée de son géniteur, et souleva les épaules.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle. Enfin, si... Je pense que ça va à peu près...

— As-tu vu le docteur ?

— Oui, madame.

Un nouvel accès de larmes se préparait.

— Je comprends très bien ce que tu ressens, dit Sarah. Mais tu verras, tout s'arrangera, une fois que tu seras mariée.

Les larmes jaillirent, et Megan s'écria, d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Oh... ! madame... vous croyez ?

Sarah la prit dans ses bras, l'attira contre elle et proposa :

— Si tu me disais ce qui te tracasse, Megan ?

L'adolescente pleura d'abondance, puis renifla, se passa les deux mains sur le visage et soupira, comme pour s'en convaincre :

— Tout va bien.

— Alors, rien ne s'oppose à ce que tu reviennes à l'école, n'est-ce pas ? Dès demain.

— Papa ne veut plus que je me montre en public. Il dit que je devrais avoir honte et me cacher.

— Attendre un enfant n'est pas une honte ! s'écria Sarah révoltée. Et ce n'est pas parce que tu es enceinte que ton esprit doit cesser de travailler. Alors, je te le redis : tu seras la bienvenue dans ma classe. Crois-moi, cela te fera du bien de sortir un peu.

— Peut-être, mais...

— Personne ne sait, pour le bébé, reprit Sarah, d'une voix persuasive. Alors, je t'en conjure, viens en classe. D'autant plus que tes camarades s'interrogent sur les raisons de ton absence. Et tu me manques.

Un pâle sourire étira les lèvres de Megan, qui murmura :

— C'est vrai, madame ?

Sarah répondit d'un hochement de tête, en espérant que sa visite secrète donnerait du réconfort à son élève qui devait se sentir bien seule, abandonnée de tous. C'était un sentiment qu'elle connaissait très bien pour en avoir éprouvé elle-même les effets dévastateurs.

En sortant de la maison, elle tomba nez à nez avec le shérif qui lui lança :

— Qu'est-ce que vous faites chez moi, hein ? Vous n'avez pas compris ce que je vous ai dit ? N'approchez pas de ma fille, je vous l'interdis. C'est vous la responsable de ce malheur... de ce déshonneur.

— Shérif, je...

— Je ne sais pas quel genre d'école vous teniez à Saint-Louis, mais j'ai l'intention de me renseigner à ce sujet. Oui, oui, j'ai des contacts là-bas, bientôt je saurai tout de votre passé, et tout Walker en profitera. Il faut qu'on sache qui vous êtes, à la fin ! En plus, j'aime autant vous dire que j'ai l'œil sur vous, ainsi que sur Logan. À la moindre incartade, je vous tombe dessus ! À bon entendeur, salut !

Les oreilles bourdonnantes, Sarah n'entendait plus. Les jambes molles, elle s'éloigna comme une femme soûle. Son avenir lui apparaissait comme un véritable cauchemar : Neville s'appêtait à liguier toute la ville contre elle, elle perdrait son emploi, elle serait chassée...

Que deviendrait-elle, alors ?

11.

— Voilà, j'ai posé la nouvelle fenêtre. Jess Logan était entré par la porte de derrière. Il n'éprouvait plus le besoin de frapper pour se faire annoncer, et Sarah eût été ingrate de le lui reprocher. N'était-il pas un peu chez lui, dans cette maison qu'il travaillait sans relâche à rendre plus confortable, plus agréable aussi ? De fait, Sarah acceptait sa présence, elle la trouvait normale, rassurante aussi.

Il accrocha son chapeau à la patère et respira avec gourmandise les fumets agréables qui s'échappaient de la marmite placée sur le fourneau.

Sarah finissait de préparer la table où Maggie et Jimmy, les mains lavées, s'étaient déjà installés. Jetant un dernier coup d'œil sur l'ensemble, elle alla chercher la marmite fumante et annonça :

— Le dîner est prêt.

— Dépêche-toi, ordonna Maggie. Jimmy et moi devons nous rendre au catéchisme, ce soir.

Jess Logan s'approcha, tint la chaise de Sarah pendant qu'elle s'asseyait et lui demanda :

— Avez-vous choisi la couleur que vous voulez ?

— Vous en avez déjà assez fait. Ne vous croyez pas obligé de repeindre, en plus.

— Cette maison a besoin d'une bonne couche, répondit-il en prenant place en face de Sarah. Et puis, tant que je travaille pour vous, vous cuisinez pour moi. J'ai intérêt à ce que cela continue le plus longtemps possible.

Maggie approuva.

— Et puis, nous aimons bien prendre nos repas chez vous, madame. N'est-ce pas, Jimmy ?

Le petit garçon opina avec énergie, mais toujours en silence. Le dîner terminé, les enfants sortirent pour jouer dans la cour en attendant l'heure d'aller au catéchisme, pendant que Sarah et Jess Logan s'occupaient de remettre la cuisine en état de propreté parfaite. Alors qu'il essuyait les assiettes, Jess Logan demanda :

— Sarah, j'ai l'impression que quelque chose vous tracasse. Vous êtes silencieuse, plutôt renfermée, depuis quelque temps.

— Pas du tout ; qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Vous trouvez peut-être que les enfants et moi avons tendance à nous incruste ? Si notre présence vous importune, il suffit de nous le dire.

— Mais non ! Qu'est-ce que vous allez imaginer ?

Les mains dans l'eau de vaisselle, Sarah se demanda si elle n'allait pas se confier, partager l'angoisse qui l'étreignait depuis que le shérif l'avait menacée. Elle ne pensait plus qu'à son départ prochain, sa fuite plutôt, sous les huées de la population. Or, elle n'avait pas envie de s'en aller, et Jess Logan comptait pour beaucoup dans le chagrin qu'elle aurait si le pire devait arriver.

— Que se passe-t-il, Sarah ?

Elle baissa la tête davantage, ferma les yeux, prit une longue inspiration en pesant le pour et le contre, et prit sa décision. Elle dirait tout, parce que son fardeau était trop lourd pour elle seule.

— Je suis allée voir Megan, ce soir, après l'école.

— Comment va-t-elle ?

— Aussi bien que possible, vu les circonstances... Mais son père m'a surprise alors que je sortais de chez lui. Il m'a redit qu'il me tenait pour responsable.

— Il faut bien qu'il blâme quelqu'un. C'est assez humain, comme comportement.

— Il a dit qu'il allait prendre des renseignements sur moi, dans mon ancienne école, à Saint-Louis.

Sans bruit, Jess Logan posa sur la pile l'assiette qu'il venait de sécher. D'une voix douce, il demanda :

— Y a-t-il, là-bas, des faits que vous ne désirez pas voir divulguer ici ?

— Non !

C'était trop vite répondu, et Jess Logan en conçut quelque doute : cela se voyait sur son visage. Accablée, Sarah se mordit la lèvre pour ne pas fondre en larmes. Elle hésitait à répondre, par honte personnelle, bien sûr, mais surtout par crainte de la réaction de Jess : s'il apprenait les menaces proférées contre lui par le shérif, il ne pourrait s'empêcher d'aller lui en demander raison, d'où les conséquences néfastes que cela entraînerait pour lui, pour les enfants.

Il se rapprocha et insista :

— Sarah, vous me cachez quelque chose. Dites-moi ce que c'est.

Elle secoua la tête, nia encore.

— Rien, il n'y a rien. C'est simplement que je n'aime pas qu'on médise de moi.

— Je ne saurais vous en blâmer, mais... ce n'est pas cela qui vous tourmente. J'en suis convaincu.

Elle tourna la tête vers lui. Dieu, qu'elle avait envie de s'abandonner ! Les mots étaient rassemblés dans sa tête, les phrases toutes formées. Déjà elle en sentait le goût sur ses lèvres... mais non, elle ne pouvait pas, elle n'avait pas le droit.

— Peut-être suis-je responsable de ce qu'il m'arrive, soupira-t-elle. C'est vous qui aviez raison : Luke et Megan étaient plus que des amis, bien plus... Je n'ai pas su le comprendre, alors que la situation était tellement évidente, maintenant que j'y repense. Si j'avais su, j'aurais surveillé ces enfants, je les aurais mis en garde, et rien de fâcheux ne leur serait arrivé... C'est ma faute !

— C'est sans doute que vous aviez vos propres préoccupations.

— Non, ce n'est pas une excuse ! Je dois me soucier de mes élèves avant tout, avant moi-même, et si je n'en suis pas capable, je ne suis pas digne d'enseigner.

Sarah se remit au travail. De l'eau elle sortit une tasse, qu'elle tendit à Jess Logan. En essuyant, il reprit :

— En tout cas, vous n'entendrez pas Maggie vous adresser le moindre reproche. Elle vous adore. Vous êtes pour elle plus qu'une maîtresse d'école, beaucoup plus.

— C'est vrai ? murmura Sarah, émue.

— Oui, et elle n'est pas la seule d'ailleurs. Tout le monde vous aime bien, dans la famille.

Inutile d'en douter : Jess Logan parlait avec sincérité, d'une voix chaude et vibrante. Sarah sentit son cœur qui s'affolait soudain, et sa tentation fut grande de tout dire enfin, de se confier à cet homme fort et généreux, tellement différent du déplorable mari qu'elle avait eu. Cette pensée lui rappela autre chose. Elle soupira :

— Fiona Sullivan a des projets pour vous.

— De quel genre ?

— Matrimoniaux ; elle s'est mis en tête de vous trouver une épouse.

— Pas possible...

— Vous n'avez pas envie de vous marier ?

— Je vous avoue que je n'y ai jamais pensé.

— Cela pourrait être bon pour vous, ainsi que pour les enfants.

En main les fourchettes et les couteaux qu'il ne pensait plus à essuyer, Jess Logan répondit :

— Nous sommes très bien ensemble, tous les trois, et nous n'avons besoin de personne.

En plus, je vais vous dire la façon dont je vois les choses. Trouver une épouse, c'est un peu comme se procurer des sous-vêtements : on doit le faire soi-même, et non s'en remettre à un tiers. C'est très délicat, ces affaires-là. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Malgré ses soucis, Sarah eut grand-peine à ne pas rire. Elle répondit :

— Je ne sais pas si la comparaison est tout à fait pertinente !

— Admettons. Comment vous-même comptez vous procéder pour trouver un mari ?

Prise de court, elle laissa tomber un plat dans l'eau. Puis elle répondit :

— Je ne peux songer à me remarier.

— Et pourquoi pas ? Le mariage vous rebute-t-il tant ?

— C'est-à-dire...

En fait, Sarah ne savait que dire. Sans le regarder, elle passa une tasse à Jess Logan qui murmura :

— Votre premier mari était-il donc si détestable ?

La conversation devenait délicate. Nerveuse, Sarah essuya ses mains dans son tablier.

— Non, Howard était un homme bon.

— Fort bien, mais vous sentiez-vous vraiment femme, avec lui, Sarah ?

Le cœur battant, elle s'appuya à l'évier. La tête lui tournait. Son état s'aggrava encore quand Jess Logan lui effleura le menton, puis lui caressa la joue. C'était une sensation exquise et torturante à la fois. Puis elle entendit ces paroles incroyables :

— Avec moi, Sarah, vous vous sentiriez vraiment femme... Si vous vouliez me laisser vous montrer...

Brusquement, Jess Logan s'approcha, la serra contre lui en même temps qu'il lui prenait la bouche avec avidité. Surprise, elle ne songea pas à se défendre et, au contraire, elle pensa qu'elle attendait ce moment depuis longtemps, sans vraiment s'en rendre compte. Tout son être éprouvait une faim sensuelle qu'elle ignorait et qui allait être satisfaite, enfin. Les seins écrasés contre Jess qui la pressait à l'étouffer, elle l'enlaça aussi, s'accrocha à lui...

Hélas ! ce moment de félicité ne dura pas. Très vite le doute revint l'assaillir, et les scrupules altérèrent le bonheur qu'elle éprouvait à partager ce baiser. Toutes sortes de pensées moins plaisantes l'accablèrent : « C'est de la folie... Je n'ai pas le droit... Je suis la maîtresse d'école... Si les enfants me voyaient... Si on savait, en ville... » Elle repoussa Jess Logan, et haletante murmura d'une voix éteinte :

— Vous ne devez pas...

Dépité, Jess Logan objecta, d'un ton qu'elle jugea trop léger alors qu'il s'agissait d'une affaire si grave :

— Pourquoi pas, Sarah ?

Les deux mains contre lui, résistant de toutes ses forces à la pression par laquelle il tentait de la ramener à lui, elle corrigea :

— Non, c'est moi qui ne dois pas.

— Vous ne devez pas quoi ? fit-il avec humeur. Expliquez-moi, car je ne comprends pas.

— Je ne veux pas vous scandaliser, mais...

— Me scandaliser ? Enfin, Sarah, de quoi parlez-vous ? Ah ! je comprends...

Jess Logan ouvrit les bras, lui rendit sa liberté. Sèchement, il dit :

— C'est Dwight Rutledge, n'est-ce pas ?

Il avait raison quand il disait ne pas comprendre, parce que, vraiment, il n'avait rien compris du tout ! L'ennui, c'est que Sarah ne savait pas comment lui expliquer.

Le visage fermé, il dardait sur elle un regard hostile. Puis il haussa les épaules et recula jusqu'à la porte, dont il saisit la poignée par-derrière et qu'il ouvrit. Il sortit et referma, si violemment que la maison tout entière trembla sur ses fondations.

Sarah l'entendit héler Maggie et Jimmy, avec une brutalité qu'elle ne lui avait jamais connue. Par la fenêtre elle le vit passer : il marchait vite, tête basse, et les enfants avaient du mal à suivre le rythme qu'il leur imposait.

Cette fois, tout était fini, il ne reviendrait plus.

Ayant confié les enfants à Kirby Sullivan, Jess s'attarda dans la cour de l'église, puis s'assit sur un banc d'où il avait vue sur la maison de Sarah Wakefield. La tête contre la paroi de bois, il se demanda s'il n'allait pas retourner là-bas, pour obtenir enfin des explications claires et nettes, puis, si nécessaire, aller trouver Dwight Rutledge afin de lui écraser le nez. Mais ayant réfléchi un peu plus longuement au problème, il lui apparut que le malheureux marchand de grains et de fourrages n'était en rien responsable, et que s'il avait été repoussé, pour la deuxième fois ce soir, c'était tout simplement qu'il n'était pas désiré. Voilà, c'était aussi simple que cela, la violence ne résoudre rien. Mais que la vérité était dure à admettre, tout de même !

Quand Jess se leva, il avait cent ans. Courbé sous le poids de la douleur, il se dirigea vers les fenêtres brillamment éclairées derrière lesquelles il était certain de trouver le réconfort dont il avait besoin.

Il n'y avait personne à la Jarretièrte Verte, juste Saül qui astiquait son comptoir.

— Jess ! En voilà, une surprise !

— Donne-moi un whisky, marmonna Jess en prenant place au bar.

Le patron posa un verre qu'il remplit et jeta un coup d'œil par la fenêtre en disant :

— J'espère pour toi que personne ne t'a vu entrer ici. Ce ne serait pas bon pour ta réputation toute neuve.

— Occupe-toi de ce qui te regarde. Et laisse-moi la bouteille.

Saül hésita, puis se pencha pour donner ce conseil :

— Au moins, va t'asseoir dans le coin, là-bas. On ne t'y verra pas, depuis la rue.

D'une seule gorgée, Jess vida le verre dans ses entrailles, qui s'enflammèrent instantanément. C'était douloureux — il n'avait plus l'habitude — mais tellement bon. Et l'habitude pourrait revenir très vite, s'il y mettait du sien. Un peu étourdi, il tourna la tête pour voir le refuge indiqué par Saül et jugea qu'il serait bien, tout seul dans son coin, parce qu'il ne serait pas obligé de soutenir une conversation ; besoin de parler à personne... Le verre dans une main, la bouteille dans l'autre, il se leva et alla s'installer, le dos à la porte, les pieds sur la chaise en face de lui.

Une demi-bouteille plus tard, il entendit le grincement de la porte, puis des bruits de pas sur le plancher. Il ne se retourna pas pour voir qui arrivait, et sursauta à peine quand une main ferme s'abattit sur son épaule.

— Tiens ; Nate ! fit-il d'une voix traînante, afin de paraître aussi ivre qu'il avait l'intention de le devenir. Tu prends un verre avec moi ?

Le shérif adjoint refusa de s'asseoir. Sévère, il répondit :

— On m'a dit que je te trouverais ici. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je me soûle, dit Jess en remplissant son verre à ras bord.

— C'est ce que je vois...

Nate saisit le verre et le porta à ses lèvres. Il demanda :

— Et pourquoi ce désir soudain de t'enivrer ?

En tirant sur le bras qui tenait son verre, comme un enfant qui voudrait récupérer son jouet, Jess expliqua d'un ton boudeur :

— C'est à cause d'elle.

— De qui ?

— Sarah... Elle n'a pas besoin d'un type comme moi... Remarque, je la comprends un peu. Je me demande même pourquoi je me suis mis ces idées en tête.

Non content d'avoir le verre, Nate confisqua la bouteille. Il susurra :

— Alors, amoureux ?

— Pire que cela ! souffla Jess en s'effondrant sur la table, la tête entre les bras. Je l'aime à un point que tu ne peux pas imaginer. Mais elle ne veut même pas que je l'approche.

— C'est une femme respectable.

— Tu l'as dit ! En attendant, Dwight Rutledge, lui, il fait avec elle tout ce qu'il veut !

— Tu plaisantes, ou quoi ? s'exclama Nate. Dwight Rutledge ? Sarah ne peut pas le voir en peinture ! Elle l'a dit à Kirby, une ou deux fois.

— Ah oui ? fit Jess en se redressant, le sourire aux lèvres. Alors, tu penses que j'ai une chance ?

— Évidemment ! Et entre nous, Sarah Wakefield serait bien bête de repousser un homme comme toi.

Sur ce, Nate jeta un coup d'œil, derrière lui, sur la salle encore déserte, puis proposa :

— Tu ne veux pas que nous allions faire un tour dehors ? Tu as besoin de prendre l'air.

— Pas question ! dit Jess en reprenant possession de sa bouteille.

Il but une gorgée au goulot et annonça le plan qu'il venait de former :

— D'abord, il faut que j'aie voir Dwight Rutledge. Je lui dirai de se tenir éloigné de Sarah, et gare à lui s'il porte seulement le regard sur elle !

— Bonne idée, dit Jess en s'asseyant à côté de lui. Mais à mon avis, tu devrais attendre demain.

— Tiens donc ! Et pourquoi ?

— Parce qu'il est l'heure d'aller chercher Maggie et Jimmy chez le pasteur. Le catéchisme est presque terminé.

Jess but encore un coup de whisky, avec avidité. Puis il s'essuya le menton avec la paume de la main et soupira :

— Nate, je tiens à garder ces enfants. Je ne supporterais pas qu'on me les enlève. Ils sont toute ma famille. Je sais maintenant que j'ai eu tort d'aller courir au loin, je regrette de ne pas les avoir connus tout petits... J'étais un peu fou, en ce temps-là. Mais c'est une erreur que je ne commettrai plus, je te le jure ! Tu as remarqué comme je me conduis bien ; hein, tu as remarqué ? Je n'aurais pas cru que j'y arriverais. Finalement, une vie rangée, ce n'est pas si désagréable. On s'y fait... On peut même y prendre plaisir. L'ennui...

Nate se rapprocha pour interroger :

— L'ennui ?

— L'ennui, c'est que je n'ai pas de femme. Il m'en faudrait une...

— Et Sarah Wakefield ?

— Non, tu ne comprends pas ! Avec elle, ça peut être encore long. En attendant, il m'en faudrait une, de temps en temps... Tu vois ce que je veux dire ?

— Parfaitement, et je sais où il y en a. On peut y aller tout de suite, si tu veux.

— Chez Mlle Flora ?

— Non, trop loin. Je connais un autre endroit, dans cette rue, à deux pas d'ici.

— Ah...

— Intéressé ?

— Je ne sais pas...

Autant l'idée lui avait paru séduisante, quelques secondes plus tôt quand il avait parlé d'une femme «de temps en temps», autant elle lui paraissait déplorable maintenant qu'il avait la possibilité de la mettre en application. Il avait connu ce sentiment déjà, quand il était allé à Fairmont, spécialement pour cela, et qu'il avait arpenté le trottoir devant une maison de tolérance sans pouvoir se résoudre à y entrer. Abattu, il expliqua :

— L'ennui, avec les filles de joie, c'est que c'est toujours pareil. Je trouve qu'avec elles, ça manque de sentiments. Et comme je pense sans arrêt à Sarah...

— Ce n'est que cela ? s'exclama Nate en lui tapant sur la cuisse. Tu n'auras qu'à fermer les yeux et imaginer que tu es avec ta Sarah.

— C'est une idée ! dit Jess convaincu. Allons-y vite !

Il se leva et retomba aussitôt sur sa chaise. Nate l'aida à se remettre sur ses pieds. Mais il titubait. Nate le prit par le bras et, l'un soutenant l'autre, ils circulèrent entre les tables.

— Nous allons sortir par la porte de derrière, dit Nate. C'est plus prudent.

Dans la petite rue sombre, Jess commença à chanter, et peu à peu, l'enthousiasme aidant, il se mit à chanter de plus en plus fort.

— Chut ! fit Nate. Tu veux avertir toute la ville ?

Jess se colla la main sur la bouche. Il riait à gorge déployée.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? demanda-t-il un peu plus tard, avec difficulté parce qu'il avait

l'impression d'avoir la bouche pleine de sable.

— Parce que nous y sommes ; voilà pourquoi.

— C'est drôle, ça ne ressemble pas du tout à une maison... On n'entend rien. Tu es sûr que c'en est une ?

— Évidemment ! Puisque je te dis que je la connais. Et je suis sûr que c'est exactement ce dont tu as besoin, dans ton état. Tu verras, tu vas adorer.

Nate ouvrit la porte. Ils entrèrent dans un couloir désert, et fort sombre. Jess s'étonna de ne rien entendre : pas de musique, pas de rires et de cris. L'atmosphère était même plutôt sinistre. Il en fit la remarque à Nate qui le poussait dans une pièce et l'obligea à s'asseoir sur un lit étroit, très dur.

— Attends-moi là, dit-il. Je vais te chercher une demoiselle.

— Une jolie, hein ?

— Compte sur moi. Une grille se referma en couinant, une clé grinça dans la serrure.

Alors Jess comprit : son ami Nate venait de l'enfermer dans une cellule de la prison. Mais trop ivre pour protester, il se laissa aller en arrière sur le bat-flanc où il s'endormit aussitôt.

Entrer subrepticement dans la prison, de bon matin... Voilà qui, encore, donnerait à gloser en ville, si on apprenait...

Ramenant sur son visage l'ample capuchon de son manteau, Sarah entra et referma très vite derrière elle. Le cœur battant, elle aperçut Nate Tompkins qui l'attendait, un pot fumant à la main. Il lui proposa :

— Café ?

— Non, merci, dit-elle dans un souffle. Où est le shérif ?

— Parti hier pour le ranch de l'Étoile Bleue... Sera de retour vers midi, je pense.

— Comment va Jess ?

— Il ronfle comme un bienheureux. Et les enfants ?

— Ils dormaient encore quand je suis passée voir Kirby. Ils se sont fait une véritable fête de passer la nuit là-bas et ne se sont même pas rendu compte que Jess était parti. Quelle chance que le révérend et sa femme soient absents en ce moment !

Nate Tompkins but une gorgée de son café, reposa la tasse et répondit :

— Désolé de vous avoir dérangée si tard, hier soir, mais je ne pouvais vraiment pas faire autrement. Et puis, j'ai pensé qu'il serait d'une humeur massacrant, ce matin, et que vous seriez la seule à pouvoir le raisonner.

— Moi ?

— Oui, vous ! dit Nate Tompkins avec un sourire entendu, j'ai comme le sentiment qu'il serait disposé à vous écouter.

— Eh bien ..., murmura Sarah ; si j'avais pu prévoir...

La veille au soir, quand Jess avait quitté sa cuisine, elle avait pensé qu'ils ne se reverraient plus que de loin, de temps en temps, et ne se reparleraient pas de sitôt. Avec conviction, elle ajouta :

— C'est une chance, pour Jess, d'avoir un ami tel que vous. Si on l'avait vu en ville, dans l'état où il se trouvait, il aurait perdu Maggie et Jimmy, c'est sûr.

— Je ne saurais vous dire combien de fois il a pris sur lui les conséquences des bêtises que nous avons commises ensemble, quand nous étions jeunes. Ah ! il m'en a évité, des coups de ceinturon que le paternel s'appêtait à me distribuer généreusement !

Nate Tompkins s'arrêta là dans les réminiscences, et, l'air désolé, il reprit sur un tout autre ton :

— L'ennui, c'est que je suis, ce matin, la dernière personne à qui il ait envie de parler. Voyez donc si vous pouvez le ramener chez lui avant que toute la ville ne s'éveille.

— J'essaierai, dit Sarah, effrayée par l'ampleur de la tâche.

— Bien, venez avec moi. Le shérif adjoint ouvrit la porte qui menait aux cellules. Elle le suivit dans un couloir étroit et sombre, jusqu'à une autre porte dans laquelle était percé un

judas.

— C'est ici, murmura Nate Tompkins.

Quand la petite porte du judas tourna sur ses gonds en grinçant, Jess, qui tournait en rond et frappait du poing droit dans sa paume gauche, s'arrêta net. Il n'avait pas fière allure, avec ses vêtements froissés, ses cheveux embroussaillés et, surtout, ses yeux injectés de sang qu'entouraient de grands cernes noirs. Le regard mauvais, il s'approcha du judas, prêt à invectiver celui qui venait aux nouvelles.

— Sarah... murmura-t-il, décontenancé.

Ne sachant que lui dire, elle le regarda qui dansait d'un pied sur l'autre, tête baissée, honteux à l'évidence. Il finit par soupirer :

— Je crois que j'ai fait l'imbécile, hier soir.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Il se passa la langue sur les lèvres, fourragea dans ses cheveux, s'approcha pour demander :

— Les enfants ?

— Ne vous inquiétez pas pour eux. Ne vous inquiétez pas trop pour vous non plus, car personne n'a eu vent du dernier épisode de vos aventures... Vous pourrez remercier votre ami.

À ces mots, Jess sursauta et releva la tête. Le regard méchant, il éructa :

— Nate Tompkins ? Mon ami ? Laissez-moi rire ! Je n'ai plus d'ami !

— Nous en discuterons plus tard. Pour le moment, vous devriez penser à sortir d'ici pour rentrer chez vous, afin de vous changer, de dormir encore un peu si vous en éprouvez le besoin.

Jess eut ce cri du cœur :

— Oui ! Sortez-moi d'ici, Sarah.

— Seulement si vous me promettez de vous calmer. Pas de scène, est-ce bien compris ?

— Pas de scène, maugréa Jess avec mauvaise humeur.

Indécise, mécontente, Sarah ne bougea pas. Alors Jess se rapprocha du judas et murmura :

— Je vous promets d'être sage.

Brusquement, il passa la main par l'étroite ouverture à la rencontre du visage de la jeune femme qui, instinctivement, recula. Il supplia :

— Sarah, je vous en prie... Ne partez pas.

Elle s'arrêta mais ne se rapprocha pas ; pas encore. Pas envie... Il ne méritait pas cette faveur.

Il continuait à agiter sa main et cela devenait comique. Mais il s'énerva bientôt.

— Avec Dwight Rutledge, vous ne faites pas tant de manières !

— Je ne vous permets pas...

— Allez, dites que vous le laissez vous toucher autant qu'il veut, celui-là !

— Je vous défends !

— Avouez !

Offensée, Sarah répondit :

— Je ne lui ai jamais permis de me toucher !

Jess Logan usa de cette dénégation pour lancer d'autres traits odieux. Quelle était cette rage qui le poussait à la blesser ainsi ? Il dit, en effet :

— Ah ! Voilà ! On ne peut donc pas vous toucher ! Est-ce ainsi que vous avez tué votre mari ? en vous montrant si froide, avec lui, qu'il en est mort ?

C'en était trop ! Ravalant ses larmes, Sarah jeta d'une voix vibrante d'indignation et de douleur :

— Puisque c'est ainsi, je m'en vais et je ne vous reverrai plus jamais !

Tournant les talons, elle reprit le couloir en sens inverse et se réjouit sombrement d'entendre Jess Logan qui frappait du poing sur la porte et l'appelait en hurlant :

— Sarah ! Revenez ! Je vous ordonne de revenir tout de suite ! Revenez...

Le grincement du vasistas tira Jess de son pénible sommeil. Il se redressa avec difficulté sur son bat-flanc, cligna des yeux — et reconnut Nate qui lui lança sans ambages :

— Imbécile !

L'insulte ranima la fureur de Jess, elle lui redonna des forces. D'un bond il se retrouva debout, les poings serrés, et hurla :

— Je te le jure, Nate ! Si tu ne me laisses pas sortir d'ici, je...

— Tais-toi ! lui intima son ami. Et écoute-moi.

Le ton n'admettait pas la réplique. Jess se le tint pour dit, il alla se rasseoir, la tête entre les mains. Nate reprit :

— Tu ne pourrais pas, pour une fois, penser à quelqu'un d'autre qu'à toi-même ? Une femme va perdre son emploi, elle sera chassée honteusement de la ville, et tout cela à cause de toi.

Jess se redressa. Anxieux il demanda :

— Sarah ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? Explique-toi, enfin !

— Comme si tu ne pouvais pas tout comprendre par toi-même ! Elle a risqué sa réputation, c'est-à-dire tout, pour t'aider à conserver la garde des enfants.

Oh ! Ce n'était que cela... D'un ton léger, Jess répondit :

— Bah, elle s'en sortira bien !

— Réfléchis une minute, Jess ! Tu sais comment sont les gens, dans cette ville. Que crois-tu qu'il arriverait à Sarah si on apprenait qu'elle vient presque tous les jours chez toi ? On déclarerait qu'une femme capable de s'acoquiner avec quelqu'un dans ton genre n'est plus digne d'enseigner aux enfants, elle serait démise de ses fonctions et aussitôt chassée de la ville.

— Mon Dieu ! soupira Jess abasourdi. Je n'avais jamais pensé à ça.

— Évidemment ! Tu ne penses à rien.

La clé tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit enfin. Mais au moment où il voyait enfin s'offrir à lui la liberté, Jess hésita. Levant la tête vers Nate planté devant l'entrée, il murmura :

— Il faut que j'aille demander pardon à Sarah.

— Excellente résolution, mais tu ne peux pas y aller dans cet état. Rentre chez toi, bois un grand verre d'eau et prends un bain. Et réfléchis encore un jour ou deux. Rien ne presse, et je crois que Sarah a besoin d'un peu de temps, elle aussi, pour se calmer.

— Tu as peut-être raison...

— J'ai *sûrement* raison, oui !

Jess soupira longuement. Enfin, il se leva et marcha, tête basse, vers la sortie. Il titubait encore un peu, non plus à cause de son ivresse, mais sous le faix de la honte qui l'accablait.

La maison du Seigneur lui semblait l'endroit idéal pour prononcer le serment qu'il avait longuement médité pendant les deux jours nécessaires pour surmonter les effets de son ivresse : deux jours particulièrement difficiles à vivre, mais salutaires à tous points de vue.

C'est donc le dimanche suivant, en entrant dans l'église, qu'il formula son vœu : plus jamais, jusqu'à au dernier jour de sa vie, il n'absorberait une seule goutte d'alcool. Il en retira immédiatement un bienfait immense, et y puisa le courage d'aller prendre place dans le banc déjà occupé par Sarah Wakefield, de qui il devait encore obtenir le pardon pour sa conduite inqualifiable : ce n'était pas la partie la plus facile de son entreprise de régénération.

Maggie le précédait de quelques pas. Elle s'installa à côté de la maîtresse d'école, mais il n'eut pas le temps de les rejoindre toutes les deux, car une famille plus nombreuse que la sienne lui grilla la politesse et remplit en un clin d'œil l'espace qu'il convoitait. Ennuyé, tenant Jimmy par la main, il tourna sur lui-même pour chercher d'autres places et les trouva, dans le même banc, mais à l'autre bout. Il se pencha en avant et compta : huit personnes — quand même ! — le séparaient de Sarah.

Assise bien droite, les mains jointes, celle-ci regardait devant elle alors que les paroissiens continuaient d'affluer et d'emplir l'église, dans un léger brouhaha de chuchotements. L'office n'avait pas commencé, elle pouvait bien se dissiper un peu et regarder vers Jess qui ne la quittait pas du regard... mais non ! À quoi pensait-elle donc ? À lui, au déplorable spectacle qu'il lui avait donné ? C'était plus que probable.

Enfin, elle tourna la tête. Son regard tomba sur Jess toujours penché en avant et les yeux fixés sur elle. C'était le moment qu'il attendait. Sans bruit, ses lèvres formèrent la phrase :

— Je vous demande pardon.

Elle fronça les sourcils, répondit de la même façon :

— Comment ?

— Je... vous... demande... pardon...

Elle comprit. La preuve : elle détourna aussitôt le regard et, pour bien lui montrer qu'elle l'ignorait, leva les yeux vers le plafond. Ennuyé, Jess poussa du coude son voisin et lui signifia qu'il devait parler de toute urgence à Mme Wakefield. Son voisin alerta la jeune fille qui se trouvait à côté de lui, laquelle tira la manche de la vieille dame... et ainsi de suite jusqu'à Sarah dont le regard parcourut huit visages avant de se reporter sur celui de Jess qui attendait. Elle manifesta un certain mécontentement que Jess ignora. Plein de bonne volonté, il ouvrit la bouche, mais Sarah Wakefield se détourna de lui sans attendre qu'il lui eût délivré son message muet.

En l'absence du révérend Sullivan, c'était au diacre Foley qu'il revenait d'officier. Il prit place au pupitre pour lire les annonces de la semaine, dont Jess n'écouta rien puisqu'il avait d'autres préoccupations en tête. Sans craindre de passer pour un fâcheux, il se pencha vers son voisin dans l'oreille de qui il murmura quelques mots, à charge pour lui de les transmettre à sa voisine... et ainsi de suite jusqu'à la destinataire finale. Le message arriva, effectivement, mais Sarah le reçut avec un parfait dédain, elle ne tourna même pas la tête pour signifier que Jess l'agaçait et qu'il fallait en rester là.

C'est ce qu'on allait voir ! Jess prit dans sa poche un crayon au moyen duquel il griffonna quelques mots sur une page préalablement arrachée au recueil de cantiques fourni par la paroisse. Il plia ce message, le donna à son voisin. Celui-ci lui jeta un regard sévère et agacé, mais accéda néanmoins à sa demande... Quelques secondes plus tard, le morceau de papier échouait entre les mains de Sarah qui, sans même le lire, le déchira en menus morceaux. Quand Mlle Marshall plaqua, avec son énergie coutumière, les premiers accords de « En avant, soldats du Christ », toute la paroisse se leva pour chanter en chœur ce cantique qui marquait la fin de l'office. Jess chantait aussi, mais, tirant Jimmy par la main, il entreprit de circuler le long du banc.

— Pardon, monsieur... Excusez-moi, mademoiselle... Oh ! pardon, j'espère que je ne vous ai pas fait trop mal... S'il vous plaît...

Tous les obstacles ayant été franchis, il arriva enfin près de Sarah qui chantait et affectait de n'avoir pas remarqué les péripéties de sa courte mais difficile odyssée. Il lui dit à l'oreille, assez fort :

— Pendant tout l'office, j'ai essayé de vous faire comprendre que je vous demandais pardon.

Sarah chantait...

— Sarah, je vous en prie, vous ne voudriez pas m'écouter une minute ?

Sarah chantait encore...

— Vous m'en voulez. Je le comprends et jamais je ne songerais à vous le reprocher, mais vous pourriez au moins...

Sarah chantait toujours...

— Enfin, comment faut-il vous le dire ? Vous voulez que je me roule à vos pieds ? C'est cela ?

Le cantique s'interrompit net et les derniers mots de Jess retentirent comme un coup de tonnerre dans l'église redevenue silencieuse. Tous les paroissiens se tournèrent vers Jess et lui montrèrent, par leur mine sévère, combien ils réprouvaient ce genre de comportement.

Puis tout le monde se rassit ; tout le monde, sauf Jess. Ce n'est pas l'envie qui lui manquait, mais il n'y avait pas de place pour lui à l'endroit où il s'était insinué. Si les occupants du banc avaient bien voulu se décaler pour lui rendre l'espace qu'il avait libéré à l'autre bout... mais il les avait tant importunés au cours de l'office qu'ils refusaient visiblement de lui faire cette grâce, ils affectaient de ne pas le voir et attendaient, avec une attention suspecte, les derniers mots du diacre Foley.

Crispé, Jess jeta un coup d'œil sur la mer de têtes qui l'assiégeait de toutes parts. Il se sentait comme sur une île, c'était une situation très embarrassante. Et Sarah Wakefield qui le regardait d'un air moqueur... Pour mettre fin à son supplice, il finit par déloger Maggie, prit sa place sur le banc et installa les deux enfants sur ses genoux.

Le diacre Foley parlait, parlait... Très austère, son discours ; mais Sarah Wakefield avait du mal à garder son sérieux. Jess, qui la regardait en coin, vit bien qu'elle multipliait les efforts pour ne pas rire. Elle s'agitait, se tortillait, se mordillait les lèvres... Elle finit par pouffer derrière sa main. Jess l'accompagna aussitôt dans l'hilarité.

Heureusement, l'office était terminé, les paroissiens se levaient et, dans le brouhaha, les deux fidèles trop gais passèrent inaperçus. Le corps secoué de convulsions, Jess sortit du banc et se hâta vers la porte, tête baissée. Il éprouva un vif soulagement quand il arriva sur le perron : dehors, il était licite de s'amuser un peu, même après avoir loué le Seigneur. Personne ne pourrait le lui reprocher. Rendant leur liberté à Maggie et à Jimmy que hélaient d'autres enfants, il se tourna vers Sarah Wakefield qui arrivait derrière lui.

— Vous avez vu ? lança-t-il avec bonne humeur. Je me suis ridiculisé devant toute la paroisse ! Est-ce suffisant pour vous convaincre que je regrette ?

— C'est un début, lui répondit-elle sèchement.

Refroidi, il redevint timide et penaud. D'une voix moins claironnante, il reprit :

— Sarah, je suis désolé ; vraiment. Je ne sais même pas pourquoi j'ai prononcé d'aussi ignobles paroles. J'étais devenu fou, il n'y a pas d'autre explication possible... Quand je pense aux horreurs que j'ai débitées sur vous, sur votre mari, sur Dwight Rutledge... J'en rougis encore.

— Vous pouvez, dit la jeune femme, avec tristesse. Vous pouvez...

— Mais... me pardonnez-vous ?

Jess n'osait lever la tête, mais il savait que Sarah l'observait, qu'elle avait sans doute, pour lui, le regard sévère qu'elle réservait aux élèves ayant commis une grosse, une très grosse bêtise. C'était son cas. Humble, il attendait le jugement qui tomba enfin, dans un souffle :

— Oui... je suppose que je peux vous pardonner... mais promettez-moi de ne plus recommencer ; plus jamais !

— Je vous le jure ! Comment pourrais-je, d'ailleurs ? Cet incident m'a permis de comprendre beaucoup de choses, et je sais maintenant que j'aurais pu perdre Maggie et Jimmy, définitivement. Sans votre aide, sans l'aide de Nate, je serais cuit, à l'heure qu'il est.

Heureux de rentrer dans les bonnes grâces de Sarah, Jess se fût volontiers confié à elle pendant des heures encore. Mais, prenant conscience que les paroissiens s'attardaient pour observer le spectacle qu'il était en train de jouer, en le commentant sans doute, et pas forcément avec bienveillance, il conclut :

— Il faut que je rentre. Je vais chercher Maggie et Jimmy.

Il regarda autour de lui, ne les aperçut nulle part mais vit, en revanche, Nate Tompkins qui courait vers l'arrière de l'église. Craignant un accident survenu aux petits, il lui emboîta le pas.

Dans le verger du pasteur, les deux amis et quelques curieux découvrirent une scène insolite : Luke Trenton, allongé sur le sol, protégeait son visage derrière ses deux bras repliés, et au-dessus de lui, Zack Gibb, serrant les poings, s'apprêtait à le frapper encore ; des horions avaient déjà été échangés, c'était évident. Il y avait là Megan, aussi, qui s'accrochait des deux mains au bras droit de Zack et le suppliait d'une voix larmoyante :

— Arrête, Zack ! Je t'en supplie.

Zack avait le regard mauvais. D'une secousse, il se débarrassa de Megan, mais n'eut pas le temps de s'acharner sur son adversaire malheureux car Nate arrivait, qui s'interposa. Cette intervention permit à Luke de se remettre sur pied. Chacun put voir qu'il avait les lèvres tuméfiées. Du sang coulait sur son menton, qu'il essuya avec le dos de sa main. Sonné, il chancela.

— Que s'est-il passé ? demanda Jess en l'aidant à tenir debout.

Luke restait sur ses gardes. Il jeta un regard haineux à Zack, un combattant redoutable qui le dépassait de plus d'une tête, mais dont il n'avait rien à craindre pour le moment car lui aussi était solidement maintenu, par Nate.

— Rien..., murmura-t-il. Il ne s'est rien passé.

La réponse ne satisfit pas Nate qui menaça :

— Faut-il qu'on vous conduise en prison, tous les deux, pour avoir le fin mot de cette histoire ?

Cette perspective raviva la haine de Zack qui se démena pour fondre une fois encore sur Luke. Mais, empêché d'agir par Nate dont la poigne était supérieure à la sienne, il se contenta de montrer le poing. Puis, admettant qu'il n'aurait pas le dessus, il soupira :

— Bon, ça va ! Je me calme.

— Parfait ! dit Nate. Alors, fichez le camp, tous les deux, et que je n'apprenne pas que vous avez recommencé plus loin, car alors je m'occuperais de vous, et d'une façon dont vous vous souviendriez longtemps.

Zack et Luke partirent vite, chacun de son côté. Nate s'adressa à Megan.

— Veux-tu que je te ramène chez toi ?

— Non ! s'écria-t-elle. Aussitôt, elle prit ses jambes à son cou.

Esquissant une moue dubitative, Nate se tourna vers Jess.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? dit-il. Tu y comprends quelque chose ?

— Non, mais à mon avis, tu ferais quand même mieux de surveiller discrètement ces deux lascars.

Maggie arrivait à toute allure, entraînant Jimmy dans son sillage. Hors d'haleine, elle s'écria :

— Oncle Jess ! Mme Myers dit que Jimmy et moi pouvons aller jouer chez elle. Tu veux bien, dis ? Tu veux bien ?

— Je ne suis pas contre, mais j'aimerais mieux lui dire deux mots, avant. Allons la voir.

Lottie Myers, toujours devant l'église, discutait avec Emma Turner. Voyant arriver Jess, elle alla au-devant de lui et lui expliqua d'emblée :

— Mary Beth vient de recevoir une nouvelle poupée qui lui a été envoyée par sa tante, celle qui habite dans l'Est. Elle voudrait la montrer à Maggie, si vous êtes d'accord pour que les enfants passent un moment chez nous, naturellement.

Jess n'hésita pas : enfin une invitation ! Il commençait à devenir un voisin fréquentable !

Il embrassa Maggie et Jimmy, leur recommanda d'être bien sages. Heureux et fier, il les regarda s'éloigner en compagnie de la famille Myers. Puis il rentra chez lui. Arrivant devant sa maison, il aperçut, dans la cour, un homme qui semblait en sortir. Aussitôt il mit la main au côté pour décrocher son revolver — qui ne se trouvait plus là, bien sûr... Ce geste n'échappa nullement à l'inconnu qui s'amusa à lever les mains très haut en disant :

— Hé ! pas de blague ! Pas la peine de s'énerver !

Jess restait sur ses gardes. Il toisa l'individu dégingandé dont la barbe broussailleuse et les vêtements mal entretenus lui paraissaient de mauvais augure. Il l'apostropha :

— Qu'est-ce que vous faites chez moi ?

— Chez vous ? s'étonna l'homme, en se retournant comme pour vérifier qu'il ne s'était pas trompé de destination. Il ajouta :

— Votre maison, ça ? Ne me faites pas rire, et dites-moi plutôt où sont les enfants.

Jess serra les poings. Les manières de celui-ci lui plaisaient de moins en moins. Il

reprit :

— Je vous ai posé une question et j'attends toujours la réponse : qu'est-ce que vous voulez ?

L'homme passa les pouces dans ses bretelles et les étendit, les relâcha brusquement, provoquant un claquement dont il parut se satisfaire. Puis il énonça :

— Moi, c'est Jed Hayden. Je suis venu dire un petit bonjour aux gosses.

12.

Jess rangea le balai dans le placard et jeta un coup d'œil par la fenêtre : il pleuvait toujours, et à seaux ; la rue se transformait peu à peu en un ruisseau impétueux. Tant mieux ! songea-t-il, réjoui : la maison n'en paraissait que plus agréable !

Il s'agenouilla près de Jimmy qui, couché sur le tapis, jouait avec des cubes. Depuis quelque temps, l'enfant changeait, s'ouvrait à lui. Sarah Wakefield avait raison : il fallait lui consacrer beaucoup de temps, sans s'impatienter, et Jimmy recouvrerait l'usage de la parole. Il en avait la conviction.

Empilant quelques cubes, Jess déclara :

— Tu sais, j'étais en train de penser à ta maman, juste à l'instant, et je me disais qu'elle me manquait beaucoup.

Sérieux, Jimmy continuait à construire sa maison. Il ne leva pas la tête, mais à un imperceptible ralentissement de ses gestes, Jess sut qu'il l'écoutait.

— Ta maman t'aime beaucoup, Jimmy. Elle t'aime encore. Elle est un ange dans le ciel, maintenant, tu ne la vois plus, mais cela ne veut pas dire qu'elle t'a oublié. Elle est là-haut, et elle te regarde tout le temps.

Jimmy jeta ses cubes et planta son regard dans celui de Jess qui lui caressait les cheveux.

— J'essaie de faire tout comme ta maman faisait. Tu as remarqué comme je m'améliorais, depuis quelque temps ? Tu verras, ce sera bientôt presque aussi bien qu'avec elle. Je sais que je ne la remplacerai jamais tout à fait, mais je veux que tu le sache : je t'aime, Jimmy, je t'aime de tout mon cœur.

Et Jess tendit les bras.

— Allez, viens ici, partenaire.

À sa grande surprise, Jimmy ne recula pas pour lui échapper quand il voulut l'attraper. Au contraire, il se précipita vers lui et se pelotonna tandis qu'il refermait les bras pour le bercer. Ils restèrent ainsi un long moment, à écouter la pluie qui tambourinait sur le toit et ruisselait sur les fenêtres. Puis Jess se leva et s'installa dans un fauteuil à bascule en proposant :

— Qu'est-ce que tu dirais d'une histoire ?

Jimmy opina et posa sa tête contre l'épaule de Jess.

Après quelques minutes de son récit, Jess avait du mal à garder les yeux ouverts. Il se pencha sur son neveu et s'aperçut que celui-ci dormait déjà à poings fermés. Il se leva pour aller le mettre au lit, avec l'intention de s'accorder, lui aussi, une petite sieste, à laquelle il estimait avoir droit puisque Maggie ne serait pas de retour avant plusieurs heures. Et que faire d'autre, avec cette pluie qui tombait sans discontinuer ?

Mais un coup, donné à la porte de derrière, coupa court à ses réflexions. Au lieu d'aller s'allonger sur le sofa du salon, il se rendit dans la cuisine et se munit de son revolver qu'il cachait dans la réserve, sur le rayon du haut. Puis, à pas de loup, il marcha vers la fenêtre pour voir qui venait le déranger : c'était Luke Trenton. Le cœur plus léger, il alla ouvrir la porte et apostropha le visiteur dont l'œil gauche, à demi fermé et entouré d'un immense cercle violacé, témoignait encore de son altercation avec Zack Gibb.

— Qu'est-ce que tu fabriques dehors, par ce temps ?

Question que Luke semblait se poser lui-même. L'air égaré, il balbutia :

— Je ne sais pas...

— Allez, entre !

Jess le tira à l'intérieur et referma la porte. Puis il le poussa dans la cuisine et l'obligea à s'asseoir sur une chaise approchée du fourneau.

— Réchauffe-toi, recommanda-t-il.

Tout tremblant, claquant des dents et dégoulinant à tel point qu'une flaque d'eau ne tarda pas à se former sous ses pieds, Luke se recroquevilla sur sa chaise.

Après être allé remettre en place son revolver inutile, Jess rapporta une serviette et quelques vêtements à lui. Il mit le tout dans les mains du garçon en lui disant :

— Sèche-toi et mets ça.

Forcément, les habits étaient bien trop grands, mais au moins étaient-ils plus confortables. Pour faire bonne mesure, Jess mit encore une couverture sur les épaules de Luke, qui s'enroula dedans. Puis il se mit en demeure de réchauffer un peu de café.

— Tu ne serais pas censé être à l'école ? demanda-t-il en plaçant le bol fumant dans les mains de Luke.

Pendant que celui-ci buvait, Jess étendit les vêtements sur un fil tendu au-dessus du fourneau, puis il s'empara d'une chaise qu'il plaça en face de l'autre et sur laquelle il s'installa, à califourchon.

Luke ne claquait plus des dents, mais il paraissait très malheureux. Affaissé sur son siège, tête basse, il semblait porter sur ses épaules toute la misère du monde.

— Alors ? dit Jess pour l'encourager aux confidences.

— Je voulais aller à l'école, mais j'ai traîné... et puis je me suis trompé de chemin... et puis je suis arrivé ici.

— Tu ne vas tout de même pas me dire que, voyant cette belle pluie qui tombait à seaux, tu t'es dit : «Tiens, c'est le temps idéal pour une petite promenade» ?

Luke leva lentement les yeux. Il murmura :

— Megan...

— C'est bien ce que je pensais !

Jess remit une dose de café à Luke, s'en servit une. Puis il eut une idée. Il se leva et alla quérir une bouteille de whisky dont il versa une rasade dans chaque bol, une grande pour lui, une plus modeste pour le garçon. C'était une bouteille qu'il avait découverte, par hasard, quelques semaines plus tôt, dans un fond d'armoire, et il s'était alors demandé pourquoi Cassie conservait ce breuvage parmi les tisanes et les simples. Il venait de comprendre : usage médical, pour temps de grand froid, et pour soigner les maux de gorge...

— Est-ce que tu as parlé de tes affaires à ton père ? demanda-t-il quand Luke eut bu une gorgée du café additionné d'alcool, et fait une belle grimace.

— Je ne suis pas fou ! répondit le garçon d'une voix rauque. Vous ne croyez pas que j'ai déjà assez d'ennuis comme ça ? Je n'ai pas envie de voir le paternel me courir après, le ceinturon à la main.

— Je te comprends... mais ça ne résout pas ton problème. Quels sont tes projets ?

Luke serrait ses deux mains sur son bol, pour les réchauffer. Il but une nouvelle gorgée avant de répondre :

— Je ne peux pas me marier avec Megan.

— Il faudra pourtant bien.

— Non ! s'écria Luke pris de panique. Il me tuerait...

— Qui ?

— Il se mettrait avec son frère, et tous les deux, ils me tueraient.

— Qui ? insista Jess médusé.

Il n'obtint pas encore la réponse. Luke, qui crispait ses mains sur son bol, se lança dans ces propos confus :

— Megan... d'abord, elle sait ; et moi, je ne sais pas. Alors, comment voulez-vous que je

l'épouse, si elle sait, et moi pas ?

— Si nous reprenions dans l'ordre ? proposa Jess. Qui veut te tuer ?

Luke soupira d'impatience, comme si la réponse était évidente. Mais il consentit à expliquer :

— Gil Gibb. Il m'étriperait si Zack le lui demande. Il lui obéit au doigt et à l'œil.

Jess comprenait de moins en moins. Il se pencha vers le garçon affolé et interrogea encore.

— Qu'est-ce que les frères Gibb ont à voir avec cette affaire ?

— Si je me marie avec Megan, fit Luke obstiné, Zack demandera à son frère de me tuer.

— Tu veux dire que Zack est amoureux de Megan ?

— Évidemment !

— Continue..., murmura Jess, certain que cette révélation en annonçait d'autres.

— C'est Zack qui l'a fait... pas moi.

— Il est le père du bébé ? C'est bien ça ?

— Oui. Alors, vous comprenez pourquoi je ne peux pas épouser Megan ? Je n'ai jamais... Si j'étais marié avec elle, je ne saurais même pas comment faire, alors...

— C'est sûr ? Tu n'as jamais...

— Non ! cria Luke énervé. Comment faut-il vous le dire ?

— Alors, pourquoi le shérif t'a-t-il accusé ?

De nouveau, Luke s'affaissa sur sa chaise, prostré, et c'est dans sa tasse de café qu'il sembla trouver le courage de terminer ses aveux.

— Megan m'avait demandé de prendre ça sur moi.

— Pourquoi ?

— Vous savez bien que le shérif ne peut pas sentir la famille Gibb ! S'il apprenait ce que Zack a fait avec sa fille, il le chasserait, peut-être pire encore. Alors, Megan m'a demandé de dire que c'était moi. J'ai dit oui, sans penser que ça m'obligerait à l'épouser.

— Donc, Megan et Zack sont amoureux...

Luke hocha la tête et précisa :

— Mais ils s'en cachent, vous pensez bien ; à cause du shérif.

— J'ai tout compris. L'ennui, pour eux, c'est qu'il n'est plus question de se cacher.

— Megan a peur d'avouer la vérité à son père. Zack maintenant, croit que je cherche Megan. Alors, il va demander à Gil de me tuer, c'est sûr. Gil, il est fou. Il peut tuer n'importe qui, comme ça, si on le lui demande, ou simplement pour s'amuser.

Au bord des larmes, Luke gémit :

— Qu'est-ce que je vais faire, moi ?

Jess se mit à réfléchir. Situation délicate : difficile de le nier. Dans ces cas-là, le plus simple est toujours de ne pas chercher à finasser.

— Le mieux, dit-il, c'est que tu ailles voir le shérif Neville, pour lui dire la vérité.

Les yeux du garçon s'arrondirent. Incrédule, il demanda vertement :

— Que j'aie voir le shérif pour lui raconter que sa fille fricote avec Zack ? Mais c'est ma mort, que vous voulez ? Parce que si le shérif ne m'étrangle pas, c'est Gil qui me tirera comme un lapin !

Il n'avait pas tort. Jess proposa :

— Il vaut mieux que Megan fasse la commission.

— Jamais elle ne le dira à son père, déclara Luke, péremptoire. D'abord parce qu'elle en a peur, comme je vous l'ai dit, et aussi parce qu'elle aime Zack. Elle sait bien que si elle parle, elle ne le verra plus jamais.

— Il faut pourtant que quelqu'un se dévoue.

— Je m'étais dit que vous pourriez...

Jess sursauta.

— Moi ?

— Mais oui ; d'abord, le shérif ne vous tirera pas dessus. Remarquez, ce n'est pas l'envie qui lui manquera, mais il sera obligé de vous écouter, parce que tout le monde, en ville,

vous aime bien, maintenant.

Nerveux, Jess se leva et tourna dans la cuisine, autour de la table ; une fois, puis deux... Il s'arrêta et déclara :

- Je ne sais pas si c'est une bonne idée.
- Je vous en prie ! Il n'y a que vous.

Jess se remit à tourner autour de la table, la tête penchée, les mains derrière le dos. Chaque fois qu'il passait devant Luke, il jetait un regard sur lui et devait reconnaître qu'il avait l'air très, très malheureux ; effrayé aussi. À juste titre : les frères Gibb étaient renommés pour la violence de leurs mœurs. Quant au shérif, il ne passait pas non plus pour un tendre.

Jess soupira longuement, ralentit, puis finit par s'arrêter. Sa décision était prise : il ne pouvait se désintéresser de l'affaire, il ne pouvait s'en laver les mains. Il n'avait pas le droit.

— C'est d'accord, déclara-t-il. Aussitôt que la pluie cessera de tomber, nous irons ensemble parler à Zack. Et quand le problème sera réglé avec celui-là, je m'en irai dire deux mots au shérif.

Luke écarquilla les yeux, une fois encore, mais de joie cette fois, d'une joie encore teintée d'incrédulité.

- C'est vrai ? Vous voulez bien ?
- Oui, je te l'ai dit. Mais il faut que tu viennes avec moi.
- Avant, il faut que je prévienne Megan.

Jess secoua la tête avec énergie.

- Non. Megan n'a rien à connaître de nos démarches, du moins pour le moment.

Attendons que les esprits soient un peu calmés, et alors Zack pourra la mettre au courant.

Luke admit que c'était préférable, en effet. Il murmura :

- Je ne sais pas quoi vous dire...

— Alors, ne dis rien, s'exclama Jess jovial, en lui donnant une bourrade. Et prie pour que la journée se termine sans que nous ayons à déplorer un mort ou deux.

La pluie cessa en début d'après-midi. Les dernières gouttes tombaient encore du ciel gris que Jess et Luke sortaient déjà pour accomplir leur mission, avec Jimmy qu'il n'était pas question de laisser seul à la maison. Sous son ample manteau imperméable, Jess dissimulait son revolver dont il espérait ne pas avoir à se servir, mais il estimait qu'il n'avait pas à prendre de risques inutiles, qu'il devait être prêt à faire face à toute éventualité.

Silencieux, le magasin de grains et de fourrages paraissait vide. Mais la porte était ouverte. Le trio entra.

Zack Gibb sortit de l'arrière-boutique pour accueillir les clients qui avaient fait tinter la clochette fixée au-dessus de la porte. Il marqua un temps d'arrêt puis fonça sur Luke, les poings en avant. Mais Jess s'interposa en disant :

- Du calme ! Du calme ! Nous sommes ici pour discuter. Je t'ai dit de te calmer !

Zack n'était pas de taille à lutter. Solidement maintenu par Jess qui le ceinturait, il décocha à son ennemi un regard furibond et lui lança :

— Toi, tu ne perds rien pour attendre ! Tu regretteras d'avoir posé tes sales pattes sur Megan !

Très affecté, Luke réussit à répondre :

— Ce n'est pas moi, Zack. Je te le jure ! Je n'ai jamais touché Megan. Elle m'a demandé de raconter ça à son père pour qu'il ne s'en prenne pas à toi.

Zack ricana d'abord, mais se calma tout de même. D'une voix encore méfiante, il demanda :

- C'est vrai, ça ? Tu ne me racontes pas d'histoires ?

— C'est l'exacte vérité, affirma Jess en même temps qu'il rendait au jeune homme la liberté de ses mouvements. Nous sommes venus ici pour t'expliquer de quoi il retourne.

Bouche bée, Zack avait déjà l'œil brillant de joie. Il quémanda une confirmation :

- Alors, le bébé de Megan est le mien ? Vraiment le mien ?

— Il n'est permis à personne d'en douter.

Le visage hargneux se détendit, se fendit d'un large sourire. Lentement, Zack exhala un long soupir de soulagement.

— Il faut que Jess aille voir le shérif Neville pour lui expliquer, dit Luke.

— Vraiment ? dit Zack dont la joie s'augmentait encore du soulagement qu'il éprouvait à cette annonce.

— Je me dévoue, dit Jess. Mais auparavant, je veux que tu me dises quelles sont tes intentions. Es-tu prêt à épouser Megan ?

Zack eut ce cri du cœur :

— Bien sûr que je veux l'épouser ! Je l'aime tant ! Il y a longtemps que j'aurais demandé sa main à Neville, mais elle ne voulait pas. Elle avait peur. Elle disait toujours : « Pas encore... Plus tard... » Je trouvais le temps long, mais je ne m'impatiais pas parce que je travaillais dur et que j'économisais cent après cent, avec l'idée d'enlever Megan quand j'aurais assez d'argent, et de l'emmener très loin d'ici, dans un lieu où son père ne pourrait pas nous retrouver. On n'allait tout de même pas le laisser nous empoisonner toute la vie, non ?

La sincérité était évidente. Jess n'avait pas besoin d'autres assurances, et il répondit :

— Très bien. Je m'en vais parler au shérif, essayer de lui expliquer.

— Je viens avec vous !

Il convenait de refuser cette offre.

— Non, laisse-moi agir seul, dans un premier temps. Et n'aie pas peur, le shérif demandera sûrement à te rencontrer, ensuite.

Zack en convint. Il se tourna ensuite vers Luke.

— Mon vieux, excuse-moi pour la bagarre. Mais je ne pouvais pas savoir.

Du bout des doigts, Luke effleura l'ecchymose qui ornait sa joue, esquissa une petite grimace de douleur puis un sourire. Il dit simplement :

— N'en parlons plus. Et prends bien soin de Megan.

— Pas la peine de le dire ! fit Zack, ravi.

Jess intervint. Il avait écouté avec intérêt les termes de la réconciliation, mais pour plus de sûreté, il s'enquit :

— Tout est réglé ? L'incident est clos ?

Luke hocha la tête avec vigueur, mais Zack, plus circonspect, murmura :

— Tout va bien, sauf que...

— Sauf que ?

— J'ai fait dire à mon frère Gil de revenir à Walker.

— Pour ?

— Pour s'occuper de Luke.

— Tu vois ! Je te l'avais bien dit. Je n'avais pas raison ?

— Si... Tout s'est passé exactement comme vous l'aviez dit.

Jess jeta un coup d'œil en coin à Luke et, par-dessus Jimmy qui trottinait entre eux, il lui effleura le bras en disant :

— Ne crains rien. Le shérif ne laissera pas Gil Gibb s'approcher de toi.

Pas convaincu, Luke secoua la tête et soupira :

— Gil Gibb ne va pas aimer : venir spécialement à Walker et apprendre qu'il n'a personne à tuer... Non, il ne va pas aimer.

Pour Luke, Jess paraissait détendu, mais il restait sur ses gardes. Il ne cessait de dévisager les passants dans la rue, du plus loin qu'il pouvait, et fréquemment se retournait pour un coup d'œil discret en arrière. Il reprit :

— Mais non ! Tu te fais des idées. Tu verras que dans quelques jours, tout sera terminé et bientôt tu n'y...

Il s'interrompit et s'arrêta, le regard fixé sur une silhouette immobile, de l'autre côté de la rue, dans l'ombre d'un bâtiment.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Luke, alarmé.

— Rien...

Mais Jess mit la main de Jimmy dans celle de Luke et il ordonna :

— Emmène-le à la prison ; vite !

— La prison ? Mais pourquoi ?

— Ne discute pas. Allez, va ! Et attends-moi là-bas. Je reviendrai très vite.

Il les regarda s'éloigner. Quand ils eurent disparu au coin de la rue, il traversa la rue pleine de boue pour aller à la rencontre de Jed Hayden toujours adossé au mur de la banque, dans une attitude trop nonchalante pour être honnête. Il l'aborda sans courtoisie.

— Encore à traîner par ici ? L'autre jour, tu m'as pourtant dit que tu quitterais la ville après avoir vu les enfants, non ?

Avec son vilain sourire en biais, Jed Hayden répondit à côté de la question :

— Sale temps, hein ?

Jess se demandait ce qui ramenait l'ignoble individu en ville : se recueillir sur la tombe de Cassie et voir les enfants, comme il avait osé le prétendre l'autre jour ? Certainement pas. Celui-ci reprit, d'une voix traînante et très désagréable :

— Bien sûr, tu t'en fiches, toi, de la pluie. Puisque tu habites dans la maison de Cassie... une maison qui m'appartient, en fait, si on veut bien réfléchir deux minutes.

— C'est donc cela que tu veux, Hayden ? La maison ?

Une fois encore, Jed Hayden éluda la réponse. Il détourna son regard, qu'il laissa errer un temps sur quelques lourds chariots passant dans la rue, puis, d'une voix rêveuse, il murmura :

— J'ai vu la petite Maggie, ce matin, dans la cour de l'école.

Jess serra les poings, mais les cacha derrière son dos, pour mieux résister à son envie d'en jouer. Il avait des visions de nez écrasé, d'yeux pochés, de bouche édentée.

— Je lui ai parlé un peu, poursuivit Jed Hayden pensif. Pas assez... J'ai donc eu une idée : l'emmener avec moi, pendant quelque temps, afin que nous nous connaissions mieux. Puis il partit d'un rire gras et demanda :

— Tu crois que ça lui plairait ? Moi, j'en suis sûr.

— Tu peux venir voir les enfants aussi souvent que tu le veux, souligna Jess.

— Oui, tu as raison... Ce ne serait pas pareil, bien sûr... Mais c'est toi qui en as la garde... À propos, je voulais t'en parler... Tu vois comme c'est, j'allais oublier... J'ai appris que tu étais passé devant le juge, et qu'il doit revenir pour décider si tu es digne de jouer les papas... Alors, ça m'a donné une idée... Tu ne crois pas que je devrais aller voir le shérif, pour lui apprendre que je suis revenu dans les parages ?

Jess martela ces mots :

— Le shérif n'est pas intéressé par ce que tu as à lui dire, Hayden. Et je crois que personne, dans cette ville, n'a envie de t'écouter.

Jed Hayden prit un air douloureusement surpris. Il gémit :

— Je suis leur père, après tout ! J'ai trop négligé mes devoirs, mais j'ai envie de m'y remettre... Bien sûr, tu sais ce que c'est : les temps sont durs, et je ne sais pas si je pourrais les garder bien longtemps. C'est que ça coûte, les gosses ! Tu vois pas que je sois obligé de les mettre dans un orphelinat, plus tard, parce que je n'aurais plus les moyens de les élever ? La honte que j'aurais, dis !

Derrière son dos, les poings de Jess s'agitaient. Jed Hayden, pendant ce temps, dévidait son intolérable discours :

— Remarque, il n'y a pas que l'orphelinat. Je pourrais aussi confier mes chéris à des amis à moi, parce que j'ai du cœur, tout de même. Il ne faut pas croire... L'ennui, c'est que mes amis ne sont guère plus riches que moi, et qu'ils pourraient prendre un enfant, mais pas deux. Voilà qui m'obligerait à les séparer... Ce serait dur, mais après tout, on s'en remet. La preuve : Cassie et toi, c'est bien ce qui vous est arrivé, non ? Vous avez été séparés ?

La fureur trop longtemps contenue submergea Jess. C'était plus qu'il ne pouvait en

supporter, il ne voulait plus rien entendre. Poussant un cri rauque, il se rua sur Hayden, avec la ferme intention de le pulvériser. L'autre esquiva l'attaque et leva les mains en signe d'apaisement. Mais il arborait toujours son sourire abject, quand il déclara, sur un ton doux :

— Hé ! Tu ne vas pas t'énerver pour si peu ? Je ne voulais pas t'offenser, moi ! J'évoquais le passé, c'est tout. Entre beaux-frères, c'est normal, non ?

Sans transition, il changea de jeu. La mine soudain affligée, il déplora :

— Tu ne m'aimes pas, hein ? Mais tu seras bien obligé de me supporter, puisque je suis revenu... Remarque, je pourrais partir, à Laramie. Il y a des mines, là-bas, prometteuses à ce qu'on dit. Eh bien, figure-toi qu'on m'y propose une concession... L'ennui, c'est que je dois apporter une mise de fonds, normal... je n'ai même pas dix dollars devant moi...

Quelle poisse !

Jess faillit éclater de rire, malgré son dégoût. Il savait ce que Jed Hayden voulait.

— De combien as-tu besoin ? demanda-t-il.

Jed Hayden changea, une fois encore, de physionomie. Clignant de l'œil, il exprima sans pudeur son contentement et s'exclama :

— Je savais que tu me poserais cette question !

— Cinq cents dollars !

Les mains croisées sur la poitrine, Sarah recula comme sous l'effet d'un choc. Elle répéta :

— Cinq cents dollars ! Vous plaisantez !

— Si seulement ! soupira Jess, qui marchait de long en large dans la cuisine.

— Vous savez comment on appelle cela ? Du chantage ! Sarah jeta un coup d'œil sur Maggie et Jimmy, occupés à dessiner dans le salon.

— L'ignoble individu ! s'exclama Jess Logan en serrant les poings. Qu'il ne s'approche pas des enfants ! Qu'il n'essaie surtout pas !

— Je crois que vous n'avez rien à craindre. Si cet homme avait la fibre paternelle, il serait venu les voir plus souvent, au lieu de disparaître ainsi sans donner signe de vie. Et ce n'est pas parce qu'il revient sans crier gare qu'il faut...

— Ne vous méprenez pas. Jed Hayden est revenu plusieurs fois auprès de Cassie. Je le tiens de Nate Tompkins.

— Ah... je ne le savais pas.

— Il voulait soutirer de l'argent à ma sœur.

— Vous voyez bien que ses enfants ne l'intéressent pas ! Vous n'avez donc rien à craindre.

— Il n'empêche que je ne veux plus le voir par ici. Sa présence m'est insupportable.

— Quelles sont vos intentions ?

— Je trouverai bien un moyen de nous en débarrasser. Mais il est hors de question que ce sinistre individu reçoive de moi le moindre *cent*.

— Ce serait pointant une solution. Vous ne croyez pas ?

— Pensez-vous ! Si je commence à payer, je suis certain de le voir revenir régulièrement, chaque fois qu'il aura épuisé ses fonds.

— Alors, que pouvons-nous faire ? murmura Sarah découragée. S'il va parler au shérif, Jed Hayden risque d'obtenir la garde de ses enfants. Et alors, qui sait ce qu'il adviendrait d'eux ? C'est triste à dire, mais je crois qu'il vaut mieux payer, Jess. C'est plus sûr, pour Maggie et Jimmy.

— Ah ! jamais ! s'exclama Jess Logan en pivotant brusquement sur ses talons. Vous m'entendez : jamais !

— Chut ! pas si fort, vous allez les réveiller.

Sur la pointe des pieds, Sarah alla pousser la porte de la cuisine, puis elle retourna près de Jess dont elle prit le bras pour l'entraîner près de la fenêtre.

— Si c'est seulement une question d'argent, murmura-t-elle, je crois que je pourrais vous aider. J'ai quelques économies, peu de chose en vérité, mais je suis prête à vous donner tout.

Jess Logan haussa les épaules et répondit d'un ton bourru :

— Vous n'avez pas compris. Ce n'est pas une question d'argent. Parce que je possède cette somme, et bien plus encore.

Sarah tressaillit. Cinq cents dollars équivalaient, à peu de chose près, à deux ans de ses émoluments de maîtresse d'école ; deux ans ! L'inévitable question se présenta à son esprit : comment Jess Logan pouvait-il avoir à sa disposition une somme aussi énorme ? Et l'inévitable suspicion revint l'assaillir : ces rumeurs de tueur à gages... le mystérieux paquet reçu à la poste... l'attaque de la banque à Fairmont...

Jess Logan la regardait comme s'il avait deviné à quoi elle pensait. Il murmura :

— Allez-y ! Demandez-moi comment je me suis procuré cet argent ! Je sais que vous en brûlez d'envie.

Elle secoua la tête et répondit :

— Cela ne me regarde pas.

— Bien sûr, mais vous vous posez la question, n'est-ce pas ? Vous voudriez bien savoir si les rumeurs sont vraies !

La tête lui tournait : elle était pleine des images qu'elle y avait accumulées au cours des semaines précédentes : Jess Logan apprenant à natter les cheveux de Maggie ; charmant les dames pendant la fête des tartes ; berçant le petit Jimmy sur ses genoux... Elle ne pouvait croire que cet homme fût le même qui s'en allait au loin pour piller des banques ou abattre des victimes : c'était tout bonnement impossible. Le regardant droit dans les yeux, elle répondit :

— Je sais que vous n'êtes pas un hors-la-loi.

Un long moment passa, en silence, chacun scrutant le regard de l'autre pour y déceler des arrière-pensées qu'aucun ne trouva. Puis Jess Logan reprit :

— Vous en êtes bien sûre ?

— Oui, je le crois de tout mon cœur !

Mais son cœur se mit à battre plus fort parce que Jess Logan, au lieu de se réjouir, lui dit avec gravité :

— Il y a un aveu que je voudrais vous faire. Mais pour cela, il vaut mieux vous asseoir.

Elle s'assit, en proie au doute : et si les rumeurs étaient vraies, après tout ? Jess Logan avait dit : un aveu...

Il prit place de l'autre côté de la table, sur laquelle il croisa les bras. Pensif, tête basse, il avait beaucoup de mal à prendre la parole. Était-ce donc si difficile ? Il murmura enfin :

— Il y a quelque chose que vous devez connaître sur moi.

— Vraiment ? fit Sarah, prête à entendre le pire.

— Le Justicier légendaire, c'est moi.

— Je vous demande pardon ?

Elle n'était pas sûre d'avoir bien entendu ; ou alors, c'était que Jess Logan perdait la raison.

— Le Justicier légendaire... vous connaissez ?

— Oui, comme tout le monde.

— Eh bien, c'est moi qui écris ses aventures. Voilà comment je gagne ma vie.

Les yeux exorbités, Sarah bredouilla :

— Pourquoi ?

Jess Logan se redressa, s'adossa à sa chaise, en gardant les bras croisés. Posément, il expliqua :

— Comme vous le savez, j'ai fait un séjour d'un an en prison. Croyez-moi, un homme derrière les barreaux a tout le temps de réfléchir à ses erreurs et de décider quel genre de vie il compte mener après : en respectant la loi, ou en la bravant encore. Le premier terme de l'alternative me semblait préférable. Rendu à la liberté, j'ai cherché du travail, en ai

trouvé et ai ainsi réussi à me faire oublier des shérifs qui, au début, gardaient l'œil sur moi. Quelques années plus tard, je buvais un verre, dans un saloon, là-bas au Texas, quand j'ai vu venir à moi un homme qui avait entendu dire que j'avais été un hors-la-loi. Il voulait m'entendre lui raconter mes aventures d'autrefois, pour en tirer un livre.

— C'est lui qui vous a dit de vous mettre à écrire aussi ?

— Non, mais il m'a donné à réfléchir. Je me suis demandé s'il était bon de donner au public des livres à la gloire des bandits. On n'avait pas le droit me disais-je, de présenter ce genre d'existence comme exaltante. Ceux qui défendent l'ordre et la loi méritent le respect et l'admiration, bien plus que les pilleurs de banques. C'est ainsi qu'a germé, dans mon esprit, l'idée d'un redresseur de torts qui surviendrait toujours à point nommé pour ruiner les projets de toutes sortes de malfaiteurs. J'ai écrit ses premières aventures et les ai envoyées à un grand éditeur de New York. Celui-ci a accepté de me publier.

— Voilà l'explication du paquet reçu de New York ! s'exclama Sarah. C'était votre éditeur...

— Qui m'envoyait quelques exemplaires de mes dernières publications, en effet.

— Mais pourquoi n'en avez-vous rien dit ?

— Cela ne regardait personne... J'aime bien avoir des secrets. Mais à vous, je suis prêt à tout révéler — si tant est que cela vous intéresse.

— Comme si vous en doutiez ! dit Sarah en souriant.

— Le Justicier légendaire m'a rapporté beaucoup d'argent, que je faisais virer dans une banque de Fairmont, sur un compte dans lequel Cassie avait la licence de puiser à sa guise.

— Votre sœur ? fit Sarah, qui n'en croyait pas ses oreilles.

Jess Logan souleva les épaules et, l'air modeste, il expliqua :

— Après le départ de son mari, elle avait besoin d'une maison et de facilités pour élever ses enfants. Son traitement de maîtresse d'école n'y suffisait pas.

— Alors, vous lui avez tout donné...

— Célibataire, je n'avais besoin de rien.

— Sans jamais rien dire à quiconque, murmura Sarah.

De cette affaire, c'était l'aspect qui lui paraissait le plus invraisemblable.

— Je vous l'ai dit : je ne tenais pas à ce que cela se sût... et je n'y tiens toujours pas, dit Jess Logan, l'index levé.

— Mais il faudrait, car en ville, tout le monde croit que vous...

— Non !

— S'ils savaient, ils...

— J'ai dit : non !

Il se leva pour sortir.

— De toute façon, il faudra que je traite avec Jed Hayden, d'une manière ou d'une autre. Je vais y réfléchir.

Sarah se leva et courut derrière lui.

— Parlez à Nate Tompkins, proposa-t-elle. Peut-être pourrait-il faire chasser cet homme de la ville.

Jess Logan secoua la tête et, cette fois encore, se montra très catégorique.

— Non, car je ne veux pas que toute la ville apprenne encore cette histoire. Il ne faut pas, non plus, que Jimmy et Maggie aient de mauvais échos de leur père. Et tant que celui-ci croira qu'il obtiendra de moi ce qu'il veut, il se tiendra tranquille.

— Quelles sont vos intentions ?

— Je ne sais pas encore... Si je demandais votre aide, me l'accorderiez-vous ?

— Certainement ! promit Sarah, heureuse à l'idée que Jess Logan pût avoir besoin d'elle.

— Alors voici : veillez sur Maggie lorsqu'elle sera à l'école. Je ne pense pas que Hayden oserait l'enlever, mais j'aime mieux ne courir aucun risque. Je l'amènerai le matin, et je viendrai la chercher le soir, mais je ne puis monter la garde près d'elle toute la journée.

— Je la nommerai responsable de la classe, ce qui me donnera un prétexte pour la garder à l'intérieur pendant les récréations...

Et Sarah soupira :

— Quelle histoire ! Vivement que tout cela soit fini !

Prêt à partir, Jess Logan s'arrêta sur le seuil et il se retourna pour annoncer :

— J'allais oublier : j'ai de bonnes nouvelles, aussi. Il semble que vous ayez eu raison, à propos de Luke et de Megan : il n'y a qu'une grande amitié entre eux, et c'est Zack Gibb le père du futur bébé.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Sarah.

— Mais Zack aime vraiment Megan. Il est décidé à prendre ses responsabilités.

— Je n'ai jamais eu trop mauvaise opinion de ce garçon, malgré la famille dont il est issu. Malheureusement, je doute que le shérif Neville soit aussi bien disposé envers lui.

— Il faut s'attendre à ce que cet homme accepte difficilement de donner la main de sa fille à Zack. C'est à moi qu'il incombe de lui apporter la nouvelle : je l'ai promis.

— Est-il prudent de vous impliquer ? demanda Sarah. Vous n'êtes pas exactement un ami du shérif.

Elle savait d'avance quelle réponse elle obtiendrait.

— Croyez-vous que ces enfants auraient plus de facilités que moi ? Non, je me fais fort de le convaincre, en soulignant bien que vous n'êtes pour rien dans cette affaire, Zack n'étant pas de vos élèves.

— Cela a-t-il de l'importance pour vous ?

— J'ai peur que vous perdiez votre emploi, Sarah. Je sais quels risques vous avez pris en m'apportant votre aide, et je ne veux pas que vous...

Jess Logan s'interrompit brusquement. Sarah attendit la suite et, impatiente de l'entendre, elle questionna :

— Vous ne voulez pas que je...

Il semblait ne plus savoir que dire, paraissait même égaré, perdu dans une rêverie dont il sortit en murmurant :

— Je ne veux pas que vous quittiez Walker. Voilà, c'est dit !

Le cœur battant, elle répondit du tac au tac :

— Je ne veux pas partir, moi non plus.

Oui, c'était ici qu'elle voulait vivre, car elle se sentait en sécurité dans cette petite communauté perdue au milieu des grandes plaines du Wyoming, en plein cœur des États-Unis. Si elle avait l'appui d'un homme comme Jess Logan, c'était mieux encore. Ils étaient amis, désormais. Amis... car elle n'osait espérer davantage. En se forçant à sourire, elle reprit :

— Je connais bien les enfants, maintenant, et presque tous les habitants de la ville. J'y ai même quelques amis... et n'oublions pas que j'habite dans une jolie maison, grâce à vous.

Jess Logan s'assombrit. Il demanda :

— Sont-ce là vos seules raisons, Sarah ?

Évidemment pas : elle en avait une autre, la principale même, qu'elle n'avait pas le droit d'évoquer. Tournant le dos à Jess Logan, elle s'en alla vers son fourneau pour y tisonner le feu et, sans le regarder, elle dit d'un ton léger :

— J'ai de bons voisins, aussi.

Dans le silence qui s'ensuivit, elle n'osa pas se retourner. Puis Jess Logan soupira :

— Je ferais mieux d'aller parler à Neville. Pouvez-vous garder les enfants, pendant encore un moment ?

— Bien entendu. Bonne ch...

La porte claqua. Sarah était seule dans sa cuisine. Crispant son visage pour ne pas pleurer, elle se cramponna à la barre du fourneau pour ne pas courir derrière Jess Logan et lui dire toutes les folies qu'elle avait en tête ; des folies, oui, c'était le mot qui convenait. Jamais elle n'avait éprouvé de sentiments aussi forts pour un homme.

Elle n'avait rien dit, ou plutôt, n'avait pas dit ce qu'il avait envie d'entendre.

Contrarié, déçu, Jess parlait tout seul en se rendant chez le shérif Neville. Il pensait à

Sarah Wakefield, comme presque tout le temps depuis un certain temps, et il grommelait, ressassait sa déception parce qu'elle ne prononçait pas les mots qu'il attendait. Cette femme le rendait fou, non seulement parce qu'il la désirait et qu'il s'imaginait volontiers la séquestrant dans son lit pendant plusieurs jours d'affilée, mais aussi parce que son désarroi ne pouvait se comprendre seulement comme une question de désir non satisfait.

Pourquoi se le cacher ? Il l'aimait. C'était aussi simple que cela et jusque-là, tout allait bien. L'ennui, c'est qu'il avait la conviction que Sarah Wakefield l'aimait aussi. Il suffisait de surprendre les regards qu'elle lui jetait à la dérobée, la façon dont elle souriait à tout ce qu'il lui disait, quand elle ne se contrôlait pas. Parce qu'elle se contrôlait, et c'était bien là le problème ! Elle avait pour lui — il en avait la conviction — les mêmes sentiments que les siens pour elle. Mais elle luttait pour ne pas les reconnaître, encore plus pour ne pas les exprimer. Pourquoi ? Pour ne pas perdre son emploi ? Pas seulement ; pour quelle autre raison ? C'était à découvrir.

Perdu dans ses réflexions, Jess ne s'aperçut pas qu'il avait dépassé la prison. Arrivé au coin de la rue, il revint sur ses pas en s'obligeant à ne plus penser qu'à la mission qu'il s'était assignée.

Résolu, il entra dans le bâtiment. Le shérif Neville siégeait derrière le bureau faiblement éclairé par deux lampes à pétrole ; mais pas de Nate Tompkins.

— Qu'est-ce que vous voulez, Logan ? grogna le shérif, sans même lever la tête.

Penché sur une masse de documents, il écrivait. Sa plume grinçait sur le papier.

Posément, Jess referma la porte et refoula le désagrément qu'il éprouvait toujours lorsqu'il avait l'occasion d'entrer dans une prison. Il s'avança jusqu'au bureau et déclara :

— Il faut que je vous parle, shérif.

— Si ce n'est pas pour me dire que vous quittez la ville, je ne veux rien entendre.

Jess repoussa son chapeau à l'arrière de son crâne, se planta devant le bureau et annonça :

— C'est à propos de votre fille. Le shérif sursauta et enfin il leva la tête, d'un seul coup.

Dans ses yeux passa une lueur de colère, quand il s'écria :

— Je ne vous avais pas dit de vous taire ?

Sans attendre une invitation qui, de toute façon, ne viendrait pas, Jess s'installa dans le fauteuil placé en regard du bureau, en se rappelant que l'affaire était délicate et que, pour cette raison, il devait s'obliger à observer toujours le plus grand calme. De son tact dépendait la réussite de sa mission. En guise de préambule, il déclara :

— Je n'ignore pas que les derniers événements ont été très éprouvants pour vous.

La réponse fusa, hargneuse :

— En quoi cela vous concerne-t-il ? Vous ne pourriez pas vous occuper de vos affaires, au lieu de venir me narguer ? Vous ne savez pas ce qu'est une vie honnête, vous n'en avez pas la moindre idée. Alors, laissez-moi vous dire : j'ai élevé ma fille avec rigueur, je lui ai inculqué tous les principes grâce auxquels je pensais qu'elle serait une femme digne et une bonne épouse. Elle aurait pu prétendre à un bon mari... Au lieu de cela...

Le shérif se leva ; il ramassa tous les papiers répandus sur son bureau, les froissa en une grosse boule qu'il envoya à l'autre bout de la pièce, en s'exclamant :

— Vous avez vu ce qui est arrivé, hein ? Et ça vous amuse, je suppose ? Il suffit d'un Trenton quelconque, et hop ! envolés, mes rêves ! Trenton a piétiné mes rêves ! Les jeunes d'aujourd'hui, ça se croit tout permis ! Il avait à peine le droit de regarder ma fille, et il l'a déshonorée ! Comment voulez-vous réparer, maintenant ? Je ne vais tout de même pas marier ma fille à un gamin qui a encore du lait derrière les oreilles !

— J'ai peut-être de bonnes nouvelles...

Neville se calma un peu. Son regard, soupçonneux mais intéressé, se posa sur Jess et il fit :

— Ah, oui ?

— Luke Trenton n'a rien à voir avec cette histoire. Le père du bébé est un autre jeune homme, qui se trouve être sincèrement épris de votre fille. Il veut l'épouser : il me l'a dit.

J'ajoute qu'il a un bon travail, et dispose d'assez d'économies pour assurer à sa jeune épouse un départ confortable dans la vie maritale. Megan avait peur de vous dire tout cela. C'est pourquoi je me suis chargé de cette commission.

— De qui s'agit-il ?

Jess changea de position, marqua un temps d'arrêt et lança :

— Zack Gibb.

Neville s'empourpra. D'un bond il se leva, et son fauteuil tomba derrière lui. Il hurla :

— Mensonge ! Ma fille n'est pas folle ! Jamais elle n'irait s'acoquiner avec un bon à rien ! Un Gibb ! Non, mais vous rigolez !

— Calmez-vous, shérif, dit Jess en se levant à son tour. Je vous accorde que la famille Gibb est un peu spéciale, mais Zack est un jeune homme très bien. Vous ne rougirez pas de l'avoir pour gendre.

Ces propos apaisants n'eurent aucun effet sur le shérif dont le visage avait pris une belle couleur lie-de-vin. Il semblait sur le point d'exploser. À bout de souffle, il jeta :

— Donner ma fille à un Gibb ? Jamais ! Plutôt rôtir en enfer tout de suite. Et pour commencer, je vais l'envoyer ailleurs, pour la soustraire à l'influence de ce sale type !

— Vous n'y pensez pas, shérif.

— Et comment, que j'y pense ! Dès demain, ma fille partira pour un long séjour chez sa tante à Springfield. Elle y accouchera de son bâtard, dont elle n'aura qu'à se débarrasser en le donnant à qui voudra bien le prendre. Un beau cadeau, entre parenthèses ! En ce qui me concerne, je ne veux même pas le voir, et ma fille n'a pas intérêt à me le ramener... si elle veut encore être ma fille.

Jess se sentit, à son tour, pris de colère. Malgré les excellentes résolutions qu'il avait prises en entrant, il ne put s'empêcher de hausser le ton. Lui aussi se mit à vociférer et à gesticuler.

— Vous n'avez pas le droit !

— Je vais me gêner, tiens !

— C'est votre fille, pour l'amour de Dieu, et le bébé qu'elle porte est votre petit-fils, que cela vous plaise ou non. Réfléchissez un peu, avant de commettre des bêtises que vous pourriez regretter plus tard.

Neville étouffait. Appuyé d'une main sur son bureau, il éleva l'autre, lentement, pour montrer la porte. Il inspira profondément, et fit entendre une voix presque inaudible :

— Sortez de mon bureau, Logan, et plus vite que ça ! Il y a beau temps que j'aurais dû vous chasser de ma ville, avec tous les Gibb et aussi ce Luke Trenton de malheur ! Gibier de potence ! Et ne vous mêlez plus de mes affaires, ou il vous en cuira. Tâchez même de ne plus croiser mon chemin : cela vaudrait mieux pour votre santé.

Fort calme de nouveau, Jess se dirigea vers la sortie. Il ouvrit la porte, mais ne put s'empêcher de se retourner pour jeter un dernier avertissement :

— Vous commettez une erreur, shérif ; une lourde erreur.

— La seule erreur que j'ai commise est de ne pas vous avoir reconduit hors de la ville dès que j'ai appris votre retour. Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire, n'est-ce pas ? Je vais purger la ville, organiser un véritable convoi. Comptez sur moi ! Votre amie la maîtresse d'école en fera partie, bien entendu. Avec les renseignements que j'ai reçus d'elle, venant de Saint-Louis, je suis en mesure de la déclarer indésirable.

Jess revint sur ses pas. D'une voix sourde, il demanda :

— Quels renseignements ? De quoi parlez-vous ?

Triomphant, le shérif ricana. Mais il ne répondit pas et proféra ces ultimes menaces :

— Elle ferait bien de commencer à emballer ses affaires dès maintenant, celle-là ! Parce qu'à la prochaine réunion du conseil d'école, je raconterai tout ce que je sais de son passé. Et ça va faire du bruit, croyez-moi, ça va faire du bruit !

13.

— Est-ce qu'il revient bientôt ?

— Bientôt, assura Sarah, alors qu'elle n'en savait rien du tout. Elle se leva pour donner de la lumière à son salon et revint s'asseoir sur le sofa. Les deux enfants reprirent leur place, de part et d'autre, serrés contre elle, qui demanda :

— Vous voulez une autre histoire ?

Oui, ils voulaient bien une autre histoire, mais avant toute chose, ils avaient envie de savoir pourquoi leur oncle tardait à revenir. Cherchant dans la pile de livres posée sur une petite table à côté d'elle, Maggie questionna :

— Comment se fait-il qu'il soit parti ?

— Il s'est rappelé brusquement qu'il avait une course urgente à Fairmont. Mais ne t'inquiète pas, il ne tardera plus à revenir, maintenant.

Sarah espérait ne pas se tromper. Jess lui avait dit, en effet, qu'il se rendait à Fairmont ; pour quérir les cinq cents dollars demandés par Jed Hayden ? Elle n'en savait rien. C'est qu'ils avaient beaucoup reparlé de cette affaire, et Jess s'était montré de plus en plus catégorique. Payer ? Pas question !

— Oncle Jess revient bientôt, n'est-ce pas ? redemanda Maggie, d'une toute petite voix, et des larmes perlant à ses paupières battantes.

Ne sachant plus que dire pour les rassurer, Sarah enlaça les deux petits et les serra contre elle. Intuitifs, ils craignaient un danger qu'ils eussent été incapables de nommer. Elle aussi avait peur et se demandait comment elle réagirait si Jed Hayden surgissait à l'improviste. Saurait-elle faire face ?

— Votre oncle vous aime beaucoup, dit-elle. Je ne serais pas étonnée qu'il vous rapporte un cadeau. Vous ne croyez pas ?

Pas de réponse : l'angoisse était trop forte. Le mieux était de raconter une histoire, une de plus. Sarah proposa donc :

— Jimmy, c'est à toi de choisir, cette fois.

Il ne parlait toujours pas, mais il se montrait de plus en plus attentif à ce qu'on lui disait, et savait exprimer, par des mimiques et des gestes, ses sentiments ou ses désirs. Du doigt il désignait ce qu'il voulait et, fâché, il savait taper du pied. Enfin, il ne mouillait plus son pantalon.

Sarah sourit : Jimmy lui transmettait un livre qu'elle avait lu trois fois déjà. Elle ouvrit, bien qu'elle connût l'histoire presque par cœur, et elle énonça avec la gravité qui convenait :

— Il était une fois...

Mais un bruit de galopade interrompit la narration. Les deux enfants se levèrent d'un bond pour aller coller leur nez à la fenêtre, et Maggie triomphante annonça :

— C'est oncle Jess !

Elle trépigrait littéralement de joie. Elle courut dans la cuisine, Jimmy sur ses talons. Incapable de contenir la joie qui l'avait saisie pareillement, Sarah se leva à son tour et les suivit, et elle ouvrit la porte alors que des pas se faisaient entendre sur l'escalier de bois. Jess Logan paraissait épuisé. Il se pencha néanmoins pour accueillir ses neveux.

— Tu nous as beaucoup manqué, oncle Jess, déclara Maggie, ravie, un peu sévère aussi.

Elle lui passa les bras autour du cou et lui donna un baiser sonore sur chaque joue. Jimmy n'était pas moins tendre, et une compétition s'engagea même entre les deux enfants pour savoir qui serait le plus démonstratif en matière.

Sarah se tenait à quelque distance et observait cette scène avec émotion. Elle aussi avait envie de dire à Jess Logan qu'il lui avait manqué. Elle aussi désirait se jeter vers lui pour être enlacée. Elle s'accorda un instant de rêveries moroses. Ayant bien embrassé les enfants, Jess leur demanda :

— Avez-vous été bien sages ?

Le sourire de Maggie s'agrandit, tandis qu'elle répondait d'une façon détournée :

— Tu nous as apporté un cadeau, oncle Jess ? Tu as quelque chose pour nous ?

— Eh bien, voyons...

Jess Logan donna un grand spectacle des recherches qu'il entreprit alors, dans toutes ses poches, avant de trouver deux petits sachets en papier qu'il agita sous le nez des enfants.

— Vous aimez toujours les sucettes ?

Il fallait voir les enfants sauter de joie devant les sucreries encore trop haut pour eux, et dont ils s'emparèrent avidement quand Jess Logan abaissa enfin les mains. Ce fut l'occasion de nouvelles embrassades, après quoi Maggie et Jimmy s'en furent dans le salon avec leur trésor.

— Vous leur avez beaucoup manqué, dit Sarah qui s'affairait devant son fourneau.

Jess Logan accrocha son manteau à la patère en disant :

— Désolé d'avoir tant tardé. J'espère que les enfants ne vous ont donné aucun souci ?

— Aucun, soyez-en sûr.

En jetant son Stetson sur une chaise, Jess Logan demanda :

— Pas de nouvelles de Hayden ?

— Non, j'ai été aux aguets toute la journée, mais je ne l'ai pas aperçu, même de loin.

Quittant son fourneau, Sarah se retourna puis se rapprocha de Jess Logan, et d'une voix oppressée elle ajouta :

— Je n'ai cessé de penser à cette affaire, et j'en suis arrivée à la conclusion que vous devriez aller en parler au shérif.

Aussitôt il leva la main et répondit fermement :

— Non, Sarah, c'est hors de question.

— Mais il doit bien y avoir une loi, ou quelque chose de ce genre, pour empêcher d'agir les gens comme Jed Hayden. Si vous mettiez Nate Tompkins dans la confidence ? Je suis certaine qu'il pourrait le mettre en prison, ne serait-ce que pour protéger les enfants.

— Non, répéta Jess Logan.

Il se mit à marcher de long en large, allant de la porte au fourneau et du fourneau à la porte. Il allait lentement, d'un pas lourd, parce que son voyage à Fairmont l'avait épuisé, même s'il ne voulait pas trop le montrer. Quand il s'arrêta, ce fut pour déclarer :

— Écoutez, Sarah. J'ai retiré les cinq cents dollars à la banque, mais je ne veux pas les donner à Jed Hayden — pas encore.

— Mais...

— J'ai besoin de cet argent, Sarah. J'en ai besoin, pour moi.

Étonnée, elle se rapprocha et murmura :

— Puis-je vous demander pourquoi ? Pensif, il hésita, mais pas très longtemps. D'une traite, il lança :

— J'ai décidé de racheter les terres qui appartenaient à mon père, la ferme où j'ai passé la première partie de mon enfance. Je veux commencer une nouvelle existence, comme éleveur de bétail.

— Éleveur de bétail ? Mais vous connaissez le métier ?

— Oui, les gens de la ville peuvent bien raconter tout ce qu'ils veulent sur mon passé de hors-la-loi tel qu'ils l'imaginent, ils se trompent complètement car j'ai travaillé dans plusieurs ranchs. J'y ai appris le métier que j'ai envie d'exercer aujourd'hui à Walker. Ainsi,

il ne voulait pas seulement élever les enfants de sa sœur, il désirait aussi avoir un toit, et s'établir grâce à un métier honorable et reconnu de tous. Il voulait devenir un citoyen à part entière. Révélation pour Sarah, qui caressait le même rêve, et qui ne put que balbutier :

— C'est merveilleux ! Il s'était remis à marcher. Arrivé près du fourneau, il se retourna.

— Vous comprenez, maintenant, pourquoi je n'ai pas envie de donner mon argent à Jed Hayden.

— Pourtant, il faudra bien...

— Certainement pas !

— Vous aurez sans doute l'occasion de le récupérer, ensuite.

— J'ai déjà trop attendu pour réaliser le rêve de ma vie, Sarah. Je ne veux plus attendre, de peur qu'il ne soit bientôt trop tard.

— Mais si vous ne payez pas Hayden, il va...

— Non ! tonna Jess Logan. J'ai dit non !

Agacée, Sarah haussa le ton.

— Qu'est-ce que vous pouvez être buté ! Vous n'arrivez même pas à concevoir que je pourrais avoir raison ! Vous n'imaginez pas d'aller voir Nate Tompkins pour demander son aide ! Vous ne faites donc confiance à personne ?

Là, Jess Logan s'esclaffa bruyamment.

— Confiance ! Vous êtes bien placée pour parler de confiance, vous !

— Que signifie cette allusion ? demanda Sarah, déjà moins véhémement, et anxieuse aussi.

— Vous êtes la seule personne — je dis bien : la seule — à qui j'aie jamais raconté ma vie.

Le moins que je puisse dire, c'est que vous ne m'avez pas payé de retour, parce qu'il a fallu que j'apprenne du shérif certains épisodes de votre vie. Il s'est fait un plaisir de me jeter tout cela au visage, comme un seau d'ordures.

Sarah porta les deux mains à sa poitrine. Il lui sembla que son cœur s'arrêtait. Elle chancela, recula, et d'une voix faible gémit :

— Non...

Loin de se laisser attendrir, Jess Logan se montra plus dur, plus véhément encore.

— Oui, j'ai eu confiance en vous ! J'ai demandé votre aide. Il me semble que vous pouviez me rendre la pareille ? Eh bien, non ! Sans doute ne me jugez-vous pas digne de recevoir vos confidences.

— Que vous a raconté le shérif ? murmura Sarah, prête à fondre en larmes.

Jess Logan se détourna d'elle. Il haussa les épaules, esquissa un geste de la main et répondit sèchement :

— Peu importe, maintenant...

Cette désinvolture irrita Sarah et lui rendit un peu de pugnacité. Elle prit Jess par le bras pour l'obliger à se retourner et ordonna :

— Je veux que vous me répétiez ce que le shérif vous a dit sur moi.

— À quoi bon ?

— Je veux savoir. Vous entendez ? Je veux savoir, et vous allez parler ! cria Sarah au bord de la crise de nerfs.

Mais quelqu'un, derrière elle, se mit à hurler plus fort qu'elle :

— Arrêtez ! Arrêtez ! Arrêtez !

Elle se retourna. Sur le seuil de la cuisine, elle vit Jimmy, qui dardait sur elle un regard ardent de colère. Les poings sur les hanches, il lui jeta :

— Vous n'avez pas le droit de parler à mon oncle Jess comme ça !

Puis il courut vers son oncle Jess, lui passa ses petits bras autour des jambes, et se retourna encore vers Sarah avec l'air de lui dire : « Je suis là, maintenant. Parlez-lui autrement, ou il vous en cuira ! »

Jess Logan souriait, mais il avait les larmes aux yeux. Lentement, il se baissa, s'agenouilla devant le petit garçon à qui il dit :

— Eh bien, je suis rudement content que tu aies retrouvé ta voix.

Jimmy restait renfrogné. Son souci restait Sarah à qui il en voulait décidément beaucoup. La lippe boudeuse, il lui dit encore :

— Vous n'êtes pas gentille. Vous êtes une tête de mule : c'est mon oncle Jess qui l'a dit ! Sarah grimaça aimablement, puis se tourna vers Jess Logan.

— Vous trouvez ? demanda-t-elle.

Embarrassé, il dit à son neveu :

— Écoute, mon garçon, il ne faut pas...

Le garçon en question n'en avait pas terminé.

— Avec vous, on a toujours froid, c'est l'hiver en plein été. C'est mon oncle Jess qui l'a dit !

— Écoute, cow-boy...

Jess Logan essayait de mettre sa main sur la bouche de Jimmy, mais Sarah, très intéressée, se pencha et demanda :

— Que dit encore ton oncle Jess ?

— Que vous êtes méchante.

Jess Logan transpirait à grosses gouttes. Il balbutia :

— Je vous jure, Sarah, que je n'ai jamais dit ça.

— Mais si, tu l'as dit ! protesta Jimmy.

— Bon, d'accord, mais dans un moment d'irritation, on dit n'importe quoi. Je ne le pensais pas.

— Quoi encore, Jimmy ? insista Sarah.

Jimmy fronça les sourcils pour rassembler ses souvenirs.

— Il dit que vous sentez rudement bon.

— Jimmy ! s'écria Jess Logan.

Il se releva et se dirigea vers la porte, prêt à fuir ! Sarah, maintenant, s'amusait.

— Il a dit cela ? Et quoi encore ?

— Il a dit que vous étiez belle, très belle même.

— Oh ! mon Dieu ! soupira Jess Logan.

Croisant les bras sur sa poitrine, Jimmy redevint sévère. Il apostropha Sarah :

— Il ne faut plus embêter mon oncle Jess, plus jamais !

Comment ne pas obtempérer ? Sarah s'agenouilla devant Jimmy et lui ébouriffa les cheveux en répétant :

— Je n'embêterai plus ton oncle Jess, plus jamais.

— Promis ?

Elle traça une petite croix sur son cœur et dit :

— Promis.

Rassuré, Jimmy sourit. Puis il passa ses bras autour du cou de Sarah pour une longue étreinte, avant de s'en retourner dans le salon.

Sarah se redressa. Elle avait peine à ne pas éclater de rire, et sa bonne humeur augmenta encore beaucoup quand elle vit le visage de Jess Logan, empourpré jusqu'à la racine des cheveux.

— Alors, je ramène l'hiver en plein été ? C'est bien ça ?

Il toussa longuement avant de bredouiller :

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. Je... C'est simplement que je...

— Que vous ?

— Eh bien...

L'esprit en déroute, il laissa retomber ses bras le long de son corps, et tête basse, marmonna :

— Je n'aurai pas de bon point aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Aucune chance !

— Je suis désolé, Sarah...

Lentement, il releva la tête. Il avait le visage rouge encore, mais il souriait. Il ajouta :

— Mais Jimmy parle ; enfin ! C'est une bonne nouvelle.

— Oui, et jamais je n’aurais pensé qu’il avait tant à dire.

— Moi non plus... Bon, vous ne croyez pas qu’il est temps de partir ?

Jess Logan sortit de la cuisine. Il appela les enfants et les aida à s’habiller. Puis il remit son manteau et son chapeau.

— Bonsoir, madame, dit Maggie.

— Bonsoir, ma petite.

Jimmy était prêt, mais il ne semblait pas décidé à quitter la cuisine. Le regard fixé sur la fenêtre, il questionna :

— Oncle Jess, tu as réparé la fenêtre ?

— Oui, j’ai réparé la fenêtre. Allez, viens, il est tard.

— Alors, tu ne peux plus guetter à l’intérieur ?

Jess Logan sursauta avec violence. Son visage redevint très rouge, encore plus rouge qu’avant. Et d’une voix lamentable, il murmura :

— Mais je n’ai jamais guetté à l’intérieur de cette cuisine, Jimmy ! Qu’est-ce que tu racontes encore ?

— Mais si, oncle Jess ! Tu sais bien : quand Maggie se lavait les cheveux et que...

— Maggie ! Allez, viens, nous partons !

Jess Logan poussait Jimmy hors de la cuisine. Au passage, il attrapa la main de Maggie et il les entraîna dehors. Sarah les accompagna jusqu’au seuil, où Jess Logan s’arrêta brusquement. Il se retourna et, le regard brillant, lui fit cette déclaration :

— C’est vrai, j’ai dit tout cela. Vous êtes une vraie tête de mule, Sarah Wakefield, et bien souvent je vous trouve froide comme l’hiver. Mais à d’autres moments...

Abandonnant les mains des enfants, il l’attrapa et l’attira pour lui donner un étonnant baiser plein de fougue d’abord, qui s’acheva dans une grande douceur. Puis il ouvrit les bras et recula en murmurant :

— Je vous demande pardon... Je n’aurais pas dû... Il faut que je m’en aille, mais c’est difficile, vous savez...

Il tourna les talons et descendit les marches du porche pour rejoindre les enfants qui l’attendaient dans la cour. Il titubait comme un homme ivre.

Ils se prolongeaient, les murmures étouffés qui lui parvenaient de l’étage ! Mais Jess n’avait pas le cœur de monter pour rappeler aux enfants qu’il était tard déjà et qu’ils devaient maintenant dormir. Ils avaient tant à se dire, après les longs mois pendant lesquels Jimmy s’était enfermé dans le mutisme. De toute façon, ils finiraient bien par sombrer dans le sommeil, et le lendemain, ils auraient droit à une grasse matinée à titre exceptionnel !

Et lui, Jess, il tournait en rond dans sa cuisine, en récapitulant les tâches diverses qui réclamaient ses soins, mais il n’avait pas le courage de s’y mettre. Il se sentait épuisé et savait pourquoi : c’était la faute de Sarah Wakefield ; la sienne aussi. Il avait mené une véritable bataille contre lui-même pour ne pas retourner sur ses pas, reprendre la maîtresse d’école dans ses bras et donner la suite logique à leur baiser passionné, c’est-à-dire en l’emportant dans son lit pour...

Un bruit à la porte coupa court aux rêveries passionnées de Jess. Instantanément revenu à la réalité, il pensa que Jed Hayden venait lui rendre visite. Avant d’aller ouvrir, il souleva discrètement le rideau de la cuisine, et sur les marches du perron, il aperçut deux silhouettes qu’il reconnut aussitôt. Il pensa : « Ouf ! » La porte ouverte, il apostropha les visiteurs :

— Alors, les garçons, quel bon vent vous amène ?

— Je sors du travail à l’instant, lui dit Zack Gibb, et je venais aux nouvelles.

— Oui, précisa Luke Trenton ; nous voulions savoir comment ça s’était passé, avec le shérif.

Jess sortit et tira la porte derrière lui : les enfants, qui ne donnaient pas, ne devaient pas surprendre la conversation. Avant de répondre, il regarda tour à tour les deux jeunes gens,

hier ennemis irréductibles, aujourd'hui unis par l'amitié. Il confessa :

— Les nouvelles que j'ai à vous donner ne sont pas excellentes. Désolé, Zack, mais le shérif est devenu comme fou quand je lui ai raconté le fin mot de l'histoire. Il jure que jamais il ne consentira à ce que tu épouses sa fille, et prétend qu'il préfère l'envoyer vivre loin d'ici, chez une certaine tante, jusqu'à ce qu'elle mette votre enfant au monde.

À voix basse, mais en termes très vifs, Zack exprima l'opinion qu'il avait du shérif.

— Navré, répéta Jess en lui mettant la main sur l'épaule. J'espérais réussir à convaincre Neville, mais il est beaucoup plus obtus que je ne le pensais.

— J'apprécie ce que vous avez fait pour Megan et pour moi, répondit Zack. Personne d'autre, en ville, n'aurait accepté de m'aider. J'estime que j'ai une dette envers vous.

— Quelles sont tes intentions ?

Le jeune homme leva les épaules. Désabusé, il murmura :

— Je n'en sais rien... Il faut que je réfléchisse.

— Si je puis t'être de quelque utilité, n'hésite pas à me demander.

— Merci, monsieur...

Zack redescendit les marches, au pied desquelles il se retourna pour ajouter :

— Je pense vraiment ce que j'ai dit, à l'instant : j'ai une dette envers vous, et je ne l'oublierai pas.

Il s'en alla alors, laissant Luke Trenton qui demanda aussitôt :

— Vous croyez qu'ils vont fuir ?

— J'en doute. Megan a trop peur de son papa. Quel homme, mon Dieu, quel homme... Tu dois être heureux de ne pas l'avoir comme futur beau-père, n'est-ce pas ?

— Pour sûr ! Vous croyez vraiment qu'il va éloigner Megan de Walker ?

— J'en ai bien peur.

— Ce n'est pas juste ! s'exclama le jeune Luke.

— Mais le pire n'est pas encore consommé. Patientons donc, et espérons. Donnons au shérif quelques jours pour se calmer et réfléchir. Ensuite, je pourrai peut-être lui parler de nouveau, cette fois avec plus de succès.

— Vous feriez cela ?

Oui, Jess devait tenter cette nouvelle démarche. Convaincre Neville d'accepter enfin la situation et de laisser sa fille épouser Zack Gibb apporterait une heureuse solution à une quantité de problèmes dont le moindre n'était pas le discours que ledit shérif avait l'intention de tenir devant le conseil d'école.

— Zack a plutôt bien réagi, reprit Luke. Je crois que c'est un type bien.

— Tu n'as plus à craindre qu'il te fasse tuer par son frère, dit Jess en souriant.

Embarrassé, Luke tirailla un moment sur ses bretelles, avant de murmurer :

— Il est déjà en ville, celui-là. Je l'ai vu aujourd'hui... Peut-être que vous feriez bien de vous méfier : des fois qu'il aurait l'idée de s'en prendre à vous...

— Tu crois qu'il pourrait avoir envie de me tuer ?

— Oui.

— Pourquoi ? Je ne lui ai rien fait !

— Je vous l'ai déjà dit : il sera furieux quand il apprendra qu'il s'est dérangé pour rien et n'a plus besoin de jouer de la gâchette. S'il apprend, par Zack, que vous n'avez pas pu empêcher l'exil de Megan, il se dira peut-être que vous méritez d'être pris pour cible. Il est comme ça, Gil Gibb.

— Eh bien..., murmura Jess. J'ai intérêt à me méfier. En tout cas, merci de m'avoir prévenu. Mais rentre chez toi, maintenant, car il commence à se faire tard.

Avant de rentrer, Jess marcha jusque vers la route, pour se dégourdir les jambes, mais surtout pour jeter un dernier coup d'œil à la maison de Sarah Wakefield, avant de s'endormir. Voyant de la lumière à la fenêtre de la cuisine, il se demanda à quoi s'occupait la jeune femme, à cette heure tardive : encore quelque leçon à préparer pour le lendemain ? Ou rêvait-elle au baiser qu'il lui avait donné ?

— Amusez-vous bien, mais soyez sages. Je serai de retour avant que vous ayez fini.

Jess embrassa les deux enfants et les confia à Kirby Sullivan. Au sommet des marches, Maggie se retourna pour un dernier salut de la main, sans cesser de marcher vers l'intérieur du bâtiment, mais Jimmy s'arrêta net sur le perron, il obligea Kirby à s'arrêter aussi. D'une voix suppliante, il demanda :

— Tu reviendras, oncle Jess ?

— Bien sûr, cow-boy, je reviendrai.

— Promis ?

— Promis.

— Enfin, je l'entends parler ! s'exclama Kirby.

Jimmy se tourna vers elle pour demander :

— Nous ferons des dessins, ce soir, mademoiselle ? Hein, nous ferons des dessins ? Moi, je veux faire des dessins. Oncle Jess me laisse faire des dessins, à la maison. Nous pourrons, mademoiselle ? Hein, nous pourrons ?

Kirby se boucha les oreilles, et en riant, elle s'adressa à Jess.

— Quand il parle, il parle !

— Que voulez-vous ? Il rattrape le temps perdu, dit Jess.

— Nate est à l'intérieur. Vous voulez le voir ?

Jess secoua la tête. Préoccupé, il répondit :

— Non, merci, pas ce soir ; une autre fois.

— Au revoir, oncle Jess ! fit Jimmy enfin décidé à entrer.

Les grandes ombres du soir s'allongeaient autour de l'église, tandis que Jess examinait les alentours. Toute la journée, il avait pensé à Jed Hayden, à tout moment il s'était attendu à le voir surgir et c'était, jusque-là, une appréhension qui ne s'était pas concrétisée. Il n'avait pas peur, mais il était nerveux.

Au coin d'un bâtiment, il vit apparaître une silhouette qui n'était autre que celle de Luke Trenton. Plaqué dans un recoin, celui-ci se dissimulait maladroitement, mais quand il vit qu'il avait été découvert, il esquissa un petit geste de la main. Jess s'approcha de lui pour interroger :

— Qu'est-ce que tu fais encore dehors ?

— Megan...

— Quoi, Megan ?

Du menton, le garçon désigna l'église et expliqua :

— J'attends Megan.

— Tu n'as pas peur que son père...

— Non, car il paraît que la bande à Toliver pourrait bien faire parler d'elle. Le shérif monte la garde à la prison, prêt à sortir toute son artillerie en cas de besoin. Alors, j'en profite. Megan, la pauvre, n'est pas sortie de chez elle depuis l'autre jour. Elle a juste le droit d'aller à l'église et au catéchisme.

— Comment sais-tu que la bande à Toliver est dans les parages ? demanda Jess alarmé.

— Par M. Garrette, répondit Luke, d'un ton badin. Il paraît que Waylon Vernon en a parlé, au saloon, cet après-midi.

Ce n'était donc que cela ! Inutile de s'inquiéter, parce que les bavardages de Waylon Vernon étaient rien moins que fiables. Ce qui expliquait pourquoi Nate s'attardait avec Kirby Sullivan au lieu d'assister Neville. Tout à fait rassuré, Jess déclara :

— Je n'ai pas vu Megan, mais...

Un homme venait vers l'église ; un homme que Jess ne connaissait que trop bien. Abandonnant la conversation en cours, il murmura :

— Excuse-moi, mais il faut que je te quitte.

— Qui est-ce ? dit Luke, le regard fixé sur l'homme qui venait à eux avec une lenteur calculée.

Jess le prit par les épaules et le poussa vers l'église, rudement, avec cette réponse :

— Quelqu'un que tu n'as pas à connaître. Allez, entre !

— Hé ! fit Luke qui résistait de toutes ses forces. Mais c'est l'homme que vous avez déjà vu, l'autre jour, en ville. Qui est-ce ?

D'une voix pressante, Jess souffla :

— Écoute, nous n'avons pas le temps de discuter maintenant. Alors, tu fais ce que je te dis. Tu entres dans l'église et tu veilles sur les enfants pour moi. Ne les quitte pas d'une semelle. Attends que je vienne les reprendre. Compris ?

— Oui..., murmura Luke subjugué.

Il gravit les marches de l'église, mais sur le perron ne put s'empêcher de se retourner pour regarder l'homme qui avançait tranquillement. D'un geste impatient, Jess l'incita à entrer. Seul désormais, Jess se rendit à la rencontre de Jed Hayden.

Quand il revint vers l'église, quelques minutes plus tard, il vit Luke en sortir et accourir à lui. Tout excité, le garçon lui demanda :

— C'est de l'argent que vous lui avez donné ?

Jess se fâcha tout rouge.

— Tu m'espionnais ? Je t'avais dit d'entrer dans l'église !

Mais ses remontrances n'avaient aucun pouvoir sur la curiosité de Luke.

— C'était Jed Hayden, n'est-ce pas ? Je l'ai reconnu, c'était le mari de Cassie. Pourquoi est-il revenu à Walker ?

Courroucé, Jess éluda la question en grommelant :

— Je t'avais dit de rester dans l'église. Et les manigances de Jed Hayden ne te regardent aucunement.

Mais s'il croyait en avoir fini avec cette ferme mise au point, il se trompait, car Luke, tout aussi obstiné que lui, insista :

— Vous lui avez donné de l'argent, hein ? Je l'ai bien vue, cette grosse enveloppe que vous lui avez mise dans la main. Comment se fait-il que vous lui donniez de l'argent ?

Jess se vit sur le point de tonitruer, de répéter que tout cela ne regardait en aucune façon le jeune curieux... À quoi bon ? Il soupira :

— Enfer et damnation...

Puis il admit :

— Oui, je lui ai donné de l'argent, et alors ?

— Pourquoi ?

— Pour me débarrasser de lui.

Il lui en coûtait de le reconnaître, surtout devant un tiers, surtout devant ce jeune garçon plein d'illusions. Mais il avait beaucoup réfléchi pour imaginer une autre solution plus simple et surtout plus digne ; hélas ! il n'en avait pas trouvé. Luke n'en avait pas terminé avec ses questions.

— Pourquoi est-il de retour ? Est-ce pour voir Jimmy et Maggie ?

— Non ; tu penses bien qu'il s'en soucie comme de sa première chemise.

— Alors, vous voulez dire... Tous les signes de l'ébahissement s'inscrivaient sur le visage du garçon : les yeux écarquillés, la bouche largement ouverte... il semblait avoir beaucoup de mal à admettre la vérité que son jeune cerveau avait formulée à partir des événements donnés par Jess, vérité qu'il énonça pourtant, avec lenteur, en pesant chacun de ses mots :

— Alors, il ne voulait pas voir ses enfants, Jed Hayden ? Ses propres enfants ? Il préférerait avoir de l'argent ?

— Tu as tout compris.

— Eh bien..., dit Luke, atterré. Moi, cet homme, je ne l'ai jamais aimé. Un jour, Mme Hayden m'avait retenu après la classe, et il est entré. Je pense qu'il ne m'avait pas vu, car tout de suite il s'est mis à brailler, brailler... Et les jurons, je ne vous dis pas ! Il levait le poing, et j'ai même cru qu'il allait la frapper.

Pétrifié, Jess demanda d'une voix blanche :

— Il a essayé de frapper ma sœur ?

— Je pense qu'il en avait l'intention, mais je dois reconnaître qu'il ne l'a pas fait. Il faut

dire qu'il avait fini par me voir, tout petit dans mon coin...

Luke tourna le regard dans la direction prise par Jed Hayden, comme pour s'assurer qu'il avait bien disparu. Puis il ajouta encore :

— L'affaire dont je vous parle, c'était peu de temps après son départ. À ce qu'on dit, Mme Hayden l'avait chassé en le menaçant avec un fusil, mais moi, je ne l'ai pas vu, alors, je n'en sais rien.

Jess se sentait bouillir de colère. S'il avait su tout cela... Lui aussi fouilla la rue du regard, se demandant s'il n'allait pas courir derrière Hayden, pour reprendre son argent et lui demander raison des sévices qu'il avait infligés à sa sœur. Il dit d'une voix sourde :

— Le voilà reparti, pour toujours cette fois. Du moins, je l'espère.

— Que croyez-vous qu'il fera quand il aura dépensé tout l'argent que vous lui avez donné ? demanda Luke. Il reviendra, c'est sûr.

C'était une remarque frappée au coin du bon sens. Jess opina.

— Je le crois aussi. Mais pour cette fois, je n'avais pas d'autre possibilité que de le payer. Beaucoup de gens, dans cette ville, attendent encore que je commette l'erreur fatale. Ils se feraient un plaisir de déposer devant le juge qui doit revenir pour décider si je suis digne de conserver la garde des enfants. Tu comprends que je doive me tenir tranquille ?

— Je comprends, mais...

— Mais quoi ?

— Est-ce que je ne pourrais pas vous aider ? Je veux dire que sans vous, j'aurais été obligé d'épouser Megan. Vous avez été le seul à bien vouloir me tirer d'affaire. À charge de revanche, comme on dit.

Ému, Jess tapota l'épaule du garçon et lui dit :

— C'est très gentil, mais je crois que ça ira.

— Comme vous voulez... Allez, je vais voir Megan. Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir, Luke.

Resté seul dans la cour de l'église, Jess se sentit soudain esseulé, et découragé face à un avenir qui s'annonçait moins riant qu'il l'avait pensé pendant quelque temps. L'achat du ranch ? Il devait le remettre à une date ultérieure. Les enfants ? Ils pouvaient lui être retirés d'un jour à l'autre, si le juge Flinn estimait qu'il était indigne de les élever. La solitude était peut-être son destin... Justement : la solitude, il ne l'avait que trop goûtée, il n'en voulait plus.

Quittant la cour de l'église, il jeta un coup d'œil machinal sur la petite maison de l'autre côté de la prairie. Sarah... Elle avait pris, dans sa vie, une place aussi importante que les enfants. Voilà trois personnes qu'il ne voulait absolument pas perdre. Le ranch, après tout, était secondaire. Mais Jimmy, Maggie et Sarah, non !

Le regard fixé sur la maison endormie, Jess s'arrêta au milieu de la rue. Si, au moins, il savait ce que Sarah voulait ; le savait-elle elle-même, d'ailleurs ? La façon dont elle recevait les rares baisers qu'il avait osé lui donner, la façon, aussi, dont elle les rendait, en se collant à lui... voilà qui inclinait à l'optimisme. Hélas ! elle tenait des propos entièrement différents.

Perdu dans ses pensées contradictoires, Jess se rappela soudain ce que Sarah lui avait dit, un jour qu'il se désolait du mutisme de Jimmy. Elle avait affirmé que, souvent, les êtres humains s'exprimaient sans avoir besoin de mots. Peut-être était-ce la façon dont elle en usait aussi ? Peut-être ne savait-il pas l'écouter ?

Bon ! Il n'allait pas s'interroger toute la nuit ? Il n'allait pas attendre toute sa vie ?

D'un pas alerte, Jess se dirigea vers la maison de Sarah Wakefield, bien décidé à s'y faire admettre, plus décidé encore à n'en sortir que lorsqu'il saurait exactement à quoi s'en tenir !

14.

Le cœur battant, Sarah reposa doucement son livre sur la couverture. Elle écouta : d'autres coups, hélas ! retentirent à la porte de derrière. Un visiteur, si tard le soir, ne pouvait annoncer que de graves ennuis.

Elle se leva, enfila sa robe de chambre. Sur la pointe des pieds, elle se rendit à la fenêtre dont elle souleva imperceptiblement le lourd rideau opaque. Elle aperçut un homme qui tambourinait à sa porte, et quand il s'en éloigna pour faire quelques pas, elle le reconnut : Jess !

Rassurée un peu, mais pas trop — si elle était certaine qu'il n'avait pas d'intentions mauvaises, il pouvait tout de même apporter de mauvaises nouvelles, — elle vérifia sa coiffure devant le miroir et descendit ouvrir.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Surpris de la voir en cette tenue, il recula de quelques pas et bredouilla :

— Désolé, je n'avais pas l'intention de vous réveiller. Si j'avais su que vous étiez déjà au lit, je...

— Je ne dormais pas, je lisais.

— Oh... !

L'explication lui rendit un peu d'assurance. Il revint sur le seuil. Sarah renouvela sa question :

— Vous avez des ennuis ? Il n'est rien arrivé aux enfants, au moins ?

— Ils sont au catéchisme, avec Kirby Sullivan. Et tout va bien, sauf que...

D'un geste sec, Jess Logan ramena son chapeau sur ses yeux avant de compléter sa phrase :

— J'ai vu Jed Hayden.

— Oh ! mon Dieu ! s'exclama Sarah.

Elle s'effaça et invita Jess Logan à entrer dans la cuisine, où il alluma lui-même la lampe à pétrole posée sur la table. Puis il s'installa sur une chaise.

— Racontez, dit Sarah. Il ôta son chapeau, qu'il posa sur la chaise à côté de lui. Il croisa puis décroisa les jambes. Le coude sur la table, le menton dans la paume de la main, il déclara :

— J'ai payé.

Sarah exhala un long soupir de soulagement et regarda ses mains crispées sur le dossier d'une chaise : elles étaient blanches. Rassurée, elle put s'asseoir en face de Jess Logan pour s'enquérir :

— Est-ce qu'il est parti ?

— Oui, pour quelque temps, je suppose.

— Au moins n'importunera-t-il pas les enfants.

Brusquement, Jess Logan se leva. Il dit d'un ton très décidé, d'une voix trop forte :

— Sarah, il faut que nous parlions.

Sarah tressaillit, ramena sur ses jambes les pans de sa robe de chambre, puis remonta le col sur sa gorge.

— Parler ? Mais c'est qu'il est déjà bien tard et...

— D'accord, il est tard, mais ça n'a pas d'importance. Il est trop tard pour vous rendre

visite, je sais ! Il est surtout trop tard pour faire semblant.

— Je... je ne comprends pas.

— Mais si ! Vous comprenez très bien, au contraire.

Estimant qu'elle en avait assez entendu — d'autant que le ton de cette conversation ne lui plaisait pas du tout, — Sarah se leva et voulut sortir de la cuisine, pour signifier que l'entretien était terminé. Mais Jess Logan la rattrapa par le bras et la força à se tourner vers lui.

— Vous fuyez dès que je porte le regard sur vous. Au début, je croyais que vous ne vouliez pas de moi, et je pouvais en prendre mon parti. Après tout, vous n'êtes pas forcée de me trouver intéressant. Mais je sais, maintenant, que ce n'est pas ça du tout. J'ai compris, aussi, que ce n'était pas non plus la crainte d'être chassée qui vous obligeait à rester distante avec moi. C'est quelque chose d'autre.

Sarah secoua la tête.

— Vous vous trompez sur toute la ligne !

— Non, vous savez bien que ce n'est pas vrai. Pourquoi le nier ? Il y a quelque chose que vous essayez de me dire depuis longtemps, Sarah, mais moi, je n'ai pas su vous écouter avec assez d'attention. C'est ce soir, seulement, que je m'en suis rendu compte, et je viens pour réparer : parlez-moi, et cette fois je saurai vous entendre.

Il avait le regard brûlant de sincérité. La voix tremblante d'émotion, il reprit :

— Sarah, je n'ai jamais éprouvé, pour aucune femme, les sentiments que vous m'inspirez. Mais me donnez-vous le droit de les exprimer ? Avez-vous seulement confiance en moi ?

— Ce n'est pas seulement une question de confiance, Jess.

— Je sais que vous vous inquiétez de ce que la ville pourrait penser de vous, et je ne vous en blâme pas. Mais ne comprenez-vous pas que les gens parleront, quoi que vous fassiez, et que jamais vous ne pourrez les en empêcher ? Ils sont comme ça, les gens : ils parlent, ils parlent et nous n'y pouvons rien. Mais pourquoi se préoccuper de ce qu'ils racontent ? Devez-vous les laisser régir votre vie ? Il faut écouter votre cœur, Sarah, et agir selon vos convictions, non d'après les commentaires de vos concitoyens. Si j'avais craint leur jugement, je ne serais jamais revenu à Walker.

— Je sais que ce retour fut difficile pour vous.

— Difficile, oui ! On ne m'a pas aidé... Heureusement que vous étiez là ! Je peux bien vous le dire, aujourd'hui : sans vous, je crois que je serais reparti. Mais l'essentiel, finalement, est que j'aie réussi à triompher des difficultés sans renier mes convictions ! Alors, pourquoi pas vous ?

— Vous ne comprenez pas bien, murmura Sarah. Ce n'est pas ce que l'on dirait de moi, c'est...

— Qu'est-ce que c'est ? Dites-le-moi ! implora Jess Logan d'une voix pressante, en lui prenant les mains afin de la ramener dans la lumière diffusée par la lampe sur la table.

Comme elle secouait la tête et gardait les lèvres closes, il insista :

— C'est quelque chose qui s'est passé à Saint-Louis, n'est-ce pas ? Le shérif m'a laissé entendre qu'il avait des renseignements, mais il n'a rien voulu me dire de plus précis.

— Non ! cria Sarah au bord des larmes.

— Il s'est passé des événements dont vous ne voulez pas que le shérif ait connaissance, des événements dont vous pensez qu'ils pourraient servir de prétexte pour vous chasser de Walker.

— Je ne veux pas en parler !

Mais plus rien ne semblait devoir arrêter Jess Logan dans sa quête de l'horrible vérité.

— Est-ce que cela a un rapport avec votre mari ? Neville m'a parlé de certain fait survenu après la mort de celui-ci.

À ces mots, Sarah se crut au bord de l'évanouissement. Elle prit appui sur la table et balbutia :

— Il sait que...

Elle pressa son autre main sur sa bouche, mais elle en avait déjà trop dit. Jess Logan murmura :

— Que peut avoir découvert le shérif ? Que s'est-il passé ?

— Ne me posez pas cette question ! s'écria Sarah, éperdue. Je vous en prie, laissez-moi tranquille !

— La famille a-t-elle prétendu que vous aviez capté l'héritage ?

— Non !

— Vous ont-ils soupçonnée d'avoir trompé votre époux ?

— Non !

Jess Logan saisit les bras de Sarah pour l'obliger à le regarder dans les yeux. Ah ! il voulait savoir !

— Ont-ils prétendu que vous l'aviez épousé par intérêt ?

— Non !

— Enfin, Sarah, vous déciderez-vous à me dire ce que c'est ?

— Je l'ai tué... Enfin, je crois.

Les mains de Jess Logan cessèrent de presser les bras de Sarah. Il y eut un moment de silence, puis ces mots à peine audibles :

— Qu'est-ce que vous dites ?

Sarah hésitait entre deux envies contradictoires : fuir, ou tout dire. Elle bredouilla :

— J'ai... j'ai fait quelque chose de mal.

— Je ne vous crois pas ! décréta Jess Logan. Que s'est-il passé, exactement.

— Je ne sais pas, pas exactement.

— Vous avez tiré sur lui ? Vous l'avez estourbi avec la poêle à frire ? Vous l'avez piétiné avec un attelage ? Vous devez bien avoir une idée, tout de même !

Sarah se cacha le visage dans les mains. Elle avait trop honte.

— Est-ce qu'il vous battait ? demanda Jess Logan.

— Non ! s'écria Sarah en levant la tête. Non ! Jamais il ne m'a battue. Nous n'avons pas été mariés pendant assez longtemps pour que cela se produisît.

— Combien de temps a duré votre mariage ?

De nouveau, Sarah baissa la tête et murmura :

— À peu près huit...

— Mois ?

— Non.

— Semaines ?

— Non.

— Mais alors...

— Huit heures.

— Huit heures ?

Jess Logan se pencha pour regarder Sarah par-dessous, et il répéta, abasourdi :

— Vous avez été mariés pendant huit heures ?

Elle donna libre cours à ses pleurs.

— Je ne voulais pas lui faire de mal !

— Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas !

Les sanglots rendaient sa voix de plus en plus inaudible. Jess Logan lui donna un moment de répit, qu'il mit à profit pour réfléchir, puis il commença une sorte d'enquête.

— Où étiez-vous, exactement, quand votre mari est mort ?

En rougissant, elle expliqua :

— C'était notre nuit de noces, vous comprenez ? Alors, nous étions... au lit.

Un petit silence s'insinua dans le dialogue. Jess Logan avait les sourcils très haut. Il demanda :

— Voulez-vous dire que vous étiez en train de...

— Oui ! cria Sarah, en cachant de nouveau son visage dans ses mains. Oh ! Jess, c'était

horrible ! Nous étions en train de... Enfin, vous comprenez, et soudain Howard s'est affaissé doucement, sans un cri. Et il n'a plus bougé. C'était dans notre lit.

— Tout d'un coup ? Et rien ne l'avait laissé prévoir ?

Jess Logan avait du mal à admettre la vérité, et comment le lui reprocher ? Sarah elle-même se demandait parfois si elle n'avait pas rêvé.

— Un véritable cauchemar, chuchota-t-elle. Ma mère est morte quand j'étais toute petite, et c'est mon père qui m'a élevée. Il était maître d'école, lui aussi. Grâce à lui, j'ai eu une enfance merveilleuse. Quand il est tombé malade, il a su très vite qu'il ne vivrait plus longtemps, et comme il ne voulait pas me laisser seule, il a...

— Il vous a trouvé un mari... Howard ?

— Howard était un ami de papa ; un homme très gentil, lui aussi. Je le connaissais depuis que j'étais toute petite. Je n'ai donc pas élevé d'objections contre ce mariage, bien que Howard fût considérablement plus âgé que moi. Je l'aimais bien, et moi non plus, je ne voulais pas rester seule. Mais j'étais loin d'imaginer que je le tuerais...

— Ce n'est pas votre faute, assura Jess Logan. Vous vous trompez complètement. Votre mari était âgé, comme vous venez de le dire, il avait sans doute le cœur malade. C'est pourquoi votre nuit de noces lui fut fatale.

Ces propos réconfortants, Sarah les connaissait bien pour se les être maintes fois répétés, sans parvenir à y croire cependant. Les objections, qu'elle ne manquait pas de formuler à son usage, avaient pour elle beaucoup plus de consistance, et elle les énonça pour Jess Logan :

— Non, c'est ma conduite qui a provoqué la mort de mon mari. J'étais trop... dévergondée, je crois.

À cela, Jess Logan ne sut que répondre et Sarah poursuivit :

— Pour cette raison, je ne pouvais pas vous laisser m'embrasser. Je ne voulais pas causer votre perte, comme celle de mon mari.

— Et si c'était un risque que j'acceptais de courir ?

— Non ! Je ne veux pas avoir un autre mort sur la conscience. Nous sommes condamnés à rester amis.

Mais Jess Logan ne voulait rien entendre. Prenant la taille de Sarah, il lui demanda :

— Vous n'aimeriez pas vous marier avec moi ? Avoir des enfants ? Fonder une famille ?

— C'est mon plus cher désir, mais il me semble que c'est un bonheur auquel je n'ai pas droit. Je n'ose plus... Vous n' imaginez pas les tourments que j'ai endurés, après la mort de Howard. Les femmes parlaient de moi sans se gêner, en ma présence, et j'entendais les mots affreux qu'elles chuchotaient à mon passage, en me montrant du doigt. Les hommes, eux, riaient, et c'était pire. Certains me recherchaient, me suivaient dans la rue, ils s'agglutinaient à ma porte. Des paris s'étaient engagés : était-il possible de survivre à une nuit passée avec moi ? C'était ce que voulaient vérifier certains de ces hommes. Alors, ils me faisaient des propositions scabreuses, ils m'offraient même de l'argent. C'était horrible.

— C'est pourquoi vous êtes venue à Walker.

— Je ne pouvais pas rester à Saint-Louis, vous le comprenez bien. Je désirais commencer une nouvelle vie, dans un lieu où je n'aurais pas à traîner ce passé comme un boulet. Jamais je n'aurais pensé que quelqu'un découvrirait la lamentable histoire de mon mariage.

— Le shérif Neville a mené une enquête. C'est ma faute.

— Non, vous n'y êtes pour rien. La fautive, c'est moi, parce que je suis mauvaise. Il faut me fuir.

Au lieu d'obéir à cette injonction désespérée, Jess Logan serra plus fort, contre lui, Sarah qui tentait de lui échapper. Il murmura d'une voix rauque :

— Vous n'êtes pas mauvaise, Sarah. Ne croyez pas cela. Et n' imaginez pas que je vous fuirai, car je tiens à vous.

Elle tenta de le repousser, mais il avait les bras trop forts. Accablée, elle protesta :

— Il ne faut pas parler comme cela, parce que vous ne me connaissez pas. Lâchez-moi, et

partez !

— Partir ? s'exclama-t-il. Partir, alors que je ne pense qu'à vous, que je ne rêve qu'à vous ? Partir, alors que je perds la raison, à cause de vous ? Je ne partirai pas, Sarah. Je voudrais rester près de vous, toujours.

Elle répéta, en usant ses forces pour le repousser :

— Il ne faut pas dire cela. Ce n'est pas bien.

— Je veux que vous soyez mienne, Sarah.

— Non ! cria-t-elle en le frappant de ses deux poings. Vous avez perdu la raison ! Vous voulez donc mourir ?

— Je mourrai si vous ne vous donnez pas à moi, murmura Jess Logan, en se penchant sur elle.

Prisonnière, elle ne put se soustraire aux baisers qu'il commençait à semer dans ses cheveux, sur ses joues... Elle se débattait en gémissant :

— Jess, il ne faut pas... Oh ! Jess, je vous en prie !

— Chut ! murmura-t-il en effleurant son oreille. Vous m'aimez bien, n'est-ce pas ?

— Oui, je vous aime bien, mais cela ne signifie pas...

— Vous n'avez pas peur de moi ?

— Non... Je n'ai pas peur de vous, mais seulement de ce qui pourrait vous arriver, à cause de moi.

L'étreinte devenait plus forte, les baisers plus passionnés.

— Vous ne me tuerez pas, Sarah, affirma Jess Logan. Vous n'y réussirez pas, je vous le promets !

— Comment pouvez-vous en être si sûr ?

— C'est que je me connais ! Et puis, je connais un moyen de le prouver, une fois pour toutes. Ensuite, nous n'en parlerons plus.

— Quel moyen ?

— Vous allez voir !

Sarah résistait encore. Elle essayait de repousser Jess Logan de plus en plus audacieux, et passionné, oui, beaucoup plus passionné et entreprenant que son mari, qui tâchait de la rassurer en même temps qu'il la caressait :

— Je vous ferai oublier ce qu'il s'est passé à Saint-Louis. N'ayez pas peur, car je ne crains rien.

Elle répéta, car elle ne savait plus que dire cela :

— Il ne faut pas... Il ne faut pas...

Sourd à ses plaintes, il reprit :

— J'ai eu confiance en vous, non ? Je vous ai demandé votre aide, pour m'aider à conserver la garde des enfants. C'est toute ma vie que j'ai mise entre vos mains. Alors, pourquoi n'avez-vous pas confiance, vous ? Un peu, juste un tout petit peu ?

— Je voudrais bien, soupira Sarah, mais...

— Fort bien ! C'est exactement ce que je souhaitais entendre ! dit Jess Logan.

Joyeusement, il l'enleva et l'emmena dans la chambre.

Fatiguée ; épuisée même, mais heureuse, et avec un sentiment de plénitude comme elle n'en avait jamais connu... Comblée, pouvait-elle dire, oui, comblée, c'était le mot qui convenait. Nue entre les draps, Sarah s'étira longuement, puis ouvrit les yeux. Elle le vit : Jess, immobile contre elle, un bras passé autour de sa taille, les jambes emmêlées avec les siennes ; parfaitement immobile, inerte, à tel point qu'elle s'alarma et appela :

— Jess... Puis plus fort :

— Jess !

Aucune réaction... Prise de panique, elle le secoua de toutes ses forces.

— Jess !

Il ouvrit les yeux, interrogea : «Oui ?», puis se leva d'un bond, avec une telle précipitation qu'il faillit la jeter sur le plancher. Assis au bord du lit, égaré, il regarda de

tous côtés en balbutiant :

— Que se passe-t-il ?

Heureuse, Sarah se laissa retomber sur l'oreiller et ramena les draps sur elle en disant :

— J'ai cru que tu étais mort.

— Ah ! Ce n'est que ça...

Il reprit place dans le lit, prit Sarah dans ses bras et se pelotonna contre elle, qui demanda, encore un peu craintive :

— Tu vas bien ?

— Crois-moi, mon amour, je ne me suis jamais senti aussi bien !

— Tu n'as mal nulle part ?

Pour répondre, il lui prit une main qu'il posa sur sa poitrine en disant :

— Tu sens ? Elle fronça les sourcils, observa :

— Je trouve qu'il bat bien vite.

— Normal...

— Oh ! Vraiment ?

Il l'attira sur lui et l'enlaça. Il bâilla et dit :

— Nous sommes bien, ici. Tu ne trouves pas ? Je resterais bien là, avec toi, dans ce lit, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

L'évocation de la mort ranima les craintes de Sarah, qui murmura :

— Qu'est-ce que je suis heureuse qu'il ne te soit rien arrivé ! J'ai eu si grand peur...

En riant, Jess répondit :

— Confiance pour confiance, moi aussi ! Encore que...

— Quoi ?

— Tu sais, j'envie un peu ce vieux Howard : mourir dans les élans de la passion... N'est-ce pas une façon agréable d'aller rejoindre son Créateur ?

Sarah apprécia modérément la plaisanterie. Elle le dit, puis questionna encore :

— Ce n'est pas un répit, au moins ? Je veux dire : la prochaine fois...

— Parce que tu penses qu'il y aura une prochaine fois ?

— Oui ! Pas toi ?

— Bien sûr que si ! Mais cesse de t'inquiéter...

Jess planta un baiser énergique sur le front de Sarah et ajouta :

— C'était avant, que j'étais mort.

Elle posa sa tête sur la poitrine où le cœur battait déjà un peu moins vite. C'était la preuve dont elle avait besoin. Rassurée vraiment, et heureuse, elle ferma les yeux et caressa les muscles durs qu'elle sentait jouer sous ses doigts. La peau était douce... mais elle rencontra un sillon plus dur qu'elle suivit lentement, puis se redressa pour voir.

— Nate Tompkins m'a dit que cette cicatrice datait de la nuit de l'incendie...

— Effectivement, je me suis coupé en passant par la fenêtre de la maison en flammes.

Heureusement qu'il neigeait, cette nuit-là, et que le tapis était déjà épais, car sans cela, j'aurais pu me briser encore un ou deux membres, en prime.

— Qu'il doit être difficile, pour toi, de regarder cette cicatrice chaque jour : elle te rappelle le malheur...

— Pas vraiment, dit Jess après y avoir réfléchi un court instant. Je porte cette cicatrice parce que mon père m'aimait assez pour me jeter par la fenêtre, afin de préserver ma vie, au lieu de chercher à se sauver lui-même. C'est un souvenir qu'on peut chérir.

Le doigt de Sarah allait et venait sur la cicatrice, inlassablement. Elle murmura :

— Il y a beaucoup d'amour en toi, Jess Logan, parce que tes parents t'aimaient beaucoup. C'est une chance pour Jimmy et Maggie.

— Les enfants !

Jess se redressa d'un seul coup, posa les pieds sur le sol et chercha ses vêtements éparés.

— J'oubliais les enfants ! Il faut que j'aille les chercher ! Le catéchisme doit être terminé depuis longtemps.

— Je viens avec toi.

Mais Jess se jeta sur le lit et obligea Sarah, déjà assise, à se recoucher. Il lui baisa la bouche et murmura :

— Non, reste : c'est le souvenir que je veux emporter de toi.

En le regardant qui s'habillait en hâte — jamais encore, elle n'avait vu un homme dans ces gestes quotidiens, — elle s'interrogea sur sa conduite : n'était-il pas répréhensible de se donner à un homme qui n'était pas son mari ? Bien plus, il n'avait rien promis quant à l'avenir, n'avait même pas dit qu'il l'aimait. Pourtant, elle se sentait en parfait accord avec sa conscience. Elle n'avait rien à se reprocher, et elle n'aurait aucun regret même si cette aventure devait rester sans lendemain.

Habillé de pied en cap — le chapeau était déjà vissé sur la tête, — Jess se rassit un moment sur le bord du lit. Il prit les mains de Sarah et la regarda avec mélancolie. Il était moins pressé de partir, et il n'eût pas été nécessaire de le supplier beaucoup pour le faire rester. Impossible, bien sûr. Sarah murmura :

— Va, maintenant. Les enfants t'attendent.

Elle le poussa doucement pour l'obliger à se lever, puis se pencha vers sa table de nuit en poursuivant :

— En plus, je suis au milieu d'un excellent livre que j'aimerais bien terminer.

Il jeta un coup d'œil sur l'ouvrage qu'elle ouvrait et déclama :

— Leyton Lawrence, le Justicier légendaire !

— Tu t'intéresses à ce genre de littérature ?

— Je ne sais pas encore : je l'ai acheté ce matin au Bazar Général, pour me faire une opinion. Et puis, j'ai envie de découvrir quels secrets de Jess Logan se cachent entre les lignes.

— Ce sont des histoires entièrement inventées. Ne l'oublie jamais. Au revoir.

— Bonne nuit, Jess, dit Sarah en cherchant la phrase sur laquelle elle s'était arrêtée.

Elle ne tarda pas à s'apercevoir que sa lecture l'intéressait beaucoup moins qu'avant. Elle se sentait seule, la maison lui paraissait froide. Elle frissonna et remonta les couvertures jusque sous son menton avant de forcer son attention à se fixer sur les mots. Elle s'aperçut bientôt qu'elle lisait sans rien comprendre.

Elle finit par s'assoupir. Un bruit la réveilla. Elle ouvrit les yeux et ne s'étonna nullement de voir Jess debout devant elle.

— Où sont les enfants ? demanda-t-elle en étouffant un bâillement.

— Au lit. Nate monte la garde près d'eux.

Sarah se redressa, referma le livre posé sur sa poitrine et le remit sur la table de nuit. Elle demanda :

— Tu ne lui as pas dit que tu venais ici, au moins ?

— Non.

Il s'assit au bord du lit. Sarah se poussa un peu pour lui donner de la place et voulut savoir :

— Combien de temps Nate peut-il rester chez toi ?

— Je lui ai promis d'être de retour à l'aube.

— À l'aube ? Et à quoi comptes-tu t'employer, jusque-là ?

Jess s'allongea à demi, se retourna et, un coude posé sur le lit, de chaque côté de Sarah, il la regarda intensément.

— J'ai envie de te prouver, encore et encore, que tu ne réussiras pas à me tuer en faisant l'amour. Demain matin, tu devrais être complètement rassurée.

— Donc, tu t'offres en sacrifice ?

— Aussi souvent que tu le désireras.

Sarah battit des paupières et sourit. Elle proposa :

— On commence tout de suite ?

— Pourquoi pas ?

— Tu veux ?

— Je veux toujours.

— Tu peux ?

— Je peux toujours.

Et, montrant le livre sur la table de nuit, Jess ajouta avec suffisance :

— Je suis, moi-même, une sorte de légende.

— Vraiment ? dit Sarah, en esquissant une moue dubitative.

— Je vais te montrer.

Jess se déshabilla avec enthousiasme, pendant que Sarah retirait une nouvelle fois sa chemise de nuit. Elle constata, avec plaisir, qu'effectivement il pouvait. Elle lui ouvrit les bras, décidée à passer une nuit blanche au matin de laquelle elle retrouverait son amant bien vivant et prêt pour d'autres nuits semblables, jusqu'à la fin des siècles.

— Tu vas bien ? C'est sûr ?

— Sarah, arrête ! Puisque je te dis que c'est normal...

Ils s'étaient aimés plusieurs fois au cours de la nuit, et alors que, le ciel blanchissant à l'est, il eût été temps de penser à la journée de travail qui s'annonçait, Sarah, grâce à de savantes caresses, n'avait pu résister au plaisir de réveiller le désir de son amant. À ce rythme-là, elle risquait peut-être de le tuer tout de même ? Ma foi, puisqu'il prétendait que non...

Elle se pencha et lui murmura à l'oreille :

— Tu as mérité un bon point.

— Je suis content, murmura Jess à moitié endormi.

— Mais il faut que je me lève, si je veux être prête quand les enfants arriveront à l'école.

— Moi aussi, il faut que j'y aille, hélas... !

Il se tourna trois fois dans le lit, puis s'assit et posa les pieds sur le plancher mais sans énergie.

— Mal partout ! gémit-il.

Il se leva tout de même, et sortit à contrecœur. Sur le seuil de la chambre, il annonça :

— Je vais mettre un peu d'eau à chauffer, afin que tu puisses prendre un bain. Reste encore un peu au lit, en attendant.

Quand elle descendit dans la cuisine, il versait le dernier seau d'eau dans la baignoire qu'il avait tirée du réduit attendant. Le feu ronflait dans le fourneau, le café était prêt : quelle efficacité !

Prestement, Sarah se débarrassa de sa chemise de nuit et s'assit dans la baignoire, en remontant les genoux sous son menton et resta immobile. Elle non plus n'avait plus trop de courage.

— Je suppose, murmura-t-elle, que je devrais dire que je suis désolée, ou confuse, mais ce n'est pas le cas, pas du tout !

Jess vint s'agenouiller près d'elle. Il proposa :

— Puis-je venir te voir ce soir, après l'école ?

Intéressante question ! Avait-il l'intention d'évoquer leur avenir, leur avenir commun ? Peut-être oui, peut-être non. Impossible de le savoir, et le mieux était de ne pas tirer de plans sur la comète. Sarah brida donc son imagination.

Elle se rappela qu'en arrivant à Walker, elle avait formé le vœu d'y vivre tranquille, c'est-à-dire seule. Telle était, à cette époque, sa conception du bonheur. Drôle d'idée... une idée qu'elle réfutait, désormais, résolument.

Mais Jess : quelle conception se faisait-il du bonheur, lui ?

Jess gravit d'un bond toutes les marches du perron, en trombe il entra dans sa maison, en coup de vent il pénétra dans la cuisine, où il trouva Nate assis à la table, un pot de café fumant devant lui. — Les enfants t'ont-ils donné du souci ? demanda-t-il.

— Penses-tu ! lui répondit Nate en riant. Ils ont dormi comme des anges, et ils ne se sont même pas rendu compte que tu avais disparu.

— Merci, partenaire... À charge de revanche, bien sûr.

Il prit une tasse, se servit du café, s'assit en face de Nate qui se renseigna :

— Alors, comment c'était, chez Mlle Flora ?

— Pas mal, dit Jess en le regardant par-dessus sa tasse de café.

— Dis donc, je ne savais pas qu'elle avait déménagé, et qu'elle s'était installée, avec ses filles, dans la maison de la maîtresse d'école. Personnellement, je trouve que ça fait désordre.

Nate se balançait sur les deux pieds arrière de sa chaise et, les pouces passés dans son ceinturon, il riait, très content de lui... Jess s'indigna :

— Tu m'espionnais ?

— Pas du tout ! Enfin, Jess, tu me connais ! Non, c'est simplement que je me suis mis à la fenêtre, quand tu es parti hier soir, en me disant que j'étais quelqu'un de bien puisque j'acceptais de garder les enfants pendant que tu allais te divertir. Assez content de moi, j'étais... Mais voilà qu'au lieu de prendre la direction de la ville, tu te diriges de l'autre côté. Je pense : « Il a perdu la raison, ou quoi ? » Je sors pour te rappeler et, de loin, je m'aperçois que tu entres chez la maîtresse d'école. Là, je me dis que tu as deux mots à lui dire, sur le travail de Maggie par exemple... Alors, j'attends que tu ressortes, mais tu ne ressorts pas. Je patiente, je patiente, et finalement je rentre parce qu'il faut bien que je me rende à l'évidence : c'est chez Sarah Wakefield que tu passes la nuit. Et moi, je vais te dire : ça me choque. Parce que prendre du bon temps avec des filles qui sont payées pour, c'est normal. Mais débaucher une honnête maîtresse d'école, c'est très vilain !

— Ce n'est pas ça du tout, soupira Jess.

La chaise retomba sur le plancher, et Nate posa les deux coudes sur la table. L'air sévère, il demanda :

— Tu mentirais à ton ami d'enfance ? Tu voudrais me faire croire que tu n'as pas passé la nuit chez elle ?

— Non, mais...

— À en juger par ton air, je pense que vous n'avez pas révisé les quatre opérations.

Jess but sa tasse de café, lentement, pour réfléchir. Il avait beaucoup à dire, et c'était difficile. Puis il déclara :

— Laisse-moi t'expliquer...

— Je n'attends que ça !

— Je crois... Je veux dire : c'est une possibilité... Enfin, il se peut que je sois amoureux.

— De Sarah ? s'exclama Nate en haussant les sourcils.

— Oui.

— Sarah Wakefield ?

— Tu en connais d'autres ?

— Et tu le lui as dit ?

— Non, pas encore.

— Pourquoi pas ?

— Je ne sais pas. Peut-être que j'ai peur.

— Je te comprends, murmura Nate. Quand ça se saura en ville, qu'est-ce que les gens vont encore dégoïser sur toi !

— Je préférerais garder le secret pendant quelque temps encore, et réfléchir.

— Ce n'est pas moi qui t'en blâmerai. Quoi qu'il en soit, Sarah Wakefield est une femme charmante. Tu pourrais tomber beaucoup plus mal.

— Toi pareil. Et si tu veux mon avis, tu es bien bête de laisser mariner Kirby. Imagine qu'elle en trouve un autre !

Nate mâchouilla quelques mots indistincts. D'un geste de la main, il évacua cette question dont il n'avait pas envie de discuter, apparemment. Puis il se leva et se disposa à sortir. La main sur la poignée de la porte, il se retourna, embrassa toute la cuisine de son regard et déclara :

— Ta maison est vraiment bien, propre, en ordre et tout... Une véritable fée du logis, tu es... Tu sais que, par moments, c'est toi que j'ai envie d'épouser ?

— Fiche le camp d'ici avant que je ne me fâche ! cria Jess en riant.

Les deux hommes sortirent par-derrière. Sur le perron, Jess reprit avec sérieux :

— Pense à ce que j'ai dit, à propos de Kirby. Elle aussi est une fille bien... la chance de ta vie.

Mais cette fois encore, Nate choisit de ne pas répondre. Il descendit les trois marches et s'éloigna sur cet ultime conseil :

— Toi, je ne te conseille pas de ruiner la réputation de Sarah Wakefield, parce que sinon, tu aurais affaire à moi !

Jess monta dans la chambre pour éveiller les enfants, il leur donna leur petit déjeuner, les prépara, conduisit Maggie à l'école. De loin, il vit Sarah debout sur le perron, elle surveillait ses élèves qui jouaient dans la cour en attendant l'heure de la rentrée. Son cœur se mit à battre plus fort, il retrouvait les émois de son adolescence.

Il entra dans la cour et constata qu'elle rosissait ; lui aussi. Elle murmura :

— Bonjour. Il éprouva le besoin instinctif de l'effleurer, à peine, mais elle recula vivement et, le regard impérieux, elle lui rappela, d'un signe de tête, que de jeunes témoins les observaient. Penaud, il garda ses distances.

Il comprenait, mais n'admettait pas. Il enrageait de devoir se tenir à l'écart. Il n'avait pas envie de se soucier de ce que les gens penseraient ou diraient. Avaient-ils le droit de l'empêcher de vivre et d'aimer ? Il aimait, et il voulait en témoigner à la face du monde, quand bien même le monde dût s'en offusquer. C'est pourquoi il s'enhardit et demanda :

— Voulez-vous dîner avec moi ce soir, Sarah ? Je vous invite au restaurant.

Le regard fixé sur Lottie Myers, qui s'approchait, Sarah répondit :

— La classe va commencer, Jess.

Il se reprocha d'avoir manqué de tact, d'avoir présenté sa demande trop tôt. Demander à Sarah de s'afficher avec lui en ville, c'était une sorte d'épreuve qu'il lui imposait. Rabattant son chapeau sur ses yeux, il s'en alla lentement, la tête basse, pendant que les élèves se rangeaient pour entrer en classe.

Sur le chemin, Jimmy lui demanda s'ils pourraient aller à la pêche, et il trouva que c'était une bonne idée : la perspective de tourner en rond toute la journée dans sa maison sans savoir s'il reverrait Sarah le soir lui paraissait insupportable d'avance.

Mais il vit accourir à lui Luke Trenton qui, hors d'haleine, lui cria de loin :

— Il faut que vous veniez en ville, tout de suite !

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Plié en deux pour reprendre son souffle, le garçon reprit, d'une voix hachée :

— Il faut... que vous veniez. La bande à Toliver... vient de piller la banque... Ils ont tiré sur Nate Tompkins... Il faut que vous veniez... Nate est gravement touché.

15.

La douzaine de chevaux attachés à la barrière devant la prison témoignaient de l'importante réunion qui se tenait à l'intérieur et, partant, des graves événements qui venaient de se dérouler en ville. Le ciel nuageux jetait une lumière grise sur les rues désertes. Apeurés, les habitants se terraient chez eux, derrière leurs fenêtres dont ils soulevaient prudemment les rideaux.

Jess descendit de son cheval qu'il attacha devant le Geai Bleu. Il saisit Jimmy par la taille et le posa sur le sol, puis il lui prit la main pour entrer dans le restaurant silencieux malgré la foule nombreuse qui se pressait là. La première personne qu'il vit, près de l'entrée, était Kirby Sullivan : le visage blanc comme la craie, les yeux rougis, elle tritura nerveusement son mouchoir.

— Kirby, que s'est-il passé ?

Elle se précipita dans ses bras et murmura, d'une voix cassée par l'émotion :

— Je suis contente que vous ayez pu venir. Il la pressa contre lui.

— Comment est-il ?

La jeune fille renifla et leva la tête.

— Pas trop bien, Jess. Le Dr Burns est avec lui, en ce moment.

— Ne vous inquiétez pas. Nate est fort comme un bœuf. Il va se remettre, j'en suis sûr.

Un mouvement de la foule ouvrit un passage et le docteur parut, les manches retroussées jusqu'au-dessus des coudes. Il vint directement à Kirby et, soucieux, tira sur ses longs favoris blancs avant de répondre à la question muette que celle-ci lui posait.

— J'aime autant être franc avec vous : le pire est encore possible.

Kirby fondit en larmes et se réfugia de nouveau dans les bras de Jess, qui murmura :

— J'ai envoyé Luke chercher vos parents. Ils seront ici d'une minute à l'autre.

Le révérend et son épouse étaient rentrés de leur tournée la veille au soir. Désirant sans doute corriger l'effet désastreux de son entrée en matière, le Dr Burns la corrigea ainsi :

— J'ai vu des hommes plus gravement atteints que Nate, et qui se sont très bien tirés d'affaire.

— Puis-je le voir, doc ? demanda Jess.

— Il est encore inconscient.

Kirby poussa un gémissement contre la poitrine de Jess, lequel la confia à la personne la plus proche, Alma Garrette.

— Prenez soin d'elle.

— Où allez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Vous pouvez surveiller Jimmy, aussi ?

— Oui, mais...

— Jess, non ! s'écria Kirby en s'accrochant à lui. Je vous en prie, ne faites pas cela.

Il la repoussa doucement, la remit entre les mains d'Alma Garrette et répondit :

— Il le faut, Kirby. Il le faut.

Les yeux exorbités, elle fixait son regard sur le revolver qui avait repris place à la hanche de Jess. Elle murmura :

— Ils sont trop nombreux... Mais Jess n'écoutait plus.

Il s'agenouilla devant Jimmy dont il ébouriffa les cheveux, en lui donnant ses

recommandations :

— Je m'absente pendant un petit moment. Toi, tu restes avec Mme Garrette. Tu seras bien sage. C'est promis ?

Mais l'enfant ne l'entendait pas de cette oreille. Il se mit à pleurer et s'écria :

— Non, ne pars pas, oncle Jess !

Touché, Jess le serra contre lui.

— N'aie pas peur, tout ira bien. Il se releva, dit à Alma Garrette :

— À bientôt.

Le visage grave, les hommes ressortaient de la prison. Tous tenaient en main une carabine dont ils vérifiaient le fonctionnement. Le shérif Neville leur distribuait les étoiles qui attestaient que, pour un temps, ils devenaient tous ses adjoints. Parmi eux se trouvaient Dwight Rutledge, et aussi Rory Garrette, qui s'approcha quand il vit Jess arriver.

— Incroyable, n'est-ce pas ? lui dit-il. Personne n'imaginait que la bande à Toliver oserait revenir... Tu pars à leur recherche ?

— Évidemment ! dit Jess en sautant sur le trottoir.

— Je savais qu'on pouvait compter sur toi ! s'écria le vieillard. Mais tu prendras garde à toi, n'est-ce pas ? Tu ne vas tout de même pas te faire tuer, maintenant que la ville commence à t'apprécier.

Jess dévisagea les hommes prêts à partir en chasse, et parmi eux il aperçut soudain Luke Trenton. D'un signe, il lui commanda de venir et ordonna à voix basse :

— Va chercher Zack Gibb. Dis-lui de venir ici le plus vite possible.

— Pourquoi ? demanda le garçon étonné.

— Tu verras bien. Ramène-le. Dis-lui aussi de prendre un fusil et un cheval.

Au moment où Luke s'élançait dans la rue, le shérif brandit sa carabine Winchester pour réclamer le silence, et il tint ce discours :

— Écoutez-moi bien, tous. La bande à Toliver, dont nous espérions tous être débarrassés, a encore frappé. Ces forbans ont fait irruption dans la ville ce matin, ils ont tiré sur mon adjoint Nate Tompkins, ainsi que sur M. Purcell au moment où il ouvrait la banque, et encore sur Léo Turner, qu'ils ont manqués, par bonheur. Ces voleurs sont capables d'assassiner de sang-froid, ils l'ont amplement démontré. C'est pourquoi je vous le dis : ceux d'entre vous qui veulent participer à la traque sans avoir la volonté de tirer les premiers, ceux-là doivent renoncer et céder leur arme à d'autres plus décidés qu'eux.

Il sonda du regard tous les hommes rassemblés autour de lui. Aucun ne cilla, aucun ne flancha. Il reprit :

— Nous partons en chasse, mais nous ne laissons pas la ville sans défense. J'ai demandé à Dwight Rutledge de rester ici, en ouvrant l'œil, et le bon ! Et maintenant, allons-y. Je suis certain d'avoir touché un, peut-être deux des voleurs, au moment où ils s'enfuyaient de la ville en emportant leur butin. C'est pourquoi je pense que la bande ne pourra pas aller bien vite, et que nous avons toutes les chances de les rattraper avant la fin de la journée. Des questions ?

Luke arriva, en compagnie de Zack Gibb. Jess l'attira à lui pour interroger :

— Ton frère a-t-il quelque chose à voir avec le pillage de cette banque ?

— Gil ? fit Zack, étonné. Non, pas lui !

— Tu en es bien sûr ?

— Hier, c'était l'anniversaire de Gil. Il était chez notre mère, et il a bu comme un trou. Je l'ai vu ce matin, avant d'aller au travail, et je peux vous dire qu'il dormait encore comme une bûche. Il est incapable de bouger le petit doigt, alors, vous pensez, participer à une attaque...

Le shérif ordonnait :

— Tout le monde en selle, maintenant ! Les hommes courant vers leurs montures, le groupe cessa de constituer un écran entre Jess et le shérif, et celui-ci s'arrêta net. Il

demanda avec rudesse :

— Qu'est-ce que vous fichez ici, Logan ?

— Comme vous, shérif : je pars en chasse.

Neville éclata d'un rire plein de mépris et, passant devant Jess, il lui jeta :

— Merci bien ! Je n'ai pas envie de prendre un coup de revolver dans le dos.

C'était si insultant, si injuste aussi que Jess se sentit instantanément bouillir de colère contre cet homme trop borné pour accepter l'aide qu'il lui proposait. Il tenta de le raisonner, alors qu'il mettait le pied à l'étrier.

— Vous ne croyez pas que vous pourriez oublier vos préventions dans un moment aussi grave ?

Sous le regard des hommes en selle qui les entouraient, le shérif haussa les épaules. Jess reprit :

— Mon meilleur ami a été abattu. Je suis un citoyen comme tout un chacun, et je n'ai pas l'intention de rester les bras croisés alors qu'une bande prétend mettre ma ville en coupe réglée.

Neville retira le pied de l'étrier. Il se tourna vers Jess et, menaçant, lui jeta au visage :

— Écoutez, il me semble vous avoir dit...

Une main s'abattit sur son épaule : celle de Rory Garrette, qui entreprit de le raisonner.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, qu'il vienne ? Ce vieux Jess sait tirer, probablement mieux que les autres hommes que vous avez recrutés.

Léo Turner appuya :

— Oui, shérif, nous avons besoin de toutes les bonnes volontés. Et un murmure d'approbation se fit entendre.

Décontenancé, le shérif regarda les hommes à cheval, et finit par grogner :

— Bon, ça va ! Venez !

Ravi, Rory asséna une grande claque sur l'épaule de Jess et lui lança :

— Vous voyez ? Il suffit de demander !

Avant de se mettre en selle, Jess se tourna vers Zack resté un peu à l'écart. Il désigna l'arme que celui-ci portait au côté et questionna :

— Tu sais t'en servir ?

— Bien sûr, mais...

— Alors, tu viens avec nous.

— Moi ? fit le garçon en roulant des yeux. Moi ? Mais...

— C'est l'occasion ou jamais : montre au shérif de quoi tu es capable.

Indécis, Zack se tourna vers le shérif dont il quémanda, du regard, l'autorisation. Et le shérif, non sans avoir levé les yeux au ciel en haussant les épaules, lui dit :

— Au point où nous en sommes...

Sarah courait dans les rues désertes en tirant par la main la pauvre Maggie qui avait du mal à la suivre. Il régnait sur la ville un silence oppressant, presque palpable, très angoissant.

Au milieu de la matinée, les parents étaient venus déranger la classe, pour annoncer les nouvelles du matin et reprendre leurs enfants avec qui ils désiraient s'enfermer dans leurs maisons en attendant la fin de cette histoire. Seul Jess Logan n'était pas venu. Alors Sarah avait pris la décision de reconduire Maggie. Elle avait trouvé la maison vide, et une vague de frayeur l'avait submergée.

— Où est oncle Jess ? avait demandé Maggie. Et Jimmy ?

— Sûrement en ville. Je suis certaine qu'ils sont au Geai Bleu, pour s'occuper de Nate Tompkins.

Elle n'en savait rien, et espérait s'être montrée assez convaincante pour Maggie, tout aussi inquiète qu'elle.

La clochette fixée au-dessus de la porte signala leur entrée dans le restaurant. Tous les regards se tournèrent vers elles. Il y avait là Alma Garrette, le révérend Sullivan et sa

femme, Kirby et Dwight Rutledge qui avait assis le petit Jimmy sur ses genoux.

Mais Jess ? Le cœur de Sarah se mit à battre plus fort. Jess n'était nulle part.

Kirby approcha, les yeux pleins de larmes, et murmura simplement :

— Sarah, si vous saviez...

Sarah lui prit les mains pour répondre :

— Je sais ce qui est arrivé à Nate. Comment va-t-il ?

— Le docteur est encore avec lui. Il dit qu'il est encore trop tôt pour se prononcer.

— Nous prions tous pour lui, affirma le révérend Sullivan.

Pendant cette brève conversation, Sarah avait jeté un nouveau regard sur l'assistance.

Elle demanda :

— Où est Jess ? L'avez-vous vu ?

C'est de Dwight Rutledge qu'elle reçut la réponse :

— Il fait partie de l'expédition qui s'est lancée à la poursuite des bandits.

Ce fut, pour Sarah, comme un coup de poing dans le ventre. Le souffle coupé, elle craignit de tomber à genoux, tant ses jambes s'affaiblissaient. Pourtant, elle s'attendait plus ou moins à cette épreuve. Apprenant les dramatiques événements survenus à la banque, elle avait aussitôt pressenti que l'auteur du Justicier légendaire ne resterait pas les bras croisés.

— Vous ne voulez pas vous asseoir ? lui demanda Kirby.

Proposition que Sarah accepta avec reconnaissance. Tremblant de tous ses membres, elle se laissa tomber sur la chaise qui lui était offerte.

— Vous me semblez bouleversée, constata Alma Garrette, les lèvres pincées. Peut-être plus bouleversée qu'il n'est convenable de le montrer.

Sarah dut endurer alors les regards intéressés qui se posaient sur sa physionomie, et elle souffrit des sourires entendus qu'échangeaient les curieuses qui l'entouraient.

Heureusement, Maggie lui offrit une diversion bienvenue, en la tirant par la manche.

— Madame, où est mon oncle Jess ? Vous le savez ? Comment se fait-il qu'il ne soit pas là ?

Il fallut se forcer à sourire, et prendre un ton rassurant pour répondre :

— Ton oncle a dû s'absenter, Maggie, mais il ne tardera pas à revenir.

— C'est vrai ?

Quel dilemme ! Sarah eût voulu tranquilliser l'enfant, mais avait-elle le droit de mentir ?

Elle savait que Jess s'exposait à de graves dangers en poursuivant les bandits... D'un autre côté, la vérité était si difficile à expliquer... Elle n'eut pas à résoudre ce cas de conscience, car la porte du restaurant s'ouvrit tout à coup. Megan entra, suivie de Luke. Elle avait le visage en larmes, et elle courut vers Sarah aux pieds de qui elle s'effondra.

— Madame... Madame ..., dit-elle, la voix coupée de sanglots.

Sarah se pencha sur elle pour la reconforter.

— Je sais que tu t'inquiètes, mais tu sais, ton père est un homme prudent. Il ne s'exposera pas inutilement et...

— Non, non ! cria Megan donnant libre cours à son chagrin. Zack fait partie de l'expédition. Il est parti avec les cavaliers !

— Zack ? murmura Sarah.

Elle comprenait trop bien les angoisses de l'adolescente, puisqu'elle ressentait les mêmes. Elle expliqua :

— Jess est parti aussi.

En soupirant, elles se prirent les mains. Elles étaient deux femmes qui souffraient. La douleur les unissait comme deux sœurs. Ayant beaucoup pleuré, Megan se révolta.

— Pourquoi est-il parti ? Il n'avait pas le droit ! Il devait rester avec moi !

Sarah se sentit incapable de trouver les mots justes pour expliquer. D'ailleurs, comment défendre Zack quand elle aussi avait envie d'exprimer les mêmes reproches à l'encontre de Jess ? Amère, Megan reprenait :

— Qu'est-ce que les hommes sont bêtes !

— Oui, ils sont bêtes, murmura Sarah.

En cet instant, elle le pensait sincèrement ! Alma Garrette trouva judicieux de s'immiscer, une fois encore.

— Ma petite, je doute que votre père trouve décent le souci que vous exprimez publiquement.

Sarah s'agaça et voulut répondre vertement, mais Fiona Sullivan la prit de vitesse.

— Alma ! Vous croyez que c'est le moment ?

— C'est toujours le moment de rappeler les jeunes filles à la bienséance ! répliqua Alma en se redressant. Croyez-vous que le shérif Neville serait content s'il apprenait que sa fille se donne en spectacle et que nous n'avons pas réagi ? Enfin ! Il risque sa vie pour cette communauté, et pendant ce temps, Mlle Megan pleurnicherait pour un Zack Gibb ? Ce serait, vraiment, manquer de considération pour cet homme courageux.

Sarah se jeta dans la controverse. Elle ne pouvait supporter plus longtemps les récriminations de l'odieuse commère.

— Madame, beaucoup d'hommes risquent leur vie, en ce moment. Tous ont droit à notre considération.

— Ah, oui ? dit Alma Garrette, le regard mauvais. Et vous ? C'est à Jess Logan que vous pensez, je suppose ?

Le révérend Sullivan intervint.

— Mesdames ! Mesdames, je vous en prie ! Cette dispute n'a aucune utilité, croyez-moi !

Si Sarah était disposée à en convenir et à briser là, Alma Garrette n'était pas de cet avis. Parlant haut afin que tous, même ceux qui étaient au fond de la salle, puissent bien entendre, elle clama :

— Si vous croyez, ma petite, que nous n'avons pas compris ce qui s'est passé ! Vous vous entourez de précautions, mais nous n'avons pas les yeux dans notre poche, nous autres ! Ce Jess Logan, nous le connaissons bien. Il n'a apporté que des ennuis à cette ville. Des ennuis quand il était enfant, et de nouveaux ennuis depuis qu'il y est revenu. Tout le monde sait parfaitement que vous passez du temps avec lui, madame la maîtresse d'école : beaucoup trop de temps, de jour comme de nuit !

— Oh ! murmura Sarah, outrée.

— Quand je vous dis que tout se sait, dans cette ville ! Vous serez sans doute intéressée d'apprendre que vous occupez l'essentiel des conversations, depuis quelque temps.

Le visage empourpré, les idées embrouillées, Sarah ne sut que répondre à ces vilénies. Emportée par son élan, Alma Garrette triomphait.

— Votre réputation est en danger, Sarah Wakefield ! C'est pourquoi je vous donne un conseil d'amie : choisissez mieux vos fréquentations.

Elle s'interrompit, non parce qu'elle en avait terminé, mais parce qu'elle ménageait un petit silence avant de porter le coup de grâce :

— Ne soyez pas surprise si votre conduite vient à être discutée lors de la prochaine réunion du conseil d'école. Mais le pire n'est jamais sûr, n'est-ce pas ? Alors, si vous vous m'en croyez, montrez un peu plus de prudence et de discernement que vous n'en avez manifesté jusqu'à présent.

Un moment anéantie, Sarah sentit monter en elle une colère qui lui échappa comme la lave d'un volcan. Elle ne pouvait plus supporter les ragots de cette harpie, elle ne voulait plus entendre de médisances. Soudain, elle retrouva ses forces. Elle se leva et, les poings fermés, s'écria :

— Tous les malheurs qui arrivent dans cette ville doivent-ils être imputés à Jess ?

Des regards étonnés convergèrent sur elle, ce dont elle n'avait cure. Elle poursuivit à haute et intelligible voix, afin que nul n'ignorât sa pensée :

— Vous n'avez fait que le vilipender depuis son retour à Walker. Vous étudiez tous ses faits et gestes pour trouver la faute qui vous autoriserait à l'accabler. Pourquoi ? À cause de sottises dont il s'est rendu coupable lorsqu'il était enfant, et alors même qu'il avait perdu sa maison et presque toute sa famille ; à cause, aussi, des racontars qui ont circulé sur son

compte, quand il était loin de Walker ! Mais vous êtes-vous demandé s'il y avait la moindre parcelle de vérité là-dedans ? Non, bien sûr ! C'est tellement plus amusant d'écouter et de colporter des histoires à dormir debout ! Parce qu'il ne s'agit que de cela : de méchancetés sans aucun fondement.

Un moment de pause lui permit de constater qu'elle avait son auditoire bien en main. Alma Garrette n'en menait pas large.

— Tout le monde continue à voir Jess Logan tel qu'il était lorsqu'il a quitté Walker. Moi, je ne l'ai pas connu à cette époque, et tout ce que je sais de lui, c'est ce que je constate actuellement. Et que vois-je ? Un homme généreux, qui a pris de gros risques en revenant à Walker pour s'occuper de ses neveux, parce qu'il savait d'avance comment vous réagiriez. Mais il a eu ce courage, pour l'amour de Maggie et de Jimmy, pour que ces deux enfants aient une famille.

La fin de ce discours enflammé était destinée à Alma Garrette en particulier. C'est en la fusillant du regard que Sarah conclut :

— Quant à moi, je veux bien risquer ma réputation en fréquentant Jess Logan. Et sachez-le bien, madame : je me moque de ce que vous pensez.

Puis elle pivota et s'en alla près de la vitrine pour voir ce qu'il se passait dans la rue, en tournant le dos à l'assistance médusée. Jamais elle n'avait éprouvé une colère aussi forte ; jamais, surtout, elle ne s'était exprimée avec une telle violence. Elle en mesurait les effets au silence gêné qui s'était instauré dans la salle du restaurant et que personne n'osait rompre.

Mais elle n'en avait cure. Elle ne regrettait rien de ce qu'elle avait dit, et n'éprouvait qu'un seul remords, c'était de n'avoir pas parlé plus tôt.

Une main effleura son épaule. Elle tourna la tête et vit Kirby près d'elle, Kirby qui, en souriant, éteignit la colère en elle.

L'après-midi s'étira interminablement. Le Dr Burns apparaissait à intervalles réguliers pour donner des nouvelles de son patient, dont l'état s'améliorait d'heure en heure. Bientôt Kirby obtint de lui un droit de visite.

Le malaise consécutif à la sortie de Sarah s'était dissipé, et personne n'avait quitté le restaurant. Vers midi, Fiona Sullivan s'occupa de faire du café et de préparer un repas rapide, mais personne n'eut le cœur d'en prendre. Conscients de la gravité du moment, Maggie et Jimmy jouaient silencieusement dans un coin de la salle. Prostrée, Alma méditait. Les habitants de la ville venaient s'informer régulièrement de la santé de Nate Tompkins. Aucun ne pouvait donner d'informations sur l'expédition, qui semblait s'être évanouie dans la nature.

Sarah ne quittait pas la vitrine, le long de laquelle elle marchait interminablement, en gardant le regard fixé sur la rue déserte. Elle voulait être la première à voir revenir Jess. Vers le milieu de l'après-midi, elle vit s'approcher Dwight Rutledge, qui lui proposa :

— Pourquoi ne venez-vous pas vous asseoir un peu ?

Elle le vit anxieux et plein de compassion, des sentiments dont elle ne le croyait pas capable. Elle s'était donc trompée sur cet homme, elle pouvait être aussi superficielle et injuste que les citoyens de Walker, et pouvait prendre pour elle la leçon qu'elle leur avait administrée... Touchée, elle murmura :

— Merci, mais je préfère rester ici.

— Ne vous inquiétez pas, reprit-il à voix basse. Jess sait ce qu'il fait. Il ne prendra pas de risques inutiles.

Le bruit d'une course précipitée se fit entendre sur le trottoir. Le cœur battant, Sarah colla son front à la vitre pour voir qui arrivait : c'était Luke Trenton, qui entra en coup de vent et annonça :

— Ils arrivent ! Ils sont à l'entrée de la ville !

— Dieu du ciel ! s'écria le révérend Sullivan, avant de s'abîmer dans une nouvelle rafale de prières.

Sarah s'élança, mais Dwight Rutledge la retint par le bras. Elle se retourna, ouvrit la bouche pour protester, mais il lui dit avec douceur :

— Attendez ici, c'est mieux. Laissez-moi y aller voir.

Il avait certainement raison, mais Sarah ne pouvait attendre. Elle avait besoin de connaître la vérité, tout de suite, quelque cruelle qu'elle pût être. À quoi bon ménager sa sensibilité quelques minutes de plus, si elle devait souffrir et pleurer toute sa vie ? D'un coup sec, elle se libéra et franchit le seuil.

— Je garde les enfants ! cria Fiona Sullivan, derrière elle.

Tous ceux qui avaient veillé dans la salle du Geai Bleu se trouvèrent bientôt sur le trottoir derrière elle. Même le Dr Burns abandonna, pour un temps, le chevet de Nate Tompkins, ce qui était de bon augure pour ce dernier, nullement abandonné cependant, puisque Kirby Sullivan restait avec lui. De toutes les maisons, les citoyens de Walker sortaient. La ville qui semblait inhabitée depuis le matin reprenait vie, mais elle restait silencieuse : tous les regards se fixaient vers l'horizon de la rue où un nuage de poussière et un grondement sourd annonçaient le retour de la petite troupe.

En tête de la cavalcade venait le shérif Neville, qui tirait trois chevaux sur lesquels étaient couchés des cadavres enveloppés dans des couvertures.

Les mains aux joues, Sarah scrutait les visages des cavaliers. Où était-il ? Où était-il ? Elle ne le voyait pas... Soudain il apparut, presque en queue du cortège.

— Jess ! hurla-t-elle, folle de joie.

Fendant la foule, bousculant sans ménagement tous ceux qui l'empêchaient d'avancer, elle courut vers les cavaliers qui mettaient pied à terre devant la prison. Les larmes aux yeux, elle se jeta sur Jess en criant :

— Tu m'as fait peur ! Je t'ai cru mort.

Il lui ouvrit les bras, elle s'y réfugia et éclata en sanglots. Il la garda contre sa poitrine et la berça tandis qu'elle pleurait tout son soûl. Il attendit patiemment et enfin elle leva vers lui ses yeux tout gonflés et rouges pour demander, non plus avec véhémence mais avec tristesse :

— Pourquoi, Jess ? Pourquoi as-tu risqué ta vie ? Pourquoi es-tu parti sans me le dire ?

— Il le fallait, Sarah, répondit-il en recueillant, sur son doigt, la dernière larme qui descendait le long de la joue. Il le fallait, c'était un devoir auquel je ne pouvais me dérober.

Pendant ce temps, Rory Garrette interpellait les miliciens qui rentraient de la bataille :

— Alors, vous nous racontez ? Vous les avez eus, les Toliver ?

— Ils ne feront plus de mal, répondit Sherman Myers en montrant les corps immobiles sous les couvertures. Il donna une grande claque dans le dos de Jess et précisa :

— Voici celui qui en a eu deux à lui tout seul.

— Deux..., murmura Rory, tandis que des exclamations étonnées et admiratives fusaient de toutes parts.

— Une chance que nous vous ayons eu avec nous, Jess, ajouta Léo Turner.

Le héros du jour dut raconter ses exploits à la foule qui, satisfaite et sans doute définitivement convaincue d'avoir en lui un citoyen honorable, se dispersa peu à peu.

Rendu à Sarah, il questionna aussitôt :

— Comment vont les enfants ?

— Bien.

— Et Nate ?

— Aussi bien que possible, vu les circonstances ; et moins mal que le docteur ne l'avait pensé à la première consultation.

— Et toi ?

— J'ai eu si peur, Jess. C'est vrai ! Ne me fais plus jamais cela ! Promets-le moi.

Il secoua la tête, et avec une douce obstination, répondit :

— Je ne peux pas promettre, Sarah. Si notre ville a besoin qu'on se dévoue pour le bien commun, je ne pourrai me dérober. Peux-tu comprendre cela ?

Sarah voulut bien comprendre et admettre que la vie en communauté avait certaines

exigences. Elle souhaita pourtant, *in petto*, que ces exigences n'interféreraient pas trop souvent avec le bonheur qu'elle espérait.

— Les enfants t'attendent sûrement avec impatience, dit-elle.

En se retournant pour regagner le Geai Bleu, elle aperçut Alma Garrette en grande conversation avec Emma Turner et Lottie Myers. Ces trois-là, c'était évident, parlaient d'elle et peut-être élaboraient-elles déjà leur acte d'accusation. Les paroles très dures adressées à Alma, quelques heures plus tôt, risquaient de peser lourd devant le conseil d'école dont la réunion était programmée pour la semaine suivante.

Elle pouvait être congédiée sans avoir la possibilité de faire appel, et si le pire arrivait, elle n'avait donc plus qu'une semaine à passer à Walker.

Cette pensée la terrifia, mais, refusant de montrer son anxiété, elle passa fièrement devant ses ennemies. Bien mieux, elle se plut à les provoquer en passant sa main sous le bras de Jess. «De la prudence et du discernement», avait conseillé Alma Garrette. Eh bien, elle n'avait qu'à voir !

Jess et Sarah passèrent aussi devant le shérif Neville qui leur décocha un regard pas plus amène que celui d'Alma Garrette, et ouvrait la bouche pour y aller de son commentaire mais, son attention ayant été attirée ailleurs, il resta bouche bée et vacilla. Tout rouge de fureur, il beugla :

— Ah ! la fripouille ! Il ose...

La scène qui suscitait son émoi était celle-ci : réfugiée dans les bras de Zack Gibb, sa fille Megan encore en larmes prêtait une oreille attentive aux tendres propos que celui-ci lui murmurait et, pire encore, elle ne refusait pas les baisers qu'il déposait sur sa bouche tous les deux ou trois mots.

— Ils s'aiment, shérif, dit gentiment Sarah.

Il ne comprenait pas, ne voulait pas comprendre, mais n'osait pas intervenir. Haussant les épaules, il grommela :

— Vous ne pourriez pas vous occuper de vos affaires, tous les deux ? Tout ça se réglera la semaine prochaine... Il y aura le conseil d'école, et une nouvelle session du tribunal, puisqu'on vient de m'apporter un télégramme m'annonçant que le juge Flinn serait de nouveau parmi nous dans quelques jours.

16.

Le tintement aigrelet de la cloche retentissait dans le matin clair. Jess courait et entraînait les enfants. Maggie s'écria avec inquiétude :

— Nous sommes en retard, oncle Jess. Mme Wakefield ne sera pas contente.

— Ne t'en fais pas, répondit Jess en souriant. Je m'occuperai de Mme Wakefield.

Abandonnant Jimmy dans la cour, il gravit les marches du perron et entra avec Maggie dans la salle de classe où tous les élèves prenaient place sous le regard de Sarah qui surveillait son petit monde depuis l'estrade.

Avec sa robe noire dont le col blanc constituait la seule concession à la coquetterie, elle était bien le portrait d'une maîtresse d'école idéale telle qu'on pouvait l'imaginer ; une femme entièrement dévouée à sa tâche, sa mission... Mais Jess savait qu'elle n'était pas animée uniquement par la passion de l'enseignement. Il était bien placé pour le savoir.

Depuis la veille au soir, il savait aussi qu'elle ne manquait pas de caractère, car devant les plus fieffées commères de la ville, elle n'avait pas hésité à le défendre. Ravi de la voir rougir — oh ! très légèrement, rosir serait plus justement dit... — parce qu'il faisait irruption dans le petit monde clos de la classe, il ressortit et attendit sur l'escalier. Il ne doutait pas qu'elle viendrait lui dire quelques mots pendant que Maggie s'installerait et préparerait ses affaires.

— Désolé d'amener Maggie en retard une nouvelle fois, dit-il en guise d'introduction.

Mais il souriait. Sarah demanda :

— Désolé, vraiment ?

— En fait, pas vraiment. Je n'ignorais pas qu'en arrivant un peu en retard, je pourrais t'avoir pour moi tout seul, pendant quelques minutes.

— Quelques secondes : mes élèves attendent.

— Je voudrais te dire...

— Quoi ?

— Kirby m'a rapporté comment tu avais, hier au restaurant, rivé son clou à cette vipère d'Alma Garrette. Jamais personne n'a parlé comme cela pour moi.

— J'ai dit la vérité, rien de plus, et j'aurais dû la dire beaucoup plus tôt. Mais voilà, c'est fait.

— Du fond du cœur, je te remercie.

Sarah posa la main sur son bras.

— Peut-être mon discours d'hier permettra-t-il à nos concitoyens de réfléchir un peu et de réviser la déposition qu'ils s'appêtent à présenter au juge Flinn... C'est bien pour cet après-midi ?

— Oui. Jess jeta un coup d'œil attendri vers Jimmy qui jouait sous un arbre, puis Maggie qu'il apercevait par la porte restée entrebâillée.

Il ajouta :

— Hier soir, en mettant les enfants au lit, je n'ai pas pu m'empêcher de penser que c'était peut-être pour la dernière fois. Et ce matin encore, en leur donnant leur petit déjeuner...

L'émotion était trop forte. La voix cassée, il murmura :

— Si le juge...

Au bruit d'une galopade, il tourna la tête pour voir qui arrivait sur le chemin : c'était le shérif Neville, qui s'arrêta à l'entrée de la cour et lui jeta brutalement :

— Je savais bien que je vous trouverais ici.

Agacé par ces peu aimables manières, Jess s'enquit abruptement :

— Qu'est-ce que vous voulez, shérif ?

— Savoir où vous étiez, la nuit dernière...

Penché sur l'encolure de son cheval, le représentant de la loi ajouta avec perfidie :

— Vous avez peut-être cru que votre exploit d'hier vous rendrait blanc comme l'agneau qui vient de naître, mais pour moi vous êtes et resterez un fauteur de troubles.

— Et alors ?

— Un homme a été tué hier soir. Donc, je veux savoir où vous étiez.

— Un meurtre ? souffla Sarah. De qui s'agit-il ? Est-ce qu'on connaît cet homme ?

— Jed Hayden.

Jess échangea un regard consterné avec Sarah, mais aucun ne pipa mot. Et le shérif reprenait, plus spécialement pour Jess :

— Oui, le mari de votre sœur. Alors, que pouvez-vous me dire, pour hier soir ?

Attentif à ne pas laisser exploser la colère qui montait en lui, Jess répliqua d'une voix blanche :

— J'étais au Geai Bleu, auprès de Nate. Kirby Sullivan m'y a vu, comme aussi ses parents, et plein d'autres citoyens de cette ville qui sont passés prendre des nouvelles. C'est vrai, beaucoup de gens sont venus... mais pas vous, shérif.

— Et ensuite ? fit le shérif en désignant Sarah du menton. Elle peut témoigner pour le reste de la nuit ?

C'en était trop. Les poings serrés, Jess fit un pas en avant.

— Non, Jess ! cria Sarah en le retenant par le bras.

Elle se plaça devant lui pour l'empêcher d'aller plus loin, et supplia :

— Ne fais pas cela. Tu vois bien que c'est ce qu'il attend. Ce serait une erreur. Détourne-toi de lui.

Les mâchoires tant serrées qu'il en grinça des dents, Jess jeta un regard meurtrier au shérif, qui lança cet avertissement.

— Elle est de bon conseil, la petite dame. Ne venez pas me provoquer, car il pourrait vous en cuire. Et ne vous mêlez plus de mes affaires, parce que je pourrais me fâcher. Et quand je dis *mes affaires*, je parle de ma fille, s'il faut vous le préciser.

Il agita les rênes, le cheval partit au pas, mais Jess ne pouvait pas en rester là. Il cria à l'homme qui lui tournait le dos :

— Vous n'êtes qu'un imbécile ! Votre fille, vous ne la méritez pas ! Et je vais vous dire une bonne chose : elle n'a pas besoin de votre bénédiction pour épouser Zack Gibb. Vous savez ce qui arrivera ? Ils se marieront malgré vous, et vous perdrez Megan, la seule famille qui vous reste. Vous finirez votre vie comme un vieux ronchon solitaire. Si c'est ce que vous voulez, continuez comme ça !

Jess marchait de long en large dans la salle du tribunal encore vide. Il ne tenait pas en place. L'audience aurait lieu dans plusieurs heures seulement, mais il avait éprouvé le besoin de venir là pour se recueillir, réfléchir. Il voulait être prêt, trouver des arguments pour répondre aux témoignages défavorables que certains — certaines, plutôt

— s'apprêtaient à porter contre lui.

Mais, l'esprit trop embrouillé, il ne pouvait penser à rien. Alors, il marchait, marchait sans relâche, la tête basse, les mains derrière le dos. Il revoyait son passé assez peu satisfaisant, il imaginait son avenir qu'il trouvait déjà compromis.

— Jess ?

Il pivota, se redressa. Sarah se trouvait dans l'allée, à quelques pas de lui. Il ne l'avait pas entendue entrer.

— Sarah...

Il ouvrit les bras, les referma sur la jeune femme.

— Quel bonheur que tu sois venue... Mais tes élèves ?

— Fiona Sullivan a accepté de surveiller ma classe. Je voulais être ici avec toi. Il le fallait. Du bout des doigts, Sarah effleura le visage crispé de Jess et ajouta :

— Tu ne dois pas t'inquiéter autant. Tu es un oncle parfait, et tout le monde peut s'en apercevoir. Qui oserait t'accabler ?

Il secoua la tête et répondit :

— Non, ce n'est pas cela qui m'inquiète... Plutôt, il n'y a pas que cela...

— Explique-moi.

— Sarah, je me suis conduit trop longtemps comme un nigaud. Quand j'ai quitté Walker — il y a quelques années de cela ! — j'étais une espèce de tête brûlée. D'accord, j'étais jeune, mais cela n'excuse pas tout. Et sais-tu pourquoi je partais ?

— Non, mais tu vas me le dire.

— Je croyais que j'allais trouver, quelque part dans le monde, ce que je cherchais. Je ne savais pas où, je ne savais même pas ce que je cherchais, mais je partais.

— Tu l'as dit toi-même : c'est le passé.

— J'ai éprouvé, récemment, la même tentation. J'ai voulu partir encore, fuir plutôt, pour aller m'installer en un lieu où je n'aurais été connu de personne. Mon idée, c'était d'entraîner les enfants dans cette folle aventure, sans attendre un jugement qui risque de m'être défavorable... Mais je n'ai pas le droit de les arracher à leur petite patrie, qui est la mienne aussi. Je reste.

D'une voix ferme et claire, il ajouta :

— Quelle que soit la décision que le juge prendra aujourd'hui, je ne partirai pas. Cette ville, c'est le but que j'ai tant cherché en courant par monts et par vaux. Il est temps que je le comprenne. À Walker se trouve ma maison, c'est donc ici que je dois construire ma vie... avec toi, Sarah, si tu le veux bien.

— Avec moi ?

— Oui, avec toi. Veux-tu m'épouser ?

Des larmes perlèrent à ses paupières. Elle répéta, comme si elle ne saisissait plus le sens des mots :

— T'épouser...

— Je suis désolé de te présenter ma demande aussi brutalement, mais vois-tu, je t'aime. Je t'aime comme jamais je n'ai aimé. Alors, veux-tu m'épouser ? Je t'en supplie, ne dis pas non.

— Oui, murmura Sarah, n'osant croire en son bonheur. Oui, je veux bien t'épouser.

C'était à Jess de ne plus comprendre, et de répéter :

— Oui ? Tu veux bien ? Tu parles sérieusement ?

— Je veux bien, je parle sérieusement, et moi aussi, je t'aime, Jess Logan.

Il la serra contre lui à l'étouffer. Ivre de joie, il livra en bloc tous ses secrets, tous ses projets :

— Comme je te l'avais annoncé, je suis en train de racheter les terres de mon père. Je construirai mon ranch, j'y élèverai le plus beau bétail de la région. Mais tout ce qui est à moi est à toi, désormais, et cette maison sera aussi la tienne. Et puis... si le juge m'enlève Jimmy et Maggie, cela ne signifiera pas que je ne serai plus leur oncle, n'est-ce pas ? Je pourrai continuer à les voir grandir, d'un peu plus loin... Tu vois, je suis bien décidé, Sarah : je reste ici.

Sa voix s'étranglait dans sa gorge. Tout ce qu'il ne pouvait pas dire, il l'exprima par un long baiser qui lui fit perdre quelque peu la notion du temps...

— Dites, vous deux, vous croyez que l'endroit et le moment sont bien choisis pour ça ?

Ils sursautèrent, se déprimèrent, se retournèrent : Rory Garrette, appuyé sur sa canne, les regardait depuis le seuil... mais derrière Rory Garrette se pressait la population de Walker. Des dizaines de paires d'yeux observaient d'un air intéressé, et des dizaines de bouches chuchotaient pour ceux qui, obligés de rester en arrière, n'avaient pu profiter de la scène...

Puis Rory Garrette s'avança, et la foule se précipita dans la salle d'audience pour prendre d'assaut les sièges trop peu nombreux. Il y eut un moment d'intense brouhaha, puis ceux qui ne pouvaient avoir de place refluèrent, et le silence retomba sur la salle désormais bondée.

Une porte latérale s'ouvrit, tout le monde se leva. Le juge Flinn parut, en robe noire, ses bésicles sur le nez, de nombreux feuillets dans les mains. Il s'assit, couvrit la foule de son regard dominateur, empoigna son maillet dont il frappa un grand coup.

— Je déclare l'audience ouverte.

Jess serrait convulsivement les mains de Sarah, qui lui murmura à l'oreille :

— Tout ira bien... parce que je t'aime.

Il eut pour elle un sourire d'enfant perdu tandis qu'elle s'éloignait pour aller prendre place parmi le public qui ne parvenait pas à se calmer. Le juge donna un deuxième coup de maillet et ordonna :

— Asseyez-vous.

Sur un troisième coup de maillet, il tonna :

— Silence, ou je fais évacuer la salle !

Ayant obtenu satisfaction, il appela :

— Shérif Neville ? Procédons.

Jess dut se lever pour aller prendre place dans le fauteuil placé au pied de la chaire du juge. De nouveau il se trouvait face au public et, au premier rang, pratiquement aux mêmes places que lors de la première audience, ceux qui devaient témoigner : le révérend Sullivan, les Turner, Alma Garrette, Lottie Myers et son mari, Mme McDougal qui avait pour lui un regard de mante religieuse. Derrière se tenait la foule compacte, et dehors, aux fenêtres, s'écrasaient les nez de tous les curieux obligés de rester dans la rue, faute de place à l'intérieur.

Jess ne voyait là que des visages malveillants, au mieux indifférents. C'est pourquoi il préféra fixer son regard sur Sarah, alors que, du coin de l'œil, il voyait le shérif s'avancer au milieu du prétoire en faisant sonner ses éperons sur le plancher. Et voici ce qu'il entendit :

— Votre Honneur, je ne peux pas dire que Jess Logan ait beaucoup changé pendant la mise à l'épreuve que vous lui avez imposée. C'est toujours le même homme, il n'a rien fait pour prouver qu'il s'améliorait, ou au moins qu'il essayait de s'améliorer.

Le juge se pencha, et par-dessus ses lunettes il regarda Jess pour demander :

— Est-ce vrai ?

Trop ému, Jess ne put répondre. Il baissa les yeux.

— C'est l'exacte vérité ! lança le shérif qui paraissait, les pouces glissés dans sa ceinture à cartouchière. À mon avis, Jess Logan ne doit pas conserver la garde de ses neveux.

Un murmure parcourut l'auditoire. Plume en main, le juge Flinn déclara :

— Je crois que la cause est entendue... Shérif, connaissez-vous une famille qui serait disposée à accueillir ces enfants ?

— Certainement, Votre Honneur. Au ranch du Ciel Bleu habitent de bons chrétiens qui se tiennent à vos ordres.

Le juge écrivit quelques mots, posa sa plume, reprit son maillet.

— Qu'il en soit ainsi... Entendez donc le jugement de cette cour. Nous avons décidé...

— Votre Honneur ? Excusez-moi ! Votre Honneur ? Le maillet levé, le juge fronça les sourcils derrière ses lunettes et jaugea la perturbatrice, Sarah Wakefield, qui s'était levée et s'avançait calmement vers lui.

— Vous voudriez ajouter quelque chose ?

— Certainement, Votre Honneur... Je ne suis pas d'accord avec le shérif et je crois, au contraire de ce qu'il affirme, que de grands changements sont intervenus depuis la précédente audience.

Un instant décontenancé, le shérif intervint avec sa brutalité coutumière.

— Ne l'écoutez pas, Votre Honneur. Elle n'a rien à voir à cette affaire, et on se demande même comment elle ose encore paraître en public, après le récent scandale dont elle s'est

rendue coupable !

L'auditoire s'agitait. Menaçant, le juge brandit son maillet, mais les chuchotis s'amplifiaient. Soudain, Rory Garrette se leva pour affirmer :

— Jess Logan n'a causé aucun trouble dans la ville. Il s'est enrôlé dans la milice qui poursuivait de dangereux malfaiteurs.

— Il a tué deux individus de la bande à Toliver ! lança un homme debout.

Le révérend Sullivan se leva.

— Monsieur Jess Logan amène les enfants à l'office du dimanche, ainsi qu'au catéchisme. Il a remis en état la maison de la maîtresse d'école, et je peux vous dire qu'il n'a pas compté ses heures de labeur. J'ajoute qu'il n'a même pas demandé un cent à la communauté, il a acheté de sa poche les matériaux nécessaires.

Kirby se leva.

— Votre Honneur, vous ne pouvez pas arracher ces enfants à leur oncle qui les aime. D'autant qu'eux aussi l'adorent.

De partout à présent des voix s'élevaient pour approuver ce qui était dit. Le vacarme enflait et bientôt la foule se mit à scander :

— Justice pour Jess Logan ! Justice pour Jess Logan !

Le shérif n'en menait pas large et le juge semblait dépassé par les événements. Mais il finit par réagir : lui aussi se leva, donna sur la chaire un coup à casser le manche de son maillet, et il s'époumona en lançant sa menace favorite :

— Silence, ou je fais évacuer la salle !

Il dut attendre pour obtenir satisfaction, mais peu à peu les citoyens de Walker reprenaient leurs places, le brouhaha s'amenuisait... Mais lorsqu'il crut revenu le calme nécessaire à un bon exercice de la justice, une femme se leva : Alma Garrette qui, les bras croisés, demanda :

— Votre Honneur, puis-je parler ?

Jess pâlit : c'était sa plus terrible ennemie qui s'apprêtait à l'accabler. Il échangea un long regard consterné avec Sarah, alors que le shérif, ravi de voir une alliée venir à sa rescousse, disait au juge :

— Vous devez l'écouter, Votre Honneur. Mme Alma Garrette est une personne très respectable, sa bonne foi ne saurait être mise en doute.

— Très bien, soupira le juge. Écoutons ce que vous avez à dire, madame.

Les yeux mi-clos, Alma Garrette prit une longue inspiration, puis se lança.

— Votre Honneur, comme tous les citoyens de cette ville, je n'ai pas été contente quand j'ai appris que Jess Logan revenait après de longues années d'absence, et je me suis inquiétée pour les enfants dont il prétendait assurer l'éducation. C'est que, comme tout le monde, je connaissais son passé et ses erreurs. Mais...

Le regard de la terrible femme se posa sur Jess.

— Je suis bien obligée de le reconnaître : Jess Logan a changé. Ce n'est plus le même homme. C'est un citoyen honnête, et il élève ses neveux avec beaucoup d'amour et d'intelligence. Avec eux, il a su former une nouvelle famille, et je vous le dis avec force : ce serait un crime que de briser cette famille ! Je ne suis pas la seule à penser ainsi !

Les applaudissements et les ovations crépitèrent, tandis que les chapeaux s'envolaient au plafond. Le juge eut plus de mal que jamais à retrouver un murmure acceptable : le silence, il n'en rêvait même plus !

Le shérif, qui agitait les bras comme un moulin à vent, osa une dernière tentative :

— Votre Honneur, vous ne pouvez pas...

Il reçut cette réponse cinglante :

— Ah ! vous, ça suffit ! Je vous ai assez entendu ! Le coup de maillet résonna, et le juge Flinn livra enfin sa sentence :

— Nous confions à Jess Logan la garde de ses neveux.

Encore un coup de maillet, et l'audience était levée.

Étourdi, Jess se leva et se précipita vers Sarah dont il prit les mains, mais il s'aperçut

bientôt que ce n'était pas assez pour célébrer la joie dont il s'enivrait. Il lui ouvrit les bras, la serra contre lui et, au milieu de la salle du tribunal, lui donna un baiser qu'il prolongea avec bonheur, au milieu de la foule qui riait et s'attendrissait.

Une claque sur l'épaule lui signala que, peut-être, il exagérait. Il se retourna vers Rory Garrette qui déclara :

— Je savais que le jugement te serait favorable, fiston. Je n'en ai jamais douté !

— Félicitations, Jess, ajouta le révérend Sullivan, en lui serrant la main. Je crois pouvoir dire que la main du Seigneur s'est posée sur Maggie et Jimmy, aujourd'hui.

— Merci, révérend. Puis-je ajouter que la main du Seigneur s'est posée sur moi aussi ?

— Sans doute... Dites, je n'ai pas pu ne pas entendre les rumeurs qui circulent ici et là...

Il est question de mariage ?

— Certainement, révérend, répondit Jess, le bras passé autour de la taille de Sarah.

— Quand ?

— Pourquoi pas cet après-midi ?

Sarah ne s'y opposa pas, mais elle présenta cette exigence :

— Je veux un grand mariage, c'est-à-dire avec toute la ville autour de nous.

Enchanté, le révérend s'exclama :

— Il faut que j'aie annoncé la nouvelle à Fiona !

L'enthousiasme de la foule monta encore d'un cran à l'arrivée de Nate. Appuyé sur une canne, il marchait lentement, difficilement, avec l'aide de Kirby. En outre, il avait un bras en écharpe.

— Toutes mes félicitations, murmura-t-il.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda Jess. Tu as l'autorisation du docteur ?

Kirby répondit pour Nate.

— Bien sûr que non : il n'a pas l'autorisation ! Il devrait être au lit, mais vous le connaissez : quand il a décidé quelque chose... Bref, je n'ai pas pu l'empêcher de se lever.

— Le docteur est bien gentil, reprit Nate, mais moi, je me sens en forme. Et puis, je me devais d'être aux côtés de mon ami Jess... Je venais pour témoigner en ta faveur, mais j'arrive après la bataille... Tant mieux, après tout.

Jess lui dit combien il appréciait ce geste, puis, un peu inquiet malgré tout, observa :

— Tu ne m'as pas l'air bien vaillant, tout de même. Tu ne crois pas que tu devrais écouter les conseils de Kirby ?

— Les conseils de Kirby, les conseils de Kirby ! chantonna Nate, amusé. Tu as sans doute raison. Et puis, je ferais mieux de m'habituer, puisque les conseils de Kirby, je suis parti pour les entendre, et les suivre, toute ma vie !

Jess et Sarah écarquillèrent les yeux. Kirby confirma :

— Nous avons décidé de nous marier. Ce fut l'occasion de nouveaux cris de joie, d'effusions à n'en plus finir.

Profitant du désordre ambiant, Nate se rapprocha de Jess pour lui glisser à l'oreille :

— Il n'y a rien de tel que de se voir à l'article de la mort pour considérer la vie autrement et prendre de grandes décisions. C'est une expérience que je te conseille.

Jess éclata de rire et retint, de justesse, le coup de coude qu'il s'apprêtait à lancer dans les côtes de son ami facétieux. Alma Garrette se frayait un passage dans la foule. Elle tempêtait.

— Vous me laissez passer, oui ? J'ai quelques mots à dire à Jess Logan !

Parvenue au but, elle déclara :

— Écoutez-moi bien, Jess Logan. Si jamais vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas à me demander. Si on ne s'entraide pas, dans une petite communauté comme la nôtre, où va-t-on ?

— Merci, madame, je n'y manquerai pas.

Puis Alma se tourna vers Sarah.

— Il était temps qu'il se décide à vous demander en mariage, celui-là ! Moi, je le dis depuis le début : vous êtes faits l'un pour l'autre. Vous constituerez un couple parfait. Et

gare à qui oserait le nier : on aurait affaire à moi !

Et Alma repartit comme elle était venue, c'est-à-dire en bousculant tout le monde.

Bientôt, c'est Mme McDougal que Jess vit venir à lui, la bouche pincée, le regard dur, la mine sévère. Crispé, il tressaillit, mais Sarah lui pressa la main et lui recommanda :

— Sois aimable.

Il obéit, sourit et dit :

— Bonsoir, madame.

Elle ne répondit pas, mais salua d'un hochement du chef. C'était déjà un progrès.

Luke Trenton arriva en courant. Il s'écria :

— Je sais tout ! Vous devez être rudement content de pouvoir garder Jimmy et Maggie avec vous.

Jess en convint. Luke reprit, en rougissant un peu :

— Alors, il paraît que vous vous mariez, tous les deux ?

— Il en est question, oui.

— Eh bien, j'aime mieux pour vous que pour moi ! proclama le garçon.

Il ne s'était pas encore remis du mariage qui avait failli lui être imposé. À ce propos, Jess lui demanda s'il avait des nouvelles de Megan. Il en avait, et se disposait à les donner, mais s'enferma dans le silence quand il aperçut le shérif.

— Écoutez-moi bien, Logan, déclara celui-ci. L'audience d'aujourd'hui ne change rien pour moi. Et mettez-vous bien ceci dans le crâne : si j'ai changé d'avis en ce qui concerne ma fille et le fils Gibb, ce n'est pas à cause de ce que vous avez dit.

— Vous leur avez enfin donné votre bénédiction ? s'enquit Jess, médusé.

— J'avais appris que Zack Gibb travaillait dur depuis quelque temps et qu'il avait assez d'économies pour offrir à ma fille une vie convenable, mais j'étais loin d'imaginer que son petit pécule se montait à la somme de cinq cents dollars.

— Cinq cents dollars ? s'exclamèrent, en même temps, Jess et Sarah.

— Bon, il faut que j'y aille, murmura Luke.

Il s'esquiva, mais Jess l'arrêta, la main sur l'épaule. Et d'un air entendu, il lui dit :

— Tu te rends compte, garçon ? Cinq cents dollars ! Beau bas de laine, n'est-ce pas ?

Pris par ses tourments de père, le shérif poursuivait :

— En outre, je me suis dit : si Megan n'épouse pas ce Zack, quel homme convenable voudra d'elle ?

— Vous avez pris la bonne décision, déclara Sarah. Vous verrez : ils seront très heureux ensemble.

Neville bougonna. Quel était son état d'esprit ? Impossible de le savoir. Brusquement, il tourna les talons et s'en alla.

La main de Jess fermement arrimée sur son épaule, Luke ne pouvait s'échapper. Le shérif parti, il s'entendit questionner :

— Mon garçon, nous avons à parler.

— De quoi ? répondit-il.

— D'argent, par exemple.

Luke secoua la tête avec énergie.

— Attention, je ne sais rien, hein ! Les embrouilles de Zack et de son frère, je ne m'en occupe pas.

Jess insista.

— À ton avis, Gil peut-il être compromis dans l'affaire ? As-tu parlé, à Zack par exemple, de l'argent que Jed Hayden m'a extorqué ?

Luke tiqua, se mordit la lèvre, regarda ailleurs et finit par marmonner :

— Est-ce que je me rappelle, moi ? J'en ai peut-être parlé... C'est possible.

— Où est Zack ?

De plus en plus mal à l'aise, Luke se tortillait sous la main de Jess qui le tenait fermement. Un long moment passa ainsi, et il finit par avouer :

— Il est en dehors de la ville, mais il va revenir. Le shérif lui a fait dire qu'il lui donnait

un rendez-vous, pour parler.

— Dis-lui de venir me voir.

Luke partit en courant. Sarah, qui avait assisté à cet entretien avec des signes croissants d'étonnement, demanda :

— Quelque chose ne va pas ?

— Tout va bien, répondit sobrement Jess.

Arrivé à proximité depuis un petit moment, et resté à l'écart pendant les tractations avec Luke, Dwight Rutledge s'approcha enfin, la main tendue.

— Je ne voulais pas manquer, dit-il, de vous féliciter tous les deux.

— Merci, répondit Sarah en souriant. C'est très aimable à vous.

— J'espère que vous connaîtrez un grand bonheur. Voilà... Eh bien, il faut que je m'en aille, maintenant. Les affaires, vous savez ce que c'est... Et puis, je dîne ce soir chez les Sullivan.

Justement, le révérend passait à proximité. Dwight Rutledge l'interpella :

— Révérend ! Révérend, attendez ! Comment s'appelle cette jeune fille dont vous m'avez parlé ? Vous savez bien, celle qui est si gentille, si douce...

— Joanna.

— Oui, c'est cela : Joanna ! Quel joli nom, murmura-t-il avec ravissement.

Le regardant s'éloigner, Sarah murmura, pensive :

— Il ne lui aura pas fallu longtemps pour me trouver une remplaçante. Tiens, voilà Zack qui arrive !

En effet ; le visage fermé, il vint droit à Jess et lui dit :

— Il faut que nous parlions.

— Certainement... Sarah, veux-tu nous excuser une minute ?

Jess et Zack s'éloignèrent de la foule qui commençait à se disperser et, pour trouver un coin tranquille à l'abri des oreilles indiscretes, ils rentrèrent dans la salle du tribunal encore ouverte mais complètement vide.

— Bien ! dit Jess. Que peux-tu me dire sur la mort de Jed Hayden ?

— C'était un sale type, répondit Zack impitoyable. Il méritait de se faire descendre.

— Peut-être, mais qui l'a exécuté ? Toi ? Ton frère ?

— Gil...

— Oui ?

— Il a des idées bien arrêtées sur la façon dont la justice devrait être rendue. Il est assez expéditif, si vous voyez ce que je veux dire.

— Tu ne prétends tout de même pas, murmura Jess abasourdi, que ton frère s'est rendu coupable de ce crime ?

Mais Zack, le regardant droit dans les yeux, répliqua :

— Vous êtes, de toute la ville, le seul qui ait consenti à m'aider. Je dis bien : le seul. Je vous ai dit que je n'oublierais pas...

— Et c'est toi qui as dit à Gil...

— J'aimerais mieux que nous en restions là, monsieur ; plus de questions. Gil est parti tôt ce matin. Il m'a laissé quelque argent.

— Cinq cents dollars, par exemple ?

Zack hocha la tête en disant :

— Un joli montant... Je sais que vous avez donné la même somme à Jed Hayden, et c'est pourquoi je me propose de vous la restituer, pour vous remercier de nous avoir aidés, Megan et moi.

Pensif, Jess observait le jeune homme dont la générosité s'appuyait sur des principes contestables. Il déclina l'offre.

— Garde cet argent, Zack. Megan et toi en aurez plus besoin que moi. Disons que ce sera mon cadeau de mariage.

— Eh bien, merci, monsieur.

Zack toucha le bord de son chapeau. Déjà, il s'éloignait.

— Zack ?
— Oui, monsieur ?
— Je pense que nous sommes quittes, désormais. Donc, tu ne dois plus chercher à me remercier. Est-ce que tu comprends ?
— Oui, monsieur. Je ferai ce que vous voulez.
Jess ressortit du tribunal. Sur la place presque déserte, Sarah attendait.
— Je retourne à l'école, lui dit-elle. Il le faut.
— Inutile, répondit Jess. Fiona Sullivan surveille ta classe, et le révérend est allé la rejoindre. Ils n'ont pas besoin de toi.
— Mais que vais-je faire ?
— Vraiment, tu ne vois pas ?
Indécise, Sarah secoua la tête puis, croisant le regard de Jess, comprit ce qu'il avait en tête. Elle rosit et murmura :
— Oh... Jess !
— N'est-ce pas une bonne idée ?
— Si...
Puis, y ayant réfléchi, elle ajouta :
— Je m'en veux de n'y avoir pas pensé la première !
Bras dessus, bras dessous, ils s'en allèrent par les rues de la ville.
— Nous n'avons plus rien à craindre de notre passé, dit Sarah. Et j'en suis très heureuse.
— Oui, nous sommes devenus des citoyens à part entière. Nous avons bonne réputation, maintenant — trop bonne à mon goût peut-être...
Il s'arrêta brusquement, enlaça la jeune femme qu'il plaqua contre lui. Affolée, elle murmura :
— Jess, je t'en prie. Tout le monde nous regarde !
— Je sais : c'est exprès.
En souriant d'un air diabolique, il la serra plus fort et précisa :
— Comme je te le disais, notre réputation est un peu terne. Il nous faut lui donner... des couleurs, en quelque sorte.
— Je ne comprends pas, déplora Sarah. Qu'as-tu encore en tête ?
— Je veux que nous soyons réputés pour être le couple le plus amoureux de Walker... Non, ce n'est pas assez ambitieux : de tout le Wyoming... et, pourquoi pas, de tous les États-Unis ? Mais je te préviens : ce sera du travail.
Et Jess se mit au travail, immédiatement, avec enthousiasme.
Sous une pluie de baisers, Sarah ravie murmura :
— Je n'aurais jamais cru qu'il était si agréable de se faire une réputation !